This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DG

LeNorw

MÉMOIRES

HISTORIQUES ET SECRETS

DE

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

MARIE-ROSE TASCHER-DE-LA-PAGERIE,

PREMIÈRE ÉPOUSE DE NAPOLÉON BONAPARTE.

J. Ribault Del. Normand fils sc.

Je voyais s'avancer à grand pas l'espèce de prophétie qui me fut faite à l'époque de mon divorce. Elle annonçait que du moment où Napoléon me délaisserait, il cesserait d'être heureux.....

MÉMOIRES

HISTORIQUES ET SECRETS

DE

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

MARIE-ROSE TASCHER-DE-LA-PAGERIE,

PREMIÈRE ÉPOUSE DE NAPOLÉON BONAPARTE;

ORNÉS DE CINQ GRAVURES, PORTRAIT ET FAC SIMILE;

PAR Mlle M. A. LE NORMAND,

AUTEUR des *Souvenirs prophétiques*; des *Oracles sibyllins*; de l'*Anniversaire de la mort de l'Impératrice Joséphine*; de *la Sibylle au tombeau de Louis XVI*; de *la Sibylle au congrès d'Aix-la-Chapelle*, *suivi d'un coup-d'œil sur celui de Carlsbad*, etc., etc.

« Elle n'est plus cette femme que la France » surnommait la *bienfaisante*; il n'est plus, cet » Ange de bonté! Ceux qui l'ont connue ne » pourront oublier que *Joséphine* a vécu. Elle » laisse à ses enfans, à ses amis, à ses contem» porains, de justes et pénibles regrets....

Paroles de S. M. l'Empereur Alexandre.
Mémoires de Joséphine, vol. II, p. 555.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ { L'AUTEUR, RUE DE TOURNON, Nº 5, FAUB. S.-G.;
LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE LA CAPITALE.

NOVEMBRE 1820.

MÉMOIRES

HISTORIQUES ET SECRETS

DE

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,

Marie-Rose Tascher-de-la-Pagerie,

PREMIÈRE ÉPOUSE DE NAPOLÉON BONAPARTE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE Ier.

« Je vois les destinées de ce temps-là incertaines, pour ainsi dire, de la route qu'elles prendront; car, quand vous compterez par vos jours huit fois sept révolutions du soleil, et que l'heure fatale aura été marquée par le concours de ces deux nombres, dont chacun, mais par diverses raisons, est regardé comme un nombre parfait, alors vous serez l'unique espérance de Rome : c'est sur vous que le sénat, que tous les bons Romains, que nos alliés, que toute l'*Italie* tournera ses regards; vous serez l'appui de Rome, vous seul : enfin, revêtu du pouvoir suprême de dictateur, vous rétablirez l'ordre dans l'Etat, pourvu que vous puissiez échapper aux parricides mains de vos proches. » *Songe de Scipion.*

Une destinée singulière va préparer *Bonaparte* à saisir la couronne de ses maîtres exilés. A l'exemple d'*Archimède*, le premier *Consul* ne demandait qu'un point d'appui et un levier puissant, pour soulever le globe. Il allait

trouver l'un et l'autre dans l'adulation du Tribunat et dans l'enthousiasme de l'armée. Avec ce secours, il pouvait ébranler sur leurs trônes tous les monarques, comme un mécanicien habile, à force de cordes et de poulies, fait descendre ou monter à son gré les plus énormes fardeaux.

On conçoit sans peine combien la docilité des uns, et l'amour de la gloire qui enflammait les autres, devaient en faire des instrumens utiles. Ils étaient toujours prêts à se mettre en jeu, dès qu'on lâcherait le ressort destiné à les mouvoir. En vain auraient-ils voulu résister au mouvement qui les emportait, ils traînaient partout la triste obligation de le suivre, sans que rien pût les en dégager.

Ce qui consolide la base d'un Etat militaire, c'est l'obéissance. C'est elle qui fait concourir tous les membres à la conservation d'une seule tête. C'est elle qui anéantit les intérêts particuliers, pour élever sur leurs débris une seule cause commune. Elle ferme tous les yeux en mettant en action tous les bras. Elle sert, tantôt de bandeau pour cacher les précipices, tantôt de frein pour dompter la raison qui murmure et veut essayer de se défendre.

Peut-être *Bonaparte* n'avait-il pas prévu cette énorme puissance que lui donnerait le titre d'*Empereur*. Tout me porte à croire

qu'il fut étourdi de l'immensité de son pouvoir : il allait fonder un empire, il allait lui donner un code de bonnes lois. Mais ce n'était pas assez d'être prince et législateur, il fallait rendre ses sujets habiles à la soumission. Ceux qui n'attendaient rien de la cour finiraient par regretter cette ombre de liberté dont ils avaient joui depuis 1789; ils pencheraient donc en secret vers tout ce qui paraîtrait propre à la ramener; et la hardiesse républicaine de la plupart d'entre eux flattait leurs dispositions à la reconquérir de nouveau.

Cependant, de tant d'audace et de faiblesse, il ne devait point résulter de troubles sanglans dans l'intérieur de la *France*. On devait se contenter d'exiler quelques hommes intrigans, et dignes d'être punis au moins par leurs cabales. On ne devait point livrer de batailles pour savoir si mon époux, qui pouvait en un instant lancer ses ordres dans toute l'*Europe*, et faire un devoir indispensable à des millions de bouches de les répéter, à des millions de bras de les défendre, était en état de fonder sa domination sur les débris d'une république étouffée dès sa naissance par le régicide de *Louis XVI*, et dont les ruines, encore teintes du sang de l'auguste victime, devaient s'écrouler, et finir par écraser la plupart de ses fondateurs..... Juste et tardif châtiment d'une

Divinité protectrice qui avait enfin ouvert les yeux pour les punir...

Bonaparte recevait sans cesse des marques de bienveillance des deux conseils. Il se souvenait, au reste, que, s'il n'avait pas été, d'une voix unanime, proclamé par eux premier *Consul*, ce qui ne le touchait guère, du moins il l'avait été souvent par la voix du peuple, ce qui le flattait beaucoup; il disait avec raison que les hommes d'un vrai courage ne cherchent d'autre récompense que celle d'avoir eu la gloire de sauver leur patrie. « L'on parlera éternellement de moi; j'occuperai les souvenirs de la postérité. — Oui, lui disais-je, tu serais immortel si tu avais moins d'ambition. — Ecoute, *Joséphine*, reprenait-il, je placerais volontiers le frère de *Louis XVI* sur le trône, parce que cela est juste et devrait être; mais je tremblerais sans cesse devant lui, car toutes les fois qu'il me verrait, il serait forcé de se dire à lui-même: « Celui qui a pu ceindre mon front de la couronne, peut aussi l'en arracher. » Penses-tu qu'un souverain ait beaucoup de plaisir à aimer un homme aussi dangereux? Le peuple hait en moi ce qu'on ne hait point dans un monarque légitime; je ne suis toujours à ses yeux qu'un soldat. Crois-tu que je pourrais constamment résister à ce torrent de haine, et, du faîte des

honneurs, descendre ainsi dans l'obscurité ? n'être rien, plus rien, après avoir été tout ? languir dans le repos d'une vie paisible et ignorée ? Quelque douce qu'elle fût, elle n'affaiblirait point l'éclat des scènes brillantes dans lesquelles j'ai figuré, et dont les tableaux se reproduiraient toujours à mon imagination..... Non..... je ne serais point heureux en menant une telle vie. Depuis long-temps, je suis d'accord avec les républicains ; et votre époux, Madame, va bientôt s'asseoir sur le plus beau trône de l'univers. »

Carnot fut un de ceux dont l'opinion ne changea point avec les circonstances. Enthousiaste d'une *république* naissante, il fit tous ses efforts pour s'opposer au gouvernement impérial. Mais il fut contraint, comme beaucoup d'autres, de courber la tête devant l'idole qu'il avait voulu renverser. Mon époux ne lui pardonna jamais d'avoir énoncé un sentiment aussi contraire à ses intérêts (*).

Cependant la Cour criminelle continuait

(*) Tout en rendant justice au mérite et aux profondes connaissances de *Carnot*, j'avoue que je ressentais un certain frémissement intérieur quand je l'entendais annoncer. Je n'avais point oublié la triste fin de M. *de Beauharnais ;* sa mémoire m'était toujours précieuse ; et, en voyant l'un de ceux qui confirmèrent son arrêt, mon cœur souffrait, mes yeux se baignaient de larmes, tout

l'instruction du fameux procès intenté aux conspirateurs contre la vie du premier *Consul*. Le général *Moreau*, ayant été conduit à la Conciergerie, et n'espérant plus de faveur après une démarche si éclatante, s'occupait du soin de préparer sa défense. On ne l'avait point resserré avec tant de rigueur, qu'on lui eût interdit la présence de son épouse; il pouvait de même communiquer librement avec son conseil. Mais fort, disait-il, du témoignage de sa conscience, il marchait la tête levée, et ressemblait plutôt à un triomphateur, qu'à un prisonnier accusé de haute trahison.

Pichegru venait aussi d'être arrêté. L'on savait que depuis quelque temps ce général devait habiter Paris; et la haine de ses ennemis ne tarda pas à être satisfaite. L'infortuné fut pris et conduit au Temple; soutenu par son innocence, il supporta ce malheur avec courage, moins touché de l'état

---

me rappelait alors ces temps malheureux : j'affectais cependant une sorte de sérénité devant lui; mais il m'était impossible de feindre de la bienveillance. Le terrible mot *Comité de salut public* retentissait à mes oreilles, et j'étais réellement fatiguée lorsque je sortais d'une de ces entrevues, toujours si cruelles et si pénibles pour quiconque voudrait oublier ce passé; ce passé si douloureux pour la majorité des Français, qui ont eu à souffrir des horreurs de la révolution. (*Note de Joséphine.*)

humiliant où il se trouvait, que du danger qui menaçait sa patrie. Il m'avait fait remettre confidentiellement une lettre. Je m'étais bien gardée d'en prévenir *Bonaparte;* je ne voyais aucun moyen de le sauver, et je redoutais que mon zèle ne lui devînt funeste. J'aurais eu à me reprocher d'avoir accéléré sa ruine. Je crus qu'il était de mon devoir de le faire engager de s'adresser directement à *Fouché*, en lui promettant de me joindre à lui pour lui faire obtenir la permission de se fixer en *Amérique;* mais sa malheureuse étoile, qui déjà lui avait fait accorder sa confiance à un homme qu'il eut le malheur de regarder comme son ami, lui fit de même négliger les avis sages qui lui furent transmis par mes ordres. Dès lors je prévis bientôt que l'illustre *Pichegru* n'avait plus que quelques momens à vivre (1).

Tandis que les lâches courtisans réunissaient tout ce dont ils avaient besoin pour exécuter leurs projets criminels, *Bonaparte*, conseillé par eux, pressait avec plus d'acharnement que jamais le procès dans lequel allait succomber l'élite des Français, les plus fidèles. Le *Consul* ne pouvait pardonner à *Moreau* son apparente modestie. « C'est un ambitieux, disait-il; il voudrait, s'il le pouvait, diriger un parti pour détruire mon autorité; je veux le renverser, je ne puis manquer de réussir, surtout en pous-

sant au loin mes conquêtes; je crains toujours de trouver sur ma route un guerrier aussi entreprenant que moi. »

J'avais beau le rassurer sur les intentions du général, ses ennemis implacables avaient eu soin de le présenter à ses yeux comme un homme altéré de la soif du pouvoir, et aspirant à la couronne de *France*. Aussi se mettait-il en fureur, quand je lui faisais entrevoir que *Moreau* ne serait pas condamné. « Les preuves sont plus claires que le jour, s'écriait-il sans cesse. D'ailleurs je sais ce que mon devoir m'impose, comme étant chargé de veiller à la sûreté de l'Etat. » Cependant, après avoir réfléchi quelques instans, il consentit à ce que le tribunal lui présentât son avis particulier sur la peine à infliger au général.

Toute la *France* connaît la lettre que l'illustre accusé fit remettre à *Bonaparte* avant son jugement. Il y conservait sa dignité, et faisait même sentir au nouvel Empereur qu'il n'avait tenu qu'à lui de s'emparer du pouvoir. *Napoléon* ne put dissimuler son courroux. « Tant que *Moreau* vivra, se disait-il, ce sera toujours pour moi le rival le plus redoutable. *Deux soleils ne peuvent briller ensemble sur le même horizon. Il faut que l'un de ces astres s'éclipse, et mon étoile doit l'emporter sur la sienne.* » *Fouché*, qui était présent à cet en-

tretien, voulut hasarder quelques observations : j'y joignis les miennes, et lui dis même qu'il n'aurait pas dû descendre jusqu'à gagner l'opinion des juges du tribunal, et donner à ses agens des ordres semblables. « Craignez, Madame, reprit-il avec force, que je n'en donne de plus sévères encore ! Gardez au moins le silence, ne me provoquez pas par une audace qui commence à détruire en moi toute disposition à l'indulgence. » — Je n'en demande point, je n'en demanderai jamais pour eux, surtout si vous faites parler la justice, lui répliquai-je avec le sentiment d'une profonde indignation.

Les débats, dans cette grande affaire, durèrent plusieurs jours ; ainsi le public eut tout le temps de les apprécier, avant que les plaidoiries fussent terminées. Mais l'entrée du Palais ne fut cependant ouverte qu'à un petit nombre d'élus. *Bonaparte* craignait que les conspirateurs ne l'emportassent par leurs services, ou par la cause qu'ils défendaient. A la vérité, jamais des prévenus n'avaient réuni de plus grands moyens pour intéresser en leur faveur. Le courage de *Georges Cadoudal;* le malheur des deux *Polignac*, qui, nés sur les marches du trône (comme avait dit l'éloquent défenseur de leur cause), se voyaient, par l'effet d'une révolution terrible, sur le banc des accusés ; ce *Moreau*,

renommé par ses victoires, et qui, s'il n'eût point été paralysé dans ses moyens, aurait peut-être surpassé le vainqueur de l'*Italie*.... Voilà, disait le peuple à la plupart des gardes qui les environnaient, ces prétendus factieux ; tout en eux respire un caractère de vertu et de grandeur, qui n'est point compatible avec les crimes dont ils sont accusés.

Hélas! ils n'avaient point encore proféré une seule parole pour se justifier, que déjà ils l'étaient dans l'opinion de la multitude, qui rarement se trompe dans ses jugemens quand on ne cherche point à la séduire. Aussi, aucune accusation n'avait une preuve évidente. Les plaidoyers jetèrent un grand jour sur la partie la plus ténébreuse de cette affaire; mais le commissaire du gouvernement se résume, en disant aux jurés : « Vous venez, Messieurs, d'entendre un tissu de mensonges grossiers, et que je ne me donnerai pas la peine de déduire; qu'il vous suffise de savoir que rien n'est plus faux que tout ce que ces conspirateurs viennent de dire pour leur défense, et pour celle de leurs complices. Je demande qu'on aille aux voix. » Elles furent recueillies; et, comme il n'y avait aucun doute que défendre *Moreau* et ses prétendus complices, était se condamner à la mort avec eux, la

plupart de ces lâches conseillers opinèrent pour la peine capitale (*).

« Lorsque l'ambition produit le crime, se disaient-ils entre eux, ce ne sont pas de frivoles égards qu'on lui doit, mais des supplices. » Les autres plus sages décidèrent pour une détention plus ou moins prolongée.

Aussitôt que je sus que *Moreau* ne serait point condamné à la peine de mort, j'en ressentis une satisfaction bien sincère, non seulement pour lui-même, mais pour la gloire de mon époux, et sa propre sûreté. J'avais appris que la majeure partie des spectateurs de la représentation de ce drame portaient sur eux des armes, et qu'au moindre signal ils auraient escaladé les faibles barrières qui les séparaient de ce général, et lui auraient fait un rempart de leurs corps. Ils pouvaient ensuite diriger ces mêmes armes contre son persécuteur, et peut-être se porter à des excès qui eussent entraîné à leur suite les plus terribles catastrophes. J'avais cru devoir pré-

(*) Le procès de *Moreau* fit grand bruit ; la mort de *Pichegru* fit naître mille et mille conjectures. « Ce sont les satellites de *Bonaparte* qui l'ont étranglé, disaient les uns. Non, reprenaient les autres, il s'est suicidé. » Quoi qu'il en soit, les avis les plus dissidens finirent par se rapprocher, et d'un commun accord on rejeta l'atrocité de cette action sur les conseillers de *Bonaparte*.

venir *Bonaparte;* mais il feignait encore de ne rien croire, lorsqu'un rapport que lui présenta *Murat*, sur l'opinion publique, lui fit prendre le parti prudent de sauver son rival de gloire. Toutefois une scène vraiment touchante allait se passer au tribunal. A peine le terrible jugement fut-il prononcé, que les jeunes *Polignac* se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. « Sauvez mon frère! sauvez mon frère! s'écriait d'une voix déchirante le plus jeune d'entre eux; il a son épouse à conserver; pour moi, je n'ai jamais connu que les épines de la vie, et je marcherai à la mort sans crainte et sans reproches. »

Le fameux *Georges Cadoudal*, avec un sang-froid extraordinaire, avait osé dire en face de l'aréopage de *Thémis : Celui qui conspire doit savoir mourir et se taire.* En parlant du premier consul, il disait : « *Bonaparte*, tu te trompes, dans les excès de ta haine, si tu penses avoir triomphé de moi en prononçant mon arrêt de mort; je triomphe au contraire de toi en la recevant avec fermeté. J'abandonne à ton glaive une tête à l'abri des insultes qui, lors même qu'elle sera inanimée, t'accusera bien plus qu'elle ne te vengera, sur cet échafaud où ta cruauté l'expose. Après avoir si long-temps vécu pour la gloire de ma patrie, il me restait à mourir pour sa défense. »

Charles d'Hozier avoit ainsi apostrophé ses juges : « Vous me condamnez aujourd'hui, demain sera peut-être votre tour. Mais il est un Dieu vengeur qui saura vous punir. » Tous les accusés conservèrent une imposante dignité, l'apanage de l'innocence.

Bonaparte n'applaudit point à ces divers jugemens. J'aurais, disait-il, pardonné à quelques-uns pour la forme ; et la plupart ne méritaient point une sentence aussi sévère. Il aurait bien voulu que *Georges Cadoudal* s'humiliât jusqu'à solliciter la commutation de la peine capitale en une prison perpétuelle; mais ce général vendéen conservait toute sa rudesse et sa fierté. Il déchira même de sang-froid un mémoire qui fut mis sous ses yeux, dans lequel on lui faisait espérer d'obtenir sa grâce s'il voulait la demander (2). Il n'en fut pas de même des autres condamnés : la duchesse de *Polignac* employa tous ses moyens pour parvenir à sauver son malheureux époux. Elle me fut présentée ; elle parlait bien, s'exprimait avec cette chaleur de sentiment qui électrise ceux devant lesquels elle se déploie. Il en coûta sans doute à sa fierté pour se réduire à cette espèce d'humiliation.

Je versai des larmes avec elle, et me concertai sur les moyens de la faire pénétrer jusqu'auprès de *Bonaparte*. Depuis ce funeste

procès, il était devenu tout-à-fait inabordable. Je me présentai la première. Il m'éconduisit impitoyablement; je revins trouver cette femme affligée; elle me dit : « J'attends tout de vos bontés, Madame.—Ah! lui répondis-je les yeux humides de larmes, mon faible crédit ne me laisse qu'un rayon d'espérance sur l'esprit de l'*Empereur;* néanmoins, je vais encore chercher à le fléchir : suivez-moi. » Au moment où nous nous disposions à le surprendre à son passage, nous entendîmes déjà la voix publique proclamer l'arrêt de mort de ces infortunés. Encore quelque temps, m'écriai-je sans faire attention à M^me^ de *Polignac* que je soutenais, la plupart n'existeront plus! A peine prononçai-je ces dernières paroles que mon époux sortit de son cabinet pour donner quelques ordres. Sa physionomie sévère et sombre exprimait jusque-là son mécontentement. M^me^ de *Polignac* respirait à peine. Tout à coup elle se précipite aux pieds du nouveau *César*. Quand tous les *Français* encensaient *Bonaparte*, devait-elle se montrer seule rebelle à l'enthousiasme qu'il inspirait, parce qu'il n'était peut-être dans l'univers aucune femme aussi malheureuse qu'elle, aucune qui eût un aussi grand besoin de suspendre le bras qui allait la frapper : elle était mère, elle était épouse? Elle avait l'âme aimante et sensible; elle lan-

guissait ; elle ressentait tous les maux du corps, tous les chagrins de l'esprit, toutes les peines du cœur. Elle était seule, faible, mourante, oubliée.... Ah! M. de *Polignac* pouvait-il être coupable, lorsqu'on voyait la duchesse aussi affligée! « Sauvez-le, Sire! s'écrie-t-elle avec l'accent d'une douleur profonde; établissez votre pouvoir sur la clémence. » — « Commencez à devenir généreux; un seul mot de vous, *Bonaparte*, lui dis-je, peut rendre à cette épouse éplorée l'être qu'elle chérissait davantage. Le plus beau droit d'un souverain est celui de faire grâce. Employez cette sublime prérogative pour éterniser votre gloire. Que les premiers jours de votre règne soient marqués par d'innombrables bienfaits! » Je connaissais le pouvoir de ce discours plein d'énergie. Il ne manqua pas de produire sur lui tout l'effet que j'en avais attendu. *Napoléon* promit de sauver M. de *Polignac*. « Je puis pardonner à votre mari, Madame, dit-il à la duchesse; il n'a offensé que moi. Quelques actes de clémence, au commencement de mon règne, ne sauraient me nuire. » Enfin, je le vis s'attendrir un instant; mais, craignant qu'on puisse lui soupçonner quelques retours d'indulgence en faveur des autres condamnés, il nous quitte, et me jette un regard qui semblait dire : « *J'espère au moins que tu es satisfaite. Cependant*,

épargne-moi dorénavant de semblables requêtes. » Son air semblait être plus tranquille; il cachait les tumultueuses pensées qui ne cessaient d'occuper son esprit.

Je témoignai à M^me^ de *Polignac* combien je m'estimais heureuse de ce qu'elle avait bien voulu jeter les yeux sur moi pour plaider une cause aussi intéressante que la sienne. Je l'assurai que des personnes puissantes réunissaient leurs efforts pour lui donner dans ses malheurs tous les secours, ou du moins toutes les consolations qui seraient en leur pouvoir; que la préférence qu'elle m'avait accordée était justifiée par le zèle et le dévouement sincère que je venais de consacrer à la servir.

Combien de circonstances éveillèrent alors ma surprise et ma sensibilité! Je ne voulus point laisser les autres proscrits dans une aussi cruelle situation : je chargeai l'un de mes gens les plus affidés de se rendre, à la faveur d'un déguisement, auprès de *Moreau*, afin de l'engager à solliciter de suite son départ pour l'*Amérique*. Déjà même j'en avais conféré avec *Fouché* (*), et j'étais convaincue que ces pro-

(*) « *Fouché* n'approuvait pas *Napoléon* dans ces moyens extrêmes : Il faut temporiser, lui disait-il; la violence approche trop de la faiblesse, et un acte de clémence en impose plus que les échafauds. »

positions, faites par un autre que par moi, allaient recevoir l'approbation de mon époux. En l'attendant, j'envoyai prier le général *B****, commandant du château de Vincennes, de traiter ces nouveaux prisonniers avec humanité, et de les laisser librement communiquer entre eux.

Quant à *George Cadoudal*, il était las de la vie. Au moment de monter à l'échafaud, on lui fit encore une dernière proposition. Il répondit avec la franchise d'un héros qui ne craint rien de sa conscience, et qui n'espère rien des hommes : « *Bonaparte* aurait grand tort de me faire grâce ; nous ne nous estimons pas assez l'un l'autre pour user d'une pareille dissimulation ; qu'il juge par ce que j'ai voulu faire, de ce que je serais capable d'entreprendre encore : c'est lui prouver en un mot qu'il doit me regarder comme son ennemi le plus constant et même le plus généreux, tant qu'il existera un *Bourbon* sur la terre. J'ose lui parler le langage de la sévère vérité. Après tout, il n'est qu'un homme que le destin favorise. Aux yeux de la monarchie légitime, *Napoléon* ne pourrait jamais jouer que le rôle de *Jules-César*. Je le prévois, il aura peut-être à son tour une fin déplorable. »

Les conseillers de *Bonaparte* ne se piquaient pas d'une fidélité scrupuleuse à remplir leurs

engagemens; ou plutôt la perfidie, chez la plupart, était la base de leur caractère. Ils se flattaient que leur maître paraissant consentir au départ de *Moreau* pour les *Etats-Unis*, trouverait bien le moyen de rendre cette clause illusoire, en couvrant d'embuscades la route que le général aurait à parcourir. Ces satellites ajoutaient : « Nous présumons qu'il périra avant de parvenir à sa destination. »

Il n'en fut point ainsi; jamais *Napoléon* n'en conçut la pensée. Du moment qu'il eut consenti que l'on présentât cette espèce de capitulation, il ordonna que les commissaires de la marine s'occupassent sans relâche des préparatifs du voyage de l'illustre exilé. L'*Empereur*, avec un sentiment de plaisir qu'il ne put même dissimuler, m'apprit bientôt que l'Océan allait enfin former, entre son rival et lui, une barrière qu'il regardait comme éternelle.... Il était loin alors de prévoir les secrets que lui cachait encore le nébuleux avenir (3).

Cet arrêt ne put et ne devait pas satisfaire également tous les partis, qui, ne se croyant point instruits de leurs desseins réciproques, s'expliquaient chacun, suivant les intentions qui les animaient; ils se flattaient que leurs réflexions ouvriraient l'antre de *Trophonius* (*).

(*) Cet oracle, fameux dans la Béotie, était sur une

Chacune des situations de la vie est une leçon vivante pour l'homme ; et celui-là, selon moi, est vraiment digne de ce nom, qui supporte du même front les faveurs de la fortune et les rigueurs de l'adversité.

---

montagne, dans une enceinte de pierres blanches, sur laquelle s'élevaient des obélisques d'airain. Dans cette enceinte était une caverne de la figure d'un four, taillée de main d'hommes. Là s'ouvrait un trou assez étroit, où l'on ne descendait point par des degrés, mais avec de petites échelles. Lorsqu'on y était descendu, on trouvait encore une petite caverne, dont l'entrée était assez étroite ; on se couchait à terre, on prenait dans chaque main une certaine composition de miel qu'il fallait nécessairement porter ; on passait les pieds dans l'ouverture de cette seconde caverne, et aussitôt on se sentait entraîné au dedans avec beaucoup de force et de vitesse.

C'était là que l'avenir se déclarait, mais non pas à tous de la même manière : les uns voyaient, les autres entendaient. On sortait de l'antre, couché à terre, comme on y était entré, et les pieds les premiers. Aussitôt le consultant était mis dans la chaise de *Mnémosyne*, où on lui demandait ce qu'il avait vu ou entendu : de là on le ramenait encore tout étourdi dans la chapelle du bon génie, où on lui laissait le temps de reprendre ses sens. Enfin il était obligé d'écrire sur un tableau tout ce qu'il avait vu ou entendu, ce que les prêtres apparemment interprétaient à leur manière.

Ce qui augmentait encore l'horreur de la caverne, c'est qu'il y avait peine de mort pour ceux qui osaient interroger le dieu sans les préparatifs nécessaires.

Je présumais alors, et pensais, comme toute la *France*, que *Moreau* devait être le seul citoyen du nouvel empire de *Bonaparte*, qui descendît le mont *Tarpéien* (*), sans désespérer de sa propre cause. D'ailleurs le moment de l'infortune est celui où le grand homme déploie la plus grande énergie. Ne nous hâtons pas de le plaindre : quand nous le verrions aux prises avec le malheur, nous ne pourrions que l'admirer.

« Quelque force qu'on ait reçue de la nature, et d'une longue culture de la vertu, il est très-difficile de pardonner aux hommes et à sa patrie d'avoir repoussé le bien qu'on voulait lui faire. » Telles étaient les justes plaintes de *Moreau*, au moment où, exilé de la *France*, il balançait encore entre le désir de se justifier aux yeux des compagnons de sa gloire, et la nécessité de respecter des circonstances qui lui commandaient de se taire. Il n'osait s'expliquer devant les gardes qui l'entouraient, et son

(*) Ce rocher reçut son nom d'une vestale appelée *Tarpeia*, qui livra aux *Sabins* le *Capitole*, dont son père était gouverneur, à condition que les ennemis lui donneraient tout ce qu'ils portaient à leurs bras gauches, entendant parler de leurs bracelets; mais les *Sabins*, au lieu de lui présenter ces joyaux, lui jetèrent leurs boucliers qu'ils portaient aussi aux bras gauches, et l'écrasèrent sous le poids de ces armes.

visage altéré marquait le trouble profond de son âme. Cependant il dut leur dire : « Les victoires de *Bonaparte* enfleront singulièrement son amour-propre. Il finira, comme tant d'autres *conquérans*, par s'écarter du chemin de la prudence et de celui de la modération.

» Le plus grand malheur d'un *souverain* est celui d'ouvrir une oreille complaisante aux discours des hommes dangereux qui l'environnent. Une de ses plus grandes fautes est l'ingratitude, qui lui fait oublier les services des braves qui ont contribué par leur courage à la prospérité de l'Etat. Chaque fois que *Napoléon* se rendra coupable d'une injustice, il s'aliénera les cœurs de ses nouveaux sujets, et perdra en un moment ses droits à leur respect, à leur amour, à leur fidélité. » Ainsi parle *Moreau*, au moment où, après avoir parcouru plusieurs mers, plusieurs climats, il aborde enfin une rive fortunée, où règne maintenant un peuple libre, généreux et hospitalier (*).

(*) Ici, je ne vois plus les horreurs du trépas,
Son aspect attendrit, et n'épouvante pas.
Me trompé-je? Ecoutons; sous ces voûtes paisibles
Ont retenti des voix, des harpes invisibles,
Et la Religion, le front voilé, descend;
Elle approche : déjà son calme attendrissant,
Jusqu'au fond de votre âme en secret s'insinue,
Dit : Au fond du désert, ô mon fils, cherche-moi,
Viens, je t'y parlerai, j'y serai près de toi.

C***.

CHAPITRE II.

« Pensez-vous que tant de peuples, tant d'armées, une nation si nombreuse, si belliqueuse, dont les esprits sont si inquiets, si industrieux et si fiers, puissent être gouvernés par un seul homme, s'il ne s'applique de toutes ses forces à un si grand ouvrage? N'eussiez-vous à conduire qu'un seul cheval un peu fougueux, vous n'en viendriez pas à bout, si vous lâchiez tout-à-fait la main : et si vous laissiez aller votre esprit ailleurs, combien moins gouverneriez-vous cette immense multitude, où bouillonnent tant de passions, tant de mouvemens divers? Il viendra des guerres; il s'élevera des séditions; un peuple emporté fera de toutes parts sentir sa fureur. Tous les jours de nouveaux troubles, de nouveaux dangers. On vous tendra des piéges; vous serez environné de flatteurs et de fourbes..... »

BOSSUET.

BONAPARTE, devenu *Empereur*, était loin de jouer le rôle de *Cromwel*. Il était tout-à-fait étranger aux crimes des diverses factions qui s'étaient succédé avec tant de rapidité depuis l'anéantissement de la monarchie. Au contraire, il était venu, en quelque sorte, pour les enchaîner : que de peines ne s'est-il pas données, que de soins n'avait-il pas employés pour parvenir à extirper l'hydre qui dévorait depuis quinze ans la *France*, et ra-

vageait impitoyablement ses plus belles provinces? Mon époux, dis-je, qui n'avait réellement contribué en rien aux malheurs de la famille des *Bourbons*, était loin de ressembler au fameux protecteur teint du sang de son roi. Mais ce titre modeste lui suffisait-il? N'aurait-il pu rappeler le moindre signe de la royauté sans détruire son ouvrage? La position de l'un était tout-à-fait étrangère à celle de l'autre. Tant que *Bonaparte* resta premier magistrat d'une république naissante, il était contraint d'en admettre les principes, d'en caresser les fondateurs. La plupart d'entre eux, pour me servir des expressions du bon *Henri IV*, se ressentaient encore *du vieux levain de la Ligue*. En effet, ces *citoyens incorruptibles* n'étaient point étrangers aux crimes révolutionnaires. Ils se rappelaient encore, et quelquefois en présence de mon époux, que les fameux comités avaient rendu d'éminens services à la chose publique, et avaient fait faire un grand pas vers les idées libérales. C'en fut assez pour que *Napoléon*, naturellement jaloux, en conçût de l'ombrage, au point de craindre qu'il ne s'élevât un jour parmi eux un nouveau *Catilina*. Dès lors il déclara la guerre à ces fils de *Brutus*, et notamment à ceux qui le désapprouvaient d'avoir rétabli le culte en *France*, et rendu une sorte de sécurité au

clergé catholique. Ces mots pompeux de liberté, d'indivisibilité, n'en imposaient plus au chef du gouvernement français. Il était parvenu à son but; il voulait s'y maintenir, et il affectait de tourner en ridicule les fondateurs de la loi nouvelle. Il fit disparaître ces dégoûtans simulacres qui représentaient la déesse que l'on nommait *Liberté*. Personne n'osa plus se servir du hideux costume de 1793, et les célèbres bonnets rouges disparurent de dessus tous les monumens publics, comme déjà, depuis quelque temps, ils avaient cessé de couvrir toutes les têtes.

Dès lors il se contenta d'afficher une sorte de popularité; mais intérieurement il travaillait à diminuer cet immense pouvoir sectionnaire. « Je fonderai un gouvernement solide, répétait-il sans cesse, mais j'ai besoin de bons ouvriers. Il en est, parmi ces hommes que je méprise, dont j'admire les talens et déteste les principes; je m'en servirai comme de machines nécessaires pour préparer et soutenir l'édifice de ma puissance. Tant que je serai *Bonaparte*, ils se croiraient mes égaux; devenu leur *Empereur*, je veux les asservir. La plupart d'entre eux me devront leur fortune, et les autres, pour conserver le fruit de leurs concussions, seront contraints, dans leur propre intérêt, d'arborer ma bannière. Ce sera un spectacle curieux,

ajoutait-il en riant, de voir tels et tels chamarrés d'or et couverts de cordons. Je leur distribuerai leur rôle. » Puis, tout à coup, reprenant son air sérieux et même imposant : « Croyez-vous que je puisse leur accorder ma confiance entière? Jamais. Mais si je ne feignais de les employer utilement, ces caméléons politiques deviendraient dangereux; et du moment qu'ils accepteront les titres que je prétends leur donner, ces fiers républicains deviendront mes esclaves. Je veux bien cependant établir une sorte de compensation pour eux, et les chaînes que je leur destine, ne feront que couvrir les hochets de la faveur. Pour l'homme sage et studieux, il n'y verra que la marque du changement de leurs opinions et le gage de leur ancienne servitude. » C'était ainsi que raisonnait mon époux quelques jours après qu'il se fut fait proclamer *Auguste*.

Ce plan était fort habilement conçu, et il ne se reposait pas trop sur sa puissance, lorsqu'il se flattait de le faire adopter par ses amis, et même par ses ennemis.

Cependant je lui disais, pour me servir des propres expressions de *Bacon :*

Chacun bâtit dans son cerveau un petit univers dont il est le centre, autour duquel roulent toutes les opinions qui se croisent,

s'éclipsent, s'éloignent et se rapprochent, au gré du grand mobile, qui est l'amour-propre. La vérité brille quelquefois parmi ces notions confuses qui s'entre-choquent ; mais elle ne fait que passer un instant, comme le soleil au point du midi ; de sorte qu'on la voit sans pouvoir la saisir ni suivre son cours.

De même la paix existe aujourd'hui, et la paix est une chose si excellente en elle-même, qu'il faut faire tout ce que l'on peut pour l'entretenir, ou du moins pour en conserver l'espérance. A quoi bon sonner l'alarme, semer les défiances, exciter les animosités? Est-ce un bon moyen de conserver la paix, que d'abdiquer le titre modeste de *Consul*, pour en prendre sur-le-champ un autre plus pompeux? Est-ce surtout conséquent, que d'indiquer des causes de guerre, de s'efforcer de prouver que toute la puissance est maintenant entre les mains du vainqueur de *Marengo* (*), et qu'il est encore au moment d'aggraver ses torts envers

---

(*) Quand la bataille de *Marengo* eut été gagnée, et l'on sait à quoi elle tint, le premier *Consul*, ayant laissé sa suite à l'écart, était entré dans une de ces petites maisons construites au milieu des vignes pour les garder ; il arpentait à grands pas au long et au large cet espace, qui n'était ni large ni long; il paraissait absorbé dans une rêverie profonde. *Gérard Lacuée*, alors son aide-de-camp, s'approcha

l'*Allemagne*, en cherchant à lui prouver que toute la force sera désormais d'un côté, et la faiblesse de l'autre, et qu'elle sera peut-être sans ressource pour soutenir la lutte?

Ecoute encore : tu le sais, déjà la valeur aime autant la gloire qu'elle déteste le carnage. Cède-t-on à ses armes? que ses armes cessent de frapper. Ce n'est point du sang qu'elle demande, c'est de l'honneur; et son ennemi même lui devient cher, surtout si la victoire lui a coûté de grands efforts.

Il me répondit avec humeur; car je commençais à l'embarrasser : « Contre les passions, que peut la valeur sans courage? Elle est leur esclave, et le courage est leur maître. »

Cette conversation n'eut pas de suite. Je vis facilement qu'elle le contrariait, surtout quand je lui parlais en faveur des princes français. Leur rentrée dans leur patrie devenait maintenant d'autant plus impossible, qu'il

---

de lui pour lui faire un rapport; *Bonaparte* l'écoute avec assez de distraction, et lui récite à haute voix et avec chaleur ces quatre vers de la *Mort de Pompée :*

J'ai servi, commandé, vaincu quarante années,
Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées;
Et j'ai toujours connu qu'en tout événement
Le destin des Etats dépendait d'un moment.

M. A. de N.

était en possession de leur trône. Pour se disculper en quelque sorte vis-à-vis de ceux qui avaient peine à concilier ses vertus avec cette entreprise si étonnante, il leur disait avec une espèce d'épanchement : « Que voulez-vous ? le trône est resté vacant depuis la mort de *Louis XVI*. Les Jacobins ont dédaigné de s'y asseoir. Moi, je m'en empare pour exterminer ces enfans de *Brutus*. » Il disait à d'autres : « J'ai écrit au *Prétendant;* mais sa réponse n'est nullement dans le sens que je la voulais. D'ailleurs, le peuple actuel a sucé le lait de la révolution. On devait s'y attendre ; et un *Bourbon* serait désormais étranger parmi les *Français*. » Lorsque j'étais présente, je me récriais sur une injustice aussi révoltante, je lui en faisais sentir les conséquences pour lui-même. Qui sait, ajoutai-je, où s'arrêtera votre dynastie ? peut-être est-elle sur le point de tomber en quenouille. Ce mot le rendit furieux. Alors il me disait qu'il saurait bien, quand il en serait temps, se choisir un successeur. Long-temps il caressa l'idée que le premier fils de *Louis Bonaparte* pourrait hériter de son sceptre et de sa puissance (4).

Je n'étais point encore malheureuse ; mais je m'apercevais insensiblement que j'allais le devenir. *Napoléon* ne rêvait plus qu'envahissemens : à l'entendre, l'*Europe* devenait trop

circonscrite pour y borner ses exploits. « Je prétends, disait-il à ses courtisans, être bientôt le souverain unique des mondes ; car ma maison occupera un jour les premiers trônes de la terre. » Ses auditeurs tantôt en auguraient la possibilité, tantôt souriaient de pitié en l'entendant raisonner ainsi. Ce n'était pas un homme à faire un seul pas rétrograde, quand une fois il avait commencé une entreprise. Discret par caractère, on ignorait toujours les conquêtes qu'il voulait faire. Il possédait l'art de connaître les hommes (*). Il les mé-

(*) Je méprise les hommes, me disait un jour *Bonaparte*, parce que ceux que je vois autour de moi sont presque tous vils ou corrompus ; je ne peux concevoir qu'une idée désavantageuse du genre humain. *Tels* et *tels*, disait-il en les désignant, ont pour moi tant de *servilité*, que, si je le leur ordonnais, ils sacrifieraient leur famille et m'immoleraient toutes leurs affections. J'avoue que je suis glorieux d'inspirer à ceux qui m'approchent une confiance aussi aveugle. Cependant *Dur***, *Berth****, même *Caul****, ont osé plusieurs fois m'adresser des remontrances, ils n'ont rien perdu pour cela de l'estime de leur maître. A la vérité je suis sûr de l'attachement réel de ces trois personnes. L'une d'elles, vous le savez, Madame, m'en a donné la preuve la plus rare et la plus incroyable, et ce dans une grave et très-grave circonstance, que je voudrais à jamais oublier pour l'honneur du siècle. Les grands sont trop bien servis, surtout s'ils commandent une injustice. L'on devrait savoir résister courageusement à l'auto-

prisait ; mais il avait le merveilleux talent de les employer à ses desseins.

Plus mon époux s'approchait du suprême degré où conduit quelquefois l'inconstante fortune, plus je voyais pâlir le dernier rayon de bonheur qui m'environnait. A la vérité, je jouissais d'une magnifique existence. Ma cour était composée de personnes d'un grand nom, de femmes du premier rang, qui toutes sollicitaient la faveur de m'être présentées ; d'autres obtinrent des places honorifiques dans ma maison. La duchesse de *La Rochefoucauld* fut nommée dame d'honneur ; madame *Walsh de Seran*, dame pour accompagner. Je ne pouvais plus disposer de mes heures (5). J'étais con-

---

rité, lorsqu'elle abuse de la puissance, qui ne lui est concédée que pour protéger les peuples et soutenir la dignité de l'Etat... *Caul****, je le répète, m'a trop fidèlement servi ; il est la cause que l'un et l'autre nous sommes réduits à nourrir d'éternels regrets. Ce qui est fait est fait, ajoutait-il encore ; vous seule, *Joséphine*, aviez raison. Je vous dirai ici comme *Louis XIV*, en parlant à celle qu'il regardait comme sa meilleure amie : « Madame, votre *solidité* valait mieux que celle de la plupart de mes conseillers. » Ainsi j'admets en principe que quelquefois votre sexe est plus éclairé que le nôtre ; n'en concevez cependant aucune vanité, car vos fautes sont répétées plus souvent....

(*Note de Joséphine.*)

trainte à chaque instant de me conformer aux usages les plus rigoureux de l'étiquette : l'*Empereur* ordonna qu'elle fût aussi sévère qu'elle avait été au château de *Versailles* (*). Je me retrouvais alors avec les soutiens de l'ancienne monarchie, que je connaissais et que j'accueillais avec distinction. Je voyais de même ces hommes nouveaux qui, pour la plupart, avaient de grands crimes à se reprocher dans la *révolution*, venir humblement briguer un regard de la nouvelle souveraine. Oh! que l'espèce humaine me semblait méprisable! Je ne pouvais m'empêcher de faire part de mes réflexions à d'anciens amis; à mon exemple, ils désapprouvaient *Napoléon* de s'environner de cette secte infernale. Il la redoutait infiniment. Je ne pouvais m'empêcher de lui dire : Si vous aviez daigné me consulter sur les personnes que vous venez d'élever aux fonctions les plus éminentes, j'aurais exigé de plusieurs d'entre elles une forte garantie. Il sentit

(*) L'*Empereur* tenait beaucoup à ce que chacun fît son devoir, et à cet égard il était sévère. Il voulait que chacun s'occupât du service dont il était chargé dans les plus petits détails; il grondait quelquefois mais sans colère, surtout les femmes. Si l'on avait le courage de ne pas s'intimider et de lui prouver que l'on n'était pas fautif, il ne le trouvait pas mauvais, et ne disait plus rien.

(*Note de Joséphine*).

tellement la justesse de mon observation, qu'il devint extrêmement difficile dans les choix qu'il fit bientôt pour remplir les diverses places qui vinrent à vaquer dans les grandes administrations.

Néanmoins, dans une carrière aussi nouvelle pour lui, le vaste génie de *Cicéron* lui ouvrit un nouveau champ de gloire : on le vit aussi habile administrateur qu'intrépide guerrier, soutenir d'une main, contre les ennemis, la dignité de l'*Empire*, tandis que, de l'autre, il réparait les erreurs et les injustices d'un gouvernement aussi pusillanime qu'il avait été coupable. Au milieu de ce travail, son âme était souvent assiégée par les pensées les plus douloureuses : il craignait de perdre en peu d'instans le fruit de huit ans de soins et de conquêtes. Cette crainte le plongeait dans l'agitation la plus violente.

Il lisait peu ; mais il aimait à parcourir les bons auteurs. Quelques jours après celui qui amena son avènement au trône, le hasard fit trouver sous sa main un recueil de morales des auteurs chinois. Il tombe justement sur ce passage, et en demeure frappé : « L'intrigant » a quelquefois de grands succès ; mais il est » sujet à de grands revers. L'homme droit et » sans ambition fait rarement une grande for- » tune ; mais il craint peu les désastres. »

Il rejette ce livre avec un mouvement d'indignation. « Je suis supérieur à la crainte, et je préfère le premier rôle au second », se dit-il. Je lui rappelai alors cette maxime de *Sénèque :* « La teinte légère d'un enduit extérieur n'en impose qu'à peu de gens ; la vérité, » de quelque côté qu'on la regarde, est toujours la même ; la fausseté n'a pas de consistance ; le mensonge est *transparent :* avec » de l'attention, on peut voir à travers. »

« *Sénèque* pouvait avoir raison, répond-il avec chaleur ; mais *Sénèque* eût peut-être été ma dupe ; je suis parvenu à me contrefaire au point de donner le démenti le plus formel à la maxime du philosophe de *Cordoue.* »

Cependant il recevait des félicitations de toute la *France*, sur son heureux avènement au trône : moi seule je gémissais de l'immense pouvoir qu'il venait de conquérir. Plus je le voyais comblé des dons de la fortune, et plus je redoutais sa chute. Je ne lui dissimulais pas que son fantôme de gouvernement reposerait toujours sur des colonnes d'argile. D'ailleurs, ceux qui n'attendent rien de la Cour, qui regrettent cette ombre de liberté dont ils ont caressé quelques momens la chimère, pencheront toujours en secret vers tout ce qui paraît propre à la ramener ; et la hardiesse

républicaine flattera long-temps leurs dispositions naissantes.

Je m'efforçais sans cesse de le convaincre que mille intérêts agitent toujours un grand empire. Il y a des hommes, lui disais-je, qui envisagent avec effroi les mêmes circonstances, dont les autres se promettent de grands avantages. Voilà, précisément, l'histoire de la *France* nouvelle.

« On pourra s'aigrir de part et d'autre, me répondait *Napoléon;* mais mon gouvernement sera ferme et vigoureux ; il imposera silence à tout le monde. Les hommes pervers travailleront peut-être dans l'ombre ; les haines s'enseveliront ; elles attendront, pour éclater, un jour de relâchement dans la discipline militaire, afin d'opérer quelques soulèvemens dans les provinces ; mais je m'appliquerai surtout à faire régner la justice : je protégerai les peuples, pour qu'ils me protègent à leur tour ; et j'aurai soin de ne pas me reposer tout-à-fait sur mes courtisans, si jamais je souhaite approfondir la vérité. »

Je l'encourageais dans les sages sentimens qui pouvaient avoir pour but le bonheur des *Français.* Nous étions toujours d'accord sur ce point ; et, quand *Napoléon* parvenait à se soustraire à cette troupe de flatteurs qui l'obsédaient sans cesse, et qu'il me faisait la grâce

de m'accorder quelque confiance, je retrouvais en lui ce même *Bonaparte* (*), ce père du soldat, ce protecteur d'une nation fidèle et généreuse, et l'ennemi le plus prononcé de toutes les factions.

Pour donner une sorte de légitimité à l'acte de pouvoir que *Napoléon* venait d'exercer, il pensa que le couronnement devenait nécessaire; dès lors il s'y prépara. Nul évêque en *France*, selon lui, n'était digne de poser le diadême sur le front du *César* français.

Le souverain Pontife devait seul présider au triomphe du moderne *Charlemagne*. On eut de la peine à décider le père commun des fidèles à venir légitimer en quelque sorte, par sa sainte présence, cette *mondaine usurpation*. Heureusement les intrigues pour y parvenir furent dirigées d'une manière si adroite, que

---

(*) *L'Empereur* de la parade et l'*Empereur* chez *Joséphine* étaient si différens l'un de l'autre qu'ils étaient méconnaissables: le premier portait un air triste, froid, sévère et soucieux; le second avait presque toujours l'air de bonne humeur, de la gaîté avec un sourire très-aimable. Tout le monde sait qu'il avait les plus belles dents que l'on puisse voir, il était fort bien fait malgré sa petite taille, il avait la main belle, il le savait, et la soignait, la jambe bien faite ainsi que le pied; il était toujours très-bien chaussé, mais ses bas n'étaient jamais bien tirés.

(*Note communiquée.*)

Napoléon ne tarda pas à s'applaudir de l'aveugle soumission du souverain de *Rome*. C'était sans doute triompher d'un grand péril que de recueillir aussi tranquillement le patrimoine d'un héritier de *Henri IV;* mais il était peut-être encore plus difficile d'en imposer au *Vatican*, et de contraindre le successeur des pontifes, qui souvent menacèrent les rois les plus absolus de les frapper des foudres apostoliques, à venir s'humilier devant celui qui voulait être regardé comme le héros que la Providence semblait alors avoir choisi pour châtier les hommes, rétablir la religion, et relever les temples.

Napoléon, au faîte de la gloire, ne pouvait être qu'agréablement surpris de cette passive obéissance d'un vénérable vieillard. « J'en tirerai un parti très-avantageux, Madame, et les *Français* ne me verront point indifféremment, travailler de concert avec *Pie VII*, à faire refleurir la vigne du Seigneur. Je veux qu'il habite dans mon palais; d'ailleurs, la présence du Saint-Père est nécessaire pour purifier ce monument, qui, depuis la révolution, est devenu le repaire des puissances infernales. » Des ordres furent donnés pour aller au-devant du Vicaire de Jésus-Christ, et son appartement fut aussitôt désigné. « Rien ne me résiste plus, ajoutait-il en riant : je

commanderai bientôt à toute la terre; que dis-je, je vais être possesseur des clefs du Paradis; qui m'empêchera d'aller moi-même voir ce qui s'y passe ? » Ainsi l'*Empereur* charmait parfois ses instans de loisirs. Du reste, il était infatigable au travail; il l'emportait toujours même sur ses ministres les plus laborieux. Jamais le repas le plus splendide ne l'a vu plus de vingt minutes à table (6).

Chaque nuit il ne reposait que trois heures. Dans le commencement de son *Consulat*, il me réveillait sans cesse pour m'entretenir de ses projets. Je m'aperçus bientôt que ma santé s'altérait de ces longues veilles, et je le suppliai de rêver seul au bien commun de la *France*. Je n'étais pas fâchée quand *Bonaparte* passait quelques instans prolongés dans son cabinet; alors, j'oubliais totalement la politique qui m'intéressait peu, pour me livrer au repos qui me soulageait beaucoup.

Napoléon partit pour aller à la rencontre du Saint-Père; ils se donnèrent le baiser de paix (*). A l'aspect du pontife romain, j'é-

(*) *Napoléon* ramena le Pape de *Fontainebleau* à *Paris*, dans sa voiture. Ils restèrent en tête-à-tête pendant ce trajet. L'on remarqua une singularité dont on n'avait point encore vu d'exemple : c'était un régiment de *Mameloucks* qui marchait immédiatement derrière la voiture, accompagnée de toute la garde. L'on rit beaucoup en

prouvai une véritable douleur. Mon cœur se serra. Tout semblait me présager que ces deux hommes finiraient par devenir ennemis. L'un venait en *France* pour affermir la religion, et l'autre ne désirait que l'affermissement de sa puissance. *Napoléon* ne prétendait point s'étayer de l'autorité du Pape; mais il était persuadé qu'il fallait en revenir aux idées premières, et il aurait volontiers sacrifié quelques millions pour retrouver dans la cathédrale de *Reims* cette merveilleuse Ampoule que la religion conservait pour le sacre des rois (7).

L'humilité touchante de *Pie VII* ne put en imposer au nouvel empereur. « C'est un *Italien*, me disait-il; nous cherchons tous les deux à nous tendre des piéges. N'importe ce que la postérité dira de *Chiaramonté*, maintenant je ne dois m'occuper que de moi seul. Je veux rendre l'auguste cérémonie de mon couronnement d'une richesse et d'une illusion

---

voyant les *Mahométans* qui rivalisaient de zèle et de respect pour le Vicaire de Jésus-Christ. Dès lors on prévit que les sectateurs du Prophète orneraient la marche du triomphe impérial à Notre-Dame; et la curiosité publique, toujours en haleine, ne fut point déçue cette fois. Ce que l'on avait supposé comme impossible se réalisa, au grand étonnement du clergé romain; car, dans ce jour à jamais mémorable, le Croissant figura à côté de la Croix.

imposantes. Elle surpassera la magnificence des sacres de tous les rois de *France* (*). »

Des députés de tous les départemens furent appelés pour y assister; de grands dignitaires y parurent aussi environnés de la plus étonnante splendeur; en un mot, rien ne fut négligé pour que cette pompe *impériale* rappelât ces triomphes que les *Romains* célébraient avec un appareil si extraordinaire. Je voyais d'un œil sec les apprêts de cette superbe fête. J'étais même tombée dans une profonde mélancolie, et redoutais infiniment le nouveau joug que mon époux allait m'imposer. Enfin, cette mémorable journée me devint, pour ainsi dire, importune par le luxe et l'éclat

(*) Tous les habitans de la *capitale*, et les citoyens les plus notables des départemens, se trouvaient alors rassemblés près des lieux où défilait cet imposant cortége. L'on remarqua que la voiture du *Pape* était précédée d'un prélat romain, qui portait ostensiblement l'emblème de notre salut. Il était monté sur une *mule noire*, et son attitude semblait si singulière à nos bons *Parisiens*, que la plupart riaient aux éclats en voyant *monsignor* se tenir très-droit sur sa haquenée, et conserver, au milieu des cris et des éclats de cette multitude si avide de caricatures, le *flegme* et la *gravité* que comportaient ses augustes fonctions, mais dont les spectateurs n'avaient pas la moindre idée. Aussi avaient-elles à leurs yeux tout l'attrait et le mérite de la nouveauté.

qui y furent déployés. Quelquefois il me semblait voir l'ombre de *Louis XVI*, qui jetait sur moi des regards de pitié. Quelques instans après, je croyais entendre la voix d'un génie malfaisant, qui s'approchait dans le dessein de m'exterminer. Mes angoisses augmentèrent en pensant que tout ce qui arriverait en d'autres temps, pouvait un jour devenir pour les miens un sujet de reproche. Cependant, quelle puissance au monde aurait pu me contraindre à entrer à Notre-Dame, si je n'avais pas fait la promesse solennelle de m'y rendre (*)?

Après que *Napoléon* eut reçu l'onction sainte, et que je fus couronnée par lui, je me vis obligée de recevoir les félicitations de la cour, et d'y répondre. L'uniformité de ces complimens me permit bientôt de me livrer tout entière à des réflexions dans lesquelles j'étais absorbée lorsque j'en fus tirée par le son d'une

(*) Quelques jours avant le sacre, on remarqua avec surprise, que *Joséphine* était tombée tout à coup dans une mélancolie profonde, qu'elle ne pouvait elle-même définir. *Bonaparte* lui en fit l'observation; elle lui dit : « *Je m'étais flattée, pendant un temps, que mon époux se surpasserait encore*... Cette illusion est détruite aujourd'hui. » Aussi l'*Impératrice*, au moment où elle reçut la couronne des mains de *Napoléon*, ne put retenir ses larmes : elles coulèrent en abondance.

voix qui m'était chère : c'était celle de mon époux ; il me dit à demi-bas : « Quoi ! *Joséphine* verse des larmes. Elle seule, dans ce beau jour, devient étrangère au bonheur de celui qu'elle devrait seule aimer. » Il appuya sur ce dernier mot. Mais ses yeux pétillaient, et ses sourcils rapprochés donnaient à sa physionomie un caractère de dureté. Le général *Duroc* vint, et lui parla à l'oreille. On l'entendit très-distinctement répondre : « C'est bien ! très-bien ! » Puis, un air plus serein régna sur sa figure.

Ces premiers momens d'un rôle si nouveau pour moi me devinrent très-pénibles. Forcée d'être continuellement en représentation (8), je me rappelais amèrement les jours heureux que j'avais passés dans mon domaine de la *Malmaison ;* je pensais de même à mon modeste hôtel de la rue *Chantereine :* je comparais ce que j'avais été à l'époque où je l'habitais, avec ce que j'étais dans le moment actuel. J'avoue ici avec franchise que le poids de ma nouvelle grandeur pesait tellement sur ma tête, que je jetais quelquefois mes regards vers le passé, et regrettais alors ma douce liberté, qui venait de m'être ravie pour jamais : il me devenait presque impossible de recevoir mes anciens amis ; j'aurais voulu contribuer à leur fortune, mais *Napoléon* m'en ôtait les moyens. La surveillance la plus exacte était

établie au château. La consigne était aussi sévère que si sa garde avait veillé à la défense d'une place forte : *Duroc* tenait la liste de tous ceux qui pénétraient dans son enceinte, et tous les soirs il rendait compte à son maître des événemens qui s'y étaient passés ; les détails même les plus minutieux étaient placés sous les regards de l'*Empereur*. Il s'en amusait la plupart du temps. Mais il devenait inflexible, si le grand-maréchal cherchait à lui dissimuler la moindre chose ; alors son esprit soupçonneux lui créait mille fantômes. Un plan de conspiration était alors avidement saisi par son imagination ; de là ces diverses consignes qui se succédaient d'une manière si rapide. J'ai vu des instans où je ne pouvais admettre Tallien (9). Dans mon intérieur, j'étais alors doublement malheureuse ; mon cœur aimant et sensible avait souvent besoin d'une sorte d'épanchement dans le sein de l'amitié, soit pour donner, soit pour recevoir des conseils.

Nous rendions de fréquentes visites à l'hôte auguste qui avait daigné venir nous voir. Le Saint-Père avait deviné les secrets sentimens de *Napoléon*, qui, de son côté, l'observait lui-même avec le plus grand soin. Ce n'était plus cette franchise paternelle de deux souverains qui se réunissent, ni même ce respect qui préside à leurs mutuels entretiens.

Napoléon entrait sans aucune étiquette chez le Saint-Père ; mais il conservait encore l'extérieur d'une certaine bienséance. On s'apercevait facilement que ce ton de cérémonie commençait à lui devenir ennuyeux. Un soir il me dit : « Madame, *Pie VII* me déplaît, parce que, lorsqu'il est question des affaires de l'Eglise, il devient grave, silencieux, sans cependant cesser de se croire assis sur le trône pontifical. Il prétend m'en imposer ; mais le cardinal *Chiaramonté* sait, sans doute, que son cher fils en Jésus-Christ a fait ses preuves, et que deux renards ne peuvent long-temps chasser ensemble dans la même forêt. Le Pape doit partir incessamment, pour mon repos et pour le sien. Ces réunions populeuses, qui se renouvellent chaque jour au *Carrousel*, commencent à me donner de l'ombrage : je crains l'ascendant du Clergé : je m'en sers, parce qu'il m'est nécessaire ; mais c'est assez : je veux que son triomphe cesse à l'instant, et que le Père des fidèles retourne promptement dans ses Etats (*). »

En effet, *Napoléon* ne tarda pas à ordonner

(*) Le *Pape* vivait très-simplement aux Tuileries ; il mangeait seul, et disait sa messe à huit heures. Il y avait journellement trois appartemens remplis de monde ; les escaliers même se trouvaient encombrés. Le *Saint-Père*

les apprêts du départ du souverain Pontife. Au moment que le Prince de l'Eglise lui fit ses adieux et lui donna la bénédiction apostolique, l'*Empereur* fut réellement touché ; je fus pénétrée de vénération, en voyant l'onction, la ferveur et le désintéressement de ce digne successeur des Apôtres. Je me rappelle encore avec émotion les dernières paroles que m'adressa ce Pontife en me quittant : « Madame, me dit-il, en élevant les yeux au ciel, la tranquillité de l'Europe et la mienne m'ont fait céder aux ordres de votre époux. Les hommes me blâmeront peut-être ; mais Dieu seul sera mon juge. »

En voyant partir cet illustre voyageur, *Napoléon* était bien éloigné de croire au succès de son projet sur les Etats de *Rome*. Cependant il se persuadait que c'était pour lui une action glorieuse d'en essayer dans quelques années l'exécution.

Il croyait éternellement marcher dans un chemin sans épines ; mais l'ambitieux n'a jamais une perspective assurée. Il veut monter sur le degré qui est le moins éloigné de lui.

---

donnait sa bénédiction et distribuait des chapelets. Il poussait son zèle apostolique, au point d'apposer ses mains sur la tête des malades, et, pour opérer leur prompte guérison, il les touchait de l'anneau du pêcheur.

Y est-il arrivé, il désire aussitôt parvenir à celui qui se trouve au-dessus; plus il monte, plus son élévation devient dangereuse, plus il a besoin d'appui pour s'y maintenir.

Epouse du premier *Consul*, je me croyais doublement heureuse, parce que j'étais à même de rendre d'innombrables services. Elevée au rang d'impératrice, je voyais à chaque instant les avenues du trône obstruées par une multitude d'hommes de tous les états, de toutes les factions. J'avais cessé d'exercer le même empire sur l'esprit de *Napoléon*: parvenu au faîte des grandeurs humaines, il se croyait invulnérable. Ma franchise allait quelquefois jusqu'à lui déclarer ma pensée tout entière. Je lui avais montré le chemin que je croyais qu'il devait suivre; son orgueil s'en était irrité. Aussi, depuis le couronnement, il me témoignait souvent de la méfiance; il s'offensait du doute que j'osais concevoir de l'instabilité de son gouvernement; il se mettait en fureur quand j'établissais la comparaison de sa cour avec celle de *Versailles*(10); en un mot, il me déclara que j'eusse désormais le bon esprit de renfermer en moi-même mes sinistres réflexions, et qu'il me défendait, à l'avenir, de censurer les actes de son gouvernement.

J'obéirai, lui dis-je; mais je veux me réser-

ver le droit de vous prévenir de tout ce qui pourrait être tramé contre votre sûreté personnelle, ou contre la tranquillité de la France.

« Maintenant, me fit-il observer encore, ma puissance est inattaquable.

— Tant que Joséphine sera votre meilleure amie, » lui répondis-je. Et j'appuyai sur cette prophétie d'infortune.

Alors il se fâcha sérieusement contre moi, et me dit : « Tu as perdu la tête. » Je repris avec froideur : « *Bonaparte*, à mes premiers mots, j'ai remarqué ta pâleur. Quel en est donc le motif, si ma prophétie est insensée? J'ai fait une observation qui aurait pu échapper à d'autres qu'à moi, c'est que le sentiment du trouble s'est peint dans tes regards (11). Quoi! le puissant Empereur des Gaules tremblerait de consommer sa ruine, si jamais il se séparait de son épouse! J'augure que, plus d'une fois encore, cette terrible pensée t'inspirera de l'effroi. Ecoute : évite surtout de donner ta confiance à ces flatteurs de nouvelle date, qui sembleront te prodiguer à l'envi des preuves d'un rare et sincère dévouement. C'est la soif de régner qui les dévore; ils brûlent de gouverner à ta place; d'ailleurs, un homme tel que toi doit remarquer pourquoi sa cour l'environne de tant de louanges

fallacieuses! » Un regard d'observation fut provoqué par ce discours hardi ; mais le silence du nouvel Empereur ébranla ma gravité. Je perdis de mon courage à cette marque évidente de l'amour-propre blessé de mon époux.

Je l'apaisai cependant, et lui promis de me conformer à ses volontés, jusqu'au moment où, par excès de zèle, je pourrais les enfreindre de nouveau (*).

Napoléon avait écrit aux puissances continentales, pour leur faire part de son avènement au trône. Sa lettre au roi de la *Grande-Bretagne* fut communiquée au parlement. Mais il fut singulièrement surpris que l'*Angleterre* déclarât que, ne voulant point traiter seule avec lui, elle ne prendrait point de résolution avant de s'être concertée avec l'empereur de *Russie* et le roi de *Suède*, qui ne voulaient point le reconnaître. Il prit cette nouvelle pour une insulte, et jura que bientôt, et en dépit de ces souverains, on lui verrait

(*) Un jour qu'il était question d'entreprendre une chose assez marquante, que lui proposait l'*Empereur*, *Joséphine* le supplie de la remettre de quelques instans, parce que cela se trouvait un vendredi, qui n'était pas un jour heureux. — « C'est donc pour vous, Madame; il a été le plus beau de ma vie : je n'ai jamais oublié que c'était le jour de notre mariage. » *Joséphine* répondit : « Cela est vrai, » et n'ajouta rien.

ceindre la couronne des anciens rois *Lombards.*

Toutefois il répétait sans cesse, avec une sorte d'affectation : « Sans leur refus opiniâtre de porter mon nom sur la liste des souverains, je n'aurais point l'ambition d'exercer en *Europe* une plus grande influence .»

Quelque temps après, une députation des colléges et corps constitués de la république *italienne*, fut admise aux *Tuileries*, et fit la proposition à mon époux d'établir un royaume d'*Italie*, et de s'en déclarer protecteur. Ce double titre d'Empereur et Roi flattait trop son ambition pour qu'il le refusât. Dès le lendemain de cette célèbre ambassade, il alla s'asseoir au milieu du Sénat, pour lui communiquer son avènement au trône d'*Italie.* Il feignit de faire entrevoir à ces magistrats, que ce n'était qu'avec une sorte de répugnance, qu'il se rendait aux intentions de ce peuple nouveau. Mais son ministre des relations extérieures, qui depuis long-temps l'avait deviné, affecta, dans son discours, de donner à penser que sa défaite pourrait naître au milieu de la victoire. *Napoléon* lui dit : « Vous avez bien fait de parler de mes conquêtes ; mais vous auriez pu vous dispenser de m'offrir aux regards de la nation comme un chef ambitieux. »

CHAPITRE III.

..... Il est beau de triompher de soi,
Quand on peut hautement donner à tous la loi.
CORNEILLE.

« Si je borne ici mes conquêtes, ou si je porte mes armées d'un autre côté, j'aurai, à la vérité, par bien des travaux, acquis une faible gloire, mais sans avoir rien avancé pour l'exécution de mon premier dessein. Que me sert, en effet, d'avoir porté en *Europe* le flambeau de la guerre, si, content d'avoir renversé des empires, je néglige de fonder sur des bases solides celui dont l'établissement est mon premier objet. J'ai appris depuis long-temps que ce n'est pas la naissance qui donne des droits à l'immortalité. Celui qui a du courage, qui sert bien sa patrie, et qui s'illustre par de grandes actions, n'a pas besoin d'aïeux; il est tout par lui-même. » Ainsi parlait le nouvel Empereur des *Français*, au milieu de sa cour, la veille même du jour de son départ pour la *Lombardie*.

Il s'est préparé à parcourir ses nouveaux

Etats, il ne veut que précéder de quelques jours le Saint-Père, qui retourne dans les siens. La route qu'il traverse ne lui présente qu'une suite de triomphes. Il voulut revoir le champ de bataille de *Marengo;* et il se rappela que sans le succès de cette journée, on ne le verrait point à la veille de saisir cette ancienne couronne qui avait orné la tête auguste de *Charlemagne;* il ordonna l'érection d'un monument consacré à la mémoire des braves qui achetèrent la victoire par la perte de la vie (12).

Je l'avais accompagné à *Milan.* Les magistrats de cette ville portèrent l'enthousiasme jusqu'à ne vouloir point souffrir que *Napoléon* entrât par la porte commune; on en ouvrit une nouvelle, afin, dirent-ils, d'isoler des voies ordinaires ce grand homme, que sa gloire et son mérite étonnant élevaient au-dessus de la condition humaine.

Enfin, j'avais revu mon *Eugène.* Ce tendre fils adoucissait mes chagrins. Hélas! sous la pourpre, mes jours s'écoulaient dans l'amertume, et souvent je ne trouvais de consolation qu'à répandre des larmes. La famille de mon époux semblait, depuis long-temps, s'armer en secret contre moi (13). Je le sais, disais-je à Madame *de La Rochefoucauld*, qui possédait ma confiance, la plupart d'entre eux ourdissent des trames secrètes pour s'em-

parer de son esprit; ils aigrissent tellement son humeur, que, depuis quelque temps, je suis en butte à l'ironie la plus amère. C'est au point qu'il me disait l'un de ces jours : « C'est assez pour vous, Madame, d'avoir été couronnée dans la capitale de la *France;* vous ne pouvez l'être à *Milan.* Le titre de roi n'appartient qu'à moi seul. Je veux me poser moi-même la couronne de fer sur la tête; et il ajoutait, avec force, cette énergique parole de *Charles XII : « Dieu me la donne; gare à qui la touche!* » En effet, je ne partageai point ce nouveau diadème; je fus spectatrice du triomphe de mon époux; et du haut d'une tribune de la cathédrale, je contemplais avec émotion la gloire qui l'environnait éloigné de ma personne (14). Mais en m'arrêtant sur la nouvelle destinée qu'il semblait préparer à mon fils, je cherchai quelque énergie dans mon âme; il fallait bien m'armer de courage pour pouvoir supporter toutes ces humiliations dont il m'abreuvait sans cesse. J'étais continuellement en tiers entre lui et ses officiers, qui, la plupart, s'accoutumaient difficilement à supporter la bizarrerie de son humeur, et la rudesse de son caractère.

Eugène fut nommé vice-roi de ce nouveau royaume, et *Napoléon* s'empressa de donner

une nouvelle constitution à ses peuples d'*Italie*. Les droits de son fils adoptif n'y furent point oubliés; un ordre de chevalerie fut créé sous le titre de *la Couronne de Fer*.

Je ne sais encore à quoi attribuer l'émotion extraordinaire que j'éprouvai au moment où *Eugène de Beauharnais* prêta serment, en qualité de vice-roi, devant les membres du Corps législatif; mais un voile funèbre environna mes yeux; mon cœur se serra, bien qu'une voix intérieure semblait me dire : « Ce *Prince* ne sera point parjure à ses sermens; il saura religieusement les observer; son rare dévouement à sa patrie, son respect pour celui qui soigna son enfance, et lui ouvrit, si jeune, le chemin de la gloire, feront du vice-roi d'*Italie* un grand capitaine et un grand prince. »

Quel autre désir pouvais-je former? L'amitié, sans réserve, de mon époux, pouvait et devait me suffire. Je voyais mes enfans assis sur les premiers degrés du temple de la Fortune; car, depuis long-temps, ils en avaient rapidement traversé les portiques; mais *Napoléon* commençait à me négliger (*); plus

(*) L'*Empereur* venait assez régulièrement aux deux toilettes de *Joséphine*, riait et badinait avec elle, faisait toujours des plaisanteries sur les femmes, qu'il jugeait en général légères, coquettes, et n'avoir rien de solide dans

d'une beauté italienne avaient quelques instans arrêté ses regards. La constance n'était pas la vertu favorite du nouveau *Charlemagne;* sans cesse il voltigeait comme le papillon de la fable : il redoutait beaucoup le joug des femmes ; aussi se gardait-il bien de leur laisser prendre sur lui le moindre empire : « Vous seule, me disait-il souvent, vous seule pouvez encore m'inspirer de la confiance (15). Entre nous, il faut en convenir, votre sexe, Madame, est bien perfide, mais dans tous les temps je sus le mettre à la raison. » Quand je me permettais quelques observations sur la manière légère avec laquelle il jugeait les personnes, il me disait, avec l'abandon qui vient de la confiance : « C'est bon pour vous, Madame, vous avez le droit de parler ainsi, parce que je mets le plus grand prix à votre attachement. Mais quelle serait la femme qui

---

le caractère. Comme il se trouvoit alors avec quatre ou cinq femmes et un homme qui était le coiffeur, il ne parlait que de parures et de chiffons, promenades et parties de chasse. Il était difficile de croire que *Napoléon* eût une idée aussi fausse que celle qu'il paroissait avoir du sexe qui charmait et embellissait sa vie. Je présume que l'on ne manqua pas de recueillir avec soin tout ce qu'il pouvait dire. La crainte que ce qu'il disait ne fût rapporté rendait sa conversation très-futile ; la discrétion était pour lui la première comme la plus grande vertu.

prétendrait m'asservir, et qui essaierait de m'en imposer? Cette tentative, je l'avoue, serait bien difficile. Oh! non, jamais je n'imiterai l'exemple d'*Antoine;* de modernes *Cléopâtre*, et toutes celles qui suivraient leurs traces, ne jouiront d'aucune protection sous mon règne; le seul triomphe qui me flatte, est d'avoir pu leur inspirer le désir de me plaire; et jamais je n'éleverai dans l'ombre d'un sérail, une sultane favorite. Je peux, comme la plupart des hommes, avoir quelques faiblesses; mais *Napoléon* sur le trône doit en imposer par sa conduite, et par les principes les plus sévères. D'ailleurs, j'ai bien assez d'occupations importantes. Quand un souverain veut tenir d'une main ferme les rênes de l'Etat, l'emploi de ses momens ne lui permet pas de jouer le rôle de galant chevalier. » Aussi, me disait-il sérieusement: « Sois tranquille, jamais personne ne te succédera dans mon cœur. Quant à mes distractions, dans mes instans de loisir, c'est une autre affaire. »

Qui croirait que du caractère dont était *Bonaparte*, la moindre chose l'épouvantait (*)? L'on a vu les événemens les plus simples l'oc-

(*) Il détestait une porte ouverte. Voulait-on lui annoncer quelqu'un, il fallait frapper; s'il disait : « Qu'est-ce que c'est? » on lui répondait à travers la porte; s'il disait :

cuper plusieurs jours ; il en reparlait sans cesse. Cet homme, extraordinaire en tout, était d'une affreuse jalousie ; souvent j'eus beaucoup à souffrir de ses suspicions. Naturellement inquiet, tout lui portait ombrage (*) ; je ne pouvais voir, je ne pouvais accueillir personne, sans que cette présentation ne fût interprétée de la manière la plus défavorable. J'avais souvent bien de la peine à le faire revenir de ses injustes préventions ; je me rappellerai toujours ces voyages d'*Italie*. Non, jamais je ne pourrai oublier les larmes que j'y ai répandues (16).

Notre retour en *France* fut signalé par des réjouissances publiques. Le peuple se croyait alors au comble du bonheur, et *Napoléon* s'applaudissait hautement du système militaire qu'il avait introduit dans toutes les administrations. « Ce système seul convient à mes

---

« Entrez, » il ne fallait l'ouvrir que ce qui était nécessaire pour entrer, et la tenir avec la main refermée sur soi jusqu'à ce que l'on ressortît.

(*) On doit observer ici que *Napoléon* n'aimait pas à rencontrer des étrangers, lorsqu'il allait voir *Joséphine*, et que, lorsque cela arrivait, il grondait tout le service, et était plusieurs jours sans paraître. *Joséphine* avait donc un grand intérêt elle-même à ce qu'il ne rencontrât personne, puisqu'il venait la visiter régulièrement matin et soir.

peuples, répétait-il avec complaisance ; je ne connais d'autre puissance que celle des armées, et d'autres droits que ceux que nous donne l'influence des armes. » Un jour il disait au cardinal *Caprara* (17) : « Je regarde le Saint-Père comme un général. Vous, messieurs les princes de l'Eglise, vous êtes ses aides-de-camp ; les évêques, des colonels ; et les curés, des capitaines. J'aime que tout soit militaire autour de moi. Vous le voyez, le tambour remplace les cloches dans tous les colléges ; et qui sait ? peut-être sous peu de temps, les séminaristes eux-mêmes seront-ils soumis au maniement des armes. J'aime que la jeunesse se prépare à moissonner des lauriers ; un pasteur n'en serait que plus vénérable à mes yeux, si je lui voyais sa soutane ornée d'une distinction militaire qu'il aurait acquise au prix de sa valeur. Oui, je crois que j'aurais la fantaisie de le faire canoniser, si ce brave voyait, de son vivant, les triples chevrons imprimés sur son bras. »

Tels étaient les raisonnemens que *Napoléon* faisait en présence de sa cour. Il n'avait qu'une foi très-peu solide en nos mystères religieux. Cette opinion fut peut-être l'une des causes qui l'empêchèrent de s'approcher de la sainte table le jour de son sacre. « Je ne suis point un fervent catholique, répétait-il à l'un des

ecclésiastiques qui lui faisait observer que la communion était indispensable dans une aussi importante cérémonie ; mais au moins j'ai un assez grand nombre de péchés sur ma conscience, sans y ajouter encore celui d'être sacrilége (18) ».

Bientôt l'*Europe* s'aperçut que l'horizon politique s'obscurcissait. L'AUTRICHE commençait à concevoir quelques inquiétudes, et n'avait pu voir avec indifférence la domination de *Napoléon* en *Italie*.

Lui, de son côté, avait le plus grand soin de faire répandre par la voie des journaux que tous les souverains de l'*Europe* étaient d'accord avec la *France*. Cependant la *Russie* s'empressait de faire armer des troupes en *Pologne ;* la maison d'*Autriche* imitait son exemple ; et l'*Angleterre* paraissait attendre avec tranquillité cette fameuse descente, dont le chef belliqueux la menaçait sans cesse. Depuis deux ans, il avait fait d'immenses préparatifs, tant en bâtimens de transport qu'en chaloupes canonnières. Il s'amusait lui-même à faire construire sous ses yeux des bateaux plats. Mais il était bien éloigné d'ajouter foi à leur future destination. Chaque jour les troupes soupiraient après le signal du départ, et ce signal se faisait toujours attendre.

Les puissances commençaient à douter des

intentions de l'*Empereur*, et les courtisans saisissaient avec empressement les moindres instructions qu'ils pouvaient recevoir de l'intérieur du château. Un moment leur maître parut visiblement affecté. Il ne pouvait plus méconnaître les intentions des souverains à son égard. Ces projets d'envahissement provoquaient contre lui une guerre continentale. Alors il me dit : « Je vais aller au camp de *Boulogne* passer des revues, et préparer tous les esprits aux succès de ma grande entreprise. Je fixerai même l'époque du départ des troupes, et je les mettrai en mesure pour l'exécution. » Je croyais alors très-sérieusement qu'il allait attaquer les *Anglais*. Mais, contre mon attente, et celle de toute l'armée, il revint précipitamment à *Paris*, où il allégua à ses généraux que cette prétendue descente en *Angleterre* n'était qu'une ruse inventée par sa politique pour tenir les esprits en haleine. « Apprenez, Madame, ajouta-t-il, que les troupes cantonnées à *Boulogne* sont maintenant prêtes à marcher sur les bords du *Rhin;* qu'elles s'avancent en bataillon carré, et dans le même ordre qu'elles occupaient au camp de *Boulogne*. »

Les ressources ne manquèrent point à *Napoléon* pour entreprendre la guerre : un seul mot lui suffisait pour obtenir des soldats et des sommes considérables. Il avait à sa disposition

le Sénat; il lui commandait en maître. Tous les ordres de l'Empire étaient à sa discrétion; il ne s'agissait pour lui que d'exprimer sa volonté d'une manière souveraine; avec des *Français* que ne pouvait point entreprendre l'*homme du destin!* Aux uns il disait : « Je hais le système de la protection, parce que je trouve qu'il ne peut qu'entraîner la patrie vers sa ruine, du moment où les places deviennent le don de la faveur, et non pas le prix du mérite; quand il suffit d'intrigues et de sollicitations pour obtenir toutes les dignités de l'Etat, il ne peut plus y avoir d'émulation. Les hommes cessent d'exercer leur esprit; les vertus et les talens, n'étant plus payés par un juste tribut de gloire, perdent leur vigueur, et souvent même leur existence. Si la nation ne voyait que des protégés imbécilles et corrompus à la tête de ses administrations et de ses armées, croyez-vous qu'elle augmentât ses richesses, et qu'elle remportât des victoires? Malheur au peuple qui s'abandonne à de pareils ministres, et se repose sur de tels défenseurs! Puisse la *France* ne jamais subir ce sacrifice! Comme chef suprême de l'Empire, je dois consacrer ma main, ma bouche et mon cœur à le préserver de si vicieuses institutions, et, s'il le faut, je serai seul au milieu de mon conseil pour les combattre. Je saurai bien em-

pêcher les hommes en place de faire usage du pouvoir qu'aujourd'hui je leur confie ; ce n'est qu'une feinte pour les rendre plus souples à mes volontés, et pour les forcer à me craindre. »

Il parlait sans cesse à ses nombreuses légions de la gloire nationale. Aussi, des millions de bras se présentaient pour soutenir l'honneur, et déployer les enseignes de la victoire. Que ces mots produisent d'impression, quand un général annonce à son armée que c'est au nom de la patrie, que c'est pour la défendre, qu'aujourd'hui même il la conduit au combat!

Ce n'était pourtant que pour satisfaire l'ambition d'un seul homme, que l'élite de la nation se sacrifiait sur les champs de bataille. A la vérité, sans le courage de nos généraux et la valeur de nos soldats, peut-être le territoire *français* aurait-il été partagé entre les différentes puissances étrangères. Le sort affreux de la *Pologne* s'offrait en perspective à nos yeux effrayés. Tout en apercevant dans le lointain ce tableau qui auroit dû l'épouvanter aussi, il redoublait le courage des troupes, et semblait verser dans tous les cœurs une nouvelle énergie. De là tant d'actions sublimes, de traits de bravoure admirables, pour repousser une injuste agression. Le *Français*, toujours *Français*, même au milieu du danger le plus imminent, ne

peut, dans une aucune circonstance, supporter le joug de l'humiliation : il ne s'abaissera jamais sous de nouvelles fourches Caudines.

Une nouvelle guerre allait éclater : déjà l'*Autriche* se préparait à lever l'étendard de *Bellone ;* le signal du carnage était donné. *Napoléon*, au moment de rentrer en campagne, semblait gémir du sang qui allait couler en *Europe*. Bientôt le sentiment de la gloire étouffait celui de l'humanité ; et il s'écriait avec enthousiasme : « Que m'importe après tout, pourvu que mon nom en obtienne un accroissement de splendeur ? » Ainsi mon époux, faisant de ses soldats autant de héros, ne se lassait point de les haranguer ; il savait que le peuple qu'il gouvernait oublie facilement tous les dangers de la guerre, quand la victoire se range sous ses drapeaux. L'*Empereur* avait le secret merveilleux d'enflammer, par un discours, le courage des siens, à l'approche d'une affaire décisive. Il ne négligeait aucun moyen de capter la bienveillance des généraux. Il s'attachait surtout les officiers inférieurs, par l'espoir de plus hauts grades. Il caressait les ambitieuses vanités, au point que, séduite par ses promesses, l'armée entière jura de mourir pour sa défense. « Ce succès ne comble pas tous mes souhaits, leur disait-il : il faut que pas un homme des colonnes enne-

mies n'échappe ; que ce gouvernement, qui a trahi tous ses devoirs, n'apprenne sa catastrophe que par votre présence sous les remparts de la ville de *Vienne.* »

Napoléon conservait une sorte de vénération pour le héros de l'*Allemagne*, l'archiduc *Charles ;* il rendait justice à sa valeur ; et souvent il disait, avec un sentiment de respect : *Un tel rival est digne de moi! c'est un favori de* Bellone *et un ami de* Minerve. *Mais je crains bien de ne pouvoir parvenir à le vaincre en générosité.*

Quand il apprit que le général *Mack* commandait dans *Ulm* (*), la tranquillité rentra dans son cœur. Cette ville était à ses yeux d'une prompte et facile conquête. Il ne se trompa point ; et le général devenu si fameux fut contraint de capituler. Pour le consoler d'une

---

(*) Cette ville, l'une des plus considérables de la *Souabe*, est entourée, il est vrai, par de larges fossés, et fortifiée de murailles assez élevées ; mais ses remparts ne sauraient la protéger, puisqu'elle est presque entièrement dominée par une colline qui permet de la foudroyer à demi-portée de canon. Résister eût été une sottise, et *Mack* me semble aujourd'hui la victime des timides archiducs, qui n'ont pas voulu sortir pour disputer les hauteurs à l'armée française.

La garnison, il est vrai, était forte de quatre-vingt mille combattans ; mais ils avaient à leur tête des princes

semblable disgrâce, son vainqueur lui dit : « Je donne un conseil à mon frère, l'empereur d'*Allemagne* : qu'il se hâte de faire la paix avec moi. C'est le moment de se rappeler que tous les empires du monde arrivent au plus haut degré de splendeur, et finissent un jour par tomber en ruine. »

Nous nous établîmes au palais de *Munich*. Je m'efforçai d'en faire les honneurs d'une manière qui lui fût agréable. Les fêtes s'y succédèrent sans interruption. L'on ne parlait que des bals et des concerts de la cour (19). Mais l'amour s'éveilla pendant le sommeil de *Mars*, qui témoigna une rare bienveillance à madame de *Mongelas*. Cette femme spirituelle et charmante donnait le ton à la ville. Elle embellissait toutes les réunions ; et souvent elle disait à Sa Majesté l'empereur *Napoléon*, sous le

---

qui craignaient plus les taches à leurs uniformes qu'à leur réputation : *Mack* le savait, et il avait reçu de *Napoléon*, maître du plateau, le billet doux suivant : « Si je prends la place d'assaut, je serai obligé de faire ce que j'ai fait à *Jaffa*, où la garnison fut passée au fil de l'épée. C'est le triste devoir de la guerre, vous le savez. Je désire qu'on épargne à la brave nation autrichienne la nécessité d'un acte aussi effrayant. »

Il est difficile de ne pas se rendre à de pareilles raisons, quand on n'a pas le courage de faire une belle sortie.

(M. le Ch. *Cadet de Gassicourt.*)

voile de l'allégorie, de grandes et d'importantes vérités.

Bientôt il poursuivit ses premiers avantages. Dans cette nouvelle lutte, les *Russes* ne furent pas plus heureux que les *Autrichiens*. Déjà les Français ont pénétré dans *Vienne;* et *François II* s'est retiré prudemment à *Brunn* en *Moravie*, et de là à *Olmultz*. Des propositions de paix furent faites; mais le conquérant les refusa. Cependant il prévit que sa position allait devenir difficile, d'autant plus que l'empereur de *Russie* et le roi de *Prusse* arrivaient pour s'opposer au torrent qui menaçait d'engloutir l'*Allemagne*. Néanmoins, le cabinet de *Berlin* n'attendait peut-être que l'issue du combat pour se déclarer en faveur du chef du gouvernement français, ou contre lui. *Napoléon* n'avait donc alors d'autre ressource que la victoire; il fallait, comme il le disait, qu'il l'obtînt, même au prix des plus grands sacrifices.

Il paraît que l'armée qu'il commandait en personne courut les périls les plus imminens. Lorsqu'il désespérait de sa cause, inséparable dans ce moment décisif, de celle des *Français*, il reconnut la position de l'armée alliée; la croyant inattaquable, il jugea nécessaire de ménager sa retraite pour se tirer de ce mauvais pas, et de prendre ses campemens dans un lieu

plus favorable. Là, le prince *Dolgorouki* vint le trouver, et fut reçu aux avant-postes. Cet aide-de-camp de l'empereur *Alexandre* lui proposa, de la part de son maître, d'abandonner la couronne d'*Italie*, et de céder la *Belgique*. « Allez dire à celui qui vous envoie, lui répond cet homme accoutumé à maîtriser le *destin*, que lors même que ses troupes occuperaient les hauteurs de *Montmartre*, je ne signerais point une semblable capitulation. » Il dit; et bientôt les *Russes* demeurèrent convaincus qu'ils avaient commis une grande faute en attaquant l'armée française dans la nouvelle position qu'elle venait de choisir.

Il crut devoir, dans cette circonstance, adresser de nouveaux discours à ses soldats. « Je dirigerai moi-même vos bataillons, leur disait-il; je me tiendrai loin du feu tant qu'il portera le désordre et la confusion dans les rangs ennemis. Mais si la victoire devenait un moment incertaine, on me verrait m'exposer aux premiers coups. » *Napoléon* n'eut pas besoin de se distinguer par cette nouvelle preuve de courage : toutes les troupes remplirent parfaitement leur devoir.

Ainsi fut gagnée cette mémorable bataille d'*Austerlitz*, qui couvre de gloire le nom

français. L'on fit de part et d'autre des prodiges de valeur ; mais *Napoléon* demeura le seul maître de ce vaste champ de bataille.

Toutes ses pensées se tournèrent alors vers l'agrandissement de sa maison. « Je veux commencer par votre fils, Madame, me dit-il : *Eugène* est libre ; eh bien ! je veux lui faire épouser la fille d'un souverain. Le roi de *Bavière* m'a les plus grandes obligations : et la main de la princesse *Augusta-Amélie* doit l'acquitter envers moi de la dette de la reconnaissance (20). »

Je fus réellement pénétrée de cette marque de bienveillance, non que ce choix distingué m'en imposât. Depuis long-temps j'habitais le pays des merveilles ; mais, en réfléchissant au degré d'illustration que cette union allait répandre sur mon fils bien-aimé, j'en éprouvai la plus grande satisfaction. Je connaissais déjà les nobles qualités de l'épouse qui lui était promise ; je me figurais que cette alliance lui ouvrirait le chemin du bonheur. Mon *Eugène*, me disais-je, saura apprécier le mérite, et son cœur est aussi sensible que celui de sa mère.

Napoléon, en adoptant son beau-fils, ne lui ouvrit des droits à la couronne d'*Italie* que dans le cas où il n'aurait point d'enfans

naturels et légitimes. Déjà je commençais à perdre l'espoir de donner des successeurs au trône. Long-temps je m'en étais flattée. Mes vœux n'avaient pas encore été accomplis. Le désir d'être père exaltait l'âme de mon époux, et souvent nos divisions domestiques prenaient leur source dans cette espérance qui nous échappait sans cesse. Alors l'*Empereur* finissait par se reposer sur l'idée flatteuse pour lui qu'il était le bienfaiteur des miens. « Je leur rendrai d'innombrables services, me disait-il; mais mon neveu surtout sera l'objet de mon affection particulière. Oui, le petit *Napoléon* est né, selon moi, pour accomplir de grandes choses; j'en ferai, je l'espère, un sujet précieux (21). » J'étais heureuse quand j'entendais mon époux s'exprimer ainsi; j'en augurais que cet enfant saurait reconnaître un jour ses bienfaits.

Déjà tout se prépare à *Munich* à l'occasion du mariage du prince *Eugène*, avec l'héritière du souverain. Son beau-père écrivit au Sénat *français*: « Je veux contribuer au bonheur d'unir moi-même les deux jeunes époux; ainsi mon arrivée au milieu de mon peuple sera encore retardée de quelques jours; que ces jours paraîtront longs à mon cœur! Mais, après avoir rempli constamment les devoirs d'un

soldat, j'éprouve une satisfaction délicieuse à m'occuper de ceux d'un père de famille. »

En effet, *Napoléon* combla mon fils des preuves du plus tendre attachement; de son côté, le vice-roi y répondait par l'amour le plus dévoué. Pendant quelques mois, je redevins réellement heureuse : j'étais pour ainsi dire la reine de la fête; cependant les louanges que la Cour m'adressait, retombaient nécessairement sur le héros à qui j'avais uni mon sort. Ma belle-fille m'accablait de caresses; je recevais journellement des preuves de tendresse de la bonne *Amélie*. Mon époux se distingua envers elle. Il volait au-devant de mes désirs. Si *Bonaparte* avait pu rester calme au milieu de ces grandes circonstances, il serait devenu un homme admirable; il avait de ces momens heureux, de ces nobles sentimens qui décèlent quelquefois une âme grandement philosophe; mais le tumulte des camps, et son caractère ambitieux, lui faisaient bientôt dédaigner une vie paisible pour s'abandonner à la carrière brillante des armes.

Napoléon devait toujours paraître extraordinaire. Semblable à *Janus*, ce fameux capitaine possédait l'art dangereux de changer souvent de figure.

Tous les cabinets de l'*Europe* s'alarmèrent

quand il leur déclara que, non seulement pendant sa vie, mais après sa mort, l'*Italie*, *Naples*, la *Hollande*, la *Suisse* et l'*Espagne*, resteraient désormais sous la protection de la *France*. Quelques ministres étrangers osèrent cependant lui présenter des objections sur la durée d'une puissance aussi formidable. Il répond à l'un d'eux, qui lui semblait le plus difficile à convaincre : « Ce n'est rien encore. Et que diriez-vous donc si je m'emparais de la *Westphalie*, des villes *anséatiques* et des Etats *romains :* je saurai joindre à la *France*, les provinces *illyriennes*, l'*Etrurie* et le *Portugal;* je ne sais point où j'arrêterai les limites de mon empire. Peut-être même un jour n'aura-t-il d'autres bornes que la vaste étendue des deux mondes; et, comme *Amér*ic *Vespuce* et *Colomb*, l'honneur m'appartient sans doute d'en découvrir à mon tour un troisième. »

Ainsi ce monarque, qui ne rêvait que l'agrandissement de son territoire, préparait son immense domination. Cette puissance, semblable à celle de *Charles XII*, devait donner de l'ombrage aux souverains de l'*Europe*, et les réveiller de l'assoupissement dans lequel ils se montraient ensevelis.

Plusieurs de ces princes étaient en appa-

rence les plus sincères admirateurs de *Bonaparte*. Mais je ne caressais point cette fatale illusion, et leur enthousiasme me paraissait une chimère ou une ruse politique (*).

(*) M. *Baldus*, à qui l'on demandait si une société d'hommes toujours vrais pourrait exister, répondit qu'au *Pérou*, avant l'arrivée des *Espagnols*, le mensonge n'avait jamais souillé la bouche des enfans du *Soleil*. *Pythagore*, ajoutait-il, disait que l'homme approche de *Dieu*, particulièrement par deux choses : l'une en disant toujours vrai, et l'autre en faisant du bien aux hommes.

CHAPITRE IV.

Illum non populi fasces, non purpura regum
Flexit, et infidos agitans discordia fratres.
VIRG., *Georg.*, lib. II.

La pompe des faisceaux, l'orgueil du diadême,
L'intérêt dont la voix fait taire le sang même,
De ces hommes heureux ne troublent point la paix.
DELILLE.

JE suis à l'époque de ma vie où s'écoulèrent pour moi les instans les plus tranquilles ; j'avais quelques loisirs à donner à mes occupations chéries ; je les passais à la *Malmaison* (22) ; ce lieu s'embellissait par mes soins. Je mettais mon bonheur à y ménager chaque jour une surprise à *Napoléon*. Il s'y plaisait infiniment. Je n'essuyai jamais dans cette superbe retraite le plus léger refus ; il m'accordait volontiers toutes les demandes que je lui adressais pour son embellissement. Il aurait souhaité d'y faire admirer la pompe des jardins et la magnificence des bâtimens de *Versailles*. Les bosquets devenaient enchanteurs ; ils ressemblaient à ceux d'*Alcinoüs* : les plantes les plus rares semblaient s'y réunir pour orner ce temple

agreste, que mon époux comparait à celui d'*Armide*. C'est ainsi qu'il aimait à l'appeler dans ses momens heureux ; il me nommait l'enchanteresse de ce séjour ravissant. D'habiles artistes avaient surmonté les plus grands obstacles ; les merveilles de la nature, confondues avec celles de l'art, éclataient dans toute leur majesté. Le grand homme ne se trouvant heureux que dans cet asile, y avait conservé toutes ses habitudes (23). Mais le château, dont les appartemens étaient dessinés dans le goût moderne, ne suffisait point pour recevoir une Cour aussi brillante. Le maître suprême exigeait un palais ; il projeta même quelques momens d'en élever un dans ce lieu. Déjà il crayonnait le plan de cet édifice. Je le suppliai tant de fois de ne point changer la modeste habitation de la MALMAISON, qu'à la fin j'obtins de lui que mon joli ermitage ne subirait d'autre métamorphose de l'enthousiasme politique et de celui de l'amitié, que celle que je voudrais, à l'avenir, lui faire éprouver moi-même.

Le soir de cette conversation, nous étions ensemble dans l'une de ces charmantes gondoles qu'on rencontre si fréquemment sur les rivières de la *Malmaison;* le murmure des ruisseaux qui serpentaient autour de nous, cette espèce de solitude où nous nous trou-

vions l'un et l'autre, le silence de toute la nature, m'inspirèrent la pensée d'adresser ces paroles à mon époux : « Oh ! lui dis-je, qu'aurions-nous encore à désirer, si, loin des courtisans, nous pouvions couler ici des jours paisibles et fortunés ! Regarde ce torrent factice qui roule avec fracas à nos pieds ; plus loin il tombe en cascade ; et son onde transparente filtre ensuite sur des rochers dont elle laisse apercevoir la surface enchantée ; vois les nuances délicates de ces fleurs, la couleur purpurine de ces fruits, et les gazons toujours verts de ces plaines. Rien dans le monde est-il comparable à ces merveilles terrestres ? La pourpre est fatigante, même pour ceux que leur naissance appelle à la porter (*). Sans cesse environnés d'observateurs, de critiques sévères, tous les momens de leur vie sont couverts de nuages ; que dis-je ? ils doivent être importunés de respirer sans cesse l'encens de la flatterie. Mille fois heureux celui qui, né sans ambition, peut cultiver le modeste

---

(*) M^me^ de *Maintenon* disait : « J'ai été trop loin et trop près des grandeurs, pour savoir ce que c'est. » L'impératrice *Joséphine* disait très-souvent à M^me^ de *La Rochefoucauld* : « C'est un poids continuel pour moi d'être Reine de *France*... et surtout de savoir à l'avance quel sera le dénouement du drame. »

héritage de ses pères. » J'avoue que j'eus lieu d'être étonnée de la réponse de mon époux.

« Le monde est pour moi une source d'ennui ; je voudrais vivre dans une éternelle solitude ; l'aspect des courtisans me fatigue, je les déteste ; oui, je soutiens que *Fabricius* était plus heureux en labourant lui-même les vallons de ses pères, qu'il ne l'était peut-être à la tête des armées romaines. Tout n'est qu'intrigues et que crimes sur la terre.

» Hé bien, *Bonaparte*, toi qui ne dois pas redouter le sort de *Bélisaire*, toi qui t'es placé par ta valeur et par les hasards de la guerre, au-dessus des premiers capitaines de ton siècle ; toi sur qui le monde entier jette aujourd'hui les yeux, conviens de bonne foi, que si quelques éclairs de bonheur ont brillé pour toi dans la vie, ce n'est qu'à la *Malmaison* que tu as pu les apercevoir (24). Qui sait s'il ne t'est pas réservé comme à *Sylla* de vivre plus tard en philosophe ? Ah ! si tu dédaignais de suivre son exemple, c'est peut-être dans ce lieu que tu viendrais un jour déplorer la perte de ta fortune et la fragilité des honneurs. Là, tu saurais réduire à leur juste valeur les louanges que t'auraient prodiguées les hommes : tu maudirais l'ingratitude de la plupart, et dans ton désespoir, tu t'écrierais : Au moins, s'il me restait un ami !..... moderne *Oreste*,

il te serait sans doute bien difficile de rencontrer un *Pylade!* (25) »

L'*Empereur* convenait franchement que son trône était environné d'écueils ; que l'abus de la puissance minerait sourdement son empire ; que les révolutions ressemblaient à des torrens qui brisent leurs digues, et couvrent tout-à-coup la surface de la terre. Mais il ne pouvait croire que la *France* en éprouvât les effets de plus d'un siècle. « Je tiendrai tous les partis en respect, Madame, me disait-il d'un grand sang-froid, et saurai bien les empêcher de s'agiter. D'ailleurs, je ne porte un sceptre d'airain que pour contenir la malveillance. Je ne sais que trop bien pénétrer au fond du cœur de l'homme, et je ne crois pas plus à la sincérité des protestations de l'ancienne noblesse, qu'à la conversion des jacobins. »

Cet homme se croyait extraordinaire. Il était grand dans toutes ses vues, comme dans toutes ses conceptions. Quelquefois il disparaissait du cercle des courtisans ; souvent son imagination était saisie d'un mot, d'une pensée, dont il gardait le souvenir (*) ; il ne faisait rien comme

---

(*) *Bonaparte* avoit une mémoire si prodigieuse, qu'il reconnaissait une personne, ne l'aurait-il vue qu'une seule fois. Mais quand il rencontrait quelqu'un d'étranger auprès de son épouse, sur-le-champ il disait : « Quel

les autres hommes; tout offrait dans sa conduite un dessein mystérieux (26). Il n'avait qu'un goût très-modéré pour les plaisirs; celui de la chasse ne réussissait que faiblement à le distraire. « Vous faites bien de vous livrer quelquefois à ce noble amusement, lui disais-je; c'est le plaisir des souverains. » Je savais que la plupart des généraux s'ennuyaient de leur inaction; j'aimais à leur offrir quelques délassemens pour charmer le court intervalle qui interrompait momentanément leur illustre carrière. Aussi les spectacles et les fêtes se succédaient aux *Tuileries* et au château de *Saint-Cloud* (27); quant à la *Malmaison*, ce n'était qu'un rendez-vous où se réunissaient tous ceux que je voyais d'un caractère propre à pouvoir contribuer, par l'agrément de leur société, aux plaisirs de mon époux (28).

De ce nombre était *Talleyrand de Périgord.* Peu d'hommes, selon moi, étaient doués d'une plus grande connaissance du cœur humain; son vaste génie s'accroissait encore devant les plus grandes difficultés, et ne les quittait qu'après les avoir aplanies. Il devinait souvent les intentions de *Bonaparte;* et la

---

est Monsieur, quelle est Madame? » Et quand on avait satisfait à ses questions, alors il saluait avec grâce, et semblait satisfait.

diplomatie n'était pour lui qu'une aimable distraction ; il avait joué toutes les chances de la politique, et en calculait froidement les résultats. Enfin l'ancien évêque d'*Autun* était l'homme le plus capable pour tenir dans ses mains la balance de l'*Europe*. Il était souvent avec moi grave, réservé, et quelquefois silencieux ; il racontait agréablement, mais il évitait avec soin ce qui pouvait éveiller ma curiosité ; il éludait jusqu'à mes questions ; en un mot, il est bien difficile, disais-je à *Napoléon*, de trouver, même dans les moindres détails, un ministre plus ministériel (29).

A l'égard de *Cambacérès*, c'était un homme très-ami du repos : jurisconsulte profond, bon conseiller, excellent publiciste, et d'ailleurs incapable de faire le mal. Le maître l'écoutait volontiers, pourvu cependant qu'il ne se mêlât point de censurer ses opérations militaires. « Si j'avais un procès, à la bonne heure, je pourrais me reposer sur l'opinion de l'*Archichancelier ;* mais pour ce qui concerne la tactique des camps, il n'en connaît pas les premiers élémens.

» Il parle de paix, au moment où je veux faire la guerre ; son système est de rester dans les limites de la *France*. Si je l'écoutais, je ne cueillerais plus désormais de lauriers. Il m'est donc nécessaire de tenir toujours mes armées

en haleine. La mollesse et l'inaction pourraient leur devenir également préjudiciables. Qui sait si la plupart de ces hommes ne suivraient pas l'exemple des fils de *Mahomet*, et ne chercheraient pas à renverser le capitaine qui les aurait si souvent conduits à la victoire? Si je veux que mon règne soit glorieux et durable, je dois animer leur zèle et entretenir leur courage; je dois saisir toutes les circonstances pour le faire briller dans tout son jour; ce n'est qu'en portant le flambeau de la guerre chez mes voisins, que je pourrai me garantir moi-même des mouvemens séditieux que des rebelles pourraient un jour exciter dans mon empire. »

Telles étaient les pensées de *Napoléon;* il croyait que tous les hommes étaient de mauvaise foi. Il se méfiait de ses ministres. Aussi depuis long-temps il avait adopté cette maxime de *Louis XI*, qu'il faut savoir diviser pour savoir régner. Il connaissait parfaitement l'art de semer et d'entretenir la défiance au milieu de tous les partis; ses grands dignitaires ne pouvaient vivre ensemble.

Le malheureux combat de *Trafalgar*, dont la perte fut irréparable pour l'une et l'autre nation, l'affecta vivement; il voyait dès lors que l'anéantissement de sa marine l'empêcherait d'exécuter ses grands desseins. La mer

cependant n'était point son élément, elle ne lui offrait aucune chance favorable à sa gloire; mais il aurait voulu tenir constamment les *Anglais* en haleine; et maintenant il n'était plus redoutable pour eux. *Napoléon* en voulait surtout à l'amiral *Villeneuve*, qui s'était rendu prisonnier. « Il devait mettre le feu aux poudres de la *Sainte-Barbe*, disait-il en frémissant; un officier de marine doit savoir mourir. » Plus tard il acquit la preuve certaine que ce brave militaire avait défendu noblement son drapeau. Il lui permit enfin, au bout de quelques mois, de rentrer en *France*. Mais il était bien facile de s'apercevoir qu'il épiait la première occasion de l'humilier, et même de le punir.

Il est certain que le malheureux *Villeneuve* avait tout fait pour sauver l'honneur français; qu'il était digne d'occuper le poste qui lui avait été confié; c'est donc par une espèce de pressentiment du sort qui l'attendait, qu'il écrivait au ministre de la marine : « Qu'il était résolu d'abandonner pour jamais un poste périlleux, que ses principes, et surtout le caractère violent de *Napoléon*, ne lui permettaient plus de remplir. »

En effet, ce n'est ni au manque de valeur, ni à des fautes militaires, qu'il faut attribuer la perte du combat de *Trafalgar;* ce fait a été

prouvé d'une manière irrévocable par le récit officiel de cette bataille navale. Mais ce qui indisposa mon époux contre l'amiral fut la lettre que *Villeneuve* lui écrivit, et qui finissait par cette imprécation :

« Tremblez, tyran, vous êtes abhorré, et les malédictions de l'Univers vous suivront par-delà le tombeau (*). »

Quelques jours après la catastrophe qui priva la *France* de l'un de ses meilleurs marins, *Napoléon* assembla son conseil aux *Tuileries*. Là il dit à ses ministres : « Le roi de *Naples* a reçu dans ses ports les *Anglais* et les *Russes*, et malgré le traité de *Presbourg*, il n'a employé aucun moyen pour les en empêcher. Hé bien, *Ferdinand* va descendre du trône, et c'est mon frère *Joseph* que je nomme aujourd'hui pour le remplacer. »

Il ne tarda pas à tenir sa promesse; mais il voulut donner en même temps un échantillon de son pouvoir immense. Il força les vieux républicains de la *Hollande* à recevoir un roi de sa famille. C'est sur la tête de son frère *Louis* qu'il posa cette seconde couronne. D'ailleurs, selon lui, la plupart des princes de l'*Europe* lui fourniraient bientôt un pré-

(*) L'infortuné amiral se donna la mort pour ne point survivre à la perte de la marine française.

texte nouveau pour les précipiter tous du trône.

Louis Bonaparte était un homme simple, mais doux par caractère. Il reçut à regret cette couronne (*), qu'il prévoyait déjà ne pouvoir conserver; il employa les moyens qu'il crut les plus propres à concilier tous les partis. Il réussit à gagner l'estime de ceux qu'il allait gouverner; il leur inspira quelque confiance; et, de tous ceux que *Napoléon* avait revêtus de la pourpre, *Louis* est peut-être le seul qui se soit fait des amis sur le trône, et qui ait emporté des regrets en le quittant.

Cependant ma fille bien aimée n'était point heureuse avec lui; leurs caractères sympathisaient difficilement. Elle avait acquis la triste certitude que son époux reportait sur une autre personne toutes ses affections particulières. *Hortense* était née sensible; elle n'avait

---

(*) *Louis Bonaparte* ne prit qu'avec peine le titre de roi de *Hollande*. Sans cesse il alléguait sa mauvaise santé. Mon époux ne se contentait pas de cette excuse, qu'il nommait très-frivole. « Le climat du pays ne vous sera point funeste, lui disait-il sérieusement; vous régnerez, et finirez comme moi par vous habituer à porter un diadême. Au moins si vous succombez, vous aurez la consolation de vous dire à vos derniers momens : Je meurs sur le trône, et laisse après moi de grands souvenirs. » (*Note de Joséphine.*)

donné la main au frère de mon époux, qu'avec une sorte de contrainte; les chaînes de l'hymen ne lui paraissaient point formées de fleurs; c'étaient pour elle des chaînes de fer, dont le poids l'accablait. Cependant, pour son bonheur et pour celui de sa mère, elle se résignait à son sort avec patience. Le fatal voyage de la *Hollande* fit éclater entre eux de funestes divisions!... La mort de leur premier fils vint encore aggraver leur douleur commune.

Si l'un et l'autre avaient reçu de plus sages conseils, peut-être *Louis* aurait-il trouvé le charme de la vie dans l'intimité de l'association conjugale; mais des flatteurs, compagnons ordinaires des souverains, semèrent la désunion entre les deux époux; ma fille fut en proie aux plus violens chagrins. Jamais *Hortense* n'ambitionna le trône pour elle-même; elle trouvait du moins des jours consolateurs en cultivant l'éducation de ses enfans. Elle souhaita que leur père se maintînt dans le poste important où *Napoléon* l'avait élevé. Ce n'était point pour partager son pouvoir, c'était pour ouvrir à ses enfans un brillant avenir, et aux *Hollandais* un port assuré, après tant de naufrages.

On ne peut m'accuser d'exagérer certains faits, ils sont indubitables; cependant il m'est bien permis de prendre ici la défense d'une

fille indignement outragée, et que la calomnie n'a pas craint de me présenter pour rivale (3o).

Napoléon eut beaucoup de peine à permettre son retour; j'eus même, pour l'obtenir, de grandes difficultés à surmonter. « Il faut qu'elle reste à son poste, me disait-il, d'ailleurs, quel peut être son dessein en venant fixer son séjour à *Paris?* » — « Eh! n'y suis-je pas pour elle? m'écriai-je. Qui pourra la consoler? qui lui donnera des forces pour supporter ses peines, si ce n'est moi? C'est à vous, *Bonaparte*, qu'il appartiendrait de réparer, en quelque sorte, le mal que j'ai pu faire par une trop aveugle obéissance. Si j'avais combattu avec force cette funeste alliance, j'aurais prévenu de grands malheurs. Ah! du moins daignez plaindre votre épouse! Vous le voyez, je suis contrainte d'avouer à ma fille que j'ai surpassé mon pouvoir, en faisant taire son inclination (*), pour lui donner un époux de ma main.

J'entretenais une correspondance suivie avec la *Reine* d'*Hollande*. Elle était la dépo-

(*) Il paraît constant que Mlle *Hortense de Beauharnais* aurait préféré, à cette époque, épouser l'un des aides-de-camp de *Bonaparte*, qui depuis devint grand-maréchal du palais.

sitaire de tous mes chagrins. Le jour où j'obtins la permission qu'elle me fût rendue, devint l'un des jours les plus beaux de ma vie. « Au moins, disais-je, j'aurai *Hortense* à mes côtés : je jouirai du plaisir de la voir à toute heure, ainsi que ses enfans. Si elle est heureuse, je partagerai son bonheur; si elle verse des larmes, ma main les essuiera, et j'en répandrai avec elle. Si la calomnie vient encore l'attaquer, je serai là pour la défendre. »

Le prince *Eugène* semblait être au comble de ses vœux ; son épouse avait trouvé le moyen de le captiver ; il avait renoncé pour elle à toutes liaisons qui auraient pu lui porter ombrage. De son côté, la princesse était très-reconnaissante de sa noble conduite. Oui, chers enfans, répétais-je sans cesse, je mourrai heureuse, si je vous vois l'un et l'autre marcher dans la route qui mène à la considération publique. Ah! le bonheur, je le vois, n'est qu'une ombre que tous les mortels poursuivent. Epouse d'un homme qui fait trembler l'*Europe*, qui fixera les regards de la postérité, je ne puis enchaîner cette brillante chimère auprès des êtres que j'aime encore plus que moi-même.

La famille *Bonaparte* recevait chaque jour des preuves éclatantes de la munificence de *Napoléon*. Elle était comblée des marques de

la plus insigne faveur. Jusqu'à *Jérôme*, le plus jeune de ses frères, qui obtint de lui le titre d'*Altesse Impériale*, et le droit de succession à l'Empire. A la vérité, *Bonaparte* y mit pour condition expresse qu'il se rendrait parjure en abandonnant sa première épouse, M^lle^ *Paterson*. Le monarque avait déjà jeté les yeux sur la princesse de *Wurtemberg*, pour la remplacer (31). Et c'est en rompant les nœuds les plus sacrés, pour en former de nouveaux, que le faible prince, à l'exemple de ses aînés, obtint aussi un royaume. Il régna sur la *Westphalie*.

Mais le grand capitaine se réveilla bientôt de l'espèce d'assoupissement où il était plongé, pour frapper un coup de maître, comme il le disait à *Murat*. Ce dernier venait de recevoir la nouvelle de l'envahissement du grand-duché de *Berg*, et il espérait encore agrandir ses Etats, au moyen de quelque concession que lui ferait l'*Allemagne*. Il encouragea donc *Napoléon* à terminer son ouvrage. « Votre *dynastie* est la plus nouvelle, lui disait-il; et déjà elle occupe plusieurs trônes. » Comme l'*Empereur* aimait à être flatté, et qu'il adoptait volontiers tout ce qui se rattachait à ses conceptions, il ne tarda pas à effrayer le nord de l'*Allemagne*, et à faire trembler la *Prusse*. Il détruisit l'antique constitution *germanique*,

qui protégeait un grand nombre de principautés, trop souvent divisées pour leurs intérêts, et cependant toujours unies afin de s'opposer aux conquêtes des grandes puissances.

Napoléon établit sur ses ruines une confédération du *Rhin*, dont il se déclara le protecteur. « Par ce moyen, disait-il au Sénat français, je conserverai la liberté de couvrir de mes guerriers une grande partie de l'*Allemagne*, soit pour me porter contre le premier souverain qu'il me plaira d'attaquer, soit pour faire exister mon armée aux dépens du pays. »

Mais le Roi de *Prusse* s'empressa de former une confédération du *Nord*, dans laquelle il voulut faire entrer tous les Etats qui n'étaient pas compris dans l'acte constitutionnel de son rival. C'était là où l'attendait *Napoléon*. Alors il lui déclara, d'une manière positive, qu'il ne consentirait jamais à ce que les villes *Anséatiques* entrassent dans le plan de *Frédéric-Guillaume*, et qu'aucun des Etats fût contraint d'en faire partie. « Telle est ma volonté, disait mon époux; je le veux absolument; et pourtant je n'ai pas laissé libres les princes de la confédération du *Rhin*, de vouloir ou ne vouloir point. Mais je suis *Italien* de caractère, et j'ai l'honneur de commander des *Français*. C'est vous déclarer enfin que je veux que mes ordres soient exécutés. »

Ses flatteurs les plus intimes lui firent cependant entrevoir qu'il paraissait très-probable que la *Russie* entretenait le désir d'un rapprochement avec la *France*. Le caractère magnanime d'*Alexandre* fait présumer qu'il emploiera tout son pouvoir à mettre un terme aux luttes sanglantes qui désolent l'*Allemagne* depuis tant d'années, et à conclure un traité général, pour affermir le repos de l'*Europe;* ce grand prince fera pencher du côté de la paix, la balance de son autorité. L'*Empereur* regardait cette prédiction comme une chimère; il paraissait persuadé que le cabinet de *Saint - Pétersbourg* ne consentirait point à séparer ses intérêts de celui de *Londres*, par un traité particulier. Quelques négociations furent cependant ouvertes. Le célèbre *Fox* entretint, pendant plusieurs mois, une correspondance active avec le ministre *Talleyrand de Périgord*. Des plénipotentiaires furent nommés; ils vinrent à *Paris;* et, aussitôt qu'ils lui furent présentés, je lui dis : « *Bonaparte*, les lords *Yarmouth* et *Lauderdale*, et M. *Doubril*, ne traiteront avec toi, que si tu le veux sincèrement. Je te devine, tu leur présenteras un *ultimatum* insignifiant; mais ils reconnaîtront tes principes dans ce traité. Il s'agit ici du repos futur de l'*Europe;* et tu veux allumer un nouvel incendie. Tu déclares for-

mellement que tu ne formes aucune demande, que tu es loin de prétendre à aucune des possessions de l'*Angleterre*..... Hé quoi! tu voudrais déjà tenir, non seulement les trois royaumes, mais encore leurs immenses colonies. Je ne suis pas initiée dans ta politique. Tu vois cependant que j'en découvre assez les ressorts pour deviner que tu désires très-vivement la rupture des conférences, afin de te préparer à rentrer en campagne. Malheureusement, l'espoir de la paix va s'évanouir pour les peuples, qui osaient y rattacher leurs plus chères espérances. » — « Tu dis vrai, me répond-il; mais je te recommande la plus grande discrétion; un souverain ne sait jamais limiter ses désirs; les miens n'ont pas de bornes. Je voudrais, comme le vainqueur de *Darius*, commander à l'univers. J'espère qu'un jour mes souhaits s'accompliront. Je suis certain que ma famille et moi nous occuperons à l'avenir tous les trônes de l'*Europe* (*). »

Ainsi *Napoléon* caressait de brillantes chimères.

Je me trouvais contrainte, par des consi-

(*) *Bonaparte* a cru long-temps qu'à l'exemple de son père, il ne passerait pas quarante ans; il disait souvent après son sacre : « Je ne veux que dix ans pour faire ce que je veux. »

dérations politiques et particulières, de recevoir les personnes qui m'étaient le plus défavorables, au nombre desquelles j'avais l'affliction de compter ses sœurs elles-mêmes. Je connaissais leurs intentions à mon égard; et de perfides rapports avaient fait éclater entre nous une grande inimitié. Je leur parlais rarement dans les soirées où elles étaient admises. La simple bienséance faisait seule les frais de la conversation (*).

Cependant je n'ai jamais cherché à leur nuire en aucune manière; j'en étais incapable; une pareille conduite m'aurait paru blesser toutes les lois de la délicatesse. J'ai souvent empêché l'*Empereur* de leur tenir le langage sévère de la vérité. Quant à madame *Letitia* (32), elle pourrait me rappeler d'amers souvenirs, et me livrer aux sentimens qui assiégent mon âme, en ouvrant la carrière à mes pensées; mais le respect et de grandes considérations doivent ici m'arrêter.....

A l'égard de *Lucien* (**),

Il m'a trop fait de bien pour en dire du mal,
Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien.

(*) Effectivement, j'ai ouï dire que les unes et les autres se détestaient cordialement, et que l'amitié qui semblait régner entre les belles-sœurs, n'était qu'apparente.

(**) *Murat* ne fut nommé roi de *Naples* qu'au refus de

Du reste, je veux lui rendre la justice qu'il mérite. Jamais il n'a flatté mon époux. Il lui déclarait même hardiment ce qu'il pensait; et *Bonaparte* regretta beaucoup, quand il se vit si puissant, de n'avoir point ce frère pour témoin de sa prodigieuse élévation. « C'est un incrédule, disait-il en riant; il n'aurait jamais cru que je serais parvenu à m'asseoir sur le trône de *France*. Quel pauvre homme! » — Il est plus sage que vous, lui répondis-je; il s'est éloigné peut-être à temps. De loin, il peut voir se former peu à peu la tempête qui menace votre front superbe. Mais je le juge assez bien pour croire que, si jamais il vous voyait renversé par l'influence de la mauvaise fortune, il se fasse un devoir de venir partager votre danger, ou peut-être de succomber avec vous.

J'avais depuis long-temps engagé ma mère à venir se fixer en *France*. Je lui avais fait entrevoir une perspective brillante. *Napoléon* lui-même promettait de l'accueillir avec la plus grande distinction. « Je la traiterai noblement, me disait-il. Je suis sûr qu'elle sou-

---

Lucien, qui, lorsque son frère lui proposa cette couronne, lui répondit fièrement : « Que s'il acceptait le titre de roi, il voudrait être le seul maître de son royaume, et pouvoir le gouverner, non comme un préfet, mais en prince indépendant. »

tiendra mieux l'honneur de son rang qu'une certaine personne de ma famille. (Allusion à madame *Letitia* ; qui se faisait constamment remarquer par son extrême parcimonie.) (*) Madame *de la Pagerie* ne voulut jamais consentir à se rendre aux vœux de sa fille. Elle préféra le séjour paisible de la *Martinique* aux honneurs dangereux qui l'attendaient à la Cour de son gendre. « Ma *Joséphine*, m'écrivait-elle, je me trouve mieux dans mon habitation que dans le palais le plus magnifique. Pourquoi faut-il que je te voie assise sur un trône ? Tu as su vaincre dans ta vie de grands obstacles qui s'opposaient toujours à la paix de ton cœur. Hélas ! la route que tu parcours maintenant t'en offre de plus insurmontables encore. Ah ! ma fille, que d'écueils vont t'environner ! Si je pouvais les éloigner, tu me verrais quitter mes douces habitudes, pour venir me fixer auprès de toi. Mais ton époux est trop puissant aujourd'hui pour écouter mes conseils et les tiens. En attendant la consolation

(*) Pour donner une idée de la lésinerie de *Madame-Mère*, je vais rapporter l'anecdote suivante : Elle était abonnée chez *Renard*, libraire, rue de l'*Université ;* c'était un commis-libraire qui portait et rapportait les livres : quinze jours avant le jour de l'an, elle les envoyait chercher par un valet de pied, pour n'avoir pas d'étrennes à donner.

de te revoir, je me bornerai à te préparer un port assuré contre la tempête qui t'environne de toutes parts. L'inconstance des hommes d'Etat, ou la force des événemens, peuvent d'un jour à l'autre renverser l'*Empereur* des *Français*, du trône où ses soldats l'ont élevé si rapidement.

» Quant à moi, je n'aime point les grandeurs, je les crains; leurs ombres me semblent si fugitives, que je ne crois point à la durée de ton bonheur; jouis cependant du présent avec modération; mais garde-toi de croire que l'avenir te sourira constamment. Je me méfie des courtisans, je les ai en horreur. L'ambition de ton époux le perdra. Si je voulais l'en croire, depuis long-temps j'occuperais à la *Martinique* un rang digne de toi. Ah! ma fille, ma tendre *Joséphine*, ajoutait-elle encore, qu'il m'est cruel de voir que tu ne puisses te permettre, comme par le passé, de venir embellir par ta présence ma solitude des *Trois-Yllets;* car, si tu y venais, je n'aurais plus rien à désirer dans le monde; je te presserais encore une fois contre mon cœur avant que de mourir.... (33) »

Cette lettre de ma mère fit sur moi une impression difficile à exprimer. Sans cesse je la relisais. Il me semblait que la main qui l'avait tracée cherchait déjà à détourner les

malheurs qui devaient fondre un jour sur ma tête (*).

J'en avais fait un mystère à mon époux; mais il sut bientôt, par ses espions du château, que j'avais reçu des nouvelles qui m'affectaient infiniment. Il insista pour parcourir cette lettre : il était à la fois très-curieux, et très-enclin à la jalousie ; ce dernier sentiment absorbait souvent toutes ses facultés. Il s'imagina donc que cette correspondance renfermait un secret précieux; mais quand il vit qu'elle était de ma mère, il plaisanta lui-même sur ses craintes, qu'il appelait imaginaires, et se moqua de cette erreur d'un moment. « Je le vois, me dit-il en riant, M^me^ *de la Pagerie*, à mon exemple, ne souffrirait pas aisément un partage. Elle voudrait régner seule; hé bien! je l'établirai quelque jour souveraine en *Amérique*, et je donnerai des lois à ce peuple nouveau. En attendant que je monte sur ce grand char de triomphe, je vais bientôt faire sur les *Germains* une

---

(*) Au même moment où *Joséphine* venait de signer l'acte de divorce qui la séparait à jamais de *Napoléon*, elle dit à la duchesse *de La Rochefoucauld*, son alliée : « Heureux M. et M^me^ *de Tascher*, de n'avoir pas été témoins de ma disgrâce! Heureuse moi-même qu'ils n'aient pas survécu à mes malheurs!...

immense moisson de lauriers (*). Je pars cette nuit même pour *Mayence*, et fixerai mon quartier-général à *Bamberg*. Je préluderai par les

(*) Lors du départ de l'*Impératrice* pour *Munich*, en septembre 1806, elle resta quelques semaines à *Strasbourg*, où, la nuit même de son arrivée dans cette ville, une glace que l'on avait oublié de fixer dans son appartement, tomba et se brisa en mille morceaux, ce qui fut regardé, par tous ceux qui en furent instruits, comme un sinistre présage. L'*Impératrice* répondit à M^me^ *de La Rochefoucauld*, qui semblait s'en alarmer : « Que puis-je craindre, après tout, au milieu des *Français*, que j'aime? c'est bon si j'étais en *Allemagne*... »

Deux jours après son divorce, cette dame rappela à *Joséphine*, son fâcheux pronostic : « Vous me rendriez vraiment superstitieuse, lui dit cette femme douloureusement affligée; à la vérité, je ne ferais qu'imiter le *Grand Frédéric*, qui, dans tous les temps, et particulièrement la veille d'une bataille, ne pouvait voir de sang-froid ni sel répandu sur sa table, ni fourchettes et couteaux en croix. Eh bien! madame, j'ai l'intime persuasion que celle qui doit me succéder sur le trône de *France* éprouvera, ainsi que moi, de bien grands malheurs, car du sein de l'*Allemagne* doit s'élever un jour *une étincelle électrique qui trouvera un conducteur qui la dirigera vers les remparts de Strasbourg; si malheureusement elle venait à pénétrer dans la citadelle, elle finirait par incendier ou soumettre à sa direction cette ancienne possession de la fière* Germanie. »

(*Note de Joséphine.*)

Prussiens; depuis long-temps j'ai le dessein de commencer par eux la fête. »

Nous partons... Mais pourquoi retracer nos succès?
Jeune et faible instrument de la faveur céleste,
Je marchais, je parlais...
.....Dieu seul a fait le reste.

Jeanne d'Arc, acte III, scène v.

CHAPITRE V.

« La passion de la gloire doit s'allier avec la vertu ; autrement, elle n'est plus qu'un vain désir de célébrité, qui peut également appartenir aux actions hardies, extraordinaires, quoique mauvaises en elles-mêmes. » MONTAIGNE.

NAPOLÉON goûtait d'avance le plaisir qu'il aurait à vaincre de nouveau cette coalition de rois : il déroulait dans son esprit de grands desseins, et les communiquait à ses principaux officiers. Déjà la Renommée aux cent voix avait publié à *Paris*, qu'il était aux portes de *Berlin*. En effet, l'armée *française* avait marché sur trois colonnes, et, après plusieurs combats particuliers, était arrivée à *Iéna*, où l'action devint si importante de part et d'autre. Le général *Debilly* mourut glorieusement sur le champ de bataille. On crut un moment que le duc de *Brunswick* avait succombé : ce prince venait de recevoir une blessure mortelle. Cette

brillante victoire ouvrit à l'*Empereur* les portes de *Weymar* (*).

Bientôt *Erfurth* et *Leipsick* capitulèrent,

(*) Après la bataille d'*Iéna*, l'*Empereur* établit son quartier-général à *Brunswick*, dans le palais du duc de *Veymar*. La duchesse n'avait point pris la fuite; elle s'était retirée, avec ses femmes, dans une des ailes du château. *Napoléon* arrive, ivre de sa victoire, impétueux, bouillant de gloire, sa tête était perdue. Dans la seconde pièce, la duchesse se présente à lui : « Qui êtes-vous? » lui dit-il. — « La duchesse de *Weymar*. » — « Je briserai votre mari, lui dit-il; je ne lui laisserai pas un moment de repos. » — « Sire, son devoir, l'honneur et son rang lui commandaient le parti qu'il a pris. » — « Il a perdu la tête, vous dis-je, lorsqu'il a cru pouvoir me résister. Je vous le dis, Madame, le cabinet de *Berlin* depuis long-temps m'outrage et me pressure; je lui ferai rendre gorge. La noblesse prussienne, insolente et bravache, apprendra qu'on n'insulte point impunément mes ministres; je veux la réduire à mendier son pain. » La duchesse vit bien que l'instant n'était pas favorable; elle se retira. Le lendemain, un gentilhomme vint de sa part s'informer comment le monarque avait passé la nuit : « Bien, très-bien; dites à M^me^ la duchesse que je la remercie, et lui demande à déjeuner. » L'on ignore ce qui se passa pendant le repas; mais, en rentrant chez lui, *Bonaparte* fit les plus grands éloges de la duchesse : « C'est, disait il, une femme de mérite, pétrie de grandes qualités; je ferai beaucoup pour elle; oui, beaucoup : elle sauvera son pays. » (*M. S.*)

et l'*Empereur* s'avance comme la foudre sur la capitale de la *Prusse*.

Il refusa les propositions qui lui furent faites. Victorieux, il ne voulait prêter l'oreille à aucun accommodement. *Davoust* entra dans *Berlin*. Mais le séjour de *Postdam* fut préféré par le nouveau *César*, de qui je reçus des dépêches datées de cette ville. Il me disait :

« J'ai rendu visite au tombeau du grand *Frédéric ;* j'ai enlevé moi-même son épée, la ceinture et le cordon de l'Aigle noire qui avaient appartenu à ce grand capitaine ; je veux les envoyer aux Invalides à *Paris*. » Dans un autre passage, il ajoutait : « Ce bon peuple de *Berlin* est victime de la guerre, tandis que ceux qui en sont les provocateurs en laissent, par leur faute, tous les fléaux tomber sur lui. Je rendrai cette noblesse de Cour si pauvre, qu'elle sera contrainte d'employer d'autres moyens pour se tirer d'affaires. Je suis très-satisfait de M^me^ *d'Hatzfeldt*. J'ai oublié les torts de son époux à mon égard, je lui ai remis la seule lettre qui prouvait ses manœuvres criminelles contre moi (*). Mon orgueil offensé

(*) On apporta à *César* des lettres que ses ennemis avaient écrites à *Pompée*. Il refusa de les lire, et les jeta au feu en disant : « Quoique je sois sûr de maîtriser mon ressentiment, il est encore plus sûr d'en détruire la cause. »

me contraignait de le punir sévèrement. Sa femme a brûlé ce fatal papier en ma présence. Je suis content de moi, ajoutait-il encore ; je sais, quand il le faut, employer la clémence. Aussi la ville de *Berlin* publie que je suis grand, et que je sais pardonner les injures (34). »

Cette belle action me réconcilia, si j'ose m'exprimer ainsi, avec les principes que professait mon époux ; car nous étions toujours en discussion l'un et l'autre sur ces vastes projets d'envahissement. Mais *Napoléon* était lancé, comme il le disait lui-même, sur son char de victoire ; nulle puissance ne pouvait plus l'arrêter.

Déjà *Stettin* et *Custrin* étaient tombés en son pouvoir ; *Magdebourg* capitula. « Qu'importe, disait le vainqueur, que j'aie emporté cette ville *avec des boulets d'or*, comme les *Prussiens* le croient ; il n'en est pas moins vrai qu'elle m'appartient. J'y ai trouvé des magasins immenses en vivres et en munitions ; huit cents pièces de canon ; et ce qui paraîtra plus incroyable, vingt-deux mille hommes qui étaient encore dans la place pour la défendre. Je peux opérer des miracles, de mon vivant. J'espère bien qu'après ma mort, la sainte *Propagande* placera mon nom sur son calendrier (*). »

(*) *Bonaparte* avait des agens secrets dans toutes les

Après cette grande affaire, les troupes rentrèrent dans leurs cantonnemens. Elles continuèrent cependant les siéges de *Neiss* et de *Dantzick*. Tout en parlant de paix, l'*Empereur* ordonnait de nouvelles conscriptions en *France*. Les *Saxons* vinrent s'unir à ses armes, et la garde impériale, recomposée de l'élite des régimens de ligne, se trouva bientôt prête à reparaître sur les champs de bataille.

L'*Europe* sentit alors la nécessité d'un congrès. Mais *Napoléon* exigea impérieusement que la *Turquie* y envoyât son plénipotentiaire. Les ministres des puissances y consentirent, demandant sur quelles bases on appuierait ce nouveau traité : il leur répondit qu'il fallait un pouvoir égal et réciproque entre les deux masses belligérantes, et que ces deux masses entreraient en commun dans un système de compensation. Ces termes parurent obscurs aux yeux des cabinets, qui répondirent qu'il fallait remettre en question la division territoriale de chacune des parties contractantes.

Ce grand homme, qui croyait que rien ne pouvait ni ne devait lui résister, préféra donc encore une fois le sort de la guerre. L'armée *francaise* triompha à *Lomitten*, et succomba à *Heilsberg;* mais elle résolut d'enlever cette ville : les troupes ennemies firent

les plus généreux efforts pour défendre cette belle position. L'heureuse étoile de *Napoléon* en triompha, et *Friedland* fut forcé sur tous les points (35). L'armée alliée fut contrainte de battre en retraite.

Les braves des braves entrèrent dans *Tilsitt*. *Tilsitt!* à ce nom glorieux, toutes les idées se réveillent : la *France* ne fut jamais plus imposante, et si l'*Empereur* l'eût voulu, cette brillante victoire eût affermi à jamais les colonnes de sa puissance continentale. Mais non, il devait être le jouet de la fortune, après avoir été son plus cher favori. Elle lui avait déjà présenté les circonstances les plus favorables où jamais homme se fût trouvé pour être heureux, et contribuer à la félicité générale. Par une fatalité inconcevable, *Napoléon* a suivi une marche tortueuse, impolitique, qui fit repentir les destins de la longue protection qu'ils lui avaient accordée, et finit par l'entraîner dans les plus grands malheurs.

Une auguste entrevue s'ouvrit au milieu du *Niémen;* un radeau s'avança majestueusement sur ce fleuve, et reçut dans le même instant les deux *Empereurs* les plus puissans du globe. Ces souverains s'embrassèrent, et se jurèrent une éternelle amitié. Les deux armées environnaient la double rive du *Niémen*, et leurs cris d'allégresse éclatèrent à l'aspect de ces

sentimens de paix et de concorde, et d'une mutuelle bienveillance.

Enfin, un traité de paix fut conclu. Le vainqueur rendait à la *Prusse* une partie de son existence politique Sauf la portion de territoire de la *Pologne*, qui, sous le titre de grand-duché de *Varsovie*, était donnée à la Saxe; en outre, le roi de *Prusse* était dépouillé de ses possessions entre l'*Elbe* et le *Rhin*, et perdait ainsi cette prépondérance si nécessaire pour maintenir l'équilibre des diverses nations du *Nord*.

Mon époux n'avait jamais joué un rôle si imposant : il était, pour ainsi dire, le médiateur suprême entre les grandes puissances. Mais que se passait-il dans son âme, en voyant l'infortunée reine de *Prusse* s'asseoir à la table de celui qui aurait voulu détrôner son époux? Il dut se rappeler, dans cet instant, que *Charles XII* visita lui-même *Auguste de Saxe* à qui il venait de ravir le sceptre de *Pologne*, pour le donner à *Stanislas* : de même, il dut réfléchir sur le peu de stabilité que pourraient avoir les Empires qu'il avait fondés. Ce fut peut-être le plus beau jour de sa vie, que celui où l'épouse de *Frédéric-Guillaume III* reçut sa première visite. *Napoléon*, en lui présentant une immortelle qu'il venait de retirer d'un vase de porcelaine,

éprouva tout à coup une grande agitation (*). Il se repentit même, depuis, d'avoir fait insérer dans ses bulletins que la reine de *Prusse*, habillée en amazone, portait l'uniforme de son régiment de dragons, et écrivait vingt lettres par jour pour éteindre partout l'in-

---

(*) L'*Empereur* eut à *Tilsitt* une entrevue avec la reine de *Prusse*. Il disait la veille à l'un de ses généraux : « C'est, dit-on, une belle femme. » — « Ce sera, dit le courtisan, une rose près d'une touffe de lauriers. » Le commencement de cette entrevue fut charmant, délicat même : « Je croyais bien, dit *Bonaparte* à la princesse, voir une belle reine; mais vous êtes, Madame, la plus belle femme du monde. » Des immortelles et des roses étaient dans un vase, il en prit une, et la lui présenta. — « Nous nous connoissons bien peu, dit la *Reine*, confuse et timide; puis-je agréer les sentimens de Votre Majesté? » — « Acceptez, Madame, acceptez; c'est un doux présage de l'amitié que je veux désormais vous porter, ainsi qu'à votre époux. » La *Reine* reçut les fleurs. Cette princesse était pâle et tremblante. Une de ses dames en fut alarmée : — « Rassurez-vous, Madame, dit l'*Empereur* à la *Reine;* je suis tout à vous : si je puis faire quelque chose pour vous obliger, ne me privez point de ce plaisir. » La *Reine* gardait le silence. Il insista plusieurs fois sur le même sujet; enfin, elle lui demanda, d'une voix timide, la place de *Magdebourg* pour son fils : — « *Magdebourg!* s'écria-t-il en se relevant tout à coup; *Magdebourg!* Madame, *Magdebourg!* mais vous n'y pensez pas. N'en parlons plus; » et ils se séparèrent. Ainsi finit cette ouverture, etc. etc. etc. (*M. S.*)

cendie. « J'ai eu tort (m'écrivait-il à ce sujet); j'en conviens, j'ai eu tort d'offenser cette princesse. C'est un ange descendu sur la terre; peu s'en est fallu que je ne tombasse à ses pieds. Elle aurait transformé son vainqueur en l'esclave le plus docile. A son aspect, au seul accent de sa voix, je me trouvais le plus timide de tous les hommes. Ma main tremblait en lui faisant l'hommage d'une immortelle comme à la plus belle et à la plus courageuse des femmes. »

Ainsi, *Napoléon*, au milieu de ses triomphes, rendait cependant justice à la vertu malheureuse. Souvent il m'a juré que sans l'ascendant que cette princesse auguste avait pris sur lui, il n'aurait peut-être pas consenti à des conditions si favorables. « La reine de *Prusse*, ajoutait-il encore, a sauvé deux fois son époux, non seulement par cette valeur sublime, qui couvre son nom de gloire, mais encore par la manière imposante avec laquelle elle s'est présentée devant moi. Sa figure, sur laquelle se peignait la douleur, semblait me dire : « *Porus* put succomber sous le poids des lauriers qui ombrageaient le front d'*Alexandre;* mais ce roi, toujours roi, fut contraint, par les nœuds de la reconnaissance, de chérir son vainqueur, et d'admirer ses sentimens généreux et sa noble modération. Ecoutez : le pa-

rallèle entre l'héritier du trône de *Macédoine* et le grand *Napoléon*, tourne entièrement à l'avantage d'*Alexandre*..... » La princesse m'adressa ce discours avec cette noble modération qui sied si bien au pouvoir reconquis. Elle me rappela la grande action que fit admirer à l'Allemagne l'illustre *Marie-Thérèse*, qui brava tous les efforts de l'*Europe* conjurée contre elle, en défendant son héritage. Les nobles *Hongrois*, continua-t-elle, répondirent à son appel avec enthousiasme. Elle combattit sans crainte le grand *Frédéric*, et humilia ses ennemis. Vous voyez, par ce grand exemple, qu'un désespoir sublime peut changer la destinée des Empires. Ne mettez point l'épouse de *Frédéric-Guillaume* dans la nécessité d'imiter un aussi grand modèle. »

Une telle assurance dans tout autre personne aurait mis *Bonaparte* en fureur; mais il était vaincu, au point de lui dire que celui qui porterait ses chaînes serait trop heureux. La reine de *Prusse* lui lança un de ces regards qui forcent toujours l'homme le plus audacieux et le plus téméraire à rougir, malgré lui, de ses coupables pensées.

Cette femme étonnante par l'énergie de son caractère, avait fait un effort au-dessus de la nature pour accueillir *Napoléon*, l'humiliation de son pays. Une maladie de langueur

l'entraîna peu de temps après au tombeau; elle mourut au sein de sa famille, universellement regrettée. Son dernier soupir fut pour son époux. Elle l'adorait, elle était remplie de tendresse pour ses enfans, elle chérissait sa patrie! « Pauvre *Prusse!* dit-elle en expirant, tant que *Saturne* vivra, tu seras dévorée..... (36).» J'avais appris tous ces détails par des émissaires secrets, qui s'empressaient de me rendre compte des moindres particularités de la conduite intérieure de *Napoléon*. Quoique éloignée de lui, je connaissais ses pensées les plus secrètes; le moindre mouvement de son cœur ne m'était point étranger (*). Sans être ouverte à aucun sentiment tendre, l'âme de *Napoléon* n'était cependant point tout-à-fait insensible. J'avais souvent entendu parler d'une dame *polonaise*, à laquelle il adressait quelques hommages. Le bruit même se répandit qu'il voulait qu'elle vînt résider en *France* (37). J'en conçus de vives alarmes. Nous étions l'un et l'autre deux êtres extraordinaires; dévorés tous les deux de jalousie, nous ne

(*) *Bonaparte* aimait réellement son épouse. Il ne savait lui rien refuser. « Vous me poussez à bout, Madame, lui disait-il quelquefois. En vérité, vous me faites faire un cours de patience; c'est au point que je gagne chaque jour le Paradis sans m'en apercevoir. »

pouvions supporter l'idée du moindre abandon ; tout nous persuadait que nous cherchions les moyens d'entretenir la source de nos peines. Ah! pauvre race humaine, nous disions-nous quelquefois; qu'il lui est difficile de vivre en paix avec elle ! A la Cour comme à la ville, la guerre est perpétuelle ; chaque parti est toujours en présence, et sur le point de commencer le combat.

Au moment où le traité de paix de *Tilsitt* se publiait, la *Suède* reprenait une attitude formidable. *Napoléon* ne pouvait pardonner aux *Anglais* d'avoir entrepris une descente dans l'île de *Rugen*. Cette attaque inopinée avait fait renaître l'espoir dans le cœur de *Gustave-Adolphe*. Mais que pouvait cet infortuné monarque, contre le torrent de *Français* qui se précipitait sur son Empire ? La *Poméranie suédoise* fut envahie, la place de *Stralsund* assiégée, six semaines après, elle se rendit; et leur armée s'empara de l'île de *Rugen*, dont le roi fut contraint de s'éloigner.

Napoléon poursuivait le cours de ses triomphes. *Gustave* venait de descendre de son trône ; et *Charles XIII* s'emparait de l'héritage de son neveu. L'honorable reproche qu'il pouvait faire au neveu du grand *Frédéric*, était d'avoir été l'un des défenseurs les plus zélés de la famille des *Bourbons*, et surtout

d'être resté l'ami le plus véritable et le plus sincère du malheureux duc d'*Enghien* (38).

Le roi de *Suède* n'avait jamais flatté le grand homme, qui ne pouvait rien concevoir à ce caractère fier et indépendant. « Si *Gustave* continue de régner, disait-il souvent, et que le prince royal de *Wurtemberg* monte sur le trône, je me trouverai fort embarrassé. »

Et pourtant le temple de *Janus*, qui paraissait fermé dans le *Nord*, ne tarda pas à se rouvrir dans le *Midi*. Déjà *Bonaparte* était de retour à *Paris*, depuis quelques jours. Son premier soin fut de convoquer le corps législatif et le sénat. Dans son discours, il leur dit : « Les peuples du *Duché* de *Varsovie* et de la ville de *Dantzick*, ont recouvré leur patrie et leurs droits. Les comptes de mes ministres vous feront connaître l'état prospère du trésor public. Mes peuples éprouveront une décharge considérable sur la contribution foncière. »

Depuis le mariage de *Jérôme Bonaparte*, avec la princesse *Catherine de Wurtemberg* (*), *Napoléon* aurait souhaité que ses deux

(*) Lorsque la princesse de *Wurtemberg* vint à Paris, pour épouser *Jérôme*, frère de *Napoléon*, elle fut fiancée le soir même. Le mariage se célébra le lendemain, à huit heures du soir. Pendant la cérémonie, un violent orage éclata ; le tonnerre tomba deux fois sur les *Tuileries*.

autres frères contractassent des alliances avec le sang des rois. Mais *Lucien* s'était déjà prononcé depuis long-temps contre l'ambition démesurée de son aîné. M^me^ *Joseph*, ce modèle de vertus, cette femme aimable et bienfaisante, ne méritait point qu'on l'abandonnât pour nourrir les chimères d'un orgueil insensé. Elle trouva un défenseur zélé dans son époux. On peut dire, à la louange de *Joseph*, qu'il ne partageait pas toujours les sentimens de son frère, que très-souvent il lui résistait même avec la plus grande énergie. *Napoléon* avait pris un tel ascendant sur l'esprit de sa famille, qui lui devait son élévation, qu'elle n'osait point opposer la moindre résistance à ses volontés. Tous ses membres étaient unis par le sentiment de la crainte, et par celui de l'ambition (*).

Un ambassadeur de *Perse* était arrivé à

Lorsque *Joséphine* fut rentrée chez elle, elle fit la réflexion que si la princesse était superstitieuse, cette soirée pourrait lui annoncer un sinistre avenir.

(*) Lorsque *Joseph Napoléon* monta sur le trône de *Naples*, sa sœur *Caroline*, alors grande-duchesse de *Berg*, évitait autant que possible de se rencontrer avec sa modeste belle-sœur. Se voyant obligée de lui donner le titre de *majesté*, elle osa se plaindre à *Napoléon*, de ce qu'il n'avait pas encore songé à lui donner une couronne. — « Vos plaintes m'étonnent, Madame, lui répondit-il

Paris ; il apportait les présens les plus magnifiques de sa Cour. Il offrit à *Napoléon*, au nom de son souverain, les sabres de *Tamerlan* et de *Thamas-Kouly-Kan*. L'*Empereur* parut enchanté de ces riches présens d'une Cour étrangère. Je reçus plusieurs cachemires de la plus grande beauté (39). L'ambassadeur *persan* fut accueilli d'une manière favorable ; mais, peu de temps après, l'*Empereur*, sous un vain prétexte, lui refusa des audiences particulières. S. Exc. *As-Ker-Kan* se trouvait on ne peut plus embarrassé du rôle qu'il avait à remplir. Il paraissait rarement à la Cour. Cependant cet homme n'était pas dépourvu d'un certain mérite. Mais, aux yeux des courtisans, sa qualité d'ambassadeur n'était plus qu'un titre imaginaire. L'un de nos généraux (*Gardanne*) avait été envoyé en *Perse*, avec une suite considérable. Il paraissait avoir reçu du cabinet des *Tuileries* quelques instructions secrètes ; enfin rien ne devait paraître surprenant. L'empereur de *Maroc* avait de même un ministre plénipotentiaire à *Paris*, chargé de féliciter le grand homme, le plus vaillant, disait-il, et le plus distingué parmi les souverains de l'*Europe*.

---

avec le plus grand sang-froid ; on dirait, à vous entendre, que je vous ai privée de la succession de feu votre père. »

(*M.*)

Napoléon prenait un véritable plaisir à recevoir, au milieu de sa cour, ces hommes qui arrivaient exprès des confins de l'*Asie* et de l'*Afrique*, pour l'entretenir un moment. Mes *Mamamouchis* sont-ils arrivés? demandait-il avec une sorte d'impatience; et, quand il était de bonne humeur, il racontait agréablement à ses favoris qu'il portait, à quelque chose près, le même costume en *Egypte*, excepté cependant le bonnet d'*Astracan*, qui couvrait la tête de l'un des fils d'*Ali*.

En général, le cabinet des *Tuileries* n'attachait qu'une bien faible importance à la mission de ces illustres étrangers (*). Moi surtout, je m'en amusais beaucoup (40) : toutes les dames

(*) Lorsqu'en 1808, il vint un ambassadeur de *Perse* à *Paris*, M. *B***-M****, alors président de la chambre des comptes, éprouva une mystification qui, pour n'avoir été que l'effet du hasard, n'en est pas moins plaisante. L'ambassadeur se trouvant un jour indisposé, avait demandé un médecin. On lui avait indiqué le docteur *Bourdois;* et il l'attendait à chaque instant, quand on lui annonça M. *B***-M****. L'ambassadeur ne savait pas un mot de français; il n'avait pas alors son interprète près de lui, et son oreille n'ayant été frappée que de la dernière syllabe de ce nom, il crut y reconnaître celui du médecin qu'il avait fait avertir. En conséquence, dès que le président fut entré, il lui tendit le bras pour se faire tâter le pouls. Celui-ci crut qu'il lui offrait la main, et la pressa affectueusement dans la sienne. Le *Persan* trouva proba-

de la Cour visitèrent à l'envi les *Excellences;* et, pendant quelque temps, un concours immense assiégea les portiques de leurs hôtels.

Napoléon feignit un moment de croire que ces députations lointaines allaient inquiéter la *Russie;* il fit même répandre la nouvelle qu'une rupture éclaterait bientôt entre les deux puissances; mais il s'aperçut que la plupart des ministres étrangers qui étaient à *Paris*, n'ajoutaient aucune croyance à ces bruits populaires. Dès lors il abandonna tout-à-fait cette ruse politique. Les présens qu'il devait offrir en échange de ceux qu'il avait reçus de ces différentes puissances, tardèrent beaucoup à être remis. Aussi n'en reçut-il de même qu'une

---

blement que les médecins français avaient une singulière méthode de tâter le pouls de leurs malades; cependant il ouvrit la bouche, et montra la langue. M. *B***-M**** pensa que ce pouvait être une civilité persane; mais la surprise qu'il éprouva néanmoins inquiéta l'ambassadeur, qui l'attribua à quelque fâcheux pronostic que le médecin tirait de sa maladie. Il frappa des mains, et deux esclaves se présentèrent et vinrent mettre sous les yeux de M. le premier président un bassin d'argent. Celui-ci, en les voyant entrer, crut que, suivant l'usage oriental, on lui apportait une aiguière remplie d'eau de rose de Schiras; mais le parfum qui s'en exhalait, le détrompa d'une manière assez désagréable. Il crut que l'ambassadeur voulait l'insulter, et devint rouge de colère; heureusement l'interprète survint, et expliqua la méprise. (*M.*)

légère partie, lorsque les ambassadeurs s'éloignèrent de la *France*.

Depuis quelques mois, il ne cessait de parler du projet qu'il avait d'entreprendre un voyage en *Italie*. « Il me faut encore la *Toscane*, me disait-il continuellement; je n'aurai pas beaucoup de peine à m'en emparer. Je la destine à l'aînée de mes sœurs, elle est capable de bien gouverner ce duché; elle me ressemble, son caractère ne peut supporter le joug de la domination. Au besoin, elle saura tour à tour goûter les charmes de la prospérité, et s'accoutumer à la mauvaise fortune. En un mot, *Elisa* a le courage d'une Amazone. » Un nuage obscurcit le front de l'*Empereur* à ces derniers mots; il parut tourmenté de quelque crainte ou de quelque pensée soudaine..... (*)

Je ne me permis aucunes réflexions; elles auraient été parfaitement inutiles. Mon époux avait le plus grand attachement pour M^me^ *Baciocchi* (41). « Quant à *Pauline Borghèse*,

---

(*) Une circonstance à peu près ignorée, c'est que cette même *Elisa* eut la hardiesse de dire à *Bonaparte*, quelques heures avant la mort du *Duc d'Enghien* : « Craignez, mon frère, qu'une des balles qui traverseront le prince, ne vous brise par contre-coup le sceptre dans les mains. » (*M^me^ Baciocchi savait probablement alors que son frère visait à la couronne de France.*)

(*B.*)

ajoutait-il, elle n'est bonne que dans un salon ; elle raconte bien ; sa figure enchanteresse donne de la grâce à tous ses mouvemens ; mais je la crois peu capable de gouverner. Elle n'a ni caractère, ni énergie. Elle ne saurait rien entreprendre ; elle ne pourrait rien refuser ; et son cœur sensible craindrait trop d'avoir à punir (42).

» Pour M^me^ *Murat*, continua l'*Empereur*, quand elle embrasse un sentiment, rien ne peut l'en faire changer. Elle a une certaine fermeté dans le caractère qui l'empêchera toujours de se laisser gouverner. Elle connaît les hommes, et sait les apprécier à leur juste valeur. La science du cœur humain la rend parfois méfiante. On l'accuse d'avoir de l'ambition, d'être légère en amitié, inconstante en amour. Comme j'ignore à cet égard ses qualités ou ses défauts, il ne m'appartient pas plus de l'accuser que de l'absoudre. Mais elle a des vertus domestiques, qui mieux connues de toi, ma chère *Joséphine*, dit-il en souriant, te la feraient juger avec moins de prévention, et peut-être avec plus de justice. »

Je fis tomber la conversation sur un autre sujet, pour ne pas recommencer des discussions tout-à-fait infructueuses. Je découvrais les intentions de mon époux ; je n'avais qu'à former des plaintes de sa famille. Mais je négli-

geais mes intérêts personnels pour n'embrasser que les siens.

Après avoir offert un trône à M^me^ *Murat*, il fallait en recréer un autre pour *Joseph*. C'était surtout sur lui que *Napoléon* fondait les plus hautes espérances. *Naples* n'était point un assez grand théâtre pour sa gloire. C'était dans la capitale de la monarchie *espagnole*, au milieu d'un peuple si fier et surtout si fidèle (43), que ce nouveau monarque devait apparaître et disparaître en un instant (comme ces rois créés par *Charles XII*, qui descendirent aussi facilement du trône, qu'ils eurent peu de peine à y monter). *Joseph*, à l'exemple de *Louis*, était tout-à-fait étranger à la politique de son frère. L'un et l'autre soupiraient après le repos; et de toutes les personnes de sa famille, celle qui ressemblait le plus, de caractère, à *Bonaparte*, c'était sans contredit la grande duchesse *Elisa*. Pour *Jérôme*, il le regardait comme un écolier, dont il était le précepteur. Mais ce roi de la *Westphalie* pouvoit aussi lui dire :

> Je vous imiterai, quand il en sera temps,
> Quand, pour déterminer les esprits inconstans,
> Il ne me faudra plus qu'un titre qui déguise
> Et le but et l'effet de ma haute entreprise.
> A commander aussi je me sens destiné :
> Qui m'en empêcherait ?...
>
> *Germanicus*, acte I, scène VI.

CHAPITRE VI.

Quel désastre plus grand ferait couler nos pleurs?
Mme Deshoulières.

« Toi qui n'as qu'un moment pour être aimé de tes sujets, tu veux l'employer à faire le malheur de la nature entière! Vois l'origine et la fin du voyage des sujets et des rois : du lait et des langes, voilà la première demande que tu fais en naissant à la nature. Un peu de terre, une pierre pour te couvrir, voilà ton dernier domaine, quand tu sors de la vie. Pressé entre ces deux termes si voisins l'un de l'autre, la conquête d'un monde est un objet trop vil pour mériter ton ambition!... (*) »

Napoléon, à l'époque du traité de *Tilsitt*, avait engagé l'empereur *Alexandre* à ne se mêler en rien des tèntatives que la *France* pourrait diriger sur l'*Espagne*. Entièrement rassuré sur ce point, et bien convaincu qu'aucune autre puissance n'oserait rien entreprendre, il marcha

(*) Young.

sans crainte vers le but qu'il s'était proposé depuis long-temps. Il n'était point étranger à la proclamation que don *Godoy*, Prince de la Paix, avait fait paraître, dans laquelle il appelait aux armes les fidèles sujets de son maître, afin de faire sortir les meilleures troupes d'*Espagne*. L'*Empereur* avait fait insinuer adroitement par ses agens secrets au cabinet de *Madrid*, qu'il était nécessaire qu'elles fussent dirigées vers le *Danemarck*. Le général de la *Romana* fut appelé pour se mettre à leur tête. Ce grand capitaine me fut présenté à son arrivée à *Paris*. *Napoléon* avait déjà témoigné qu'il le voyait avec plaisir s'éloigner de sa patrie; car il redoutait sérieusement sa bravoure. Bientôt, en vertu du traité de *Fontainebleau*, trente mille *Français* pénétrèrent en *Espagne*. *Junot* commandait cette armée. *Charles IV* se reposait sur la bonne foi de celui qui nourrissait déjà le dessein de s'emparer des richesses des deux mondes, entassées pour ainsi dire dans ces divers royaumes. *Napoléon* ne voulait pas tenir à ce malheureux monarque la parole qu'il lui avait jurée. Au contraire, il désirait avec ardeur que le prince régent de *Portugal* se laissât prendre dans le même piége. Ce prince, dis-je, devait devenir son prisonnier, sans les conseils salutaires de *Sidney Smith*, qui le déterminèrent à s'embarquer pour le *Brésil*, la veille

du jour de l'entrée de *Junot* dans *Lisbonne*. *Bonaparte*, maître du *Portugal*, ne songea plus qu'à faire assembler à *Bayonne* une nouvelle armée, prête à se porter sur la capitale de l'*Espagne*. Il me dit : « Je vais saisir la première occasion. Je suis tellement heureux en tout, qu'il me semble que le roi *Charles IV* doit m'avoir une grande obligation de lui avoir fourni le moyen de consolider son esclavage. »

Je plaignais sincèrement le prince des *Asturies*. Je savais que ce n'était pas sans chagrin qu'il voyait don *Emmanuel-Godoy* conserver une si grande influence sur l'illustre famille qui l'avait adopté. Il conjura la perte de ce favori; mais il crut malheureusement que *Napoléon* consentirait à l'aider dans cette entreprise. L'*Empereur* des *Français* conçut la même pensée, de lui donner en mariage la fille aînée de *Lucien* (44). Un agent secret reçut des ordres pour sonder le prince à cet égard, et lui suggérer adroitement de s'adresser à *Napoléon* pour lui choisir une épouse. En effet, l'héritier présomptif de la couronne d'*Espagne* consulta l'*Empereur* sur le choix qu'il lui convenait de faire. Une correspondance très-active s'établit entre eux à cet effet; mais des avis irrécusables parvinrent à éclairer le père sur la conduite du fils. Dès lors, le principal instigateur de toute cette

intrigue politique, ce don *Godoy*, si fier du titre de *Prince de la Paix*, conçut quelques soupçons sur ce qui se tramait, et peu de temps après, le prince des *Asturies* fut arrêté.

Napoléon m'avoua qu'il redoutait que le nom de son ambassadeur et le projet de mariage ne figurassent au procès de *Ferdinand*. « Je vais employer, dit-il, mes moyens pour que le vieux roi m'écrive à ce sujet. Le père se plaindra de son fils, et me priera de l'aider de mes conseils. De fidèles émissaires me rendront compte jour par jour des moindres actions du prince. Je veux cependant engager son père à user d'indulgence; j'irais jusqu'à lui rappeler l'exemple de *Philippe II*, si don *Carlos* était coupable. Celui-ci ne peut l'être : où il n'y a qu'un faible délit, un souverain doit toujours pardonner; telle est ma politique, Madame. Au moment où l'*Empereur* des *Français* feindra de les réconcilier l'un et l'autre, il ordonnera de diriger vers l'*Espagne* la grande armée et la garde impériale, et bientôt votre époux et son heureuse compagne partiront pour *Bayonne*. » Il dit, et me quitte brusquement, sans vouloir même répondre aux diverses observations que je me permettais de lui faire à ce sujet.

C'était dans le silence des nuits que le vainqueur de tant de nations se promettait d'en

soumettre bientôt une nouvelle. « Les *Espagnols* sont nés paresseux et fanatiques, écrivait-il à *Murat;* vous les vaincrez facilement. Il ne vous faut pour cela que cantonner dans les environs de la route de *Bayonne* à *Madrid*, avec vos nombreuses phalanges. Le Prince de la Paix est aveuglé par mes promesses. Il me livrera son pays sans défense, car je sais qu'il a le projet d'envoyer sur les frontières de *Portugal* le seul corps de troupes qu'il a de disponible. »

Le moment était arrivé où de sinistres événemens allaient éclater à *Aranjuez*. Bientôt les *Français* se portèrent sur *Madrid*, et y firent une entrée solennelle. Alors le roi *Charles IV* abdiqua en faveur de son fils, et le prince des *Asturies* fut reconnu roi par *Murat*, sous le nom de *Ferdinand VII*.

Mais mon époux n'en était pas venu à ce point pour laisser son ouvrage imparfait. *Dolus, an virtus, quis in hoste requirat* (*)? disait *Napoléon* se frottant les mains en signe d'allégresse : « Je suis vraiment admirateur de *Virgile;* le plus grand poëte des Romains avait d'excellentes pensées; elles valent infiniment mieux que celles de nos modernes philosophes; qu'en

(*) A la guerre, qu'importe que ce soit la ruse ou le courage qui procure la victoire.

dis-tu? — Je répondis : un jeune souverain, aimé de ses sujets, aurait facilement ramené les esprits et calmé l'effervescence populaire. » Cette idée ne pouvait entrer dans les projets de *Napoléon*. Aussi fit-il tous ses efforts pour faire protester *Charles IV* contre son abdication, en lui proposant de venir sur-le-champ à *Bayonne* s'entendre avec son fils. J'avais accompagné mon époux dans ce voyage. Je ne pus voir de sang-froid un jeune prince victime de l'intrigue et de la ruse italienne. Je devinais déjà le malheureux sort que les perfides conseillers de l'*Empereur* lui préparaient.

Ferdinand et l'Infant don *Carlos* déployèrent une force de caractère qui étonna le *soi-disant médiateur;* mais *Napoléon* essaya alors de les effrayer, et dit au jeune roi :

« Le passé doit vous avoir appris qu'on ne me résiste pas en vain, et qu'il m'est aussi facile de punir que de menacer. »

J'étais présente à ce discours ; j'avais peine à comprimer les divers sentimens qui m'agitaient; mais mon étonnement et mon admiration furent à leur comble, quand *Ferdinand* répliqua avec une étonnante énergie :

« Je vous comprends, *Napoléon;* vous cherchez à m'intimider, en me rappelant le sort d'un prince de ma famille. Je vous demande comme une faveur de me faire périr

d'une mort pareille à celle de mon cousin, si vous êtes décidé à me ravir la couronne d'*Espagne*. » — « Et moi aussi, ajoute don *Carlos*, je demande comme une grâce spéciale de mourir avec mon frère et mon roi, si vous êtes assez injuste pour priver les *Espagnols* de leur souverain légitime. »

Cette scène vraiment déchirante produisit quelque impression sur lui; cependant il n'en voulait point à la vie des princes, mais les retenir dans l'esclavage. Il faut dire à la louange de la plupart de ses courtisans, et notamment de M. de *Talleyrand* de *Périgord*, qu'ils désavouèrent ses projets sur l'*Espagne*. Ce dernier osa lui dire qu'il n'en retirerait que perte et confusion. — « Vous vous trompez, leur dit l'ambitieux *Napoléon*, mon char politique est lancé; il faut qu'il passe : malheur à qui se trouvera sous les roues (*)!

« D'ailleurs, Messieurs, pourquoi les Infans sont-ils venus me visiter à *Marac?* Ce

(*) M. de *Talleyrand* fut pendant long-temps le bras droit de *Bonaparte; Joséphine* ne ménagea point assez ce prince. Plus d'une fois, elle osa lui reprocher de ne s'être point opposé au projet de son divorce. L'histoire gardera encore long-temps le silence sur les motifs secrets qui le décidèrent. Il est cependant l'une des premières causes qui amenèrent successivement la chute de *Bonaparte*.

sont de jeunes gens sans expérience, et qui se rendent ici sans passeports. Croyez-vous que ma politique soit d'accord avec mon cœur? Oh! non, assurément : mais il est des cas extraordinaires (et celui-ci est du nombre) où je dois faire taire mes sentimens particuliers pour ne m'occuper que du bien de mes peuples, et de l'éclat qui doit en rejaillir nécessairement sur ma couronne. »

La conduite que tenait *Napoléon* à l'égard de la famille royale d'*Espagne* était bien loin d'obtenir mon suffrage, et je ne lui dissimulai pas combien je la désapprouvais. Je ne lui cachais pas ce que cet acte arbitraire avait d'odieux. Aussi eut-il le plus grand soin de m'éloigner de toutes les conférences; lorsqu'il apprit que M. *Escoiquiz*, ministre du roi d'*Espagne*, m'avait été présenté, il témoigna son mécontentement. « Que vous importe, Madame, me dit-il avec humeur, que ce soit *Charles IV* qui traite avec moi, ou *Ferdinand?* Je ne veux plus reconnaître le fils, et s'il ne remet pas la couronne entre les mains de son père, avant quelques heures, je vais me déclarer le protecteur de l'un contre l'autre : nous verrons si le prince osera me résister. »

On conseilla à *Ferdinand* de remettre la couronne, sous la condition que la famille

royale retournerait à *Madrid*, et que la nation elle-même, par l'organe des cortès, ou d'une autre assemblée moins nombreuse, prendrait connaissance de l'affaire, et prononcerait sa décision. *Napoléon* ne favorisait point un semblable dessein; il employa les plus vives instances; il voulut me faire intervenir; mais je refusai formellement de participer à cette œuvre d'iniquité; au contraire, je lui prédis, par une sorte d'inspiration secrète, que, du moment qu'il voulait légitimer cette criminelle usurpation, le fantôme de bonheur dont il avait joui jusqu'alors, allait commencer à s'évanouir. Il ne fit pas la moindre attention à mes menaces. Dès lors, les persécutions se dirigèrent sur le prince des *Asturies*: il fut bientôt forcé de se soumettre à toutes les conditions que *Napoléon* voulut lui imposer, surtout quand il apprit le massacre du 2 mai, au milieu des rues de *Madrid*.

Murat lui écrivit que la mitraille et les baïonnettes avaient nettoyé les rues de la capitale des *Espagnes*. Il lui donna tous les détails qui avaient amené cette fatale insurrection. Il paraît que la présence des *Français* et le départ de la famille royale avaient jeté la consternation dans tous les esprits; on avait répandu le bruit que les princes étaient traités en prisonniers d'Etat; on sut que la reine

d'*Etrurie* (45) et l'infant don *Antonio*, et don *Francisco*, allaient aussi prendre la route de la *France;* aussitôt des femmes s'assemblèrent dans les cours du palais, pour s'opposer à leur départ. Un aide-de-camp de *Murat* paraît dans le même instant. On croit qu'il vient demander l'*Infant;* on le maltraite; le tumulte augmente, et la lutte s'engage entre les *Français* et les *Espagnols;* il y périt plus d'un millier d'hommes; et les fusillades se prolongèrent fort avant dans la nuit, malgré l'armistice que *Murat* avait fait publier dans *Madrid* pour rétablir la tranquillité.

Jamais l'on n'avait vu l'*Empereur* si furieux qu'après la lecture de ces dépêches : il sortit brusquement de son cabinet, et ordonna que le prince des *Asturies* lui envoyât, à l'instant même, sa renonciation formelle au royaume d'*Espagne*. « Je la veux aussi définitive, s'écria-t-il; je veux de plus qu'il me fasse cession de tous ses droits présens et futurs à la couronne. En un mot, cette comédie touche à son dénoûment ; et il se pourrait que la fin devînt tragique, si ceux à qui j'ai fait passer mes ordres différaient trop de les exécuter. »

Le chanoine *Escoiquiz* (46) reçut un envoyé de *Napoléon*, qui le chargea d'annoncer au prince les intentions de son maître. Mais il paraît que sa résistance fut opiniâtre, et le

message infructueux. « Je veux en juger par moi-même, » s'écria-t-il. En vain j'essayai de le calmer ; en vain je m'efforçai de lui faire entendre le langage de la raison ; tout ce que je pus lui dire ne servit qu'à l'aigrir davantage ; il me signifia l'ordre de rester dans mon appartement, et de ne pas paraître à ses yeux, qu'il ne m'eût fait appeler.

J'appris le soir même que mon époux avait vu *Ferdinand VII*, et qu'il avait osé lui dire : « Prince, il faut choisir ; la mort ou votre renonciation à la couronne. » Cependant il était bien éloigné de donner une seconde représentation de la tragédie de *Vincennes*. « Je n'ai voulu que l'effrayer, me disait-il ; ensuite je ne me serais pas attendu à une si grande énergie de sa part. Si jamais il remontait sur son trône, je le crois capable de le conserver. Qui sait même s'il ne tenterait pas de me faire jouer un jour le rôle de *François I^er^* à *Madrid ?* » — Peut-être, lui dis-je, ne moissonneriez-vous pas autant de lauriers que ce grand souverain. *Charles-Quint* était le rival du monarque français, au lieu que le prince d'*Espagne* aurait ses injures particulières à venger ; à moins qu'il n'imitât cet immortel *Louis XII*, qui pardonna d'une manière si généreuse à celui qui l'avait retenu injustement dans les fers. « Ah ! je ne me mettrai pas

de même au pouvoir de sa générosité, répliqua *Napoléon;* et, provisoirement, je le retiendrai pour lui ôter tous les moyens de tenter quelque surprise; car, je l'avoue, je serais désespéré de le punir. »

Possesseur de la couronne de *Charles IV*, il ne l'était point encore de son *royaume :* de toutes parts on courut aux armes; mais il ne voulut jamais se persuader, à cette époque, que les *Castillans* déploieraient leur antique énergie. Des conseillers perfides lui avaient fait croire que les *Espagnols* n'étaient pas capables de tenter le moindre effort en faveur de leur souverain; que le nom seul du grand *Napoléon* les avait déjà vaincus, et que la puissance de ses armes achèverait cette importante conquête. Voilà comme de dangereux courtisans l'entraînaient chaque jour dans des démarches inconsidérées. Je méprisais celui qui le premier osa lui donner le perfide conseil de déclarer la guerre à l'*Espagne*; en dépouillant de sa couronne et de son héritage, le seul allié qui lui fût demeuré fidèle. Ainsi les serpens qui se glissent dans toutes les cours, infectent, par leur souffle impur, tous les cabinets où ils sont admis; leur langue, comme le dard d'une couleuvre, lance des flèches empoisonnées; les discours enchanteurs de la flatterie découlent de leurs lèvres couvertes de venin.

Sans doute *Napoléon* ne peut échapper aux reproches que lui feront ses contemporains et la postérité; mais, quand il sera permis d'arracher hardiment le voile de l'imposture, la *France* découvrira les moyens que ses ennemis ont employés pour lui inspirer cette immense et coupable entreprise.

Il ne put dissimuler la joie qu'il ressentait de ce grand coup d'Etat. « J'ai pourtant réussi, disait-il, malgré la politique du chanoine *Escoiquiz*. Je sais apprécier l'amour qu'il porte à ses maîtres. Il remplit son devoir; il ne cessera de ressentir les marques de ma bienveillance.

» Quant à *Talleyrand-Périgord*, il ose me résister..... A l'entendre, la conquête de l'*Espagne* était un crime de lèse-nation. Eh bien! il faut qu'il participe au crime, si c'en est réellement un, et je veux l'établir le surveillant des princes, à *Valancey* (47). Ce n'est pas lui faire jouer un beau rôle, conviens-en, *Joséphine*. Maintenant que je suis parvenu à placer, malgré lui, mon frère *Joseph* (*) sur le trône, tu peux me découvrir ta pensée tout entière; j'en reviens à *Tal-*

(*) *Joseph*, quoi qu'on en ait dit, et quoi qu'il en soit arrivé, ne voulait point, en acceptant le trône d'*Espagne*, être simplement le lieutenant de son frère. MM. d'*Aranda*

leyrand. » — Hé bien! je vais encore ne pas être du même avis que vous, lui dis-je avec calme : vous prétendez faire accroire au peuple

---

et *Offarel* eurent le noble courage d'aborder cette question délicate en sa présence. « Ne craignez rien, Messieurs, leur dit *Joseph*, je suis maintenant d'origine espagnole; et si mes nouveaux sujets se rangent sous mon sceptre, dites-leur bien que je *régnerai;* que leur opposition seule leur donnera des décrets signés *Napoléon*.

Ces nobles assurances ne contribuèrent pas peu à lui concilier tous les grands personnages de l'ancienne cour, qui devint bientôt la sienne.

Joseph, avec de pareils sentimens, ne pouvait vivre long-temps en bonne intelligence avec son frère. Aussi une division très-marquée éclata-t-elle entre eux; j'ajoute même que cette division est une des principales causes des pertes de *Napoléon* en *Espagne*. Deux puissans motifs aliénaient l'esprit de *Joseph* contre son frère : l'honneur du trône espagnol, qu'il voulait conserver intact, et le besoin de finances. Les déchiremens de l'*Espagne* réduisant à zéro toutes les impositions, il s'ensuivait que le nouveau monarque était souvent sans le sou. C'est à cette position qu'est due la fameuse soirée de *Chammartin*, où *Joseph* tomba comme un coup de foudre, et au moment où on l'attendait le moins. « Vous ici, mon frère, lui dit *Bonaparte*, du plus loin qu'il l'aperçut; quel motif vous y amène? » — « Le plus puissant de tous : le besoin d'exister, et de n'être point honni par mes nouveaux sujets. Je n'ai pas un petit écu. » — « Comment!... Ne seriez-vous plus le roi des *Espagnes?* Vous serait-il interdit de mettre des impôts indispensables? » — « Des

que votre grand-chambellan approuve les moyens violens dont vous vous êtes servi pour faire tomber dans le piége la famille que vous

---

impôts... Sur qui ? où ? Vous tarissez toutes les sources. » — « Des reproches... » — « Des vérités. Ne m'avez-vous pas dit à *Bayonne* : Il est possible que vos perceptions soient difficiles en commençant, mais je couvrirai le déficit... ? Avez-vous tenu cette promesse ? » — « Ni ne veux la tenir. Depuis long-temps le trésor de *France* couvre les frais de cette guerre. Vous avez des peuples, mettez des impôts. » — « Des impôts !... Encore une fois sera-ce le pays insurgé qui m'en paiera, ou celui qui m'obéit, et que vos armées ont totalement ruiné ? J'ai touché le mal du doigt ; j'ai vu les victimes ; j'ai reçu des suppliques : je ne puis me refuser à l'évidence. » — « *Joseph*, vous n'avez pas l'ampleur des circonstances. Où en serais-je, moi, *Empereur des Français* et *Roi d'Italie*, si j'avais frémi devant les détonations de la raison et des grandes vérités ? Ma grandeur a pris naissance dans mon aptitude à couper dans le vif, à mépriser les reproches des particuliers, les plaintes des vexés, les haines de l'univers. Jeune, je m'essayai à ces grandes indifférences, et j'emporterai *ce caractère large et lucratif dans la tombe ;* aussi j'aurai existé. » — « Etalez tant qu'il vous plaira ce que vous fûtes et ce que vous êtes ; quant à moi, je ne veux être que ce que je puis être sans trop de remords ; et, puisqu'il faut ne plus garder de mesure, quoique *roi de votre fabrique*, je ne serai pas plus votre propriété, que les *Espagnols* ne veulent être vos serfs. » — « Je me le tiens pour dit : *Joseph*, si je tenais moins à ma gloire... si je pouvais honorablement rétrograder... Mais, non ;

détrônez; que non content de vous avoir servi par ses conseils, il veut encore vous être utile, en vous offrant son château de *Valancey*, pour y retenir vos augustes prisonniers. Détrompez-vous; les gens sensés ne peuvent adopter aucune de ces opinions. Le piége n'est point environné de fleurs. Vous allez, dès aujourd'hui, je vous l'avoue, compter un ennemi de plus. C'est un nouveau *Richelieu*, n'en doutez pas. Vous l'armerez contre vous: *Talleyrand*, quand il le voudra, pourra contribuer à vous faire descendre du trône; que dis-je! à vous en précipiter. C'est le souverain de la politique. Il connaît seul le mécanisme des rouages invisibles dont il dirige le mouvement. *Talleyrand* possède la clef de tous les cabinets de l'*Europe*; il a l'oreille des ministres; et cet homme, s'il le veut, peut vous faire jouer, à son choix, le rôle d'*Alexandre*, ou celui de *Darius* (*). »

Enfin nous quittâmes *Bayonne* le 21 juillet,

---

je suis trop en avant... je ne veux point donner une scène de famille. Terminons; demain, je vous mettrai en fonds.»

Le lendemain, en effet, *Joseph* reçut 500,000 fr., et retourna à *Burgos*. *Napoléon* eut long-temps cette scène sur le cœur, et peut-être l'a-t-il emportée sur son rocher.

(*De B****.)

(*) Je crois que ce prince ne fut point étranger aux divers traités qui eurent lieu alors. Il employa les ressorts de la politique la plus déliée, pour amener la feinte ré-

et continuâmes notre route par *Pau*, *Tarbes*, *Toulouse*, *Montauban*, *Bordeaux*, la *Vendée*, *Nantes*; les peuples accouraient sur notre passage; ils s'empressaient autour de nous. Hélas! ils n'étaient qu'éblouis par l'entreprise brillante de l'*Empereur*; mais ils étaient bien éloignés de croire qu'il en devait les premières apparences de succès à la perfidie et à la trahison.

Dans chaque ville que nous traversions, il nous fallait essuyer l'ennui d'une harangue. Tantôt *Napoléon* avait l'air gracieux, et affectait même une certaine popularité; tantôt il s'informait de l'infortune des habitans, et entrait dans les moindres détails sur leurs justes réclamations (*); ici il promettait de faire reconstruire une église; là il fixait une époque pour fonder un séminaire; plus loin c'était une caserne

---

conciliation de l'empereur *Alexandre* avec *Bonaparte*, afin d'entretenir les espérances de ce dernier, et de lui frayer le chemin de la *Russie*, où son ambition le porterait un jour. Déchirant le traité d'*Erfurth*, c'était en quelque sorte préparer la chute de l'*Empereur des Français*; déjà il était facile de prévoir quels seraient les résultats de cette intrigue ministérielle.

(*Note de Joséphine.*)

(*) Lorsqu'on lui faisait une demande, il écoutait sans témoigner ni humeur ni impatience; il prenait la note qu'il demandait, en disant : « C'est bien, je verrai cela. »

qu'il annonçait avoir l'intention de faire bâtir. Les monumens publics semblaient attirer toute son attention. « Je changerai la face de l'*Europe*, disait-il; je veux que mon siècle surpasse de beaucoup celui de *Louis XIV*. Je ferai sortir, quand je le voudrai, un *Vauban* de mes nouvelles institutions. Je compte quelques élèves de *Mansard*, qui peut-être surpasseront leur maître. Mon génie créateur enfantera des prodiges qui s'exécuteront sous mes yeux. En un mot, mon règne doit offrir des choses surprenantes et plus extraordinaires que tout ce qu'ont fait les plus grands hommes. Je veux effacer leur réputation. » Ta marche est si rapide, lui disais-je, qu'il se pourrait que le temps, qui détruit tout, ne te laissât pas terminer ce que tu nommes si complaisamment le grand œuvre. Ah! me répliquait-il alors avec une sorte de confiance : « Tu le sais, mon amie, je porte sur moi un *hiéroglyphe* mystérieux (48), qui m'empêchera toujours de succomber sous les coups de la perfidie. Je suis invulnérable à la guerre, et ma carrière politique s'étendra dans un long avenir. » C'était ainsi qu'il charmait l'ennui des voyages.

Il se plaisait sans cesse dans ces beaux rêves de l'illusion. Vouloir le contredire, c'était le moyen le plus sûr de s'attirer sa haine. Mais j'étais la première à lui parler, quand il s'agis-

sait de sa gloire, ou du bonheur des peuples; et nous eûmes plus d'un sujet de querelle pendant ce voyage, par rapport au roi *Charles IV*, qui devait habiter *Compiègne* avec la reine, le Prince de la Paix, le roi et la reine d'*Etrurie*. Je fis tant auprès de lui, que j'obtins que ces princes seraient traités avec une magnificence royale (*); car je lui disais, pour l'engager à ne pas se déshonorer aux yeux de l'Europe : « Le monarque espagnol et sa famille n'ont pu perdre leur caractère sacré devant le tribunal des autres souverains. Puisqu'aujourd'hui vous faites partie de cette auguste confédération, vous devez, quoiqu'ils soient soumis à votre puissance, agir avec eux comme avec des princes qui sont dans l'adversité : peut-être un jour seront-ils plus heureux que ne le fut *Jacques II*, roi d'*Angleterre;* ce monarque, malgré tous les efforts de *Louis XIV*, ne put

(*) La *duchesse de Cheoreuse* fut désignée par l'*Empereur* pour remplir la place de dame d'honneur auprès de la *reine d'Espagne*. Elle répondit affirmativement qu'elle n'irait pas à *Compiègne;* que rien au monde ne pourrait la forcer à être la geôlière des *Bourbons*. Elle fut disgraciée sur-le-champ, et exilée dans l'un de ses châteaux qui n'avait ni portes ni fenêtres. *Napoléon* ne lui pardonna point ce qu'il nommait une désobéissance calculée sur les chances de l'avenir.

(*Note de Joséphine.*)

revenir s'asseoir sur son trône. Mais *Ferdinand VII* peut un jour remonter sur le sien, et s'y maintenir en dépit de vous par l'amour de ses peuples. Un abus plus grand de votre autorité peut opérer cette révolution. »

Cet entretien produisit cependant un bon effet sur l'*Empereur;* et, sans convenir précisément que j'avais raison, il envoya des ordres pour que les illustres voyageurs n'eussent point à se plaindre de ses procédés. Il eut l'art de leur faire entendre que cette captivité aurait un terme, et que la même main qui leur avait arraché le sceptre et le diadème, serait peut-être assez généreuse pour les leur rendre un jour; mais que dans ce moment l'exemple du contraire était utile à l'*Europe;* que l'*Espagne* renonçait au rang de puissance; qu'il lui fallait un libérateur; et que c'était lui que le destin avait appelé à opérer cette régénération.

Depuis son retour dans la capitale, il calcula froidement quelles seraient les conséquences de cette entreprise gigantesque, et dont le résultat devint une guerre d'extermination. Il commençait à s'apercevoir que son but était manqué, mais il n'était pas homme à l'avouer. On le surprenait souvent rêveur et mélancolique, rien ne pouvait le distraire; son agitation le trahissait malgré lui; ses courtisans

les plus fidèles n'osaient interroger leur maître; et *Duroc* (*) fut en butte plus d'une fois aux accès de la mauvaise humeur de *Napoléon*. Moi-même j'éprouvais l'explosion des orages; je lui disais avec la sensibilité qui me caractérise : « Tu souffres, *Bonaparte*, et tu n'oses te reposer sur personne. Ton regard est sévère, et m'impose sur-le-champ la loi du silence. » Il venait d'apprendre que le général *Dupont*, qui commandait une division en Espagne, avait inutilement rappelé aux *Français* leurs anciens triomphes, en leur criant sans cesse, *qu'il fallait vaincre ou périr*. « Sept fois, disait-il dans ses rapports, j'ai ordonné la charge à la baïonnette, et toujours inutilement, tant le général espagnol avait habilement profité du terrain pour faire avancer son armée. Enfin, pour sauver les restes des bataillons français, et après avoir pris le conseil du général *Marescot*, je consentis à capituler. » « Joli début, s'écriait *Napoléon* en lisant ces dépêches. Ah! ah! vous vous êtes laissé battre, Messieurs; hé bien, je vous ferai payer de votre liberté l'impossibilité où vous avez été de remporter la victoire (**). »

(*) Le maréchal *Duroc* craignait beaucoup *Napoléon*; mais il l'aimait.

(**) Le grand *Condé*, en sortant de *Vincennes*, dit ce

Dès lors on apprit que l'*Espagne* entière avait pris les armes, que de toutes parts les *Français* se trouvaient repoussés. Rien n'égalait la courageuse résistance des *Espagnols;* tous étaient d'accord contre l'ennemi commun; tous étaient convaincus qu'ils ne devaient pas exposer le sort de leur patrie aux chances des combats réguliers. Mais leurs *guérillas* inquiétaient les troupes françaises dans leur marche, pillaient les convois, n'attaquaient qu'en nombre supérieur; et lors même que la fortune leur était contraire, ils supportaient leurs revers avec une froide résignation.

Bonaparte était vraiment dans une telle agitation, à chaque courrier qui lui apportait ces tristes nouvelles, que j'eus un moment de grandes inquiétudes sur sa santé. Il se relevait la nuit, il marchait à grands pas; et quand la lune réfléchissait sa lumière autour de lui, on le voyait se frapper la tête, comme un homme qui aurait été plongé dans le plus profond désespoir. Vainement, je cherchais à le calmer. « Vous me l'aviez dit, Madame, s'écriait-il avec force, ainsi cela devait être. » Il lançait alors des traits ironiques sur la confiance que je semblais avoir dans les prédictions

---

mot remarquable : « Je suis entré ici innocent, mais j'en sors coupable. »

d'une femme qui faisait courir tout *Paris*. « Je la ferai arrêter, votre demoiselle *Lenormand*, me disait-il sans cesse; je sais ce que c'est que sa prescience; elle vous trouble la tête : de grâce, Madame, je vous en conjure, ne m'en reparlez jamais (49). »

Aussitôt qu'il eût appris que son frère *Joseph* avait été forcé d'abandonner *Madrid*, après la bataille de *Beylen*, il commença à voir qu'il avait fait un faux calcul. Selon lui, il ne pouvait revenir sur ses pas. Il lui fallait maintenant, pour appuyer les droits de son frère, une nouvelle levée de conscrits (50). « Mon honneur et mon devoir, dit-il au sénat français, m'imposent de pousser les affaires d'*Espagne* avec la plus grande activité. D'ailleurs la sécurité future de mes peuples, la prospérité du commerce et la paix maritime, sont également attachées à ces importantes opérations. »

Il ne pouvait cependant oublier tous les tristes présages qui signalèrent l'origine et la marche de cette funeste entreprise. Il eut un moment le projet de mettre la couronne d'*Espagne* sur sa tête, de traiter ces peuples en pays conquis. « Je veux gouverner tous ces royaumes avec un sceptre d'airain. » Il dit; et obtint un *sénatus-consulte* qui mettait à sa disposition *quatre-vingt mille hommes*. Il

pouvait hardiment compter sur le double ayant les préfets à sa disposition; avec cela, il lui était facile de recompléter les corps de la grande armée qui arrivaient de toutes les parties de l'*Allemagne*, et leur faire traverser la *France* sans leur donner un moment de repos. D'ailleurs, d'après son système, le *Léopard*, qui souillait les continens d'*Espagne* et du *Portugal*, devait fuir épouvanté à l'aspect de ses légions. Il voulait conduire leurs aigles triomphantes jusqu'aux colonnes d'*Hercule*: là aussi il avait des outrages à venger.....

« Soldats, disait ce chef belliqueux à ses guerriers, vous avez effacé la réputation des armées modernes; mais avez-vous égalé la gloire des *Romains*, qui, dans la même campagne, triomphèrent sur le *Rhin* et sur l'*Euphrate*, en *Illyrie* et sur le *Tage*? »

Avec ces mots pompeux, avec ces phrases brillantes et sonores, ce général électrisait ses armées, au point que l'on a vu des militaires se précipiter au milieu des plus grands périls, essuyer le feu de la mitraille, avoir leurs habits percés de balles, pour aller occuper un poste dangereux que *Napoléon* avait indiqué.

O pouvoir magique du désir de la gloire! il peut tout sur l'esprit des Français. Il n'est

pas un peuple plus sensible à l'outrage ; mais il n'en est pas un plus généreux après la victoire. Les mots d'*honneur* et de *patrie* sont pour eux des talismans ; ils leur font opérer des merveilles.

Qu'ils durent souffrir, les vétérans de nos victoires brillantes en voyant celles remportées sur l'*Espagne* demeurer sans effet ! Avec de telles armées, *Napoléon* aurait pu vaincre l'univers ; mais le mauvais génie qui commençait à présider à ses actions, lui inspira d'envoyer ses troupes au-delà des *Monts-Pyrénées*. Cependant, il souhaitait qu'aucune autre guerre n'éclatât ; celle-ci lui suffisait à soutenir. Aussi se hâta-t-il de terminer les différens qui existaient encore avec la *Prusse*, cherchant, comme il se plaisait à le répéter à ses favoris, à tromper encore l'empereur *Alexandre*.

En effet, il partit de *Saint-Cloud* avec moi, le 21 septembre 1808, et se dirigea sur *Metz*, où il arriva le 24. Il passa par *Mayence* sans s'y arrêter, et entra dans *Erfurth* le 27. Il monta incontinent à cheval pour aller au-devant de l'empereur de *Russie*, qui, depuis le 25, se trouvait à *Weymar*. Les rois de *Bavière*, de *Wurtemberg*, le prince *Primat* et *Jérôme Bonaparte* se rendirent à *Erfurth*.

Au milieu des conférences les plus sérieuses,

l'*Empereur* ne négligeait rien pour en dissimuler le véritable dessein; au contraire, les journaux de ce temps affectèrent de supposer une autre direction à ces importantes assemblées. Des fêtes marquantes les signalèrent; les comédiens français jouèrent avec le talent qui les distingue, les chefs-d'œuvre de *Racine* et de *Voltaire* (51). Décorée du titre d'*Impératrice*, je recevais les souverains : tout semblait alors favoriser l'ambition insatiable de mon époux.

Déjà l'empereur de *Russie*, se rendant en quelque sorte au désir que *Napoléon* manifestait de conclure la paix avec l'*Europe*, l'un et l'autre avaient adressé la lettre suivante au roi d'*Angleterre*, pour accomplir ce généreux dessein :

« Mon frère, les événemens de la guerre nous ont réunis à *Erfurth*. Notre première pensée est de nous rendre aux vœux et aux besoins de tous les peuples, et de chercher, par une prompte pacification avec Votre Majesté, le remède le plus efficace aux malheurs sans nombre qui pèsent sur toutes les nations. Nous en faisons connaître notre sincère désir à Votre Majesté, par cette présente lettre; la guerre longue et sanglante, qui a déchiré le continent, est terminée, sans qu'elle puisse se renouveler. »

Mais ces vaines déclamations ne laissèrent aucune trace dans l'esprit du cabinet *britannique*. Il ne voulait point reconnaître les changemens opérés en *Espagne*. Le but principal du voyage de *Napoléon* à *Erfurth*, était d'y rencontrer la certitude que l'empereur de *Russie* ne songerait en aucune manière à renverser ses projets.

Peu de temps après, *Bonaparte* apprit que le Saint-Père refusait de compter son frère *Joseph* au rang des souverains de l'*Europe*. Il me dit confidentiellement : « Je saurai l'en punir, et je vais joindre une partie des provinces de l'Eglise à mon royaume d'*Italie*. »

Sa politique lui offrit bientôt les moyens de faire en sorte qu'on lui envoyât à Paris plusieurs députés des habitans de la *Lombardie*, pour le remercier de les avoir réunis à la grande famille.

Il paraîtrait cependant qu'il n'avait pas renoncé entièrement à ses premiers desseins sur l'*Espagne*; il croyait au contraire que s'il marchait à la tête de son armée victorieuse, il irait planter ses aigles triomphantes sur les citadelles de *Lisbonne*, et qu'alors sa monarchie deviendrait universelle : il pensait que les *Espagnols*, remplis des idées nouvelles qui dominaient en *France*, étaient sur le point d'arborer les enseignes révolutionnaires. *Napo-*

Léon s'imaginait pouvoir impunément proclamer l'égalité entre les citoyens ; la liberté pour tous, et la suppression des charges et des corporations auxquelles se rattachent de nombreux priviléges. « Tu es dans une grande illusion, lui disais-je sans cesse ; tu ne sais point apprécier les *Espagnols*. Je crains bien au contraire que tu ne recueilles d'autres fruits de ta coupable entreprise, que d'avoir rendu à cette nation courageuse son antique énergie et sa haine profonde pour toute domination étrangère. Tu veux décider par toi-même que ces alliés fidèles te conserveront long-temps leur première admiration ! Ah ! les temps sont passés où ils voyaient en toi le régénérateur du grand Empire : tu les as entraînés dans une erreur qu'ils reconnaissent maintenant. Ils ont pu penser, quelques mois, que tu allais déraciner les abus de leur gouvernement, mais tu les as trompés dans leur attente ; leur fierté naturelle en est encore révoltée. Tu verras éclater en *Espagne* une insurrection générale ; tu verras même dans chaque citoyen se lever un zélé défenseur. »

L'amour de la patrie et l'amour de la gloire,
Sur la nature même emportent la victoire.

Napoléon, comme à son ordinaire, couvrit de ridicule mes sinistres augures. « Je n'en partirai pas moins pour commander cette

invincible armée, me dit-il; consens-tu de m'accompagner dans ce périlleux voyage? Si tu éprouves quelques fatigues, du moins tu en seras bien dédommagée par l'enthousiasme dont nous serons à la fois les témoins et les objets. Je veux bien replacer *Joseph* encore une fois sur le trône espagnol; mais, s'il lui arrive d'en redescendre, alors mon devoir sera d'y monter; je me ferai couronner à *Madrid.* »

J'avoue que je ne savais que lui répondre; car les événemens qui se succédaient me semblaient tenir du prodige. Tout ce que je pus obtenir de lui, c'est qu'il partirait sans que je fusse contrainte de l'accompagner. Mon esprit était tellement fatigué des scènes qui se passaient sous mes yeux, que j'avais besoin de quelques instans de repos. L'*Empereur* s'éloigna donc seul; il séjourna plusieurs semaines à *Burgos*, où, quelques jours après, les *Espagnols* furent complètement défaits, au combat de *Sommo-Sierra.* Il traversa ensuite des montagnes escarpées, et arriva devant *Madrid*, le 2 décembre.

Tout semblait devoir lui opposer une barrière insurmontable : la population de cette ville s'était mise en mouvement; elle avait élevé les pavés en monceaux, dans l'intention de les diriger contre les assaillans; les rues

étaient barricadées. Mais *Napoléon* annonça aux ministres, qui vinrent le prier d'épargner *Madrid*, qu'il ne leur accordait que jusqu'au lendemain, six heures du matin, pour lui faire ouvrir les portes de cette capitale, leur déclarant, au surplus, que, si les habitans ne se soumettaient point à cette condition, il ne resterait pas pierre sur pierre dans la ville. Cette menace produisit un grand effet, malgré les représentations des envoyés, qui soutenaient que le peuple était en effervescence, et que ses magistrats auraient peine à arrêter ce torrent. Le vainqueur ne voulut entendre aucune proposition; et ses dernières paroles portèrent l'épouvante au fond des cœurs. Le 4 décembre, il fit son entrée solennelle dans la ville de *Madrid;* mais, d'après un avis secret, il n'osa point y établir son quartier-général. Il préféra, pour de hautes et puissantes considérations, résider à *Chammartin*, maison de campagne de la duchesse de l'*Infantado :* ce superbe domaine passait à juste titre pour le chef-d'œuvre de la magnificence.

Il crut intimider les *Espagnols*, en leur faisant cette menace, que, s'ils ne répondaient pas à sa confiance, il était entièrement décidé à les traiter en peuples conquis. « D'ailleurs, leur disait-il, je placerai mon frère sur un

autre trône, et j'userai de tous les moyens pour imposer silence aux mécontens. Connaissant les forces que Dieu m'a données, je sais que j'ai la puissance de surmonter les obstacles que les rebelles tenteraient en vain de m'opposer. »

Alors il se persuada que tous les chemins de la fortune lui étaient ouverts, et qu'il n'était rien qu'il ne pût entreprendre impunément; il livra des batailles, sans gagner un pouce de terrain. Mais,

> ..... *Nihil est quod credere de se*
> *Non possit, cùm laudatur, Dis æqua potestas* (*).

Son armée ne pouvait déborder la ligne du *Tage;* il fallait, à l'entendre, qu'elle ne prît aucun repos, afin d'arrêter sans cesse un ennemi toujours vaincu, et qui semblait, comme le *Phénix*, renaître de ses cendres. En un mot, il réunit tous ses efforts pour s'emparer du général *Moore;* mais, voyant qu'ils devenaient infructueux, et qu'il lui était impossible de l'atteindre, il établit son quartier-général à *Valladolid*, où il fit halte un instant.

Ce que j'avais prévu arriva. Je connaissais parfaitement l'esprit de mon époux; je pen-

(*) Le pouvoir suprême croit tout quand on le flatte.

sais avec raison que, s'il rencontrait le moindre obstacle dans ses desseins, il finirait par remettre le sort de l'*Espagne* entre les mains des généraux qui venaient de la conquérir. Une phrase de sa dernière lettre me confirmait dans cette opinion, en me prouvant que je ne tarderais pas à le voir revenir à *Saint-Cloud* (*).

En effet, il ne différa pas long-temps d'abandonner l'armée française. D'ailleurs, les deux frères ne s'entendaient plus; et une scène assez scandaleuse qui eut lieu dans ce moment, lui inspira la pensée de s'éloigner de *Valladolid*. « Messieurs, dit-il à ceux qui possédaient sa confiance, que m'importe que *Joseph* soit roi, ou général? Il ne peut remplir ni l'une ni l'autre de ces deux dignités : il est avare du sang des peuples que je viens de soumettre. Ah! monsieur mon frère, ces peuples généreux ne sont pas encore les vôtres; et je crains bien que vous ne soyez pas aussi heu-

(*) Toutes les fois que *Joséphine* recevait des nouvelles de l'armée, elles lui étaient apportées par un courrier de *Bonaparte*. N'importe l'heure du jour ou de la nuit, elle recevait du courrier lui-même sa dépêche, et s'informait toujours de toutes les personnes qu'elle connaissait; elle disait quelque chose d'obligeant au messager, et lui faisait donner une gratification ou un riche cadeau, selon l'importance du message.

reux que le fut le second petit-fils de *Louis XIV*. A la vérité, ce prince offrait un droit légitime en sa faveur; mais ce n'est pas toujours une raison pour triompher des obstacles qui se présentent. *Philippe V* paya de sa personne, et vous ne payez guère de la vôtre. Voilà, dit-il, dans un moment de violence, ce que c'est qu'un homme doux et modéré. Il est jugé par moi incapable de remplir une place éminente. Cependant, si la guerre civile continue ses ravages dans ce malheureux pays, je n'aurai pas d'autre parti à suivre que d'y établir des colonies. » Tels étaient les raisonnemens de *Napoléon*, le jour même de son retour dans la capitale. Toutefois il semblait éprouver une sorte de honte d'avoir été déçu aussi cruellement dans toutes ses espérances.

On s'aperçut bientôt qu'un changement sensible s'opérait dans sa manière de voir; il devint inquiet, sombre, rêveur (52); les courtisans tremblèrent d'effroi (*).... Je ne cessai de lui donner les plus tendres soins, de lui prodiguer

(*) *Napoléon* parlait peu. Sorti de chez lui, s'il rencontrait quelqu'un à qui il disait un mot ou deux, c'était la preuve d'une estime particulière. Aussi lorsqu'il s'arrêtait à causer l'espace de deux minutes, on en aurait parlé tout le jour, parce que cela était assez rare.

les consolations de l'amitié bienveillante. « O *Bonaparte*, lui dis-je, les rayons de ta gloire ont dû s'obscurcir devant ces fiers *Castillans* que tu as abreuvés d'humiliations ! Toute la *France* croit cependant, d'après des discours mensongers, que les *Espagnes* sont à peu près soumises. Tu as accoutumé tes peuples aux victoires, aux conquêtes des villes et des royaumes. Aujourd'hui, si tu les détrompais, le voile de l'illusion pourrait se déchirer; il est donc indispensable à ta réputation, à ta propre sécurité, de recourir, pour cacher ta défaite, à ces écrivains mercenaires dont la plume, trempée des couleurs de l'adulation, et conduite par une main toujours complaisante, ne peut s'émousser, même en traçant les absurdités les plus grossières, pour satisfaire la curiosité des amateurs crédules. Déjà j'ai fait répandre, dans la capitale, l'heureuse nouvelle que mon époux revenait de l'*Espagne*, victorieux. Je me suis fait violence à moi-même, pour dérober la vérité qui commençait à paraître dans tout son jour. Mais je n'aurais pu voir de sang-froid flétrir les lauriers qui ombrageaient ta tête. »

Je finis par prendre sur moi de ne plus l'entretenir de cette funeste expédition. J'aurais craint de l'affliger, étant depuis longtemps convaincue que je ne pourrais rien ga-

gner sur son esprit. Aussi renonçai-je au dessein de lui faire partager des craintes trop réelles, ayant toujours celle de le fatiguer par l'amertume de mes réflexions.

..... *Ingenium res*
Adversæ nudare solent, celare secundæ (*).

Les dépêches que l'on recevait journellement annonçaient qu'il était de toute impossibilité que *Joseph* pût passer les limites de la capitale de l'*Espagne*. Les généraux gémissaient eux-mêmes des désastres innombrables qu'entraînerait une vive résistance. Tout ce vaste Empire ne présentait plus qu'un immense monceau de ruines. Les femmes, les enfans combattaient au nom de leur Dieu, pour leur roi, et recevaient souvent, avec héroïsme, la mort sur les corps de leurs pères, de leurs époux. Les murmures, les plaintes, le cri de la douleur, ne retentissaient point dans ces champs de carnage ; le seul amour de la patrie électrisait encore les âmes.

On voyait ces fiers *Castillans*, nobles descendans de *Rodrigue*, soutenir d'une main intrépide leurs chers drapeaux, dont les débris attestaient leur courage. Ils s'appuyaient

(*) Tant qu'un homme est heureux, on ne le connaît pas ; c'est dans l'adversité qu'il se montre.

(*Pensées d'Horace.*)

avec orgueil sur ces nombreux faisceaux d'armes presque à demi brisées, qui leur avaient procuré si souvent la victoire. Il semblait, à les voir, qu'ils avaient retrouvé leur force, et leur antique caractère, pour redire dans leurs derniers momens ces beaux vers de Corneille :

Mourir pour son pays n'est pas un triste sort :
C'est s'immortaliser par une belle mort.

CHAPITRE VII.

..... Cédons à la tempête ;
Sous ses coups passagers il faut courber la tête :
Le temps peut tout changer...

VOLTAIRE.

BIENTÔT *Napoléon* fut détourné des affaires de *Joseph*, pour s'occuper plus sérieusement des siennes. Il venait d'apprendre que l'*Autriche* prenait en secret ses mesures pour l'attaquer et pour le vaincre; l'*Empereur* des *Français* l'avait réduite à une trop grande humiliation, pour qu'elle ne saisît pas le plus léger prétexte de reprendre les armes. Elle s'était refusée officiellement à reconnaître son frère comme roi d'*Espagne*, ou du moins elle ne voulait le faire que d'une manière conditionnelle. Cette puissance se plaignait de n'avoir point été appelée aux conférences d'*Erfurth*, qui sans doute avaient un autre but que la reconnaissance. Elle protesta donc contre la ruine de la confédération *germanique*, qui avait été détruite après avoir été reconnue et conservée solennellement par le traité de *Presbourg*.

Mon époux eut cependant le soin de dissimuler aux *Français* qu'une nouvelle campagne était sur le point de s'ouvrir; au contraire, la capitale ne présenta jamais une plus grande magnificence : le souverain rassemblait tous les hommes revêtus des plus éminentes dignités sous la monarchie. C'était pour ainsi dire la première épreuve qu'il fallait subir avant d'arriver aux places de son Empire. Aussi les favoris de *Bellone* voyaient se succéder des fêtes superbes, dans lesquelles on n'oubliait point d'offrir quelques hommages à la beauté.

Indépendamment des dames qui m'accompagnaient, lesquelles réunissaient, pour la plupart, tous les charmes les plus parfaits, il en était beaucoup d'autres, qui chaque jour m'étaient présentées, dont les grâces n'étaient point inférieures à celles du beau sexe qui faisait l'ornement de ma Cour. Enfin le palais des *Tuileries* semblait un palais enchanté (*).

(*) *Joséphine* avait infiniment de goût dans le choix et l'arrangement de tout ce qui composait sa toilette, dont elle s'occupait beaucoup. Sa tenue était décente et gracieuse; la mise du matin, toujours très-fraîche, mais simple, lui séyait mieux que la grande parure, qui nuisait à ses grâces naturelles, quoiqu'elle portât très-bien l'habit de cour. C'était elle qui faisait toutes les commandes, tant pour les robes et les chapeaux que pour le linge de corps; tous les six mois, elle se rendait à la garde-robe d'atour,

Napoléon n'avait pas une politesse bien recherchée; mais il ne sortait jamais des limites de l'usage, tracées par les bienséances. Il se livra pendant le cours de son règne à quelques inclinations passagères, dont j'obtins malgré moi la preuve certaine. J'avais quelque peine à penser qu'une autre femme pût posséder ce cœur dans lequel je prétendais régner tout entière. Cependant sa Cour, sans être précisément l'école de la morale, présentait cette décence, ces manières distinguées, ce bon ton qui pouvait la faire comparer à celle de *Louis XIV*. L'étiquette y était observée; mais dans l'intérieur, il régnait une douce liberté qui, en rapprochant de nous ceux qui avaient contribué aux grands actes du gouvernement de mon époux, leur laissait entrevoir d'une manière adroite et délicate, que désormais il existait un immense intervalle entre l'*Empereur* des *Français* et le général *Bonaparte*. J'avais grand soin, dans mon intimité, de me dédommager envers eux de cette ennuyeuse contrainte, à laquelle je me voyais condamnée dans les jours de grande représentation (53).

---

faisait la réforme des objets qu'elle ne voulait plus mettre, et en formait des lots pour chacune de ses femmes à qui elle les distribuait nominativement.

Au moment où les esprits commençaient à jouir d'un certain calme, où mon époux semblait même affecter de répéter chaque jour : « Je suis loin de nourrir aucune idée ambitieuse », les grandes puissances avaient conçu de l'ombrage contre un homme dont les nouvelles conquêtes ne tendaient qu'à détruire l'équilibre établi par les traités, et qui ajoutait sans cesse de nouvelles provinces à son Empire. Ainsi donc, pour prévenir d'autres usurpations, le prince *Charles* fut nommé généralissime de l'armée autrichienne. Il commença par déclarer au général français, qui était en *Bavière*, qu'il allait se porter en avant, et qu'il traiterait comme ennemies toutes les troupes qui lui feraient résistance. *Napoléon* avait reçu ces dépêches la nuit; et dès le petit jour, il marchait à la tête de son armée. « Tu as assez joué, me dit-il en m'éveillant, le rôle d'*Impératrice;* il faut aujourd'hui redevenir l'épouse d'un *général.* Je pars à l'instant, tu m'accompagneras jusqu'à *Strasbourg.* » Je n'étais nullement préparée à ce voyage, puisque peu de jours auparavant il m'avait refusé la faveur de le suivre dans cette campagne. La plus petite circonstance venait de lui faire prendre une résolution différente (54).

Nous voilà donc sur la route de l'*Alsace*, à courir la poste dès les trois heures du matin.

Mon époux m'avait à peine donné le temps de passer une tunique de nuit, presque toutes mes femmes avaient quitté le château en simple cornette. Aussi, à l'apparition du grand jour, la plupart des officiers qui nous accompagnaient ne purent conserver leur sang-froid, en me voyant dans un si modeste équipage. *Napoléon* était extrême en tout, et ce n'était jamais qu'au moment décisif qu'il prononçait sa dernière volonté. J'étais depuis si longtemps habituée à ce singulier caractère, que je ne m'étonnais plus des contrastes frappans que je ne cessais d'y remarquer. Notre voyage fut très-gai, la rencontre de certains originaux nous ayant fourni plusieurs sujets de distraction (*).

(*) Une des plus belles routes de *France* est celle qui conduit à Strasbourg. On ne peut voir sans étonnement les richesses agricoles des départemens que traversent la Marne et la Meuse : je n'ai pas remarqué depuis Meaux, une seule chaumière, aucun champ négligé. On admire les plus beaux pâturages. La quantité énorme d'engrais qu'amassent les agriculteurs prouve l'abondance et assure la fécondité de ces pays. Aussi les Champenois et les Lorrains sont-ils sains, vigoureux et assez bien vêtus; mais leurs bœufs et leurs vaches ne sont pas d'une belle espèce; les chevaux surtout ont souvent l'air dans la Lorraine, comme le dit plaisamment M. *Cadet de Gassicourt*, de descendre de celui de l'Apocalypse ou du maigre coursier de *Don Quichotte*.

Jusqu'à Saint-Dizier, les vignes de la Champagne offrent

Nous arrivâmes à *Strasbourg*. Mon époux avait un certain pressentiment qu'il reviendrait victorieux. « *Joséphine*, me dit-il en me quittant, *veille sur tout ce qu'elle aime, et mon ange tutélaire ne cessera jamais de faire des vœux pour le bonheur de son époux.* »

Il me connaissait bien, ce mortel à qui son étonnante destinée avait su frayer le chemin pour monter sur l'un des plus beaux trônes de l'univers. Je ne nourrissais pas une pensée, je

---

toutes des ceps très-minces, taillés à six pouces de terre. Depuis cette ville jusqu'à Strasbourg l'aspect des vignes change, les ceps sont forts, s'élèvent en deux branches qui ont la forme d'un V, ou en un seul jet qui serpente jusqu'à deux pieds environ. Le sarment de l'année précédente est recourbé sur lui-même, et chaque pied de vigne a l'air d'un collet à prendre des lièvres.

D'Epernay à Strasbourg il n'y a pas un village, pas une vigne, pas un champ qui n'offre un crucifix. La plupart de ces petits monumens religieux sont en pierre et soigneusement sculptés. Un seul propriétaire, dans un faubourg de Nancy, avait remplacé la Vierge, qui était dans une niche sur sa porte, par un buste de *Napoléon*, avec cette inscription : *A Bonaparte*, sauveur de la république. « De la république ! s'écria-t-il en riant, cette association de mots me paraît bien étrange. » *Joséphine* s'en amusa beaucoup.

Bientôt elle lui fit remarquer, en sortant de la ville, une très-vieille femme prosternée sur les marches d'une chapelle. Elle semblait fondre en larmes. Interrogée sur

ne formais pas un désir, qu'ils ne fussent dirigés vers sa gloire. Si quelques frelons politiques osèrent m'accuser d'être légère dans ma conduite, (55) qu'ils apprennent, ces injustes censeurs, que, parfois, sous le masque d'une amitié sincère, je feignais d'imposer à des hommes puissans; si j'avais jeté sur eux un œil d'indifférence, ils auraient pu environner *Napoléon* de ces périls auxquels la prudence humaine ne peut point échapper.

---

le motif qui la faisait se lamenter ainsi : « Hélas! mes bonnes âmes charitables, leur dit-elle, mon pauvre *Joseph* est tombé ce matin à la conscription. Je viens pourtant régulièrement ici depuis neuf jours faire une neuvaine pour qu'il lui sorte un bon billet, et celui qui lui est échu porte le n° 4.

» Ainsi je perds non seulement mon petit-fils, mais aussi mes prières. Ce n'est pas tout encore, la fille de mon aîné est sur le point d'épouser l'un de nos voisins nommé *Michel*. Mais il va se dédire en voyant le frère tombé au sort : car si on lui achète un remplaçant, adieu la dot de *Julie*. Elle était pourtant de *six cents bons francs*. — En voilà mille, pour y suppléer, lui dit l'*Empereur*, en lui faisant remettre un billet de banque (qu'elle prenait pour un assignat). Il me faut des soldats, et pour y parvenir, j'encourage les mariages.» *Joséphine* se chargea du trousseau; elle l'envoya de Strasbourg; elle y joignit un petit cadeau particulier pour le grand-père; elle avait appris qu'il avait été attaché au service de *Louis XV* : c'en était assez pour stimuler son zèle, et exciter sa bienfaisance. (*Note communiquée.*)

Souvent, de concert avec mon époux, j'entretenais quelques correspondances. Je flattais tous les partis (56); mais j'aimais à rendre justice aux uns et aux autres. Lorsque *Napoléon* croyait avoir à se plaindre de ses militaires qui l'entouraient, je plaidais leur cause avec chaleur. Le contredire, c'était m'ôter les moyens de prendre la défense d'un homme malheureux. « Il ne dépend que de moi, disait-il, de me défaire de cet officier. Je n'ai qu'à prononcer son arrêt. » — Tu as raison, lui répliquais-je; mais ce mot ne convient point à ton caractère noble et généreux (*). — « Et qui peut s'y opposer? » reprenait-il vivement. — Toi-même, *Napoléon*. Ce serait armer contre ta personne une foule de braves qui te sont nécessaires. A la vérité, un grand homme ne doit rien redouter; mais il enlève tous les cœurs quand il pardonne. La première fonction des rois, et la colonne la plus solide de la royauté, c'est la justice. Ainsi peu à peu je m'emparais de son esprit, j'obtenais qu'il n'enverrait aucun

(*) *Joséphine* faisait ainsi le portrait de *Bonaparte*, dans son intérieur: « Il avait une belle âme, un cœur sensible et reconnaissant, des goûts simples, et les qualités de l'homme aimable; il joignait aux sentimens de l'honnête homme une mémoire locale prodigieuse. »

(*Note communiquée.*)

ordre de destitution ou de bannissement. Je faisais prévenir à temps la famille de celui qui avait excité sa vengeance. Souvent j'obtenais une lettre pour l'*Empereur*, dans laquelle on sollicitait la faveur d'une audience ; et, au moyen de quelques excuses, je sauvais l'honneur et la vie aux premiers dignitaires de l'Etat.

Tous les courriers qui se succédaient annonçaient que chaque jour était marqué par un combat. Les princes de la confédération servaient mon époux avec zèle ; ses armées étaient nombreuses ; elles ne pouvaient qu'obtenir des succès. Cependant j'étais loin d'être tranquille. Je savais que le bombardement de *Vienne* venait de commencer. Dix-huit cents obus avaient été lancés dans la ville en moins de quatre heures ; cette capitale paraissait déjà tout en feu. Heureusement pour les citoyens, l'archiduc *Maximilien* en avait le commandement. Il fut touché des calamités qui allaient fondre tout à coup sur les infortunés *Viennois*. Ce prince venait d'apprendre que les *Français* avaient passé une des rives du *Danube ;* dès lors il redoutait d'être coupé dans sa retraite, et chargea le général *Oreilly* de capituler et d'évacuer la ville : peu après, celui qui envahit par la pensée tous les sceptres de l'*Europe*, entra dans *Vienne* comme un triomphateur (57).

La position de mon fils alimentait mes in-

quiétudes. Je savais qu'il avait essuyé quelques revers qui l'avaient forcé de rétrograder jusqu'à l'*Adige ;* mais il m'apprit bientôt qu'il avait été assez heureux à son tour pour reprendre l'offensive, et qu'il obtenait continuellement des victoires sur l'archiduc *Jean*, l'un des généraux en chef de l'armée autrichienne.

Cependant il s'en fallait encore de beaucoup que la paix fût prochaine. *Napoléon* venait de passer dans l'île de *In-der-Lobau* (*), pour reconnaître la position de la rive gauche, et établir, en conséquence, son champ de bataille.

L'heure de la gloire est sonnée de nouveau pour les braves, le 21 mai 1809, vers quatre heures de l'après-midi, les *Autrichiens* se montrèrent, m'écrivait mon époux. L'attaque commença aussitôt. Le duc de *Rivoli* défendait *Gros-Asspern ;* le duc de *Montebello* protégeait *Essling* (**). Des deux côtés, on a fait des

(*) L'une des deux que forme le *Danube*, divisé en trois bras, vis-à-vis *Ebersdorf*.

(**) A la bataille d'*Essling*, tout le monde sait que les deux régimens de fusiliers (grenadiers et chasseurs) de la garde impériale avaient fait des prodiges de valeur. Vers la fin de la bataille, sur les cinq heures trois quarts du soir, le *Duc de Montebello* vint à pied au quartier où étaient ces deux régimens : il était suivi d'un de ses aides-de-camp. Voyant les fusiliers retranchés dans un

prodiges de valeur; mais les *Français*, comme à l'ordinaire, demeurèrent les maîtres du champ de bataille.

Le courrier du 22 m'annonçait que les attaques avaient recommencé avec le même acharnement; mais que l'augmentation extraordinaire du *Danube* avait rompu tous les ponts de communication de la rive droite à la petite île, et de celle-ci à l'île de *In-der-Lobau;* que, les munitions étant presque entièrement épuisées, l'armée avait ralenti le feu de la mousqueterie. Les *Autrichiens* s'en étaient aperçus, et avaient redoublé l'activité de leurs mouvemens. Au moment du départ de l'estafette, la mort volait dans les rangs français; déjà beaucoup de généraux avaient péri les armes à la main. Le duc de *Montebello* venait d'avoir la cuisse emportée; l'on désespérait de sa vie.

Je donnai des larmes bien sincères à cet illustre général, compagnon de gloire de *Bonaparte*. Il ne lui dissimula jamais la vérité :

---

fossé, puisque les munitions manquaient, il leur dit avec une tristesse que l'on n'avait jamais remarquée en lui : « Mes amis, vous êtes très-bien ici. » Son aide-de camp lui proposa de monter à cheval : « Non, lui répondit-il; pourquoi faire voir qu'il y a du monde? c'est inutile. » Il retourna sur ses pas; et, dix minutes après, il reçut le coup qui l'enleva à la *France* et à sa famille.

il lui parlait comme un brave militaire, et sa franchise déplaisait quelquefois au nouveau souverain. « Le général *Lannes* est un soldat, me disait souvent l'*Empereur*. » — Oui, reprenais-je ; et il réunit encore, selon moi, des talens qui dénotent l'homme de génie. Le duc *de Montebello* n'est point un orateur ; mais il montre l'exemple ; et le jour où vous aurez perdu cet illustre capitaine, vous verrez le plus beau fleuron de votre couronne se flétrir. Le maréchal *Lannes* (58) a marché à l'immortalité sur les traces des héros que l'on peut surnommer des chevaliers sans peur et sans reproche.

Je connaissais l'épouse de ce grand général. Je lui étais sincèrement attachée ; je partageai sa douleur. Elle se faisait distinguer à la Cour par le rang qu'elle y occupait (*), et par ses qualités personnelles. La duchesse de *Montebello* avait le double mérite d'être *bonne et belle* ; j'étais loin de croire qu'elle pouvait remplir la première place de *France*, auprès de celle qui devait sous peu régner en souveraine sur le cœur de mon époux... Mais ne pressons point trop la marche des événemens, de crainte d'en intervertir l'ordre naturel.

(*) La maréchale *Lannes* (duchesse *de Montebello*) était dame du palais de l'impératrice *Joséphine*.

D'ailleurs, je n'aurai que trop tôt fini d'écrire les belles pages de mon histoire! et ses époques funestes viendront assez vite se retracer sous ma plume!... Je ne craindrai point de dire que l'épouse du maréchal *Lannes* a mérité, par sa conduite à mon égard, de recueillir le tribut de ma reconnaissance. Jusqu'à mon dernier moment, je m'honorerai de la compter au rang de mes amies les plus sincères.

Le bruit se répandit, à cette époque, de la mort des généraux *du Ronel* et *Foulers*. Ces deux officiers distingués avaient été faits prisonniers à la suite de la bataille d'*Essling*. *Napoléon* était furieux contre M. *de Chasteller*, qui avait contribué de tous ses moyens à l'insurrection du *Tyrol*. Il ne voulait point le reconnaître comme général au service de l'*Autriche;* il avait même ordonné, dans un moment d'humeur, de le traduire devant une commission militaire, s'il était fait prisonnier. Mais l'empereur d'*Allemagne* annonça formellement qu'il ferait subir aux officiers français, le même sort que le chef de l'armée française destinait au général-comte *de Chasteller*.

Bientôt *Napoléon* déclara qu'il ferait conduire en *France* les princes de *Colloredo*, de *Metternich*, les comtes de *Pergen* et de *Hardeck*, comme otages. Cependant il finit par

accorder à de puissantes recommandations, que ces illustres personnages ne quitteraient point la capitale. Dès lors toutes ses menaces demeurèrent sans effet.

Je recevais régulièrement de ses nouvelles; ce qui ne m'empêchait pas d'être dans une perpétuelle inquiétude, craignant toujours d'apprendre que le seul homme pour lequel je désirais de vivre ne succombât sous tant d'efforts réunis. L'arme de la trahison est, à la vérité, l'arme de l'homme obscur et criminel, qui possède plutôt le talent d'attaquer dans l'ombre, que celui de se défendre au grand jour. Mais cet homme pouvait se trouver, et l'*Empereur* tomber sous ses coups (59)... Toutefois il est à croire que le *Destin*, qui veille sans cesse sur les mortels, avait, dans sa sagesse, décidé qu'il devrait encore étonner l'univers par la plus mémorable de toutes les victoires. Cette grande action devait lui faire oublier la promesse la plus solennelle, et fournir l'occasion de flétrir son nom par un acte parjure. En gagnant la bataille de *Wagram* (60), l'ambitieux *Napoléon* n'apercevait plus désormais de limites à sa puissance; il pouvait prescrire à la maison d'*Autriche*, toutes les conditions qu'il lui plairait de lui imposer. Une alliance ne lui parut pas impossible avec l'auguste fille des *Césars*. Dès lors, pour y par-

venir, il employa tous les moyens qui pouvaient rendre la paix encore plus difficile. Il voulait en devenir l'arbitre suprême. L'empereur d'*Allemagne* ne pouvait proposer aucun article. C'était à lui seul de les dicter tous. Aussi se promit-il bien de consolider ce grand édifice. D'après son sentiment, il fallait laisser marcher les affaires politiques..... Encore quelque temps, sa boussole recevait une heureuse direction.....

Bonaparte accorde sans peine un armistice à l'empereur *François*, après l'avoir souvent menacé de lui enlever son sceptre, ainsi qu'à tous les princes de sa maison : mais mon époux avait formé des dessins plus hardis. Pour en trouver l'exécution facile, il se proposait d'en faire une des conditions nécessaires de la paix qu'il daignerait accorder à la maison d'*Autriche.*

Cependant, il s'occupa de renverser les fortifications de *Vienne :* une capitale, renfermant une grande population, ne devait, d'après *Bonaparte*, jamais penser à se défendre. Il avait choisi pour sa résidence le château de *Schœnbrunn* (61). C'est là qu'il fut à même d'apprécier les heureuses qualités de la princesse *Marie-Louise*, l'une des nièces de *Marie-Antoinette.* Elle n'avait pu dans ce moment suivre sa famille qui partit en toute hâte pour se

soustraire à la domination du vainqueur. Cette princesse préférait ce séjour à tous les palais de plaisance de l'empereur son père. Une indisposition même assez grave l'empêchait de quitter ses appartemens. Quelle dut être la pensée de l'*archiduchesse*, en voyant l'*Empereur des Français* venir, en quelque sorte, s'asseoir sur le trône héréditaire de ses aïeux! quelle dut être sa surprise, en voyant celui qui naguère menaça deux fois ses illustres parens de leur ravir le diadème! celui qui tout récemment venait encore de porter le fer et la flamme dans sa patrie, et qui se proposait peut-être de s'emparer de sa personne! Mais, non; *Bonaparte* ne parut à ses yeux que comme un homme vraiment extraordinaire. A son aspect, elle augura qu'elle obtiendrait de lui le salut de sa famille; cependant, elle ne crut pas devoir s'abaisser à d'humiliantes supplications. Elle lui dit avec noblesse qu'elle remplirait le vœu de son père, en le recevant à *Schœnbrunn*, de la manière la plus distinguée.

Il paraît que le vainqueur fut très-sensible à ces marques de considération que lui prodigua l'*archiduchesse*. « Elle a bien fait, m'écrivait-il, de se conduire ainsi à mon égard; on gagne tout avec moi, quand on possède l'art de m'apprécier. » Hélas! l'infortunée princesse n'en agissait ainsi que dans l'intention de ren-

dre mon époux moins injuste ; peut-être même craignit-elle la fatale influence d'un souverain victorieux. *Napoléon* se conduisit en vrai *Scipion*, et la fille des *Césars* ne put que s'applaudir de l'hospitalité généreuse qu'elle venait de lui accorder.

Je n'eus pas de peine à concevoir cette noble modération, dont il donna l'exemple dans ce moment : *Bonaparte*, peut-être mieux qu'un autre, savait respecter la vertu. Elle produisait sur lui une telle impression, que je l'ai vu souvent ménager ses paroles, dissimuler adroitement ses pensées et son caractère, quand il se trouvait en présence d'une mère de famille ou d'une jeune personne, dont le cœur, comme il le disait, avait une teinte virginale : alors, ce singulier personnage pouvait enchaîner ses passions, et en imposer aux hommes les plus pervers dont il était sans cesse environné.

CHAPITRE VII.

A vouloir trop voler de victoire en victoire,
Plus d'un ambitieux diminua sa gloire.

DEPUIS que *Napoléon* avait planté ses aigles sur les remparts de *Vienne* (*), ce conquérant ne croyait plus que rien lui pût devenir impossible. Tous les rois et autres princes souverains, ses alliés, qui lui avaient donné tant de témoi-

(*) A la fameuse bataille de *Wagram*, l'archiduc *Charles* dégarnissait son centre pour renforcer ses ailes, afin d'éloigner de *Vienne* l'armée française. Pendant ce temps, la fermentation était extraordinaire dans cette capitale, et jamais la position des étrangers qui y étaient restés ne fut aussi périlleuse. L'aile droite de l'armée autrichienne dépassait de beaucoup l'aile gauche de la nôtre, et la canonnade, se rapprochant de *Vienne*, faisait croire à ses habitans, à qui l'on défendait de monter sur les remparts, que les *Français* étaient battus. On fit courir le bruit qu'il ne s'agissait de rien moins que de faire main-basse sur ceux qui se trouvaient en ville. *Ce fait n'est nullement prouvé.* Quoi qu'il en soit, *Napoléon* ordonna au duc de *Rivoli*, depuis prince d'*Essling*, qui avait été blessé deux jours auparavant, et qui se faisait porter tantôt sur un brancard, tantôt dans sa voiture, de

gnages de leur longue amitié, avaient acquis un nouvel accroissement de territoire.

« Les provinces *Illyriennes* reculeront au-delà de *Venise*, les frontières de mon grand Empire, écrivait-il avec enthousiasme au Sénat français; voisin de l'Empereur de *Constantinople*, je me trouverai à même de suivre les mouvemens du commerce dans la *Méditerranée*, la mer *Adriatique* et le *Levant*. Je protégerai la *Porte*, si la *Porte* se dérobe à la funeste influence de l'*Angleterre* : je saurai la punir, si elle se laisse entraîner par des conseils astucieux et perfides.

---

s'avancer avec une réserve de 40,000 hommes, composée en partie de la jeune garde et de la garde à cheval, et avec 100 pièces d'artillerie. Bientôt cette aile gauche et le centre de l'armée ennemie furent enfoncés; la canonnade finit par s'éloigner, avec elle tomba l'espoir des malveillans de *Vienne*, et les *Français* furent délivrés de leurs insultes et de leurs menaces.

Le lendemain, *Bonaparte* dit à l'un de nos meilleurs généraux, en l'embrassant et le nommant maréchal de l'Empire : « C'est à vous, et à l'artillerie de ma garde que vous commandiez, que je dois principalement le succès de cette journée. » Puis, se tournant du côté du général *Lauriston* : « Faites-moi connaître, ajouta-t-il, les noms des braves qui se sont distingués dans cette grande bataille. — Impossible de les nommer individuellement à Votre Majesté, répondit le général; tous ont également fait leur devoir. »

» J'ai prétendu fournir une nouvelle preuve de mon estime à la nation *Suisse*, en joignant à mes titres celui de son Médiateur, et mettre un terme à toutes les inquiétudes que l'on se plaît à répandre au sein de cette nation fidèle et généreuse.

» La *Hollande*, au milieu de l'*Angleterre* et de la *France*, est également froissée par ces deux grandes puissances. Cependant, elle est le foyer des canots du commerce de mon Empire. Des changemens deviendront indispensables. La sûreté de mes frontières et l'intérêt bien entendu des deux pays l'exigent impérieusement.

» Je ne suis point jaloux de ce que mon allié l'Empereur de *Russie*, a confondu dans ses vastes Etats, la *Finlande*, la *Moldavie*, et la *Valachie*.

» Lorsque je me montrerai de nouveau au-delà des *Pyrénées*, le Léopard épouvanté cherchera l'Océan, pour éviter la honte, la défaite, ou la mort. Le triomphe de mes armes sera le triomphe d'un Génie céleste sur celui de l'Enfer, de la paix sur la guerre, et de la tranquillité sur l'effroyable Discorde : mon amitié et ma protection rendront, je l'espère, le bonheur aux peuples des *Espagnes*. »

Ainsi mon époux croyait fermement qu'il dirigerait toujours le vent de la fortune, et

réglerait constamment le sort des Empires. Voilà comme la plupart des hommes se laissent éblouir par quelques éclairs de prospérité : ils s'endorment au sein d'un bonheur illusoire ; mais presque toujours leur réveil détruit les songes délicieux qui les ont bercés.

Napoléon m'avait dissimulé, avec le plus grand soin, quels étaient ses nouveaux desseins sur les Etats de l'*Eglise*. Il avait usé du même stratagème vis-à-vis du *Saint-Père*, sous le vain prétexte d'obtenir de lui la permission de faire passer son armée au milieu de ses provinces ; il lui avait écrit de *Vienne*, et l'assurait de sa bienveillante amitié. A peine reçut-il la lettre de *Pie VII*, qui lui accordait pour lui et pour les siens sûreté et protection, que déjà les *Français* étaient les maîtres de la Campagne de *Rome*. Ils établirent leur quartier-général dans les faubourgs de la ville des *Scipions*, et mesurèrent d'un œil tranquille l'étendue de l'ancien *Forum*, où ils formèrent un camp d'observation.

L'on pouvait s'imaginer que le Souverain spirituel serait trop heureux d'entrer dans la ligue offensive contre les *Anglais*. « Le successeur de *Saint-Pierre* n'a point d'autre moyen de conserver sa tiare, disait *Napoléon* à ses fidèles conseillers. » Cependant il apprit bientôt la réponse de l'auguste chef de l'Eglise : « Je

ne dois entreprendre la guerre contre aucune nation : mon ministère est un ministère de paix. Dans les ports de mon Empire, tous les peuples civilisés doivent trouver la sûreté, les moyens de vivre, et une protection perpétuelle.»

Bonaparte devait s'attendre à la réponse ; il aurait même été fort embarrassé, si le *Pape* avait adopté ses projets. Il voulait être maître absolu du temporel qui appartenait à l'Eglise. « Je suis héritier de *Pépin*, et, comme tel, je vous envoie un décret rendu de mon camp impérial de *Vienne*, d'où je vous ordonne de vous emparer du domaine donné aux souverains pontifes par la munificence du père de *Charlemagne;* de déclarer sur-le-champ *Rome*, ville impériale et libre ; et j'accorde pour compensation, et de mon plein gré, au vicaire de J. C., pour soutenir purement sa dignité spirituelle, deux millions de rentes qui lui seront alloués pour chaque année. »

« Je le sais, M. le général *M**** (*), continuait *Napoléon* dans une note secrète, je le sais, je vais être en guerre ouverte avec tout le Sacré-Collége. Déjà même vous m'apprenez qu'une bulle d'excommunication pouvait être lancée contre moi, ainsi que contre mes fauteurs et adhérens. Vous êtes du nombre ;

(*) Gouverneur de *Rome*.

mais n'allez pas jouer le rôle des courtisans de *Grégoire V* (*). Quant à moi, je ne serai jamais un fils aussi soumis que *Robert* le pieux : Dieu me garde de ressembler à ce

(*) Le pape *Grégoire V*, dans un grand concile tenu à *Rome*, excommunia *Robert*, trente-sixième roi de *France*, ainsi que les évêques qui avaient été d'avis qu'il épousât *Berthe*, sa cousine issue de germain, sœur de *Raoul* le fainéant, roi de *Bourgogne*, et dont il avait tenu un des enfans sur les fonts de baptême. Il lui fut enjoint de quitter cette femme qu'il adorait, et de consentir à voir casser son mariage, sans y apporter la moindre opposition; le menaçant que, dans le cas où il ne s'en séparerait pas aussitôt, son royaume serait en interdit.

Ce roi, n'obéissant pas à une sentence qui lui semblait contraire au bien de son Etat, vit cesser tout à coup le service divin. On ôta l'usage des sacremens aux vivans, et l'on refusa la sépulture aux morts. Les peuples, épouvantés par ce terrible coup, déférèrent humblement aux ordres du Pape; tous les domestiques du roi l'abandonnèrent, à la réserve de deux ou trois qui passaient par le feu tout ce qu'il touchait afin de le purifier, et jetaient aux chiens tout ce qu'on desservait devant lui, personne n'osant manger des viandes qu'il avait touchées.

Ces rigueurs, comme le dit *Mézeray*, et non pas un monstrueux accouchement de sa femme, que des faiseurs de miracles disaient avoir engendré un enfant ayant le cou et les pates d'un oison, le contraignirent de se séparer d'avec elle. Rien ne put porter le Pape à lui être favorable; la malheureuse *Berthe* demeura légitimement répudiée, sans quitter pourtant le titre de reine.

saint Roi; cela n'arrangerait pas nos affaires. Vous y êtes, après tout, l'un des premiers intéressés..... »

« Je ne m'effraie pas facilement, disait quelques jours après *Napoléon* à *Berthier*, qu'il venait de nommer prince de *Wagram*. Les foudres célestes feront, ce me semble, en *France* moins de ravages que n'en feraient les foudres terrestres, si je n'avais eu soin d'en garantir mes peuples. Ce n'est point à moi qu'il convient de trembler devant le premier des prêtres : qu'il craigne même de m'irriter; car alors je pourrais prendre une funeste résolution. Qui sait si je n'imiterais pas *Henri VIII*? Comme lui, je me sentirais la force et le courage de me faire déclarer le protecteur d'une nouvelle Eglise, et Dieu sait ce qui en résulterait pour le clergé romain (*). »

(*) *Napoléon* fut cependant très-sensible à la bulle fulminée contre lui par le pape *Pie VII*. En vain voulut-il chercher à le dissimuler, il n'en est pas moins vrai que son dépit se manifesta dans diverses occasions. « C'est peu, disait-il à *Joséphine*, pour *Ali Bonaparte* (allusion au nom qu'il portait en *Egypte*) d'être, à l'exemple du grand *Théodose*, chassé de l'Eglise par un nouvel *Ambroise*... Mais les descendans des Ligueurs du 16e siècle pourraient, à l'exemple de leurs pères, circonvenir l'esprit des *Français* du 19e; et, sans être aussi crédules que leurs devanciers, ils n'en sont pas moins superstitieux. Je veux punir avec circonspection, et néanmoins avec sévérité, les par-

Ainsi parlait *Napoléon*, à celui qu'il honorait d'une amitié si particulière. Mais déjà l'ordre secret était donné d'arracher le *Saint-Père* de sa capitale, et de le retenir prisonnier.

Les cardinaux les plus fidèles à *Chiaramonte*, lui furent enlevés, à mesure que d'autres étaient appelés par le gouvernement français pour veiller sur sa personne. On plongeait de nouveau ses amis dans les prisons, et le fameux donjon de Vincennes en recueillit plusieurs. *Pie VII* ne demandait, pour unique grâce,

---

tisans du *Saint-Siége*. Je hais les propagateurs des doctrines nouvelles : ils me semblent toujours disposés à troubler la tranquillité des Etats qui ont le malheur de les recéler dans leur sein. »

D'après les ordres exprès de *Napoléon*, les recherches les plus sévères, et même les plus minutieuses, eurent lieu dans tous les départemens ; jusqu'aux moindres hameaux, rien ne fut épargné. Il est inconcevable le nombre de personnes qui furent arrêtées par suite de cette mesure extraordinaire (*de crainte*). Le moindre exemplaire de la bulle, que l'on trouvait, était aussitôt lacéré qu'il était saisi. *Napoléon* affectait une sorte de sécurité, tandis qu'en secret, il ressemblait au plus faible des humains. « Tu es maudit de *Dieu*, lui disait *Joséphine* en riant; mais je prie pour toi. Tu sais qu'à *Milan* j'ai presque opéré des miracles. » (En effet, sa présence dans la cathédrale de cette ville avait rendu au culte catholique toute sa pompe, et au clergé romain toutes à dignité. *) *Napoléon*

* Mme *Bonaparte* avait fait cadeau à cette métropole de vases très-précieux et d'ornemens d'une grande magnificence.

que de veiller sur son troupeau. On lui refusait tout moyen de s'entretenir avec les personnes qui lui étaient dévouées. Enfin on licencia sa maison militaire, et l'on fit le siége du *Vatican*. On s'y introduisit dans le milieu de la nuit par-dessus les murailles du palais, dont on escalada les fenêtres, et l'on était décidé à envahir le dernier asile du souverain, si lui-même ne se fût hâté de revêtir ses habits pontificaux, et de venir se livrer entre les mains de ses persécuteurs (*).

...Grand Dieu! veux-tu punir le vice...
Montre-lui la vertu; qu'il la voie, et frémisse!...

---

secouait la tête d'un signe négatif, à la première partie de son discours; pour la seconde, il avouait qu'elle accusait la vérité. « Cependant, reprenait l'*Impératrice*, garde-toi, ô mon ami, de persécuter la religion de tes pères. J'en conviens, ton pouvoir est immense. Qui sait même, à l'exemple du souverain autocrate de toutes les *Russies*, tu pourrais devenir le chef visible d'une Eglise universelle? Crois-moi, respecte les anciens usages; fais honorer la Divinité par tes peuples, si tu veux à ton tour que tes peuples t'honorent. Protége son vicaire sur la terre, si tu cherches à concilier tous les partis. Ne donne aucune arme contre toi, si tu veux imposer aux *Français*, et te les rendre favorables. » C'était ainsi que cette femme admirable et vraiment religieuse cherchait, par des manières adroites, et sans blesser son orgueil, à le ramener aux sentimens les plus nobles et les plus sublimes; mais elle ne réussissait pas toujours.

(*) Plusieurs personnes qui assistèrent à cet enlèvement

Des voitures avaient été préparées à l'avance ; on fit monter le vénérable vieillard dans l'une d'elles, fermée avec le plus grand soin. A peine sorti de *Rome*, on courut en poste sans considération pour le grand âge du *Saint-Père*, qu'une telle manière de voyager incommodait infiniment. On cachait dans toute la route que c'était le martyr de la politique, dans la crainte de soulever les peuples, qui n'auraient pu voir sans une profonde indignation violer d'une manière si outrageante toutes les lois divines et humaines.

Ce fut à *Savonne* que le chef de l'Eglise fut retenu prisonnier. Et bientôt, par un de ces nombreux caprices qui lui étaient si familiers, *Napoléon* ordonna qu'il fût conduit à *Fontainebleau*.

J'étais restée tantôt à *Mayence*, tantôt aux eaux de *Plombières* (62), pendant une très-grande partie de cette campagne. Je jouissais du plaisir d'avoir à mes côtés une fille chérie et

---

du *Pape*, m'ont assuré qu'elles furent frappées d'un mouvement difficile à décrire, en voyant la douceur, la résignation plus qu'angélique, et la profonde abnégation du *Saint-Père*. Il disait à ces cohortes, à l'exemple de *Jésus-Christ* : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Faites de moi ce qu'il vous plaira. » La plupart versèrent des larmes, mais n'en exécutèrent pas moins leurs ordres avec sévérité.

(*Note de Joséphine.*)

ma nièce de *Beauharnais* (*). Elle avait épousé le prince héréditaire de *Bade*. L'aimable *Stéphanie* n'était point heureuse de sa grandeur, et les deux alliées se racontaient mutuellement leurs peines de la manière la plus touchante. Je cherchais à les tranquilliser l'une et l'autre; je cherchais à leur montrer que la main des destins leur préparait des scènes plus tranquilles dans un riant avenir. Nos entretiens à ce sujet s'étaient renouvelés plusieurs fois, lorsqu'un soir, éprouvant quelque malaise, je fis ouvrir les fenêtres de ma chambre, afin de goûter la fraîcheur d'un vent léger qui s'élevait doucement en annonçant le retour paisible de l'astre des nuits. Je l'avoue, mon imagination, comme celle de toutes les femmes, est parfois romanesque; d'un rien

(*) Elle était fille de M. le sénateur de *Beauharnais*, ambassadeur d'*Espagne*. Il émigra dans la révolution, et le vicomte, son frère, trouva moyen de conserver une partie de ses biens. Pour lui, il ne possédait qu'une modeste fortune, tandis que son aîné jouissait de 40,000 livres de rente; mais M^me^ *Renaudin*, tante de *Joséphine*, avait donné en mariage à sa nièce 150,000 liv.; en outre, elle lui faisait annuellement les cadeaux les plus précieux; de sorte qu'une grande aisance régnait toujours dans cette famille. M. de *Beauharnais* avait une terre près d'Orléans, que le prince *Eugène* abandonna à son oncle tout le temps de son exil; M^me^ *Bonaparte* prit le plus grand soin de *Stéphanie*, et la fit élever avec sa cousine.

elle est frappée, un rien lui fait illusion : ce vent frais du soir était pour moi l'image des situations douces et calmes de la vie, lorsque bientôt l'odeur suave de plusieurs orangers d'une terrasse voisine, vint me rappeler l'encens des Cours, le langage parfumé des flatteurs, et me ramena ainsi, par le pouvoir de la pensée, au souvenir des peines que j'avais voulu oublier un moment.

Les rayons de la lune commençaient à pénétrer dans mon appartement, et produisaient çà et là des ombres mouvantes. Un doux frémissement m'avertit que des êtres bien chers veillaient à mes côtés. C'était *Hortense*, c'était *Stéphanie*, que mon état extraordinaire avait alarmées. En voyant celles que j'aimais, je les pressai tour à tour sur mon cœur, et leur dis : *Tristes victimes de l'ambition, peut-être seriez-vous plus heureuses si vos jours s'étaient écoulés paisibles dans l'obscurité.*

L'élévation de ces chers enfans était mon ouvrage, et ma tendresse maternelle abusée m'avait long-temps dépeint leur état sous les couleurs les plus brillantes. Mais enfin mes yeux se dessillèrent, mon âme fut désenchantée, et je vis le mal que j'avais fait en voulant faire le bien! M'abreuvant moi-même des reproches les plus amers, je ne conservai même pas la triste gloire d'être demeurée

inébranlable dans mon premier sentiment; ma fermeté m'abandonna après avoir contribué au malheur d'une fille, d'une nièce que je chérissais (*), et il ne me resta que la peine d'avoir cédé trop facilement aux conseils de mon époux. Hélas! tout se réunissait pour nourrir mon âme de pressentimens d'autant plus cruels, que je ne voyais aucune possibilité d'empêcher le dénoûment affreux qui se préparait pour nous tous.

Cependant la paix venait d'être conclue entre la *France* et l'*Autriche :* le traité fut avantageux à la *Germanie* (**). *Napoléon*, parti

(*) *Stéphanie* de *Beauharnais* n'aimait pas le prince de *Bade*. Dans les commencemens de son mariage, elle faisait coucher une femme au pied de son lit, pour l'empêcher, sous ce vain prétexte, d'entrer dans son appartement. Peu à peu, elle finit par apprécier les heureuses qualités de celui qui devint tout pour elle : et, dans les derniers instans de la vie du prince-régnant, la nièce bien-aimée de *Joséphine* put être comparée à la femme forte dont parle l'Ecriture ; car elle se sacrifia, pour ainsi dire, pour sauver celui qu'elle ne cessera de regretter. Ce modèle des femmes et des mères est livré aujourd'hui à l'étendue de ses devoirs. Oubliant qu'elle était appelée à régner, elle se renferme volontairement dans son intérieur pour s'occuper exclusivement de l'éducation des jeunes princesses ses filles, qui deviendront, comme leur illustre mère, des modèles de grâces et de vertus.

(**) Ce fut à *Schœnbrunn* que les négociations s'ou-

de *Schœnbrunn*, arriva bientôt à *Munich* où j'allai le rejoindre (*). Il ne resta que quelques jours dans cette ville, et alla rendre visite, en passant, au roi de *Wurtemberg*, son fidèle allié; nous arrivâmes le 29 octobre 1809 à *Fontainebleau*, et nous y séjournâmes jusqu'au 14 novembre.

Je m'étais trouvée séparée de l'*Empereur* depuis quelque temps; mais l'Espérance avait

---

vrirent. Leur résultat fut que l'empereur *Napoléon*, pour donner un héritier à la couronne, divorcerait avec l'impératrice *Joséphine*, et qu'il épouserait *Marie-Louise d'Autriche*, fille de l'Empereur avec lequel il traitait de la paix.

Cette fatale nouvelle circula dans toute l'armée, la tristesse était peinte sur tous les visages, chacun en son particulier savait ce qu'il perdait, sans savoir ce qu'il retrouvait. Au bout de trois mois, l'*Empereur* rentra à *Paris*, au lieu d'aller en *Hollande*, comme il se l'était promis, pour y donner des ordres pour le rétablissement des murs qui furent détruits par les *Anglais* pendant la guerre que les *Français* eurent en *Allemagne*.

(*) C'est en suivant *Joséphine* dans ses voyages, que l'on peut juger à quel point elle portait la bonté pour tous ceux qui composaient sa suite. Il faut observer que l'on n'était prévenu des voyages que vingt-quatre heures avant le départ, ce qui souvent ne laissait pas le temps aux fourriers de préparer les logemens, lesquels étaient toujours déterminés par *Napoléon*, qui ne s'occupait pas de prendre des renseignemens sur le local; qu'il fût agréable ou non, il fallait séjourner selon l'ordre.

essuyé mes larmes, et son regard angélique me rassurait depuis que j'avais entretenu confidentiellement mon époux.

J'avais les plus grands droits de l'accuser d'indifférence; aussi lui dis-je : *Bonaparte, dans quelques années la fortune t'attendra pour te faire payer ici bien cher quelques instans de bonheur.....* (*)

« Cruel ami ! cruel homme, lui disais-je souvent ! tant d'oubli, tant d'injustices, ne sont pas croyables (**)! Ecoute : Lorsque le cœur est mort à toute espèce d'illusion, qu'il n'y a plus d'espoir pour lui, que lui reste-t-il? De quel sentiment pourrais-je faire entendre l'expression? « Mon sort n'est-il pas fixé? Oh ! oui, tout sera peut-être bientôt fini pour *Joséphine*.

(*) Ce passage doit avoir été retouché par l'*Impératrice*. Il paraîtrait qu'en avril 1814, elle a relu en entier son manuscrit, et y a fait des ratures et des changemens en divers endroits.

(**) *Joséphine* avait vu cesser pendant quelques instans sa correspondance particulière (depuis la bataille de *Wagram*). Il paraît que c'était à l'aide de quelques hiéroglyphes qu'ils communiquaient entre eux. Déjà plusieurs courriers s'étaient succédé, et lui avaient apporté des dépêches officielles; mais nul billet de la main de *Bonaparte* ne s'était trouvé dans l'intérieur des paquets. Elle en conçut un tel chagrin que pendant plusieurs jours sa santé, ordinairement si bonne, s'en trouva visiblement altérée.

En effet, c'est à *Fontainebleau* que je me doutai pour la première fois que mon époux serait capable de trahir les promesses les plus sacrées (*). A cette époque, il m'avait blessée jusqu'à l'outrage, et il était resté en apparence impassible..... Un seul regard de tendresse m'eût calmée, lorsque j'étais dans les convulsions du désespoir. Loin de s'attendrir, il était resté immobile, affectant le sourire de la pitié. « *Bonaparte*, lui dis-je avec amertume, c'est ainsi que vous m'avez réduite à pleurer sur mon sort, et sur le vôtre, et à dévorer mes larmes. Mais vous avez tellement comprimé mon âme et déraciné ma dernière espérance, que je ne pourrai plus peut-être..... que vous plaindre, et gémir encore sur votre avenir. Le mien me troublerait peu, si je n'y tenais pas par un devoir qui rive encore mes fers... .. »

La réunion de presque tous les Rois de l'*Europe* vint bientôt illustrer la Cour de *France*. Les fêtes de la paix furent très-brillantes. Cependant, la majorité des *Français* ne crut point qu'elle serait durable; tout le

(*) Ce fut un dimanche à la rentrée de la messe que le ministre de la police, *Fouché*, ayant emmené *Joséphine* dans l'embrasure d'une fenêtre du château de *Fontainebleau*, lui avait donné la première atteinte du divorce, qui n'eut lieu que deux ans après.

monde connaissait l'esprit turbulent de l'*Empereur*. Les gens sages qui lisaient dans la destinée ne demandaient que la prolongation des jours paisibles; mais, comme la plupart des généraux ne s'enrichissaient que des dépouilles des nations, ces hommes ambitieux avaient persuadé à leur maître suprême, sous de vains prétextes, de rompre les traités solennels qui attachaient tous les peuples entre eux. Ils oublièrent que les traités doivent être une digue qui, dans tous les temps, puisse être opposée avec fruit au torrent destructeur de la guerre qui veut tout envahir.

Depuis le 30 juin 1808, jour où le respectable M. de *Belloi*, archevêque de Paris, avait payé à la nature le dernier tribut commun à tous les hommes (*), *Napoléon* avait nommé le cardinal *Fesch*, son oncle, pour remplir le siége vacant. Le frère de M^me^ *Letitia* n'accepta pas sa nomination. Son neveu lui en témoigna

(*) Pendant sa dernière maladie, S. Em. le cardinal de *Belloi* avait prié qu'on l'enterrât dans une chapelle de la cathédrale de *Paris*, et non au *Panthéon*, comme les sénateurs et les généraux. On envoya, aussitôt après la mort de ce vertueux prélat, à *Bayonne*, où l'*Empereur* se trouvait avec les princes de la maison d'*Espagne*, pour lui en demander la permission. Cet homme, si absolu, respecta les dernières volontés du cardinal, qui fut, suivant ses désirs, inhumé dans l'église de *Notre-Dame*.

beaucoup de surprise. Le cardinal crut devoir persister dans son refus, et lui dit hardiment qu'il aimait mieux être archevêque de *Lyon*, institué par le *Pape*, que d'être archevêque de *Paris* sans en avoir les bulles. Mon époux, forcé de céder, n'en reparla plus; et, au grand étonnement des divers partis, le célèbre cardinal *Maury* (*) fut appelé au siége de la métropole de l'Empire.

(*) L'Europe entière a retenti du nom du célèbre abbé commandataire, *seigneur suzerain de huit cents fermes.* Nommé député à l'Assemblée constituante, il soutint dignement à la tribune l'honneur du corps qu'il représentait. Il fronda les opinions populaires du fameux *Mirabeau*, et lutta souvent de goût, de savoir et d'éloquence avec ce protecteur du tiers. Forcé par les circonstances les plus impérieuses de quitter la *France*, où sa vie était menacée, il se retira à *Rome*, où *Mesdames*, tantes de *Louis XVI*, l'accueillirent avec bienveillance et distinction. Cet homme, que ses talens et ses protections avaient mis au jour, devint tour à tour membre du sacré collége et archevêque de *Montefiascone*. L'invasion des Etats *romains* par les *Français* le contraignit à se choisir une nouvelle patrie. Le cardinal *Maury* fut victime un moment de la persécution dirigée contre le chef de l'Eglise. Devenu en quelque sorte plus tranquille par la protection que lui accorda *Jérôme Bonaparte*, qui le nomma son aumônier, il reparut en scène, et oublia bientôt qu'il devait tout à la famille des Bourbons. Attaché à de nouveaux maîtres, se fit un devoir de prodiguer l'encens aux *Césars* qui

Les affaires de l'Eglise se trouvaient dans cette triste situation, quand *Napoléon*, l'ambitieux *Napoléon*, se résolut enfin d'exécuter

---

l'admettaient auprès de leurs personnes. *Bonaparte* disait assez souvent, en parlant du cardinal *Maury* : « L'un et l'autre nous avons gagné à la grande loterie de la révolution; l'un gouverne au temporel et l'autre au spirituel. L'abbé, à l'imitation de *Sixte-Quint*, aspire à la *tiare*, il ne l'aura jamais par mon consentement; à cet effet, je veux le mettre mal en cour de *Rome* : à la vérité la puissance papale n'est plus qu'une vaine chimère; mais ses dogmes sacrés lui survivront, et l'abbé *Maury* nommé à *l'archevêché* de *Paris* par moi et de par moi, m'aidera à supporter le redoutable poids d'une excommunication qui m'assomme et qui frappe indistinctement sur tous deux. » Ainsi parlait *Bonaparte* au milieu d'un clergé nombreux, qui loin d'oser le contredire en rien, continuait à l'encenser avec tous les parfums de la plus basse flatterie.

Joséphine n'aimait point l'abbé *Maury*, elle lui supposait une ambition *jésuitique*; elle le plaisanta un certain jour très-agréablement sur son heureuse étoile. Ce jour-là même ce prélat prêcha la Passion dans *Notre-Dame*, devant un auditoire aussi nombreux qu'il était distingué; une dame d'un très-haut parage s'avisa, pour mieux entendre l'orateur chrétien, de monter dans la chaire de la vérité, et de s'asseoir à ses côtés. Tous les spectateurs scandalisés firent *chorus* à la fois. Cette étrangère, qui se croyait en *Italie*, ou même en *Allemagne* (où rien n'est plus commun), fut forcée de se retirer. *L'archevêque* se troubla; il eut recours à ses cahiers pour finir son sermon. On s'aperçut dès lors que le successeur de M. de *Belloi*

le coup d'Etat le plus incroyable, le plus remarquable qui ait été frappé en politique depuis la trop fameuse séparation de *Henri IV* d'avec *Marguerite de Valois :* je veux parler de son divorce (*).

---

n'était plus ce même député renommé par la facilité avec laquelle il improvisait le discours. Aussi fut-il tenu pour certain que du moment qu'il avait obtenu, sans peine, la première dignité de l'Eglise, l'abbé *Maury* n'avait que très-peu de frais à faire pour ramasser les clefs de *Saint-Pierre*, et qu'il se ménageait en attendant pour chanter le *Te Deum!!!...*

(*) « Ce long enchaînement des causes particulières qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence. Dieu tient du plus haut des Cieux les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main. Tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par-là il remue toute l'espèce humaine; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à son ignorance. Il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même; elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piége..... C'est lui (Dieu) qui prépare ces effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin.... Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse, quand il lui plaît, le sens égaré; et celui qui insultait à l'aveuglement des autres tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose pour lui renverser le sens que de longues prospérités. »

(*F. A. Chateaubriand.*)

CHAPITRE VIII.

Dans la profondeur des nuages,
J'entends la foudre au loin gémir;
Le ciel, par la voix des orages,
De mon destin vient m'avertir.
Marie Stuart.

Les dangers, les fatigues de la guerre n'avaient point distrait Napoléon du dessein de renoncer à moi. Il laissait tranquillement s'enfuir les jours et les heures qu'il passait auprès de son amie. Mais bientôt l'heureux Empereur va voir s'il est toujours ce même *Bonaparte*, pour qui la fortune a fait tant de prodiges! il se croit à l'apogée de sa gloire; il peut désormais défier l'Univers. Cependant, un rêve ambitieux vint de nouveau l'arracher à sa profonde sécurité.....

Il était six heures du matin; la reine des ombres guidait son char vers d'autres hémisphères; l'aube du jour commençait à blanchir le toit des maisons; les réverbères suspendus dans les cours du Carrousel, ne jetaient plus qu'une lueur pâle et languissante. L'*Empereur*

s'était retiré dans son cabinet avec *T**** et *M****, lorsqu'il crut entendre quelque bruit dans une pièce qui conduisait à mon appartement. Il veut voir ce que ce peut être ; rien ne s'offre d'abord à ses regards ; mais bientôt après il reçoit ma visite. « Pardonnez-moi, *Bonaparte*, lui dis-je, jugez quel coup terrible pour une âme aussi sensible que la mienne ! je crains d'offenser votre délicatesse, et pourtant mon inquiétude l'emporte. Croyez que je vous suis dévouée à jamais, croyez que je donnerais mon sang pour vous voir constamment heureux. Hélas ! un triste pressentiment m'assure que le bonheur n'est plus fait pour nous deux. Daignez vous souvenir au moins, qu'il est encore une femme qui n'existe que pour vous, qui vous adore dans le fond de son âme, tout injuste que vous êtes à son égard, qui sera toujours prête à exécuter jusqu'à vos moindres volontés, et qui vous prouvera son attachement aux dépens même de sa vie !.... » Je me dispose à m'éloigner sur-le-champ. Mon époux, livré à ses réflexions, manifeste une feinte douleur. Quels combats se livrent en lui !.... « Malheur à toi, homme infortuné, malheur à toi ; tu cours à ta perte !... m'écriai-je douloureusement. Oui, je te reverrai, homme ingrat et trop cher à mon cœur ; oui, malgré l'avenir que tu me pré-

pares, je pourrai quelque jour te soutenir par mes sages conseils. »

— Arrête, *Joséphine*, me cria-t-il, et plains ton époux. Je regrette d'imiter dans cette occasion le vainqueur de la Ligue ; mais je me dois à mes peuples, j'appartiens tout entier à la gloire : je l'avoue, il m'en coûte extrêmement de me séparer de toi ; mais ma puissance est devenue si colossale, que je dois l'asseoir sur des bases dont la solidité soit en harmonie avec le poids qu'elles ont à soutenir. Il faut un héritier à l'*Empereur Napoléon*, et le sang des Rois doit désormais s'enorgueillir de s'allier avec le mien.

Tels étaient les discours que prononçait l'*Empereur*, le soir même du jour où il me signifia, pour la dernière fois, qu'il était décidé à rompre tous les liens qui l'unissaient à moi (*).

Tu veux t'illustrer encore, lui dis-je, par une alliance auguste avec un grand prince. C'est alors que l'on verra la jalousie, l'envie

(*) L'*Empereur* dînait toujours en tête-à-tête avec *Joséphine*. Ce même jour, après avoir pris son café, il lui annonça son divorce. Elle s'évanouit pendant trois heures. *Napoléon* fit appeler M^me^ *d'Alberg*, qui depuis devint dame d'honneur (de l'*Impératrice couronnée*) : il la remit à ses soins, fit appeler sur-le-champ M. *Corvisart*, et se retira chez lui dans un état difficile à concevoir.

et la haine s'armer contre toi; tu t'éleveras chaque jour davantage dans l'espoir d'être enfin à l'abri des dangers; et tout à coup, un nouveau destin, encore caché dans la profondeur des nuages, en sortira pour te renverser dans la poussière.

Je lui révélai alors ce qui m'avait été raconté relativement à son dessein (63). Il me prêta la plus grande attention, et lorsque j'eus fini, il se promena quelques momens en silence; ensuite, la plus vive agitation se peint sur son visage; enfin il s'arrête, et s'informe avec soin quelle était la personne qui m'avait découvert son secret.

« *Bonaparte* (*), lui dis-je, tu apprendras à mieux apprécier le monde; tu connaîtras le danger de demander des avis, si ce n'est à des personnes sages, qui les font dépendre des circonstances, et permettent qu'on les pèse dans une juste balance. »

(*) Quand *Joséphine* parlait de son époux, elle disait toujours : *l'Empereur* a dit, il veut, il ordonne, etc.; très-rarement elle déclinait son nom en public; et dans l'intimité c'était toujours *Bonaparte*. Ordinairement il disait d'elle, où est *l'Impératrice*, je vais chez *ma femme*, mais c'était plus communément *Joséphine* qu'il la nommait en lui parlant. Dans les jours de grand sérieux, il l'appelait *Madame* sans ajouter ni titre ni dénomination.

Il me répond d'un air grave : « Toutes les puissances de l'Europe ramperont bientôt sous ma domination : je vous le répète, je veux avoir des enfans pour la soutenir. La nature ne vous permet pas de satisfaire mon vœu le plus cher; vous avez tort, Madame, et votre cause est perdue. »

Blessée jusqu'au fond du cœur, par cette noire ingratitude, je fus contrainte d'en appeler à l'avenir, pour être défendue et vengée. « Mon ami, lui dis-je encore, quand les hommes ne veulent plus suivre les conseils de l'amitié, c'est une preuve qu'ils sont peu dignes de les entendre; désormais vous devrez à l'infortune la sagesse de l'expérience. »

Notre conversation étant sur le point de se terminer, il feignit de m'arracher à mon erreur, me jura que jamais une autre femme ne deviendrait sa compagne, et qu'il n'avait voulu que m'éprouver.

« Non, non, lui dis-je avec force, la dissimulation à présent est inutile, mes chagrins ne finiront qu'avec ma vie, ton projet t'occupe sérieusement, et certaines circonstances m'ont appris que tu as long-temps combattu contre le désir de me le communiquer. »

A ces mots, il resta pensif, et son visage se nuança des couleurs de la plus sombre tris-

tesse, lorsque j'ajoutai avec le sourire de l'amertume :

« Tu veux entrer dans l'auguste famille d'un des premiers monarques de l'*Europe*. Vainqueur, allié, ou redouté des autres puissances, tu pourras croire alors, et plus que jamais, pouvoir impunément tout entreprendre. Séduit par les apparences, emporté par des désirs illimités, *Napoléon* veut se séparer de *Joséphine ;* l'imprudent verra trop tard qu'il s'endort sur l'abîme d'un volcan; ses fautes feront éclater, un jour, une dangereuse irruption.

» A la vérité, le sang des Rois circule dans les veines de ta future compagne. Tu vas te croire un demi-dieu : orgueilleux mortel, tu voudras, secondé par tes nombreuses phalanges si souvent invincibles, parcourir toutes les contrées de l'Univers ; mais le vent d'*Aquilon* soufflera sur toi, et, comme un atome, tu disparaîtras de la surface de la terre. Cependant, tu prétends enchaîner les peuples et les souverains. Ah! prends garde qu'ils ne se réveillent de leur assoupissement. Ils s'uniront pour te combattre, et n'ayant pu te vaincre, ils te poursuivront jusque sous les murs de ta capitale. C'est là que le désir de la tranquillité de l'*Europe*, et la gloire de tes ennemis

leur dicteront un traité qui, en précipitant ce colosse d'un trône qu'il croyait inébranlable, le banniront par-delà les mers, proscriront même jusqu'à son nom. Voilà, voilà le trait qui perce le plus sensiblement mon cœur! voilà cette blessure profonde dont je ressentirai toujours l'ineffaçable atteinte. »

J'étais au désespoir. Peu à peu, *Bonaparte*, ayant fini par s'attendrir, me jura encore que nulle puissance humaine n'aurait jamais le pouvoir de rompre des liens aussi sacrés; qu'il en faisait le serment devant Dieu et devant les hommes. « Ah! crains d'être parjure, lui dis-je en le quittant, et rappelle-toi bien que *Joséphine*, dans tous les temps, dans tous les lieux, sera toujours ta plus constante amie (64). »

Quelques jours se passèrent ainsi dans les plus tristes appréhensions. Je m'apercevais qu'il semblait me fuir avec un soin particulier, redoutant une nouvelle scène fragique, comme il l'avouait à *Fouché* et à ses plus chers confidens. « J'ai beau, leur disait-il, me tracer un plan de conduite, dont je ne veux pas m'écarter, et prendre des résolutions, lorsque je suis auprès de l'*Impératrice*, je deviens le plus faible des hommes. J'oublie tous mes projets, et je ne me ressouviens plus

que de l'attachement héroïque que cette femme n'a cessé de me témoigner, depuis le jour où nous fûmes unis l'un à l'autre. »

De retour du voyage de *Fontainebleau*, mon époux n'était plus en état de se dissimuler sa véritable situation. Je l'aimais trop réellement pour ne pas frémir à la seule pensée d'une éternelle séparation. Je la voyais prochaine, j'en calculais péniblement les suites. L'idée de la coupable indifférence de cet homme pour qui j'avais tout fait, affectait bien douloureusement un cœur aussi sensible que le mien. Etrangère aux intrigues de la Cour, je ne connaissais pas ce tourment de l'âme, cette inquiète activité de l'esprit qui fait tout entreprendre à ceux qui convoitent les grandes dignités. Hélas ! les larmes de la douleur, et non point celles du repentir, pouvaient seules mouiller ma paupière. Je serai malheureuse, s'il le faut, mais je resterai toujours unie par la pensée, au sort de mon époux. Il est vrai que la trop grande élévation où son orgueil nous a placés, et dans laquelle nous avons beaucoup de peine à nous maintenir, dépose en faveur de cette cruelle maxime : *Que l'ambition doit s'avancer toujours avec la même ardeur.* Ah ! remplie d'un sentiment d'humilité, je prie l'Eternel de

daigner quelquefois jeter sur *Napoléon* un regard de miséricorde (*)!

(*) « Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartiennent la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse; soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leur devoir d'une manière souveraine et digne de lui. »

(*M. de Chateaubriand.*)

CHAPITRE IX.

Du Dieu qui nous créa, la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé près de nous deux êtres bienfaisans,
De la terre à jamais aimables habitans,
Soutiens dans nos travaux, trésors dans l'indigence;
L'un est le doux Sommeil, et l'autre l'Espérance.

VOLTAIRE.

QUELS flots tumultueux de rêves insensés ont battu mes sens pendant le sommeil de ma raison! Comme j'errais de malheurs en malheurs! Je prenais toutes les horreurs du désespoir pour des infortunes imaginaires. Rendue à moi-même et retrouvant ma raison, qu'ai-je gagné à m'éveiller! Hélas! je n'ai fait que changer de maux, et je trouve la vérité plus cruelle encore que le mensonge. Les journées sont trop courtes pour suffire à ma douleur; et la nuit, oui, la nuit la plus noire, au moment même où elle s'enveloppe des ténèbres les plus profondes, est encore moins triste que ma destinée, moins sombre que mon âme.

Telles étaient les réflexions qui m'obsédaient

sans cesse, en voyant renaître chaque matin mes tourmens accoutumés.

Le 11 novembre 1809, nuit tristement mémorable pour moi, mes esprits furent fatigués d'un songe (*), dont je demeurai quelques instans véritablement alarmée. Cependant, mon imagination se reportait toujours avec délices vers les souvenirs les plus agréables. J'allais fréquemment à la *Malmaison*, oublier les *Tuileries* et les courtisans qui s'y pressaient en foule (**).

C'est ici, me disais-je, que je goûtai pour la première fois, les délices d'une vie tran-

---

(*) *Joséphine*, au moment d'être délaissée par *Napoléon*, rêva qu'elle se voyait environnée d'une prodigieuse quantité de serpens qui se replient en tous sens, et l'enlacent de la même manière qu'on nous les représente dans le groupe si célèbre de *Laocoon*. Celui qui entoure son bras gauche et se mord la queue, lui présageait l'immortalité. Peu à peu ces reptiles venimeux se détachent, se glissent et s'emparent de son époux, l'enveloppent, le serrent au point de lui ôter la respiration. Cela semblait annoncer que la mémoire de l'épouse serait recueillie avec intérêt par la postérité, et que l'époux, égaré par les flatteurs qui l'environnaient et le conseillaient, pourrait bien être la victime de son ingratitude.

(*Souvenirs prophétiques*, pag. 501.)

(**) Quelle que soit l'intimité apparente entre deux courtisans, n'y croyez point : plus ils sont l'un et l'autre en faveur, et plus ils se craignent, plus ils se haïssent.

quille et solitaire! C'est dans cette paisible retraite que la main du bonheur me présenta quelquefois sa coupe enchantée!..... C'est là que mon époux apparut comme l'éclair des bords du Nil sur les rives de la Seine. Il vint, pour ainsi dire, m'enlever de l'asile que mon cœur avait choisi, où, pendant son absence, j'errais, suivie de son image, en parcourant chaque matin les annales de la gloire française, sûre d'y trouver le nom de celui qui en fut si souvent le premier comme le plus illustre artisan!..... Douces illusions! me disais-je encore en soupirant; sans avoir la force de rien ajouter de plus.....

Dans d'autres instans, je ne voyais plus devant moi qu'un long enchaînement de maux et de douleurs. Le sentier qu'il faut que je parcoure maintenant, est hérissé de pointes acérées, je ressens leurs atteintes mortelles à chaque pas que j'y fais : il me semble que cette terre est le séjour de mon supplice; tout m'y rappelle mes plus beaux jours; je sens que mon cœur fait un élan pour voler dans d'autres régions. Mon âme, comme retenue malgré elle, dans une prison, fait des efforts pour s'en affranchir. Est-ce un crime de vouloir recouvrer sa liberté, faisais-je observer à M^me^ de *La Rochefoucault*, mon amie, et surtout quand une femme qui a tout fait pour

le bonheur d'un époux, est sur le point d'en être aussi lâchement abandonnée ?..... Dieu est juste, puisqu'il est Dieu ! il m'appelle à lui.... je le vois qui m'ouvre ses bras, et qui m'offre un asile dans son sein..... (*)

Me punira-t-il de ma faiblesse ? M'a-t-il imposé la loi de supporter un fardeau qui m'écrase ? Pourquoi voudrait-il que je vécusse quelques instans de plus ? Ne dois-je pas mourir ? *Joséphine*, délaissée de celui qui était tout pour elle, ne doit plus regretter la vie. La mienne n'est pas plus importante aux yeux du Créateur, que celle de ces atomes organisés, que nous écrasons sous nos pas. Cependant, il est certain qu'il a élevé le genre humain au premier rang de ses créatures ; mais puis-je, sans folie, me croire plus que tant de milliers d'hommes que la guerre vient de moissonner ? Ces victimes de l'ambition des princes étaient-elles

---

(*) Il est très-vraisemblable que *Joséphine* avait le triste pressentiment que sa séparation d'avec son époux leur deviendrait funeste et à l'un et à l'autre. Aussi disait-elle confidentiellement à quelques amis : « *Des causes inconnues le renverseront un jour du trône.* Sa chute sera terrible, et je voudrais pouvoir dire ici avec la fille du désert : Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères ! Mais il n'en sera point ainsi, plusieurs générations s'en ressentiront. »

donc nées pour être exclusivement la proie du canon?..... J'avoue que de douloureux souvenirs venaient alors de s'emparer de moi, en faisant cette dernière réflexion. J'avais beau vouloir emprunter le secours de ma raison, je la voyais se soustraire à mes vœux. J'avais perdu toute mon énergie, le découragement s'était emparé de moi. Ah! plaignez-le, ô vous tous, ses amis! m'écriai-je, par un mouvement de distraction. Gémissez sur le sort déplorable de celui qui, pendant tant d'années, étonna le Monde! de celui dont la prodigieuse réputation et la longue prospérité.....J'en étais là de mes réflexions, lorsque M. de *B**** vint me remettre un billet de l'*Empereur*, qui m'enjoignait de me rendre sur-le-champ au palais.

Rien ne cause plus d'embarras à une femme sensible, que de se voir en présence d'un homme dissimulé, auquel on ne peut communiquer librement le sentiment d'indignation qu'il inspire.....

Je ne pouvais rester plus long-temps plongée dans cette cruelle incertitude; aussi dis-je à ma fille bien-aimée, qui cherchait, mais inutilement, à essuyer mes larmes : « Il faut que je m'explique avec mon époux cette dernière fois; il faut que ce même *Bonaparte* qui m'a honorée de sa confiance, me rende enfin cette

estime, et cet attachement qu'une femme telle que moi ne devait jamais perdre. »

J'invitai le maréchal *Duroc* à prévenir son maître que je lui demandais la faveur d'un entretien secret.

En attendant que je l'obtinsse, je rentrai au salon, où le cercle me parut très-nombreux et très-animé.

J'entretins successivement les maréchaux et les premiers dignitaires de l'Empire (*). Je me fis présenter les épouses de plusieurs officiers de la garde de l'*Empereur;* de même, je fis l'accueil le plus distingué aux préfets des départemens. Je remarquai que le grand chambellan qui se trouvait à mes côtés, avait l'air contraint et distrait. J'en augurai qu'il savait peut-être à l'avance la réception que me gardait *Napoléon.*

On m'avait prévenue que de perfides rapports avaient été faits à mon époux sur le compte du vice-roi d'*Italie*, et que le beau-père, ombrageux, commençait à craindre de rencontrer dans *Eugène* un émule de *Guillaume III.*

(*) Les personnages les plus éminens admiraient *Joséphine;* les ambassadeurs étrangers aimaient à s'entretenir avec elle. Elle mettait beaucoup de grâce dans sa conversation : on ne sortait jamais d'auprès d'elle sans en être enchanté.

Je me présentai cette fois devant mon époux, l'air calme, avec une indignation concentrée, et lui dis :

« Si mon crime à vos yeux est de vous avoir parlé le langage de la vérité, j'ai pris la ferme résolution de me rendre encore plus coupable aujourd'hui. Je vous prouverai, *Bonaparte*, que je suis votre meilleure amie, avec cette énergie qui est l'apanage de votre caractère. Je ne vous reproche point la manière injuste avec laquelle vous me traitez depuis quelque temps ; je vous demande seulement la grâce de me faire connaître les lâches qui se sont permis de distiller sur le prince mon fils, les poisons de la calomnie. Hélas ! il faut qu'ils aient bien peu d'honneur pour oser les répandre dans l'ombre ! Je les défie en votre présence ; mais non, un calomniateur ne pourrait soutenir la présence d'un brave militaire : j'aime à penser que vous serez le premier à me nommer son accusateur. Ah ! sachez mieux apprécier l'âme d'*Eugène*, de ce fils respectueux qui ne perdra jamais le souvenir de vos augustes soins. Tant que le Ciel conservera son existence, il lui sera doux de publier que vous lui tenez lieu de père, et que c'est à votre bienveillance qu'il doit son avancement rapide et son bonheur ; s'il devient l'époux d'une illustre princesse, c'est encore

votre ouvrage. Jouissez donc paisiblement des bienfaits dont vous l'avez comblé. Gardez-vous de supposer jamais que l'ingratitude ait pu remplacer la reconnaissance dans son cœur. Soyez convaincu qu'il partage les sentimens de sa mère ; et croyez bien que l'un et l'autre vous donnent des marques du plus tendre dévouement, en osant vous parler le langage de la vérité. »

Bonaparte m'examinait avec un air impossible à décrire. Sa tête était soutenue par ses deux mains, il semblait toucher aux derniers momens de sa vie.

Après être resté quelque temps sans rien dire, il allait prendre lecture d'une dépêche que venait de lui remettre *R. de S.-J.-d'A****; mais il s'était fait en lui une révolution si soudaine qu'il ne put la cacher. Il promit d'abord par un signe qu'il allait lire cette lettre, aussitôt, par un mouvement aussi rapide que la pensée, il brise le cachet, et se met à la parcourir.

« Je vais donc attendre la réponse? demanda *R. de S.-J.-d'A**** à *Napoléon*.

— Non, lui dit le monarque incertain, mon intention est de la faire moi-même, mais un peu plus tard. » Il achève sa lecture, se lève, et d'un geste il me congédie.

Alors, je ne doutai plus de sa résolution.

Cet écrit me concernait, tout me démontrait alors que les mesures étaient prises pour consommer ma ruine. La famille *Bonaparte* l'avait dès long-temps préparée, et *Murat*, le perfide *Murat*, venait sans cesse y applaudir.....

Hélas! il était temps que je prisse une ferme résolution sur moi-même. *Fouché* venait de me prévenir que ma séparation définitive était arrêtée par le Conseil-d'Etat. Je sus que *Cambacérès* avait proposé d'élever au rang d'*Impératrice* la fille aînée de *Lucien*. Ce mariage ne pouvait remplir les vues ambitieuses de *Napoléon;* il avait dit sur-le-champ à l'*archichancelier :* « Prince, la proposition que vous me faites ne me paraît point admissible ; il me faut une princesse, il ne s'agit que de me la faire connaître. *Alexandre* a une jeune sœur qui me conviendrait parfaitement. Je ne puis cependant me dissimuler qu'à sa cour les femmes ne sont point disposées en ma faveur ; tout me prouve que j'essuierai un refus (*). J'aurais pu former une alliance avec

(*) Il paraît prouvé, d'après les documens les plus certains et les plus authentiques, que les deux impératrices de *Russie* (*douairière* et *régnante*) s'opposèrent formellement aux prétentions ambitieuses de *Napoléon*, et qu'elles refusèrent, au nom de leur famille, toute alliance avec lui. L'on parlait alors de lui donner la grande-duchesse *Catherine* devenue reine de *Wurtemberg ;* mais la princesse

l'*Espagne*, si, au point où nous en sommes, je n'avais à craindre que cela me fût plus nuisible qu'avantageux : ainsi, dirigeons nos recherches d'un autre côté. Le maréchal *Berthier* proposa une alliance avec l'*Allemagne*; le maître suprême semblait goûter assez ce projet. *Fouché* l'en détourna en lui représentant que le choix était aussi dangereux qu'impolitique. « Vous auriez raison, M. le duc, interrompit vivement *Napoléon*, si la personne que je me destine pouvait prendre à mes yeux d'autre titre que celui de mon épouse. J'écoute volontiers les conseils de l'impératrice *Joséphine*, parce qu'elle est ma meilleure amie, et qu'elle a su franchir, comme moi, avec courage, les chemins pénibles qui mènent à la fortune. Maintenant, celle qui doit occuper son rang à ma Cour, aura bien de la peine, je crois, à la rem-

---

Anne, épouse de S. A. R. le prince d'*Orange*, l'eût flatté bien davantage; il n'obtint qu'un refus. Le 9 décembre 1809, l'impératrice *Joséphine* dit confidentiellement à quelques personnes de son intimité : « Le mariage de *Napoléon* est arrêté entre les deux Cours, il se fera. » Sur l'observation qu'on lui fit, que cette union semblait plus qu'impossible : « Alors, reprend-elle, je ne vois que l'*Allemagne* sur laquelle il pourrait jeter les yeux. Mais ce serait donner des armes à la maison d'*Autriche*. Sous la minorité de *Louis XIV*. elle n'a que trop prouvé son adresse à s'en servir. »

placer tout-à-fait dans mon cœur. Elle jouera son rôle, je me réserve le mien. Messieurs, je vais faire demander une *Archiduchesse*. Son père n'est point en mesure de me la refuser; et ses sujets, par cette alliance, seront moins malheureux. *Joséphine*, je me plais à le répéter, est digne de mon attachement et de ma reconnaissance : j'aurais voulu pouvoir payer son dévouement et ses soins en plaçant sur sa tête un double diadème.

» Son fils, modèle de talens et de vertus, était devenu le mien par les actes les plus solennels. *Eugène*, je l'avoue, était digne de me succéder. La *France* et l'*Europe* auraient applaudi à cette adoption. Mais ma politique actuelle exige impérieusement que mes liens avec sa mère soient rompus, et que je m'allie au sang des monarques. Ma volonté n'éprouvera aucun obstacle, je dois conduire à l'autel ma nouvelle compagne, au milieu d'un cortége de rois; et qui sait même si l'année suivante ne verra pas naître un héritier de ma puissance et de mon nom? »

Ainsi raisonnait celui qui allait commencer sans guide une carrière nouvelle. Il va s'agrandir encore; désormais chacun prendra plaisir à le caresser pour le corrompre, et à lui prodiguer des flatteries pour le perdre. Je pouvais donc concevoir de justes inquiétudes sur son

avenir. Le temps avait dû lui apprendre à me regarder comme un juge indulgent et un véritable *Mentor*. Tel était le chimérique espoir que je me plaisais à nourrir, que peut-être mon époux finirait par écouter les inspirations de la sagesse et les conseils de la prudence. Mais non, dans les premiers momens de l'enthousiasme, causé par une prochaine alliance, *Bonaparte* osa me dire, la veille même de notre séparation, qu'il se croyait maintenant conduit par la fortune ; qu'elle était venue placer son autorité entre deux cœurs qu'une mutuelle sympathie attirait l'un vers l'autre ; que cet amour lui avait inspiré la résolution de m'exiler en *Italie ;* qu'il était important pour son repos et pour sa sûreté que jamais mortel ne pénétrât le mystère de sa destinée ; que sans cesse il serait tourmenté par mes réflexions, si je restais en *France ;* qu'il me regretterait sincèrement ; mais qu'il avait juré de sacrifier ce qu'il aurait de plus cher (65). « Ah ! mon amie, continua-t-il, le malheur attaché à ma destinée, si je n'exécute ce serment funeste, a glacé ou détruit toutes les chimères agréables qui bercèrent mon arrivée au trône. Je conçois maintenant les dangers qui m'y attendent. Tu avais bien jugé les erreurs de mon caractère. Dominé par une imagination brûlante, à laquelle je trouve qu'il

est glorieux d'obéir, j'ai consumé ma vie dans des mouvemens continuels qui ne m'ont pas laissé une seule minute pour remplir mes devoirs d'*initié* à la secte des *Egyptiens* (*); avide de renommée, me persuadant que les éloges des hommes conduisaient toujours à l'immortalité celui qui en était l'objet, j'ai tout fait pour acquérir de la gloire. J'ai obtenu de grands succès, j'ai poursuivi sans relâche le fantôme de la félicité, j'ai tout sacrifié à mon ambition; qu'ai-je recueilli de tant d'efforts, de soins et de peines? J'ai eu des envieux, j'ai fait des ingrats, j'ai bouleversé une partie de l'*Europe*, sans saisir le bonheur, encore plus fugitif que moi; j'ai fait bien des conquêtes, mais je n'ai pu faire celle-là; j'ai enrichi mes ministres, mes généraux, sans avoir eu la douceur de trouver un ami véritable; et, trompé par la plupart de ceux qui me doivent leur fortune, et le rang éminent où ils sont parvenus dans le monde, je ne peux même conserver pour ma compagne celle qui m'inspira toujours une tendre passion : il faut en convenir, mon sort est bien malheureux!... »

Je ne comprenais rien au discours que me

(*) *Bonaparte* fut initié au *Grand-Caire* dans ces mystère dont l'Egypte a été le berceau, et dont un petit nombre d'adeptes ont conservé le souvenir. (*D.*)

tenait *Bonaparte;* comment se trouvait-il entraîné par une promesse solennelle de me quitter? Il n'avait pas même, disait-il, la douce consolation qui reste à un cœur sensible; c'était donc inutilement que je sollicitai avec ardeur sa confiance entière. Juger qu'il était malheureux, cela ne m'était pas difficile; qu'il serait la victime de perfides conseils, ma sagacité allait bien jusque-là : mais, à l'égard du motif qui le portait à provoquer son divorce avec moi, c'était un mystère que mes observations les plus attentives ne pouvaient approfondir. « Le temps, lui dis-je, ô *Napoléon*, doit-il s'écouler ainsi, sans apporter aucun changement à ma triste destinée; et votre sceptre d'airain doit-il abattre sans pitié toutes les fleurs de ma vie? »

Mon époux verse des larmes; son désespoir me paraît au moment d'éclater. Mais s'arrachant de mes bras, et craignant de faire connaître son secret, il s'écria tout à coup : « Je fais d'inutiles efforts pour oublier ce que je te dois; j'éprouve un instinct secret dont je ne puis me défendre; mon cœur souffre encore plus que le tien; je voudrais pour beaucoup que tu ne connusses jamais d'autre empire que celui de mes bienfaits. Je sais que j'aurais en retour tes soins, ta tendresse et tes égards » A ces mots, posant la main sur celle qu'il allait sacrifier, il

était dans l'attitude d'une douloureuse résignation; on eût dit qu'il regrettait déjà un ange tutélaire, prêt à s'exiler, par ses ordres, de son palais. Je restai muette, le silence de la douleur parlait pour moi. Un profond soupir s'échappe de son sein, je l'entendais à peine, une nouvelle perplexité, mêlée d'espérance et de plaisir, l'affectait et l'occupait entièrement. Une foule d'incertitudes s'élevèrent alors dans mon âme. Il était possible que j'eusse été victime d'une fatale confidence; mais je ne voulus pas garder le silence plus long-temps. Touchée d'une manière indicible, je m'écriai :

« Eh! qui maintenant osera nous séparer? Pardonnez à ma présomption. Quelle puissance terrestre, tant que je vivrai, tant que je respirerai, tant que j'aurai le moindre sentiment de mon existence, pourra me forcer à abandonner les droits dont je me trouve investie depuis ce moment décisif?....

» Non : nos destinées sont unies d'une manière indissoluble; il faut renoncer à toute temporisation, à tous délais, à tous déguisemens. Pourquoi cette frayeur subite? pourquoi ce regard consterné? pouvez-vous vous repentir d'avoir montré un peu de sensibilité, un peu de compassion?... Oh! *Bonaparte*, mettez un terme à ce mystère sans exemple!

Je suis à vous, à vous jusqu'au dernier souffle de ma vie; à vous, par les engagemens les plus sacrés, bien loin même au-delà de l'existence ! Vous pleurez, *Bonaparte* (*) ! ce n'est pas de douleur; avouez-moi votre situation, ouvrez-moi votre cœur; qu'ici, sur cette terre sacrée, et dorénavant plus heureuse, où vous avez fait luire à mes yeux, pour la première fois, un rayon d'espérance, notre foi, nos vœux soient engagés pour l'éternité.... »

Bonaparte, l'air défait, l'œil hagard, la voix altérée, était couché sur un sofa; il s'y était jeté pour calmer ses esprits, et céder au besoin indispensable du repos.

Je levai les mains au ciel, et dis à mon époux : « Que je ne sois point un sujet de discorde entre vous et votre famille, puisque je n'ai pu remplir le vœu de la nature ! Ah ! que ceux qui veulent me précipiter dans cet abîme, connaissent bien mon âme ! Ah ! qu'ils savent bien que je n'avais d'autre désir que de voir

(*) Cette conversation m'a été rapportée par une personne qui en fut témoin auriculaire. *Joséphine* ajouta encore : « Si l'on vous voyait dans un tel état, que diraient vos courtisans? Vous, surtout, qui prétendez imposer au monde, vous êtes le plus faible des hommes, mon ami ; vous n'avez pas même dans cet instant la volonté de vouloir. Mon courage surpasse le vôtre de beaucoup ; car je sais m'imposer à moi-même. »

régner la paix dans l'intérieur de la *France !...»* Je m'échappai, à ces derniers mots, du cabinet de l'*Empereur*, pour cacher ma pénible émotion. Douce victime de l'inconstance des hommes, dis-je encore, en posant le pied sur le seuil,

Quels amis me plaindront quand vous m'abandonnez ?

Ma douleur était si profonde, que je crus voir éteindre en moi le flambeau de la raison. Celle de mon époux avait un caractère déchirant; car c'était l'expression du remords (*).

(*) L'*Empereur*, cet homme si taciturne, si froid, qui paraissait en tout temps ne pouvoir s'émouvoir de rien, ne savait pas résister aux supplications d'une femme; et c'est le motif qui lui faisait éloigner *avec soin* toutes celles qui avaient à réclamer pour leurs maris, dans des circonstances graves. C'est la seule faiblesse que l'on connut dans son caractère.

CHAPITRE X.

..... Vous saurez quelque jour
Peut-être pour un fils jusqu'où va notre amour;
Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette,
Lorsque de tant de biens qui pouvaient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste...

Andromaque, de Racine.

Il est sur la terre un être que j'aime de toutes les forces de mon âme, et dont l'existence m'est cent fois plus chère que la mienne!... un être pour qui seul je respire au monde! un être auquel je suis unie par un nœud sacré que j'ai béni mille fois! un être enfin que je chéris encore comme aux plus beaux momens de notre union!... — Heureuse d'être auprès de lui, de veiller constamment sur ses destins, je me berçais d'un songe qui avait emprunté pour moi tous les charmes de la plus douce réalité.... Je pensais ne quitter jamais mon époux; il m'était consolant de croire que je mourrais, pour ainsi dire, à ses côtés, et en lui consacrant encore jusqu'à mes derniers sou-

pirs. Mais il a fixé le jour de notre séparation (*)! il a pu arrêter ce jour où je le verrais pour la dernière fois!... et ce jour affreux vient déjà de naître!... Son matin s'est avancé avec la rapidité de l'éclair!... Que dis-je, ce jour cruel qui n'aurait jamais dû luire pour moi, est venu aussi rapidement que se sont éloignés ceux de mon bonheur!... et ceux-là, Dieu sait comme ils se sont éclipsés! Un ingrat ne quitte pas plus vite la main dont il a reçu des bienfaits.

J'ai dit que la contrainte dans laquelle *Bo-*

(*) Ce fut le prince archichancelier (*Cambacérès*) qui fut chargé d'annoncer définitivement le divorce à l'impératrice *Joséphine*. Cette femme affligée lui répondit ce peu de mots : « Puisque je ne puis faire le bonheur de la *France*, je souhaite qu'une autre plus heureuse que moi puisse y parvenir. » *Cambacérès* se retira, et alla rendre compte à l'*Empereur*.

L'*Impératrice*, en recevant ses visites, cachait le chagrin qui la dévorait, et consolait au contraire les personnes qui s'attristaient sur son sort. Après un entretien douloureux avec l'*Empereur*, qui dura plus de trois heures, ces époux se séparèrent; tous deux fondaient en larmes. L'*Impératrice*, dans cette cruelle circonstance, montra un très-grand caractère; elle semblait ranimer celui qui, plus faible encore que ne le fut *Antiochus*, surnommé le *Dieu*, vis-à-vis de la reine *Laodice*, recherchant aussi par orgueil l'appui d'un nouveau *Ptolomée-Philadelphe*, craignait, et avec raison, de s'éloigner non d'une autre *Bérénice*, mais bien d'une épouse, d'un appui généreux... (*Note communiquée.*)

naparte vivait à mon égard, le déterminait à m'éviter avec soin. Je restai seule, absolument seule, pendant quelques heures ; il se fit un grand bruit dans le palais, on allait, on venait, on se parlait d'un air empressé ; enfin j'appris que l'*Empereur* avait envoyé des lettres closes à tous les grands dignitaires de l'Empire, ainsi qu'à ses principaux officiers, et que les membres de la famille impériale étaient invités à se trouver, à l'issue de son dîner, au palais des *Tuileries*. A cette nouvelle, je fis un mouvement d'indignation, puis je me levai, pour me rendre chez mon époux. Ainsi qu'une lumière, prête à s'éteindre, conserve encore pourtant une faible lueur de clarté, je voyais se mourir ma dernière espérance, et je cherchais à en ranimer les derniers rayons, lorsque bientôt, hélas ! mon fils me désabuse.

Il me déclara que *Napoléon* exigeait que ce fût lui qui portât au *Sénat* l'acte qui annonçait la dissolution de mon mariage (66). « Jugez, Madame, me dit le prince, combien je dois souffrir ?... D'un côté, l'entreprise de l'*Empereur*, aussi injuste qu'elle est hardie, va nous plonger dans un abîme d'infortunes ; car en répudiant une épouse qui lui a frayé le chemin du trône, il se prépare peut-être à le perdre un jour pour jamais. D'un autre côté, je ne puis oublier ce que je dois à mon bienfaiteur, à mon

guide, à l'homme qui me servit de père. Ce n'est point le souverain que j'affectionne en lui, c'est l'époux de ma mère, c'est à lui seul que je dois le respect et l'obéissance; et pourtant il faut que je présente aux yeux de l'univers un fils dont la douleur profonde n'est point capable de lui faire oublier sa soumission au monarque qui daigna le protéger. *Eugène*, n'ayant jamais connu l'art du mensonge, n'est point versé dans la tactique du grand monde : il ne sait cacher ni ses pensées, ni ses désirs, ni ses actions; il marche donc dans un chemin pénible, lorsqu'il se trouve placé entre l'alternative cruelle de trahir une promesse solennelle, ou de tromper une mère respectable. Inquiet, incertain, malheureux, *Eugène* ne sait point s'arracher de ce fatal labyrinthe : il prendra le parti de ne point répondre à l'attente de son *Mentor;* et, par une résolution dont sa position critique peut seule lui inspirer le courage, il devient le défenseur d'une femme opprimée. »

« Rien, lui dis-je, ne doit être comparable à la fermeté d'âme et à la résignation que tu dois déployer au *Sénat* dans cette grande circonstance (67). Mais, après avoir rempli un rigoureux devoir, tu viendras confondre tes larmes avec les miennes, tu viendras répéter sur mon cœur les sentimens d'un attachement

inviolable à celui dont je ne t'ai jamais parlé que comme d'un second père. Qu'il soit heureux, et j'ose prendre ici l'engagement formel que *Napoléon* verra toujours en mon fils l'un de ses capitaines les plus dévoués. »

« Ah! reprend le prince, en laissant échapper quelques pleurs qu'il avait voulu retenir, je sens que mon cœur repousse tous les sentimens que m'avait inspirés le protecteur de mon enfance; je ne le compterai plus au nombre de mes amis, je ne verrai plus en lui que votre persécuteur... »

Pendant quelques instans, le *vice-Roi* paraissait absolument absorbé par le sentiment de sa douleur profonde. Il eut de la peine à se calmer. J'employai mon ascendant sur lui à le contraindre de remplir dignement le rôle qui lui était tracé par *Napoléon;* je lui fis sentir que notre situation future, à l'un et à l'autre, dépendait absolument de sa fermeté dans cette séance mémorable; que cependant j'étais capable de me soumettre aux plus grands sacrifices, pourvu qu'ils fussent utiles au bonheur de la *France.* D'ailleurs, lui dis-je, qui pourra imaginer que *Bonaparte* ait eu la témérité de vous faire approuver une pareille action, lorsque l'*Europe* n'y découvrira qu'un dernier moyen de précipiter sa chute! *Ou mon époux est bien imprévoyant, ou il est bien cou-*

pable. Cet homme, ajoutai-je avec amertume, ne mérite point de me causer une affliction si vive. Ah ! si toutes les femmes qui ont été victimes d'une semblable inconstance, s'étaient laissé abattre sous le poids du malheur, elles auraient peut-être invoqué le Tout-Puissant pour mettre un terme à leurs peines. Moi, au contraire, je fais des vœux dans l'intérêt de *Bonaparte.* Oui, je voudrais vivre assez long-temps, pour être sans cesse la compagne fidèle de tous ses pas. Je préviendrais le danger qui le menace déjà ; peut-être serais-je assez heureuse pour l'éloigner tout-à-fait de sa personne..... Mais mon fils sera toujours digne de son père adoptif et de moi, et, dans toutes les circonstances, *Eugène* sera prêt à défendre celui que, pendant seize ans, j'ai nommé mon époux.

« J'aurai la gloire de lui faire sentir sa faute un jour, reprit le prince avec force, mais par les seules armes dignes d'un chevalier français, la générosité ! J'aurai alors sur l'époux de ma mère de grands avantages, en songeant qu'il devra peut-être quelque chose au fils de celle qu'il est sur le point de sacrifier. Car, n'en doutez pas, l'orgueil humilié ne voit que la honte d'un revers, et celui de *Napoléon* est singulièrement irritable. Pourtant je voudrais terrasser d'une main les ennemis de ce grand

homme, et lui présenter l'autre au moment où, proscrit et abandonné de tout le monde, il n'aurait pas de titre plus cher à mes yeux que celui de ses hautes infortunes. Hélas! ne serait-il pas assez puni?... O ma mère trop infortunée, c'est l'un des plus grands souverains de l'*Europe*, c'est le vainqueur de tant de peuples généreux, qui me force aujourd'hui à une action que blâmera la postérité; il veut me contraindre à tromper une *femme malheureuse*. Il vous supplie de n'apporter aucun obstacle à ses vœux, ils sont formels. Il veut être obéi. Ah! *Bonaparte*, demandez ma vie, s'écria *Eugène*, tout mon sang vous appartient, je le verrais couler sans frémir pour soutenir votre cause. Mais ne m'obligez point à porter le dernier coup à celle qui naguère a répandu tant d'éclat sur les plus belles années de votre règne, celle qui portait votre image dans son cœur. Faites en sorte, trop injuste mortel, que je puisse du moins descendre au cercueil avec l'honneur : ne nous forcez jamais à devenir ingrats envers vous. Il en coûterait trop à l'*Impératrice* et à moi ; nos cœurs ne sont point faits pour haïr. Assez d'autres se chargeront d'acquitter la dette de la vengeance. Jamais elle ne sera exercée envers vous par des êtres qui vous ont tant aimé. »

Il y avait à peine une heure que mon fils

venait de me quitter, que je vis entrer *Murat* dans mon appartement ; je l'entretins des objets dont je voulais instruire mon époux (*). « Hélas ! pour remplir envers lui votre devoir d'amie véritable, me dit avec une feinte tristesse le beau-frère de l'*Empereur*, vous allez renoncer au bonheur de la vie, et peut-être, pour prix de votre généreux dévouement, il vous enverra dans une ville où vous serez gardée avec la plus grande sévérité. Cependant vous êtes libre, Madame ; vous pouvez dire formellement à votre époux que dès ce moment son pouvoir cesse, et qu'il n'a désormais sur vous d'autres droits, que ceux que l'amitié peut encore lui laisser. Il faut montrer du caractère, c'est à vous de dicter les conditions, et votre époux se trouvera trop heureux d'obtenir de vous les sacrifices qu'il exige par les concessions que lui-même se verra forcé de vous faire. »

Je connaissais l'homme qui me tenait ce langage. Je me gardai bien de paraître adopter son opinion. D'ailleurs c'était le moyen d'ir-

(*) *Joséphine* était très-persuadée que *Murat* était l'une des premières causes de son divorce. Aussi elle lui manifesta plusieurs fois qu'elle n'était point la dupe de toutes ses protestations affectueuses. Depuis long-temps l'*Impératrice* le devinait ; et le beau-frère ne pouvait lui pardonner sa rare sagacité.

riter encore plus *Bonaparte*. Au contraire, je lui annonçai que mes intentions étaient conformes à celles de l'*Empereur*. « Qu'il cherche, lui dis-je, un héritier de son nom, puisque sa famille ne lui offre pas de garanties suffisantes. Cependant, j'aurais pu espérer qu'il confirmerait l'adoption qu'il avait faite de mon fils. Mais sa politique en a décidé autrement. Mon devoir et celui d'*Eugène* est de nous soumettre. Il nous verra toujours, admirateurs de ses grandes destinées, former des vœux sincères pour son bonheur. Quant à moi, je suis entièrement résignée à donner dès ce soir, s'il le faut, cette dernière preuve d'une soumission éclatante. » *Murat* garda quelques instans le silence. Il avait craint que je n'apportasse une opposition manifeste à la volonté de l'*Empereur*. Il ne put dissimuler un mouvement de surprise. « Eh! quoi, dit-il, l'archiduchesse *Marie-Louise* sera peut-être le gage du bonheur de la *France*. Son père en a donné l'assurance!... (Il appuya sur ce dernier mot.) A quel homme il destine la main de sa fille!... à celui que domine une passion qui méconnaît l'amour, et ne s'occupe point des cœurs; à celui qui ne s'attendrit pas des larmes amères qu'il voit couler. Une princesse, abandonnée à l'époux qui la reçoit en monarque, devient le

garant de grands projets politiques, et rattache les nœuds de l'ambition.

» D'ailleurs l'*Empereur* a entrepris la guerre pour parvenir à la puissance souveraine. Il saura la continuer pour affermir son diadème. Aucun traité ne sera sacré pour lui. Soyez convaincue qu'il redoute plus un mouvement intérieur, qu'une coalition étrangère. Ses ennemis n'ont conspiré contre sa vie et sa couronne, que sous le règne de la tranquillité ; je prévois qu'un nouvel orage est sur le point de fondre. Le cher beau-frère est le dieu de la foudre ; mais celui qui commande à un si grand nombre de nations, ne pourra peut-être pas toujours détourner la tempête ; les superbes *Germains* n'oublieront pas que l'invulnérable *Napoléon* s'empara deux fois de leur capitale, et que le vainqueur s'y montra généreux. »

J'écoutais ce discours de *Murat*, sans me permettre la moindre observation. Je connaissais ses véritables sentimens pour moi. Aussi je me tins soigneusement sur mes gardes, et ne fis éclater aucun reproche en sa présence.

Sur les dix heures du soir de ce triste jour, les grands dignitaires de l'Etat se rendirent au palais des *Tuileries ;* la famille de l'*Empereur* arriva quelques momens après. La stupeur qui me paralysait, en quelque sorte, avait aussi

gagné l'assemblée : personne n'osait articuler un mot.

L'auteur de cette scène cruelle ne semblait prendre aucune part à ce qui se passait autour de lui ; on voyait clairement les efforts qu'il faisait pour paraître calme à mes yeux. A chaque instant j'attendais qu'on me signifiât l'ordre de m'exiler pour toujours de la *France*. J'étais déjà prête à consommer le fatal sacrifice ; je me présente, et je me trouve seule dans le cabinet particulier de *Napoléon* ; les lampes étaient allumées, et ne jetaient cependant qu'une lueur sombre : toute la Cour s'avança dans un morne silence. L'*Empereur* était en face de moi, et *Cambacérès* était placé devant lui. Je ne sais si les lumières ou mon imagination frappée en étaient cause, mais une pâleur mortelle me parut empreinte sur toutes les figures, à l'instant où *Regnaud* de Saint-Jean d'Angely me présenta à signer l'acte qui rompait à jamais les liens par lesquels j'étais unie à *Bonaparte*. Toutes les personnes présentes frémirent involontairement ; je tressaillis moi-même. Ah ! ciel, dis-je enfin, est-ce donc ainsi, *Napoléon*, que vous payez la plus vive tendresse ? Quoi ! tout ce que je puis espérer, si je consens à signer cet acte, est de conserver le vain titre d'*Impé-*

ratrice couronnée (*)! Reprenez vos dons, et veuillez vous ressouvenir de vos sermens; je renonce, il est vrai, à l'espoir de vous toucher. L'aveu que vous venez de me faire, ne me laisse plus la possibilité de vous attendrir; mais je n'en veux pas moins être votre épouse, certaine que votre gloire devrait vous suffire pour vous faire respecter vos liens. Ce n'est même qu'à ce prix que vous pouvez continuer de régner. Car, en contractant une alliance avec la maison d'*Autriche*, vous éveillez la jalousie des autres princes; ils n'y verront qu'un nouveau motif d'ambition, que l'envie d'agrandir et de consolider vos victoires. Vous les réveillerez de leur assoupissement, ils feront une ligue contre

---

(*) Du 16 décembre 1809.

Art. 1er. Le mariage contracté entre l'empereur *Napoléon* et l'impératrice *Joséphine* est dissous.

Art. II. L'impératrice *Joséphine* conservera le titre et le rang d'*Impératrice-Reine couronnée.*

Art. III. Son douaire est fixé à une rente annuelle sur le trésor de l'Etat.

Art. IV. Toutes les dispositions qui pourront être faites par l'*Empereur* en faveur de l'impératrice *Joséphine* sur les fonds de la liste civile, seront obligatoires pour ses successeurs.

Art. V. Le présent sénatus-consulte sera transmis par un message à *S. M. Impériale et Royale.*

vous, et l'invincible *Bonaparte* finira par être vaincu à son tour (68).

Immobile, absorbé dans ses pensées, il portait à chaque instant vers moi ses regards inquiets et troublés; il voulait parler, il commençait un mot, et ne pouvait l'achever. O vous tous qui me plaignez, vous auriez gémi de la douleur de celui que l'on se plaisait à nommer un grand homme! Dans ce moment décisif, il montra une telle faiblesse, qu'il ne put s'empêcher de dire: « L'avenir s'est présenté un instant à mes yeux, l'effroi m'a saisi.... » Je ne puis décrire tout ce que *Bonaparte* éprouva, lorsqu'un instant après il entendit une voix s'écrier: « *Hélas! en perdant mon erreur, je perds le charme de ma vie.* » Ah, Français! cette exclamation pénétra dans son âme comme un trait ulcéré, et jamais le souvenir ne s'en effacera. Au milieu même de la gaîté la plus bruyante, il croyait toujours entendre ce cri de douleur.... C'était le cri d'une femme indignement outragée.

Je quittai bientôt cette scène, et restai quelques instans morne et pensive. J'étais délaissée du seul homme qui peut-être aurait dû, dans l'excès de sa reconnaissance, me proclamer hautement sa divinité protectrice. Il venait de soumettre mon cœur à une terrible épreuve, et ce cœur était encore re-

belle à mes volontés. Car lorsqu'un coup funeste détruisait le peu de bonheur que j'avais goûté dans ce second hymen, je sentais ma tendresse s'augmenter pour mon perfide époux. J'étais accablée de mon double malheur, et m'avançais rapidement vers les lieux qui renfermaient l'objet de toutes mes affections. Je m'appuyais sur les bras de mes femmes; mes yeux troublés croyaient voir jaillir des éclairs des nombreuses bougies allumées dans mes appartemens. Il me semblait que la voûte s'entr'ouvrait, et menaçait l'artisan de mes peines. Mes regards se portèrent par hasard sur le portrait de *Henri IV*. Un prestige de mon imagination me fit croire un moment qu'il jetait un œil menaçant sur nous. Le premier son qui vint ensuite frapper mon oreille, fut celui de ces paroles plaintives, chantées à voix basse, et comme en gémissant : « Pleurez, pleurez, épouses chéries, pleurez sur le sort de vos enfans, leur seconde mère *a succombé.* » Puis un silence profond régna autour de moi.

J'appuyai mon front sur l'une de mes mains; une sueur froide humectait mes genoux; je les sentis se dérober sous moi. Lorsque j'eus repris un peu de force, je cherchai à me convaincre que ce dont j'avais été témoin, n'était que de fortes illusions, enfantées par un moment de délire! J'étais encore profondément

émue ; un instant après, mes bras retombèrent sans forces. Presque tous ceux qui étaient auprès de *Napoléon* disparurent ; et, comme saisis d'un effroi soudain, ils descendirent les escaliers (*) ; j'étais si faible, que je fus contrainte de me reposer contre une colonne. Peu après il entra un officier de la garde, auquel le petit nombre de ceux qui restaient se hâta de faire place. Il s'était avancé d'un air fier, il s'inclina respectueusement devant moi ; puis il me dit d'un ton glacial : « J'ai l'ordre, Madame, de vous accompagner à *la Malmaison*. — Qui vous l'a donné ? lui demandai-je vivement. — C'est l'*Empereur* lui-même, » me répondit-il froidement, mais avec un sentiment de tristesse. Je me contins, et me mis à détacher négligemment quelques tableaux ; celui de M. *de Beauharnais* fut du nombre. Pour celui de *Napoléon*, j'affectai de l'oublier. Celui-là, me dis-je, doit être réservé à sa future compagne. En le voyant, elle pourra se rappeler qu'une autre, avant elle, avait reçu le serment du parjure, qui vient de sacrifier à l'ambition les seuls instans de bonheur qui peut-être lui restaient encore.

(*) Habitués de la Cour, vous cachez sous un dehors riant vos cuisans chagrins. Aussi ne voit-on jamais autour des rois que des visages fardés de sérénité.

A peine je descendais de mon appartement que je rencontrai *Bonaparte :* j'éprouvai pendant quelques instans une inquiétude mortelle. Le jeu muet de sa physionomie me dévoila ce qui se passait alors dans son âme ; je le voyais en proie aux remords les plus déchirans.

La faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime, et détruit les vertus.

Il semblait m'éviter, mais je le retrouvais sans cesse sous mes pas. « Oui, *Joséphine*, me dit-il encore avec trouble, c'est l'ambition qui me sépare de toi, qui me fait abandonner la compagne qui, pendant seize ans, embellit mon existence. C'est l'ambition qui, d'un bras de fer, m'a poussé à vouloir associer à mon trône la petite-fille de *Marie-Thérèse* (*).

(*) Il paraît prouvé que le 16 décembre 1809, jour de la séparation de *Joséphine* d'avec *Napoléon*, l'*Empereur* semblait déjà assuré d'obtenir la main de l'archiduchesse *Marie-Louise*, fille aînée de *François II*, empereur d'*Allemagne*. Cette princesse était nièce de l'épouse de *Louis XVI* (*Marie-Antoinette d'Autriche*). En venant s'asseoir sur le même trône qu'avait occupé sa tante infortunée, en se retrouvant dans ce même château des *Tuileries*, au pavillon de *Flore*, d'où la victime de nos révolutions n'était descendue en 1792 que pour être transférée à la tour du *Temple*, et de là être conduite à l'échafaud, quelles durent être les réflexions de la fille des *Césars !*...

Crois-moi, les grands changemens que je prévois qui s'opéreront dans ma patrie, ne

---

Quelles tristes pensées durent l'accabler, en posant le pied sur le seuil du palais où dix-huit ans plus tôt un régicide affreux fut sur le point d'être commis sur la femme forte et courageuse, qui montra dans la fameuse journée du 20 juin le sublime de l'héroïsme, et qui le 10 août osa présenter au monarque (abandonné des siens et livré aux factieux) son épée, afin d'imposer aux rebelles qui assiégeaient, pour le violer, l'asile du plus vertueux des Rois?... Elle le suppliait de se rappeler qu'il était le petit-fils de *Henri IV*, qu'il devait pour le bien de son peuple et pour l'honneur de sa couronne repousser les ligueurs du 18e siècle. *Louis XVI* l'entendit; mais, en pressant son épouse sur son cœur, il lui dit ces mots d'un grand sens et pleins de vérité, qui devraient être incrustés sur l'airain pour passer aux générations qui viendront nous succéder, et dont les souverains de tous les temps devraient faire leur profit.

« Un monarque est perdu dès lors qu'il temporise avec ses sujets; à peine leur a-t-il accordé la plus légère concession, qu'ils en demandent une autre. Un pacte fédératif, juré au milieu des baïonnettes, ne peut faire le bonheur des peuples ni être durable. C'est le règne des factions qui en décide la durée.

» Je n'ai jamais voulu repousser la force par la force, parce que j'ai horreur du sang, et que mes mains sont pures de celui des *Français*. Madame, ajouta encore ce prince si malheureux, en parlant à la *Reine*, il faut vous résigner à périr avec moi. Ce n'est point ici, sur une multitude égarée, que je dois faire acte d'une volonté dernière, c'était à cette séance si mémorable du jeu de

me font pas plus d'impression que celui des jours qui se succèdent; mes vœux sont tous

---

paume, tenue à Versailles en 1789, et presque sous mes yeux, où je pouvais, où je devais déployer l'appareil de ma puissance royale : j'aurais épargné de grands maux et empêché de grands crimes. Mais je croyais alors aux intentions droites de la plupart de ceux qui siégeaient dans cette assemblée illégale. J'ai voulu malheureusement temporiser, j'ai pris des conseils où il fallait employer des mesures vigoureuses. J'ai voulu empêcher le mal, et j'en ai occasionné un plus grand en n'osant l'extirper à son origine. Cependant, ajoute ce bon *Roi* avec attendrissement (il ne pouvait retenir ses larmes pendant ce triste discours), je sais que le Français m'aime; il a bien raison; car, à l'exemple de mon illustre aïeul *Henri IV*, j'aurais voulu le rendre le premier peuple de l'Europe, et surtout le plus heureux. A cet effet j'avais assemblé les Etats du royaume; le *Clergé* par sa cupidité, la *Noblesse* pour conserver ses prérogatives, ont refusé d'accorder à leur souverain d'honorables et légères concessions, en comparaison de celles qu'on leur arrache forcément. Le *tiers-état*, fatigué de supporter à lui seul le fardeau des dettes du trésor, a pu tout oser;.... il a reconnu la nullité de ceux qui refusaient de l'admettre dans leurs rangs; dès lors la majorité des gens sages a dû prévoir que ce schisme entre les ordres entraînerait nécessairement le bouleversement d'une ancienne monarchie, appuyée sur des siècles de gloire, et saperait ainsi les fondemens de tous les trônes de l'*Europe*.» Telles étaient les pensées qui animaient *Louis XVI* au moment où *Rœderer* lui conseillait de se rendre au sein de l'assemblée nationale, ce qu'il fit. Il fallait, d'après le dire des premiers politiques du siècle, une main de fer pour réta-

pour son bonheur, je n'en forme aucun pour moi. Avec mon cœur ardent, que ferais-je au milieu de cette foule d'hommes dont l'âme est pétrifiée, qui veulent s'élever pour avoir la possibilité d'écraser leurs adversaires, et ne pensent point à être utiles à leur pays!

» Quand je ne serai plus, mes contemporains pourront dire de moi : Il était le seul homme capable de faire le bien, parce qu'il n'avait plus de vœux à former; les autres ne s'occupent que d'eux, ne pensant point qu'ils sont les fils de la patrie.

» Oui, *Joséphine*, cette inquiète activité qui règne ici, cette haine toujours surveillante, l'envie et la jalousie, toujours malheureuses

---

blir l'équilibre des pouvoirs, et transformer un royaume bouleversé par les diverses factions en un empire florissant, et qui depuis a fini par atteindre le premier degré de puissance et de civilisation. En voyant la *France* de 1793 et 1794, pouvait-on présumer ce qu'elle avait été autrefois? de même pouvait-on croire raisonnablement à cette époque ce qui n'aurait jamais dû être?..... Il fallait vraiment un miracle du *Très-Haut* pour rétablir les descendans de tant de rois, dont les générations passées n'ont pu même conserver à *Saint-Denis* une tombe pour les recouvrir. *Napoléon* entreprit de faire honorer leur mémoire; il y est parvenu; pour leurs cendres précieuses, elles sont dispersées! Le temps détruit tout, il efface même jusqu'à la douleur; les souvenirs seuls lui survivent.....

du bonheur d'autrui; enfin ces désirs rongeurs qui se peignent en traits effrayans sur presque tous les visages, devraient me dégoûter à jamais de la souveraineté.... »

« Tu ne suivras plus mes conseils, lui dis-je, ils ne sont plus en harmonie avec ta manière de voir et ta volonté. Comment te persuader enfin qu'une nouvelle alliance entraînera ta ruine?... »

Je savais depuis long-temps qu'une conjuration secrète était dirigée contre lui; que l'un de ses ministres était l'âme de ce complot; les courtisans réunissaient leurs efforts pour décider chaque jour sa disgrâce : cet événement était sur le point d'arriver. L'orgueil de l'*Empereur* semblait s'accroître : on cherchait avec beaucoup de soins son alliance; ce qui devait indisposer les autres souverains contre lui, et pouvait présenter des armes à la calomnie. Tous désiraient et attendaient sa chute avec une joie concentrée. En réfléchissant à tout cela, le grand politique (*) crut avoir lieu d'espérer, ou il feignit, que l'union de *Bonaparte* avec *Marie-Louise* répandrait l'épouvante parmi les ennemis de son maître, et

(*) Ce premier dignitaire de l'Etat disait à M^me^ *De****, quelques jours avant l'accouchement de *Marie-Louise*, qu'il voudrait pour un million qu'elle donnât naissance à un fils.

qu'il redeviendrait plus puissant que jamais...

Bientôt je m'éloignai (*); l'officier promena un œil surveillant autour du château, et me fit remarquer les courtisans qui étaient encore là, et qui s'en allèrent. D'autres qui avaient l'habitude de venir plus tard garnir mes antichambres, se présentèrent aussi; mais, après avoir appris ce qui se passait, ils se retirèrent de même.

En montant en voiture pour me rendre à la *Malmaison*, d'après les ordres de l'*Empereur*, je jetai un dernier regard vers les lieux que je quittais. « Hélas! m'écriai-je, l'infortunée *Marie-Antoinette* habitait aussi ce séjour funeste, elle n'en sortit que pour être conduite au *Temple*, et de là à l'échafaud. Moi, plus heureuse, je ne suis sacrifiée qu'à l'ambition d'un seul homme. L'auguste prisonnière fut livrée au délire d'une populace séditieuse et égarée qui avait déployé devant elle l'étendard de la rébellion et du crime, et moi je suis punie bien cruellement d'avoir osé me placer dans le palais des rois.

Lorsque je pus rassembler mes idées, je me trouvai sur le chemin qui conduit à la *Mal-*

(*) Oh! où voulez-vous m'entraîner! il me faut céder; oui, il me faut céder, mais avec un cœur gros de soupirs.
(*Dryden.*)

maison. Les coursiers, plus rapidement qu'ils ne l'avaient encore fait, parcoururent un espace considérable (*).

J'arrivai à *Ruel* à minuit; tout était enseveli autour de moi dans un calme profond. Je m'agenouillai en élevant mon cœur et mes mains vers la voûte azurée, et je priai pour lui.... Une de mes femmes vint dans le dessein de me distraire de cette situation, encore plus accablante que toutes celles où je m'étais trouvée!... Je m'y opposai, et je redoublai de

(*) L'*Empereur* partit sur-le-champ pour *Saint-Cloud*, où il resta quarante-huit heures presque invisible aux yeux des courtisans. Le troisième jour il alla à la chasse dans la plaine de *Galli* près du grand *Trianon*; en descendant de voiture il demanda au maréchal *Duroc* un valet de pied. Il écrivit de suite à *Joséphine*, et remit sa lettre à l'exprès en lui recommandant de faire diligence. L'instant d'après, *Napoléon* suivait sa trace : il arriva à la *Malmaison* avant son envoyé. L'*Impératrice* fit un cri de surprise en le revoyant; elle se jeta dans ses bras, et fut quelques instans sans pouvoir proférer la moindre parole. Revenue à elle, ses larmes la trahirent; mais elle se sentit soulagée par l'assurance formelle qu'il lui donna que, dans tous les temps et dans toutes les circonstances, il serait son meilleur, son plus constant ami. Il lui permit de venir habiter l'*Elysée-Bourbon*, où elle resta à peu près jusqu'à son mariage avec l'impératrice *Marie-Louise*. Il lui rendit de fréquentes visites jusqu'à cette époque si décisive pour elle..... L'infortunée! elle aimait encore à se flatter....

ferveur; aussitôt le calme succéda à la trop vive émotion que je venais de ressentir; quelques instans après, je versai des larmes, mais une douce sécurité les sécha bientôt. Je pensai que *Napoléon* n'était qu'un être maîtrisé par les destins; qu'il était plus malheureux que sa victime. Cette seule pensée me porta à le plaindre autant que moi.

Cette première nuit de mon exil fut bien pénible. J'étais agitée de mouvemens convulsifs; et pendant ce temps, les personnes qui me veillaient n'osaient exprimer ce qu'elles espéraient ou ce qu'elles craignaient. Je demeurai plusieurs heures dans ce cruel état, et ce ne fut que vers le matin que l'épuisement de mes forces et l'abondance des pleurs que j'avais versées fermèrent malgré moi ma paupière. Je dormis très-peu, et pourtant mon réveil fut celui d'une personne qui sort d'un long assoupissement. Tantôt il me semblait que les événemens qui revenaient affecter mon âme, étaient loin derrière moi, qu'ils s'étaient passés dans des temps reculés; tantôt le souvenir de ma terrible catastrophe ne se retraçait plus à mon imagination que comme la vapeur d'un songe; et tantôt enfin entièrement éveillée, aucun voile officieux ne couvrait plus pour moi la triste vérité : je la voyais dans tout son jour, sans masque, sans emblème, sans le

moindre simulacre qui pût du moins encore déguiser à mes yeux les traits cruels dont elle perçait mon cœur.

Je me levai et m'habillai sans former aucun projet, aucun but, aucun désir, sans m'arrêter à aucune idée. J'allais et venais sans savoir où; le hasard seul guidait toutes mes actions, et j'étais bien loin d'être disposée à la lecture, lorsque je trouvai sous ma main le poëme des *Tombeaux de Saint-Denis*. J'ouvris ce livre, sans trop savoir ce que je faisais; et je l'aurais sans doute fermé de même, si je n'eusse été frappée du sens de ces deux vers, qui depuis ne sont point sortis de ma mémoire :

Ciel! à quels grands revers les grandes destinées,
Sous un perfide éclat, demeurent condamnées!
TRENEUIL.

CHAPITRE XI.

Dans la destruction elle cherche un abri;
Aux pleurs des affligés elle mêle ses larmes;
Le pauvre la bénit; ce rayon lui sourit,
Comme une étoile éclaire un camp saisi d'alarmes.
A.

Il vient un moment où l'on est comme familiarisé avec la cause d'une grande affliction. Son poids, après avoir brisé notre âme, a fatigué tous nos autres organes : on ne peut plus parler, parce qu'on n'a plus à faire que des plaintes stériles ou des réflexions inutiles; on ne pleure plus, parce qu'on a trop pleuré; alors nos yeux sont un moment secs et arides, comme le cœur de celui qui a fait couler nos larmes. Telle était ma situation vers le milieu de la journée, lorsque je m'assoupis. Le sommeil auparavant s'était éloigné de moi, et j'avais compté les heures du jour comme celles de la nuit.

M^me^ de *C**** (princesse de *Ch****) entra inopinément dans ma chambre. Elle me contemple long-temps avec un air d'inquiétude; lorsqu'enfin elle m'eut vue plus paisible, elle

dit : « C'est vous ! c'est bien vous ! amie tendre et fidèle ! Oh ! grâces en soient rendues au Ciel ! maintenant je commence à respirer. Votre aspect ramène dans mon âme affligée le calme et l'espérance ! Je porte mes regards sur l'une de mes femmes ; cette personne que vous voyez, dis-je, possède toute ma confiance. Nous pouvons parler. » J'avais les yeux humides, je pressai les mains de mon ancienne amie avec effusion, et lui dis :

« Le coup fatal est porté ; je n'ai plus d'époux ; tous mes amis m'ont abandonnée : pâles, inquiets, agités, ils errent en silence les uns à côté des autres, sans avoir le courage de promener leurs regards sur moi (*).

» Ce qui m'afflige le plus dans mon infortune, c'est la position où vont se trouver mes enfans. Eux seuls m'occupent. Quant à moi, je renonce sans regrets à la Cour ; mon cœur m'entraîne vers les personnes qui ont besoin

---

(*) *Bonaparte*, dit-on, en voulait à M^me^ de *La R****, de ce qu'étant attachée à *Joséphine*, elle avait cru devoir le solliciter pour remplir les mêmes fonctions auprès de l'impératrice *Marie-Louise*. « Elle n'aura, dit-il avec un sentiment de déplaisir, ni l'une ni l'autre de ces places. Si l'on me suppose ingrat envers ma femme, je n'aime pas à trouver des imitateurs, surtout parmi les personnes qu'elle a honorées de sa confiance et comblées de ses bienfaits. »

(*Note communiquée.*)

de ma main tutélaire, et je me sens prête à protéger particulièrement tous ceux qui sont assez à plaindre pour éprouver la disgrâce de leur maître.

» Je ne souffre point du changement de ma fortune : un banc de gazon, un jardin auraient suffi à mon bonheur! Vous le savez, mon amie, vous m'avez vue apprécier les charmes d'une vie modeste et paisible ; mais la profonde ingratitude de cet homme m'a fait une plaie qui saigne encore en abondance....

» Parmi cette foule de faux amis qui semblaient m'être particulièrement dévoués, il n'en était pas un seul à qui je n'eusse rendu les plus éminens services. Ils ont détruit en moi dans l'espace de quelques jours toute confiance, toute estime pour eux. Auparavant j'aurais mis avec sécurité ma main dans celle de *M**** et de *R****. Maintenant les poisons de la haine corrompent en quelque sorte la pureté de mes intentions (*)...

» Voici la situation dans laquelle je me trouve, continuai-je, en parlant à M^me^ de *C****;

(*) Ce changement inopiné de fortune ne lui parut pas aussi terrible qu'il l'eût été pour bien d'autres personnes dans sa position. Elle sentait la privation de quelques avantages réels, mais elle n'était point tourmentée par des besoins imaginaires, ni par la douleur de la vanité blessée.

ce qui doit suivre n'est encore qu'un tonnerre qui gronde au loin dans l'horizon ; l'éclair seul a frappé mes regards, et le calme est pour jamais exilé de mon cœur.

» Je me crois réellement sur le cratère d'un volcan, ou sur une terre agitée par d'affreux tremblemens. *Bonaparte* réunit un grand nombre de flatteurs, et beaucoup d'ennemis. S'il est forcé de descendre du trône, ils le traiteront d'une manière impitoyable par la seule raison qu'ils l'ont enivré de leurs erreurs. Je lui ai dit souvent : « Les hommes se vengent sur un souverain détrôné, de l'humiliation et de la terreur qu'ils éprouvaient en l'approchant, lorsqu'il était au comble des grandeurs. Un courtisan est le plus irréconciliable des ennemis, parce que sa haine s'accroît encore de l'avilissement dans lequel il s'est trouvé contraint de s'abaisser lui-même. »

» Hélas ! son triomphe aujourd'hui est celui de l'orgueil, de l'ambition, et de la vanité : je m'y dérobe pour cacher ma douleur et mon effroi.

Elle avait des maux à souffrir ; mais le plus affreux de tous, celui de la perte de sa puissance sur l'esprit de l'*Empereur*, ne venaient point l'obséder. Elle était soutenue dans sa disgrâce par les consolations de la religion et de la véritable philosophie.

» Non, ce n'est point le trône où j'étais assise à côté de lui, que je pleure, ni la perte de ma félicité; c'est la destruction de la sienne. Le premier vœu que j'ai formé a été de le savoir heureux : j'y joignais celui qu'il ne dût son bonheur qu'à *Joséphine*. Le second de ces vœux ne pouvant plus s'accomplir, l'autre sera le seul que répétera ma bouche, même au lit de la mort. Je ne lui parlerai qu'en faveur de mes enfans.

» Il est donc des humiliations dont le mortel le plus malheureux ne peut être l'objet sans en avoir l'âme déchirée. Cependant il y a des choses dans ce monde qu'il est impossible d'expliquer, parce qu'elles tiennent à des intérêts secrets, à des arrangemens couverts d'un voile impénétrable..... » C'est ainsi que je m'exprimais, en épanchant mes peines dans le sein de l'amitié.

J'eus la consolation (si c'en est une) de savoir que tout le monde me plaignait, même les hommes les plus froids et les plus insensibles. Si j'eusse pu être touchée d'autre chose que du sentiment de mes peines, il eût été flatteur pour moi d'apprendre les regrets que causait mon éloignement de la Cour.

Bonaparte crut pouvoir étouffer de cruels souvenirs, en allant passer quelques jours à

Rambouillet (*). Pendant son absence de la capitale, ses fidèles conseillers firent accélérer son *divorce*. Enfin, au bout de trois mois, l'acte de mariage entre *Bonaparte* et *Joséphine* fut déclaré nul.

Malgré tout ce qu'avait d'odieux la catastrophe qui accablait ma raison, mes autres facultés n'étaient pas entièrement détruites. J'avais appris, sans paraître me troubler, que mon époux était à la veille de donner sa main à la nièce de l'infortunée reine de France, *Marie-Antoinette*.

Tout indignée du traitement que j'avais reçu, je ne trouvais en ce moment aucun ressentiment dans le fond de mon âme.

Un transport soudain, mêlé cependant de mille appréhensions, changea aussitôt l'inquiétude à laquelle j'allais succomber, en une autre inquiétude qui semblait me faire revivre.

Ah! qu'il jouisse d'une éternelle félicité!

(*) Depuis la séparation de *Napoléon* d'avec *Joséphine*, la Cour des *Tuileries* devint à peu près déserte. L'on ne s'y rendait que pour complaire en quelque sorte au *Souverain*. Mais celle qui naguère inspirait le respect et l'admiration ne s'y rencontrait plus. Aussi l'*Empereur* disait à ses maréchaux, qui faisaient cercle autour de lui : « Messieurs, nous devons déclarer ici de bonne foi (allusion fine et adroite qui se rapportait à *Joséphine*), *qu'une cour sans femmes est un printemps sans roses*..... »

m'écriai-je souvent. Que sa nouvelle compagne soit pour lui un ange de paix! Puisse cette jeune et intéressante *princesse* ne suivre désormais en *France* que la route de la prospérité!...

Cette alliance illustre devait enfler sa vanité, jusqu'à lui faire oublier les bornes de la prudence; mais on ne pouvait se reposer sur des conditions que la nécessité faisait accepter, et qui étaient exigées par la force des circonstances.

Enfin cette triste et majestueuse solennité eut lieu (*)!... *Bonaparte* exigea que mes enfans y occupassent les premiers rangs, et ma fille fut, en quelque sorte, forcée d'applaudir extérieurement à celui qui venait de consacrer par des nœuds indissolubles le parjure et la violation des droits les plus légitimes.

Quel que fût mon attachement pour *Bonaparte*, je ne me le rappelle point, sans lui reprocher la dureté de sa conduite avec *Hortense*. J'avouerai même que, malgré l'amertume des pensées qui m'agitaient, il en coûta à mon

(*) On assure que *Joséphine* eut la curiosité de voir l'entrée de *Marie-Louise* à *Paris*, et qu'elle se trouvait non loin de l'*arc de triomphe*, au moment où son heureuse rivale recevait les félicitations de tous les corps constitués. Si le fait est vrai, combien dut-elle souffrir!

(*Note communiquée.*)

cœur de la voir contrainte de souscrire au nouveau plan d'existence qu'il venait de lui tracer. Je ne pouvais voir avec indifférence persécuter mes enfans ; ils n'étaient pas coupables des torts qu'il lui avait plu de me supposer ; et n'étaient-ils pas également comme moi les victimes de sa politique !

Je commençai, aussitôt que je le pus, par lui faire présenter quelques observations, par lui déclarer qu'une force supérieure, à laquelle je n'avais pu résister, avait heureusement uni ma destinée à la sienne, qu'entraînée par un charme irrésistible, qui m'avait fait rencontrer le bonheur, jamais je ne chercherais à combattre ses nouveaux sentimens ; que je me ferais un rigoureux devoir de respecter ses liens, mais que je ne pouvais m'empêcher de plaindre la nouvelle *Impératrice*.... Désormais, ajoutai-je, je vais me borner à désirer qu'un génie plus sage éclaire vos pas, et vous force à vous arrêter ; non, ce n'est plus qu'avec moi-même que je dois m'entretenir de vous, et je vais faire des vœux pour que vous soyez ramené, s'il se peut, à une idée plus juste de la véritable grandeur. La vôtre, je l'avoue, inspire encore à vos peuples une profonde admiration. Hé bien ! moi, elle ne m'inspire que de la pitié, parce que je ne la considère plus que comme un piége tendu par les mains de

la Providence, pour donner plus d'éclat à votre abaissement, et le rendre plus propre à servir de leçons aux Rois.

Une rêverie continuelle m'absorbait pendant la première année de mon divorce ; je voyais chaque jour ma santé s'affaiblir; on ne s'apercevait que trop combien j'étais malheureuse! La douleur tendre et réservée de quelques amis (*), leur fidélité à me garder le secret qu'ils m'avaient promis...., tout concourait à adoucir ma position, autant qu'il était possible. Peu à peu des réflexions plus tranquilles succédaient aux mouvemens du désespoir ; je ne pouvais alors me dissimuler que tout était perdu, jusqu'à l'espérance de revoir *Bonaparte*.

(*) De ce nombre était Mme la comtesse de *Montesquiou*, cette femme excellente qui n'abandonna point *Joséphine* dans ses malheurs, et qui ne cessa de lui prodiguer les plus tendres soins jusqu'au moment où une politique bizarre et les devoirs qu'elle avait à remplir lui imposèrent l'obligation de veiller constamment au dépôt qu'il plut à *Napoléon* de lui confier. Comme elle avait cessé absolument de paraître à la cour des *Tuileries*, l'*Empereur* l'avait à peu près oubliée. Elle passait la plupart de ses journées dans la jolie solitude de la *Malmaison* ; elle partait à l'aube matinale, et ne rentrait à Paris que très-tard. Elle crut cependant pouvoir se rendre à une invitation de bal donné par le ministre *D****. *Napoléon*, qui la distingua au milieu d'une foule de courtisans, la présenta à l'impéra-

J'errais un jour au milieu des buissons fleuris, et sous les arbres qui penchaient leurs guirlandes odorantes sur ma tête, et dont les feuilles se détachaient comme une neige légère.

Je m'étais reposée sur un gazon qu'environnait une petite colline, dont je découvrais les cimes balancées des peupliers majestueux, qui penchaient l'ombre de leurs rameaux sur l'avenue de la *Malmaison*. La terre était alors dans la parure de la première saison ; le soleil brillait dans un ciel sans nuages, légèrement humide et parfumé; l'air était vivifiant, la joie de la création se manifestait dans toute la nature, brillait avec la fleur, éclatait avec le ramage des oiseaux, se répandait avec l'haleine du zéphyr, et venait rouvrir le cœur de

---

trice *Marie-Louise*, et lui proposa de se charger de la première éducation de son fils. Elle n'osa refuser....

En acceptant le titre de gouvernante du *Roi de Rome*, elle ne pouvait plus voir *Joséphine;* son bon cœur en souffrait, et plus d'une fois cette femme, aussi bonne mère qu'excellente épouse, gémit sous les lambris dorés du palais des *Tuileries*, se rappela les heures agréables qu'elle avait passées auprès de la première *Impératrice*, elle regretta amèrement d'avoir enchaîné sa liberté, puisqu'elle se voyait privée de suivre le penchant de son cœur, qui la rapprochait de son ancienne amie. L'on peut dire avec orgueil, et pour l'une comme pour l'autre, que ces deux inséparables ne cessèrent un instant ni de s'aimer, ni même de se plaindre.....

l'homme au doux souvenir des instans plus fortunés. Ravie à l'aspect de ce spectacle sublime et consolant, mon âme se serait élancée de son sein, pour se porter tout entière sur cette délicieuse et magnifique scène. Mais ce tableau si frais, si séduisant, était pour moi comme s'il n'existait pas. Mon âme et mes regards erraient au hasard sur la route qui conduit à *Saint-Cloud*. Au jour de notre bonheur, dis-je, en soupirant et en versant des larmes, ces arbres étaient aussi couverts d'une belle verdure, ces buissons étaient fleuris, cette campagne était parfumée.... Je ne pus achever d'exprimer la pensée qui m'occupait, et je comparai avec amertume cette époque fortunée à celle que je parcourais maintenant. Je respirais comme *Job* la douleur par tous mes pores et par tous mes sens; je tourne de nouveau mes regards languissans vers l'avenue de *Saint-Cloud*, et j'aperçois le brillant cortége qui accompagnait l'impératrice *Marie-Louise;* elle se rendait à *Paris*. Elle était seule au milieu de sa pompe (*). *Napoléon* n'était

(*) Très-souvent l'*Empereur* donnait le mot au grand écuyer pour retenir l'impératrice *Marie-Louise* au manège. Il profitait de ce moment de liberté pour venir surprendre son ancienne amie à la *Malmaison*. Ils se promenaient ensemble dans le jardin. Il régnait un aimable abandon

point à ses côtés. J'espérais que peut-être il pourrait se dérober à l'œil des courtisans, pour venir visiter son épouse abandonnée. Je sentais battre mon cœur plus fort qu'à l'ordinaire ; un pressentiment secret m'avertissait que sans doute je le verrais ; et pourtant, depuis quelques mois, j'avais retrouvé un peu de la paix intérieure. J'avais pris la ferme résolution de l'oublier, je savais en outre résister au désir de la fortune et à celui de l'ambition. Quand on sait s'arrêter à propos avec ces

---

entre eux, et fréquemment on les apercevait se donnant le bras et conversant très-familièrement. Un jour il raconta à *Joséphine* que Mme la comtesse de *Montesquiou* avait eu un petit incident la veille sur le canal des jardins de Versailles. Elle était dans un batelet qui chavirait un peu, et sa robe de cour en fut toute tachée. « J'ai ri beaucoup, ajouta *Napoléon*, et d'autant plus que je sais que ce n'est que malgré elle qu'elle a accepté mes bienfaits ; l'étiquette de ma Cour actuelle lui déplaît, elle aimerait beaucoup mieux être auprès de vous, Madame, continua-t-il en s'adressant à *Joséphine*, qui avait quitté son bras un instant. Mais cette femme aimable et spirituelle ne peut qu'embellir les lieux où elle se trouve. Elle est bien aux *Tuileries*, elle y restera.... Ma petite cour de la *Malmaison*, lui répond *Joséphine*, convient mieux à ses goûts : au moins elle y trouverait une amie ; et, dans le poste périlleux où votre bienveillance l'a placée, il est rare qu'elle rencontre parmi vos courtisans ce qu'elle trouverait si facilement ici.... »

deux passions, on peut jouir des avantages qu'elles procurent; autrement, elles sont la source des tourmens qui se multiplient, se renouvellent sans cesse, et nous accompagnent jusqu'au tombeau.

J'étais occupée de ces réflexions, lorsque le son rapide d'une petite sonnette m'avertit que j'allais recevoir une visite à laquelle je n'étais plus accoutumée. Une voix extraordinaire et secrète semblait me crier : Espère, espère....

Mais qu'est devenue cette philosophie qui m'inspirait, il n'y a qu'un moment?... Je ne peux atteindre cette haute perfection, à laquelle mon âme aspire; la faiblesse humaine se glisse sans cesse à travers l'humilité de ma résignation, et quand je réfléchis à l'heureuse et brillante perspective que mon fils a perdue, il m'est impossible de ne pas éclater en reproches.

Dans ce même instant, je peignais une pensée, fleur qui me rappelait peut-être un instant de bonheur, l'une de mes femmes accourt vers moi, me fait un signe en mettant le doigt sur sa bouche. Tout à coup je me sens fortement oppressée. Je vois mon époux! Il se précipite avec transport dans les bras de son ancienne amie. Oh! je reconnus alors qu'il pouvait encore aimer; car il aime réellement

cet homme ; il ne pouvait se lasser de promener sur moi les regards de la plus tendre affection ; il dit enfin avec un profond attendrissement : « Chère *Joséphine !* je t'ai toujours aimée, je t'aime encore.... — Je cherchais à vous effacer de mon cœur, lui dis-je, et vous vous offrez à mes yeux ! Mes efforts sont inutiles ; vous aimer et mourir, voilà maintenant mon sort !.... Quel avenir m'attend. » — « Malheureux, reprit il, j'ai pu t'abandonner, je n'ai payé ta tendresse que par une froide indifférence. »

Je lui serrai la main sans lui répondre. Maintenant il me revoyait après une longue séparation (*) ; il me pressait vivement contre son cœur, et me demanda : « M'aimes-tu encore, digne et bonne *Joséphine ;* m'aimes-tu, malgré les nouveaux nœuds que j'ai formés, et qui m'ont séparé de toi ? Mais ils ne t'ont pas bannie de mon souvenir. »

Je venais de concevoir dans ce moment-là même un faible espoir de voir renaître la confiance de mon époux ; mais mon arrêt n'était-il pas prononcé ? pouvais-je l'effacer de ma mémoire ? c'était un faible sursis ; je l'accueillis, et j'en avais besoin. Cette tran-

---

(*) Il paraîtrait ici que, depuis son mariage avec l'Impératrice *Marie-Louise*, *Bonaparte* l'avait totalement négligée.

quillité passagère devait être pareille à ce calme sinistre et profond qui avertit souvent les peuples de l'*Amérique* qu'un épouvantable ouragan va changer la surface de la terre.

Cependant il prend ma main, et la baise avec transport.

Sire!... lui dis-je.... — « Nomme-moi *Bonaparte*, et parle-moi, ma bien-aimée, avec la même franchise et la même familiarité qu'autrefois.... » — *Bonaparte*, tu es ramené près de moi par le génie protecteur, toujours prêt à t'avertir des dangers dont tu es menacé! Ecoute, tu as rempli l'univers de l'éclat de ta gloire. Tu es parvenu au faîte des grandeurs; que ce soit assez pour toi; tu crois avoir monté tous les degrés du bonheur, et pourtant il en est encore un....

« Oui, *Joséphine!* s'écria *Bonaparte*, les yeux étincelans de plaisir et d'espoir; oui, il me reste encore un degré à franchir, tes paroles me sont une promesse prophétique, puisque toi-même, toi, tendre amie, tu daignes encore y arrêter tes réflexions. »

Nous entendons-nous bien, *Bonaparte?* lui dis-je. Ce degré, tu ne peux l'atteindre qu'en donnant la paix à tes peuples. Car un homme tel que *Napoléon* doit s'illustrer à jamais, en fermant lui-même les portes du temple de *Janus*. Alors tu assures à jamais le bonheur

immuable des peuples soumis à ta domination.

« C'est là ce que tu pensais, *Joséphine*. Ah! il sera toujours temps d'y revenir. »

Cependant, émue par une sensation indéfinissable, je m'écriai : *Bonaparte*, le bonheur a-t-il fasciné tes yeux? Tu gouvernes la *France*, la moitié de l'*Europe* tremble à ton nom seul; de puissans monarques briguent ton amitié; mais, ainsi que le plus pauvre des hommes, tu n'es maître que de l'instant qui s'écoule, et tu ne peux rien sur l'avenir : il est tout entier soumis au destin, qui détruit les plus grands empires, qui anéantit jusqu'à des mondes. En veux-tu un exemple frappant, ô mon ami, écoute encore une fois *Joséphine :* Un auteur avait publié un livre dont le titre était bien singulier; ce livre était intitulé : *Rome souterraine*, titre plein d'instruction et de vérité, qui enseigne à cette *Rome* qui frappe les sens, une autre *Rome* ensevelie, image naturelle de ce que *Rome* vivante doit être un jour... Cette peinture, ô *Bonaparte*, doit produire un grand effet sur ta grande âme; elle te rend un instant philosophe, car je m'aperçois que tu en saisis la morale sublime. Oui, cette peinture te décèle une autre *France*, non pas telle que tu la vois, composée de grands dignitaires, de généraux, de

chefs de famille, ce n'est là que la surface de la *France ;* mais elle retrace à tes yeux l'intérieur de cette *France*, la *France souterraine ;* car il y a une autre *France* sous nos pieds... Descendons-y, parcourons ces tombeaux qui sont dans le sein de la terre... Levons la pierre... Qu'y voyons-nous ?... Quels habitans, mon Dieu !... Quels citoyens ! quels monarques ! quel empire !... Tu auras le temps d'y songer !... *Bonaparte*, l'homme le plus indépendant ne saurait affirmer qu'il conduira à fin ses entreprises. Tu l'oses, toi ! Toi, qui dépends de tout ce qui t'entoure ; toi, dont la perte est jurée par des milliers d'hommes aussi adroits qu'ils sont prêts à devenir coupables.

« Excellente *Joséphine*, me dit-il encore, c'est par ce motif que je dois enchaîner tous mes ennemis. Je vais frapper le dernier coup : il doit décider du bonheur de l'*Europe*. Le descendant de *Pierre-le-Grand* va bientôt lui-même subir les lois que *Napoléon* voudra lui imposer. Ainsi, *Joséphine*, je vais monter plus haut !... »

Grand Dieu ! plus haut ! O quel infernal génie vous inspire !... Combien il vous serait facile d'être heureux ! Renoncez à la guerre de *Russie*.

« Je ne puis suivre tes conseils. »

« *Bonaparte*, en reposant sur mon cœur, tu étais plus heureux, et peut-être plus sage. L'abîme est sous tes pas. Pardonne à mon trouble, lui dis-je douloureusement; mais ton malheur sera bientôt à son comble. »

Hélas! la raison parle en vain à la passion qui calcule. Ceux qu'elle dirige enveniment tout; le silence est coupable; le calme est séditieux. Bientôt *Bonaparte* disparut, et l'on n'entendait plus que le bruit lointain de ses pas.... Oh! comme tout est rapide, comme tout passe sur la terre!

J'avais pu m'enivrer un moment des plus charmantes illusions; j'avais pu sentir vivement le plaisir d'être aimée. Alors, les réflexions se succédaient avec rapidité dans mon esprit, j'osais encore soulever le voile de l'espérance (*). Mais mon illusion fut bientôt détruite. L'impératrice *Marie-Louise* allait devenir mère, et le jour où toute la France semblait s'associer à ce grand événement, la seule *Joséphine*, triste et délaissée à la *Malmaison*, n'avait d'autre soulagement que ses larmes, et d'autres armes que sa philosophie. Elle se disait:

(*) *Joséphine* adressa la parole à *Marie-Louise*, dans un bal masqué qui se donnait à la Cour. Elle était en domino; elle intrigua nombre de personnes en changeant plusieurs fois ses couleurs : elle ne fut point reconnue; mais l'*Empereur* le savait, et s'en amusa beaucoup.

« *Here haggard discontent still haunts my* » *view the sombre genius reigns in every* » *place* (*). »

Un silence profond régnait autour de moi. Les hommes de cour remplissaient le château des *Tuileries* qui n'était pas assez grand pour contenir cette foule de curieux. La naissance du Roi de *Rome* (69) acheva de bouleverser la tête de *Napoléon :* il venait de lui naître un héritier, et son immense empire lui sembla dès lors circonscrit dans des bornes trop étroites.

La conquête de la *Russie* fut alors décidée. De grands préparatifs furent ordonnés de toutes parts. *Bonaparte* n'était plus un homme, et ses flatteurs osèrent bientôt le transformer en demi-dieu.

« Tous ses désirs s'accomplissent, s'écriait le vulgaire; il souhaitait un fils, et le destin vient de combler ses vœux les plus ardens (**). »

Moi seule, je restais muette et semblais indifférente à l'allégresse générale ; des souvenirs involontaires s'échappaient de mon cœur : ce-

(*) Ici le chagrin, comme un fantôme aux yeux hagards, m'apparaît sans cesse. Ce sombre génie règne partout.

(**) Le page qui vint annoncer à l'impératrice *Joséphine* que son heureuse rivale venait d'avoir un fils, reçut pour prix d'une telle mission une magnifique bague que cette femme bienfaisante retira de l'un de ses doigts (ce bijou

pendant je feignais de partager la joie de cet événement; je fis plus, je témoignai le désir de voir le prince héréditaire (70). Mes amis eurent quelques peines à me faire sentir l'inconvenance de cette demande, on en parla même à *Napoléon*.— « Hé! pourquoi ne le lui présenterait-t-on pas? dit-il sans réfléchir; mais se reprenant bientôt, il dit : *Joséphine* ferait un effort de courage, je ne le souffrirai pas; qu'on bannisse au contraire l'enfant de sa présence; elle se rappellerait bien douloureusement qu'elle n'en est pas la mère. »

Le temps, la réflexion, et plus encore la nécessité et la souffrance de mon état rendirent enfin le calme à mon esprit; je me flattais avec raison que *Bonaparte* resterait le protecteur de mes enfans.

Chaque matin, dès que les oiseaux, par leurs concerts mélodieux, honoraient à l'envi le père de la nature, je me plaisais à me recueillir, à prier l'Eternel pour mon époux, pour tous ceux que j'aimais; une si douce ha-

---

pouvait s'évaluer à plus de 20,000 fr.). Je me crois obligée, dit-elle agréablement à ceux qui l'entouraient (et qui semblaient s'étonner) de reconnaître en souveraine la nouvelle de la naissance du *Roi de Rome*. Puisse-t-elle, comme *Napoléon* s'en flatte aujourd'hui, ajouter à son bonheur, et le faire vivre dorénavant en paix!....

bitude entretenait mon âme dans une disposition qui faisait ma joie et mon bonheur.

Dès le lever du soleil, les cultivateurs reprenaient leurs travaux, j'entreprenais de longues et instructives promenades, et suivais avec intérêt la charrue du laboureur, en causant avec lui. Depuis que j'habitais la *Malmaison*, la bonne intelligence régnait entre tous les voisins, j'étais l'arbitre de tous les différens, et conciliais les intérêts les plus divisés.

Je n'attendais pas qu'on vînt implorer mon appui; je cherchais les malheureux; et, quand j'avais versé des consolations dans le sein de l'indigence, il était aisé de voir à mon émotion que je me regardais encore comme la plus heureuse des femmes : c'était alors que je me félicitais d'être élevée à un rang qui me permettait de répandre des largesses.

Aussi *Bonaparte* disait-il souvent en parlant de moi : « Combien serait coupable le mortel qui troublerait la paix dont *Joséphine* commence à jouir! J'en ai fait le serment, je dois assurer désormais le repos de sa vie; sa solitude sera respectée. »

Bientôt il me donna une nouvelle possession. J'allai ranimer par ma présence l'antique *château de Navarre* (71) : mon goût pour la campagne devenait chaque jour plus vif, j'as-

pirais après le retour du printemps. Enfin le mois de mars revint donner l'essor aux rêves de mon imagination, la douce violette, emblème de la modestie, commençait à parfumer les airs; le père de la nature, avec plus de force, réchauffait le sein de la terre de ses rayons bienfaisans. « Je me trouve si heureuse ici, écrivis-je à *Napoléon*, que je bénirais les événemens qui m'ont conduite dans cette retraite, si je pouvais oublier que vous fûtes mon époux. Cependant, l'espoir de vous revoir encore, même dans une meilleure vie, occupe souvent ma pensée. Je m'élève alors dans les régions de l'avenir. Ah! *Bonaparte*, vous devez éprouver ici-bas, que notre existence terrestre est trop peu de chose pour ne pas croire qu'il en est une autre qui nous attend.... Conviens, ô mon ami, que le dernier citoyen de ton empire a été plus heureux que toi; conviens que tu n'as jamais connu le véritable bonheur.....: Tu croyais en approcher, quand d'une main hardie tu traçais de grands dessins pour la guerre ou pour la politique intérieure, parce qu'alors ton imagination aussi active que ton âme, aussi féconde que ton génie, te promenait complaisamment dans le vaste champ de l'espérance. Là, tu apercevais toujours sous des couleurs séduisantes le but où tu voulais atteindre. Le premier de tes courtisans, le plus

dangereux de tes flatteurs, ton amour-propre, faisait tomber les barrières, renversait tous les obstacles, te cachait les abîmes..... Parce qu'une heureuse constellation a éclairé tes premiers pas, tu croyais ne pouvoir jamais t'égarer. L'exécution des projets les plus téméraires te semblait facile et couronnée de succès; les ronces des précipices se transformaient à tes yeux en bouquets d'immortelles; et tu ne voyais au-delà que des lauriers et des palmes... O! *Bonaparte*, est-ce donc là le bonheur? Non, ce ne sont que d'illustres peines, et ces peines indivisibles sont ton ouvrage..... Oui, tu as été toi-même l'artisan des erreurs qui t'ont perdu; et, quand plus modeste dans mes désirs, plus simple dans mes goûts, mieux inspirée sans doute dans l'idée que je me formais de la félicité, je me suis plu à faire naître quelques fleurs sur tes pas, c'est toi-même, c'est de tes propres mains que tu les as étouffées dans les glaces des conventions sociales..... »

Depuis long-temps mon cœur était étranger aux sentimens du plaisir comme à ceux de la douleur; la joie était pour toujours bannie de mon âme, et les larmes que je n'avais cessé de verser avaient enfin adouci l'amertume de mes chagrins.

Bonaparte va se disposer à visiter la *Hollande* et les villes *Anséatiques*, le gendre de

l'empereur d'*Allemagne* ne rêvait plus qu'envahissement : il venait de réunir à la *France*, sous le nom de département des *Bouches-du-Rhin*, tous les pays placés sur la rive gauche de ce fleuve, ceux situés entre le cours du *Wal*, et ceux à l'ouest de la *Dogue;* en outre, il prit encore possession des îles de *Valcheren*, *Sud-Bevelant*, *Nord-Bevelant*, *Schowen* et *Tholen*, sous le nom du département des *Bouches-de-l'Escaut*. De son côté, le roi de *Hollande* avait fait ses efforts pour rendre heureuse une nation qui en était si digne. Il paraît que les *frelons* de Cour en avaient fait concevoir de l'ombrage à son frère. Ce malheureux royaume ne fut bientôt plus qu'un corps sanglant et déchiré ; des agens secrets et ambitieux y soufflèrent le feu de la révolte ; *Louis*, ne pouvant faire le bien qui était dans son cœur, préféra de descendre volontairement du trône.

L'ex-monarque aurait bien voulu abdiquer en faveur de son fils ; il prévoyait déjà que *Napoléon* ne sanctionnerait point cet acte d'un pouvoir qu'il méconnaissait.....

Il avait long-temps défendu avec fermeté l'indépendance de ses Etats auprès du gouvernement *français*. L'*Empereur* avait promis de la respecter, et pourtant il la sacrifiait à des insinuations perfides.

Son premier acte de souveraineté sur les

Provinces-Unies, fut d'ordonner un rapport qui lui fît connaître leur véritable situation. Entr'autres observations, on lui disait : « Le Roi actuel a protégé, sous son règne, toutes les existences sans exception, il y avait sécurité complète en *Hollande*, pour tout individu qui ne recherchait que la tranquillité. Il s'est toujours opposé aux lois de circonstances. « Elles ne font, disait-il souvent, que constater le mal sans y remédier, parce que leur exécution, nécessairement arbitraire, est toujours confiée aux passions. »

*R. de S.-J. d'Ang**** fit apercevoir à son maître, que les petits Etats qui ont eu eux-mêmes leurs lois, leur principe de vie et d'activité bien distincts, sont dans une action perpétuelle contre les lois de tous les Etats qui les environnent : ils réalisent dans la politique la chimère ingénieuse des tourbillons de *Descartes* : ils réagissent en tous sens contre les corps qui les pressent. Leur force augmente dans la même proportion que celle des autres diminue. Dès qu'ils cessent d'être comprimés violemment, ils s'étendent avec rapidité. En peu de temps, on ne peut plus ni concevoir, ni borner leurs progrès.

« C'est ce qu'il faut empêcher en y posant des digues, répond vivement l'*Empereur*. A cet effet, il faut réunir la *Hollande* à la *France*,

ce sera la suite nécessaire de la réunion de la *Belgique*. D'ailleurs, c'est le coup le plus sensible que je puisse porter à l'*Angleterre*.

« Pour le fils de *Louis* (*), je saurai lui conserver ma bienveillante protection. Il gardera le grand-duché de *Berg*, jusqu'au moment où je voudrai lui procurer un autre établissement. »

Ainsi parla le Souverain au milieu de ses ministres, et environné d'un groupe de sénateurs (**), qui, tous attentifs à ses moindres

---

(*) *Napoléon* dit au jeune Prince, en le recevant à *Saint-Cloud* : « Venez, mon fils, je serai votre père; vous n'y perdrez rien. La conduite de mon frère afflige mon cœur; sa maladie même peut l'expliquer. Quand vous serez grand, vous acquitterez sa dette et la vôtre. N'oubliez jamais, dans quelque position que vous placent ma politique et l'intérêt de mon Empire, que vos premiers devoirs sont envers moi, vos seconds envers la *France* : tous vos autres devoirs, même ceux envers les peuples que je pourrais vous confier, ne viennent qu'après. »

(**) *Napoléon* fut instruit, en 1807, que les sénateurs avaient en caisse une somme de 1,550,000 fr. Le *Sénat* étant venu en corps pour lui présenter ses hommages, il appelle les questeurs, et leur demande combien ils avaient en caisse. « Sire, nous avons certainement des fonds; mais il nous serait impossible de dire au juste la somme que nous possédons. — Mais, dites à peu près. — Nous le répétons à Votre Majesté, cela nous est impossible. —

gestes, applaudissaient à l'avance à ses merveilleuses conceptions.

Mais bientôt cet homme étonnant, dont le génie embrasse à la fois tous les ressorts divers qui font mouvoir ou détruisent les Empires, cédant à de hautes et puissantes considérations, se décide enfin à remplir le vœu du Clergé. Un Concile national va s'ouvrir (*). De vieux évêques de *France* et d'*Italie*, la mitre en tête et la crosse à la main, plaideront tour à tour

---

Hé bien! je suis plus avancé que vous, car je sais que vous avez 1,550,000 fr. à votre disposition, et je ne doute pas que votre intention ne soit d'en faire un usage convenable. — Sire, nous destinons cette somme pour faire élever un monument à la gloire de Votre Majesté. — Il n'en est pas besoin. Les habitans du faubourg *Saint-Germain* demandent le rétablissement de la salle de l'*Odéon;* vous seriez fort agréable à l'*Impératrice*, si vous donniez son nom à ce théâtre. » La députation se retira, et se rendit sur-le-champ chez *Joséphine* pour obtenir son assentiment, et sitôt qu'elle l'eut obtenu, le *Sénat* fit restaurer la salle.

(*) Le 17 juin 1811, la première session du Concile fut célébrée selon les formes antiques prescrites par les usages et les canons de l'Eglise. Les Pères se rendirent processionnellement de l'*Archevêché* à la *Métropole*, tous revêtus de la chape et couverts de la mitre. On chanta une messe du *Saint-Esprit*, et M. de *Boulogne*, évêque de *Troyes*, prononça un discours dont le sujet était l'influence de la religion sur l'ordre social. (*Hist. de Bonaparte.*)

la cause du peuple contre les grands, et celle du Souverain contre des prélats que l'on nomme factieux.

« La plupart des membres du Clergé, disait Bonaparte, vivent en paix, en apparence; ils sont comme des ennemis attachés ensemble par une force supérieure, et qui épient le moment de se porter secrètement des coups trop certains. Dans la circonstance actuelle, je ne veux que leur faire adopter les quatre propositions de *Bossuet;* d'ailleurs, je ne dois me départir en rien de cette maxime de l'Evangile : « *il faut rendre à César ce qui appartient à César*, etc. »

Plusieurs des dignitaires les plus éminens de l'Eglise, gémissaient dans la prison de *Vincennes*, victimes de leur dévouement aux intérêts du *Souverain Pontife ;* d'autres étaient accusés d'avoir répandu clandestinement une bulle, qui mettait en interdit l'empire *Français*, et prononçait les peines ecclésiastiques contre son chef. L'abbé *Dastros*, grand-vicaire à *Notre-Dame*, fut renfermé; le ministre des Cultes, *Portalis*, exilé; jusqu'aux missionnaires du *Mont-Valérien* qui furent chassés. Un régiment de la garde reçut les ordres d'emporter la place d'assaut, si elle ne se rendait à discrétion; dans tous les cas, il était expressément défendu d'accorder la moindre capitulation aux bons Pères.

Je m'intéressais très-particulièrement à l'abbé de *Boulogne :* il m'était recommandé par une ancienne religieuse de *Panthemont.* J'en parlai à *Bonaparte.* « Sa conscience, lui dis-je, ne lui permet pas de souscrire à vos volontés. »

— « J'en suis fâché, Madame, et pour lui et pour moi ; j'en aurais fait un archevêque, il aurait prêché le carême devant ma Cour, non en imitant la sécheresse de l'évêque de *Senez* (*), mais bien avec cette modération et ce zèle pieux qui doit caractériser et faire respecter un ministre catholique. » Telle fut le contenu de la réponse qu'il m'envoya par un page.

Il venait de quitter la capitale (**) pour aller visiter ses nouvelles possessions. Tout semblait respirer autour de lui et reprendre une nouvelle existence : un concert de bénédictions l'accompagne. *Marie-Louise* orne son triomphe ; et n'en est-ce pas un, en effet, que d'avoir à ses côtés l'illustre petite-fille de tant de Rois, et de songer qu'il a vu naître d'elle un héritier de son nom ? Pendant cette absence de

---

(*) « Dans quarante jours, s'écria ce prélat si bien inspiré ! dans quarante jours *Ninive* sera détruite. » Au bout des quarante jours mourut *Louis XV*, surnommé *le Bien-Aimé.*

(**) Il partit le 19 septembre de *Compiègne*, et revint au commencement de novembre.

Bonaparte, la *Malmaison* redevint ce qu'elle avait été autrefois. Les courtisans des *Tuileries* s'y pressèrent en foule, c'était à qui viendrait m'y prodiguer l'encens. On mettait mes beaux jours en opposition avec ceux de la Princesse qui m'avait succédé; les hommes du siècle de mon époux supportaient avec peine la gravité allemande et l'étiquette imposante qui régnait autour de la nouvelle *Impératrice;* elle les recevait avec bonté, mais elle n'oubliait point les convenances qui se rattachaient à l'éclat de son nom. Les dames, surtout, qui n'avaient cessé de briller à ma Cour, semblaient s'éclipser à la sienne. De là, ces murmures secrets, mais que les échos des salons ne pouvaient manquer de répéter. Un peu plus tard, la malveillance s'en empara, et certains personnages que je pourrais ici désigner, notamment *M. de B****, firent des rapports perfides à leur maître, lors de son retour, et m'attirèrent des reproches injustes.

L'enthousiasme fut très-grand dans *Paris*, lors de l'arrivée du souverain. L'on croyait à la durée de la paix, l'on commençait à en ressentir les heureux effets. *Paris*, cette ville unique, et qui renferme dans son sein tant d'élémens de discordes, jouissait d'une tranquillité et d'une abondance qu'elle devait à son luxe et aux étrangers qui s'empressaient

de venir admirer et vivifier ses manufactures. *Bonaparte* allait très-fréquemment lui-même juger de leurs progrès (*). Je me retrouvai alors la même que pendant la première année de son union avec l'*Archiduchesse*. *Saint-Cloud* prit de nouveau l'aspect d'un palais enchanté, et ma modeste solitude paraissait oubliée. Ma fille était forcée en quelque sorte de paraître aux cercles de la Cour. Elle n'eut qu'à se louer des procédés de celle qui remplaçait sa mère. Mais de quels douloureux souvenirs son cœur ne devait-il pas être affecté? elle venait souvent

---

(*) L'*Empereur* revenait de la *Hollande;* il était enchanté; mais ce qui le charmait le plus, était l'idée que les *Hollandais* s'étaient formée de son économie. « Ils savent, » répétait-il dix fois, et je le lui ai encore entendu répéter dans d'autres occasions; « ils savent que je n'ai pas meublé tout à la fois mon château de *Fontainebleau.* »

Je ne sais quel plat valet avait présenté ce grossier et ridicule appât à son amour-propre; mais ce que j'ai appris de gens bien plus véridiques, c'est que rien n'avait égalé le scandale qu'avaient produit, parmi les *Hollandais*, les hérésies commerciales et économiques proférées d'un ton magistral par *Napoléon*, essayant ses jeunes spéculations contre l'antique expérience de ces patriarches du commerce. C'est à cette occasion qu'un des auditeurs répliqua à *Napoléon*, qui disait qu'il aurait deux cents vaisseaux à opposer à l'*Angleterre* : « Eh bien, elle en aura six cents..... » Cette réponse fut payée d'un coup d'œil de mépris. (*De Pradt.*)

me visiter, et s'étonnait de ma douce résignation : j'avais fini par oublier ce que j'avais été, pour ne m'occuper que de ce que je voulais être. Les personnes qui composaient ma maison, me semblaient bien assorties ; je jouissais du bonheur domestique dans toute son étendue : mes amis venaient embellir mes longues soirées d'hiver, et le charme que je goûtais auprès d'eux, me dédommageait bien des réunions où j'avais figuré si ostensiblement. Mon fils entretenait avec moi une correspondance exacte, et j'étais heureuse de le savoir au comble de ses vœux. Ce bon *Eugène*!.....il était adoré en *Italie*..... Plus tard, me disais-je, il pourra y laisser des regrets (*) ; mais je serais là pour les adoucir : peut-être m'est-il réservé de lui donner quelques consolations..... Ainsi

---

(*) L'impératrice *Joséphine* avait réellement l'esprit frappé que la puissance de son époux ne serait qu'éphémère. « Il va trop loin, disait-elle souvent ; il pourra rencontrer, sur la route épineuse de la politique, quelque voyageur plus adroit ou *plus heureux* qui, un peu plus tard, pourra le conduire dans un sentier si glissant, qu'il finira par succomber, et entraînera après lui tout l'échafaudage de sa puissance. Ainsi doit finir *Bonaparte*. *Bonaparte*... dont les intentions sont de faire de la *France* une puissance *redoutable et indomptable*, il n'aura peut-être pas la consolation, en descendant du trône, de voir respecter ses dernières volontés. »

s'écoulaient tous mes jours. Mon genre de vie était très-uniforme; je n'étais jamais seule, et souvent je savais éviter avec adresse les abeilles dorées qui bourdonnaient sans cesse sur la route de *Paris* à *Saint-Cloud*, et finissaient quelquefois par faire acte d'apparition aux grilles de mon château. Il fallait plaire au maître.....

Le ministre de la guerre (*Clark*) (72) me visitait assez régulièrement. Un jour il me dit d'un air très-affecté : « Madame, l'*Empereur* a des ennemis bien puissans; la conduite de M. de *Czernicheff*, dont on ne pouvait supposer les intentions, nous explique *un grand problème*. Cet étranger vient de partir furtivement de *Paris;* il connaît la force et la situation des divers corps de l'armée; en un mot, tous les plans de votre époux sont vendus à la *Russie*. Le Sénat fera très-sagement, dans cette grave circonstance, d'accorder des secours en hommes, en argent; le temps n'est plus où une nouvelle guerre était un nouveau champ de triomphe ouvert à nos guerriers. Maintenant, il faut sauver la *France*. Car, malgré le traité du 24 février 1812, le roi de *Prusse* ne tiendra bon, que s'il voit votre époux en mesure d'en imposer. Pour l'*Allemagne*, elle jouera à pair ou non. » Cette conversation en resta là. Je voyais à peine

Bonaparte, et je crus devoir ne lui adresser par écrit aucune observation à ce sujet.

Il vint cependant me faire ses adieux. « Je vais effrayer le *Nord* (*), Madame, me dit-il, du plus loin qu'il m'aperçoit, j'apprends à l'heure même que la *Russie* a protesté contre la réunion du duché d'*Oldembourg* à la *France*. C'en est assez pour la combattre et la vaincre : mon frère *Alexandre* sera trop heureux si je veux bien lui accorder la paix (**). »

(*) Déjà, dans l'hiver de 1811, de grands mouvemens de troupes avaient eu lieu en *Allemagne* : ils étaient évidemment dirigés contre la *Russie*. A l'ouverture du Corps-Législatif, en 1811, *Napoléon* avait déclaré que les préparatifs de guerre contre la *Russie*, avaient accru les dépenses de ce département d'une somme de cent millions. C'est dans la même séance qu'il annonça que la guerre de la *Péninsule* finirait par un coup de tonnerre ; qu'un prêtre, c'est-à-dire le *Pape*, ne pouvait exercer la souveraineté, quoique peu d'années auparavant il eût créé la primatie de *Ratisbonne*. Alors il ne s'attendait guère que ce serait lui qui frapperait ce coup de tonnerre, et, qu'en dépit de ses nouveaux principes, on verrait encore un pontife souverain dans le royaume nominal de son fils. (*M. de Pradt.*)

(**) *Napoléon* put croire un moment qu'il lui deviendrait aussi facile de s'emparer de l'Empereur *Alexandre*, qu'il l'avait fait des princes d'*Espagne*. Mais un *Don Godoï* ne dirigeait point le cabinet de *Saint-Pétersbourg;* le grand

— « Eh quoi! lui dis-je, tu es à l'apogée de ta gloire, et tu prétends t'illustrer encore..... La fortune, qui jusqu'alors a été ta fidèle compagne, peut t'abandonner réellement, le jour où tu marcheras sur *Moskou*. N'imite point la plupart des Souverains; ils ressemblent au commun des hommes, ils ne s'occupent point de l'avenir, quand ils jouissent du présent. Dans les circonstances difficiles, les plus irrésolus prennent des partis mixtes qui achèvent de les perdre.... Concentre tes forces en *Allemagne*, mais ne va pas plus loin... — Je rétablirai le royaume de *Pologne!* — Pourvu toutefois qu'on t'en laisse le temps et la puissance!..... »

A quoi servent les conseils en pareil cas? Comment redresser un arbuste déjà assez vigoureux par l'âge, qui a pris une fausse direction? C'est tout au plus si l'on parvient à prévenir ou à retarder sa chute par quelques soutiens artificiels..... Je n'entrepris donc rien, ou du moins que fort peu de chose pour le détourner de ses grands desseins : je prévis à cet égard, que je ne ferais que d'inutiles tentatives; de plus, il craignait que ses généraux, que ses

---

Monarque comptait autant d'amis qu'il avait de sujets. Les flatteurs seuls erraient dans son palais, mais n'étaient point admis dans son intimité.....

ministres n'entrassent en partage de sa gloire. Je restai profondément affligée de cette soif de domination qu'il ne pouvait jamais satisfaire ; je jugeai défavorablement de sa nouvelle entreprise. *Kosciusko*, ce noble Polonais, cet homme célèbre, aussi distingué par la simplicité de ses manières, que par la pureté de ses principes et la sublimité de son patriotisme, n'osait en espérer le succès (73). En faisant mes adieux à *Bonaparte*, je lui dis : « Autrefois, tu écoutais volontiers ton amie.... — Des conseils à moi!..... des conseils!..... me répliqua-t-il avec une sorte de fierté, y pensez-vous, Madame? Je suis fils d'un *Empereur;* je puis faire mouvoir toute l'*Allemagne* à mon gré, et la *Prusse* ne peut rester neutre dans les événemens qui se préparent; félicitez-moi au contraire, à l'avance, sur l'accomplissement de mes sublimes conceptions. Je vous écrirai de l'ancienne capitale de la *Russie*, et je veux vous rendre un jour témoin des brillantes destinées qui semblent m'y attendre....» Je restai confondue. « Tu joues, lui dis-je dans un moment d'exaltation bien pardonnable à une femme qui l'aimait, tu joues, ô mon ami, ta couronne, l'existence de ta famille, et celle de mes enfans (*). »

(*) Son attention à éloigner de lui tout ce qui pouvait

Bientôt l'*Empereur* se rendra à *Dresde* au milieu de la Cour la plus brillante ; un cortège de rois sera à ses côtés ; chaque jour on les verra presque confondus avec les courtisans, assister à ses levers ; il commandera en maître. *Napoléon* sera le seul souverain de l'antique *Germanie*.

Il jugea nécessaire de laisser l'impératrice *Marie-Louise* à *Mayence*. L'*Archiduchesse* se flattait d'y recevoir son père ; mais les Destins veillèrent sur tous les deux... Elle revint à *Paris*,

---

donner une idée d'agression contre la *Russie*, formait le plan chimérique qu'il s'était fait, et auquel il était le plus attaché. Croirait-on que cela fût à ce point, que deux ou trois jours avant son départ, lorsque quatre cent mille hommes étaient déjà en *Pologne*, et toute sa maison partie depuis long-temps, plusieurs députations des colléges électoraux étant en retard, entre autres celle de *Rome*, sur la demande qu'il en fit à son lever, et sur la réponse qui lui fut faite, que le ministre de l'intérieur les avait contremandées sous le prétexte de son prochain départ, il entre dans un accès de fureur : « Eh ! qui ose dire que je pars? s'écria-t-il. A qui appartient-il d'en juger? je ne pars pas. Je fais de mes gens et de mes chevaux ce que je veux. »

Il fit ses adieux au conseil de ses ministres par ces seuls mots : « Je vais faire la revue de mon armée. » *Le Moniteur* ne donna pas d'autre motif à son départ de *Dresde*.

(*Hist. de l'Ambass. de Varsovie.*)

et l'*Autocrate* d'occident se dirigea bientôt vers les bords du *Niémen* (*).

Au milieu des alarmes que cette nouvelle guerre inspirait à l'*Europe*, la *France* accoutumée à vaincre, restait seule impassible. *Paris* surtout, renchérissait encore d'espoir et de sécurité. Nos premiers succès à *Wilna*, le mouvement spontané des *Polonais* qui avaient déclaré le rétablissement de leur ancienne monarchie, l'occupation de *Gloubokoé*, où *Napoléon* avait transféré son quartier-général, tout cela, dis-je, électrisa les habitans de la capitale. L'on voyait déjà l'*Empereur* des *Français* couronné à *Moscou*. Je reçus plusieurs félicitations sur ces heureux commencemens, et répondis à ceux qui m'adressaient leurs vœux : « Il n'est pour les Rois, de contentement durable, que celui que leur donne une réciprocité de tendresse, toujours constamment établie entre eux et leurs sujets. Heureux donc le Souverain qui, pour s'attirer l'amour de ses peuples, ne néglige rien de tout ce qui peut le lui mériter ! »

(*) *Napoléon* s'étant déguisé en soldat *polonais*, reconnut les hauteurs qui dominent *Kowo*; il se fit apporter de l'eau du *Niémen* dans un casque, la goûta comme pour en recevoir une heureuse inspiration.

(*Hist. de Bonaparte.*)

Les commencemens de cette campagne n'offrent aucun titre à la gloire. Les *Russes* rétrogradent au fur et à mesure que les *Français* avancent; aucune bataille n'est livrée, quelques engagemens avec des Kosaques sont les préludes de l'attaque de cette ville placée entre les collines et les rives de la *Dwina*. Les peuples du *Nord* semblent épouvantés de notre approche, ils fuient en désordre vers *Smolensk;* toute l'armée se met à leur poursuite; *Napoléon*, environné de sa garde, s'établit quelques jours à *Witepsk*.

L'armée commençait à manquer de tout (*). « Elle se précipitait cependant vers cette entreprise avec l'assurance du succès, l'appétit de l'avancement et la voracité des dotations. C'était à qui en serait : tout militaire qui n'en faisait pas partie accusait sa mauvaise étoile ou la justice de l'*Empereur* (**). »

Déjà nos malheureux soldats, après des obstacles sans nombre, ont franchi ce *Dniéper*, et sont sur les hauteurs de *Smolensk*: toutes les redoutes sont en leur pouvoir. Au moment de monter sur la brèche, ils aperçoivent des montagnes de feu, des colonnes

---

(*) On prit cependant deux convois aux *Russes*, qui ravitaillèrent un peu nos *Français*.

(**) *Ambassade de Pologne*. (De Pradt.)

de fumée. *Davoust* avait fait attaquer le faubourg de droite, *Morand* le faubourg de gauche; et, au moment où les *Français* voulaient tenter l'assaut, les *Russes* évacuent la placenuitamment, et *Napoléon* fait son entrée dans une ville qui n'offre que des ruines. Il marche sur des cadavres sanglans, au son d'une musique guerrière qui seule put l'empêcher de réfléchir à cette scène de désolation (74).

S'il eût voulu se fixer dans cet endroit, et de là proclamer hautement le rétablissement de la *Pologne*, l'armée *française* était sauvée; mais les projets de *Jérôme*, son frère, se trouvaient en opposition avec les siens. Ce dernier briguait deux couronnes, et déjà l'*Empereur* trouvait qu'il en avait trop d'une. « Je n'oublie point, lui dit-il, que la reine de *Westphalie* est née en *Russie;* je craindrais trop le voisinage des deux Etats. La politique compte pour rien les liens de famille : moi, tout le premier, je ferais la guerre à mon beau-père, si mon beau-père me disputait la possession du plus chétif village. Pour un cadet de famille, je vous ai bien traité. Quant au roi que je veux donner aux *Polonais*, je le leur ferai connaître lorsqu'il en sera temps. » *Jérôme* se le tint pour dit, et *Napoléon* n'eut garde de lui révéler ses pensées. Il m'avait juré, à la dernière entrevue qu'il avait eue avec moi,

que le royaume de *Pologne* était destiné à mon fils. J'aurais préféré qu'il régnât en *Italie*, ou qu'il revînt habiter la *France*. Je me faisais de loin une agréable félicité de notre réunion, et je caressais l'idée qu'un jour le prince *Eugène* pourrait remplir dans sa patrie un poste important.

L'esprit est ingénieux à se créer des chimères ; l'imagination se plaît souvent à promener nos desirs dans le vague des idées ; mais ce fils si cher était loin de moi : il partageait les fatigues et les dangers d'une armée invincible ; peut-être fut-il assez heureux pour rendre quelques services à mon époux. La sensibilité d'*Eugène* devait s'accroître ; son cœur devait souffrir en voyant les corps qu'il commandait, sans ambulances, sans vivres, sans magasins ; les soldats errans sur les routes désertes qui conduisent à *Moscou*. Partout les villages étaient dévastés, les ponts détruits, les magasins en cendres.

Napoléon s'était établi à *Ghiat*. Là il apprit que le prince *Kutusow*, vainqueur glorieux de la puissance ottomane, avait le commandement en chef de l'armée *Russe*, et qu'il avait fait mettre à l'ordre qu'on ne rétrograderait plus (*). En conséquence, l'*Empereur* or-

(*) Une bataille décisive eut lieu sous les murs de

donna l'attaque d'une redoute : elle ne put résister à la bravoure *française ;* mais plus de mille soldats payèrent de leur sang cette importante position (*).

Tels furent les derniers détails qu'on me transmit par des notes confidentielles. Je tremblai pour mon fils, pour mon époux; je m'attendris sur le sort de tant de milliers de braves qui venaient de succomber. Hélas! j'étais loin de prévoir les nouveaux désastres qui nous attendaient!

Moscou. Un soleil radieux l'éclaira, et dissipa peu à peu un épais brouillard qui auparavant empêchait de se reconnaître. *Bonaparte* dit plusieurs fois à ses officiers : « Messieurs, voilà le soleil d'*Austerlitz.* » Mais vers le soir, les soldats commencèrent à perdre courage : leur chef les ranima. « *Kutussow* fuit devant nous, s'écrie-t-il; allons le rejoindre. » Impatient de s'emparer de la première ville des *Czars*, *Bonaparte* fait marcher sur trois colonnes. Bientôt il entre à *Moscou*, à la lueur d'un vaste incendie dont les reflets se dirigeaient vers le ciel. En vain veut-on chercher à en arrêter les progrès; le zèle de l'armée française est inutile; les pompes sont enlevées : tout est la proie des flammes; d'immenses magasins remplis de combustibles alimentent encore le feu. Le gouverneur *Rostopchin* a sacrifié *Moscou*..... pour sauver la *Russie*.....

(*) Ils étaient du 61e régiment. *Bonaparte* demanda au colonel ce qu'il avait fait d'un de ses bataillons. « Il est dans la redoute, répondit-il. » *Honneur aux braves* fut le seul mot qu'il prononça.

La situation de la *France* devenait réellement critique ; plus sa prospérité avait été grande et rapide, plus le signal de ses calamités était inquiétant. Pouvais-je alors rester seule indifférente, moi qui avais été la compagne du monarque que les Français adoraient encore à cette époque; moi qui avais été sa première épouse, lorsqu'il n'était qu'un de leurs grands capitaines; moi qui l'avais suivi de la simple habitation du général dans le palais des Consuls, et du palais des Consuls sur le trône impérial !.... moi enfin, qui, assise à ses côtés, avais régné sur les Français par quelques modestes vertus, comme il les avait subjugués par ses hauts faits d'armes, dont les revers les plus inouïs ne pourront jamais effacer l'éclat !.....

Cependant, si le danger était apparent, il n'offrait rien encore qui pût raisonnablement justifier mes craintes ; mais il était dans ma destinée de ne pouvoir jamais goûter la félicité pure.

Le bruit de la mort de *Bonaparte* se répandit un moment : je fus inconsolable. Si l'on ne pense qu'aux contradictions mortifiantes que j'essuyai, on sera surpris peut-être que j'aie mis tant de sensibilité dans mes regrets : que dire !.... Je trouvais la reconnaissance trop douce pour permettre qu'on m'en dispensât.

Quel moment que celui où je fus détrompée, où j'appris la téméraire et audacieuse entreprise du général *Mallet* (75). Je me figurai que *Bonaparte* serait peut-être toujours invulnérable; mais ma douleur fut à son comble à la lecture du fatal bulletin qui annonçait tant de désastres. Je tremblai pour les jours de ceux qui m'étaient les plus chers (*); et en songeant que l'élite de la *France* venait de succomber dans ces fatales journées, je ne pus retenir de nouvelles larmes : c'est alors que je gémis sur la folle ambition d'un seul homme. Mais je ne pouvais pardonner à ceux qui l'avaient entraîné dans cet abîme. Ma situation

(*) Le *Prince Eugène* courut plusieurs dangers dans cette funeste campagne, et l'impératrice *Joséphine* éprouvait la plus violente agitation quand on annonçait un courrier. En brisant le cachet qui scellait les dépêches, sa physionomie prenait toutes les teintes : tantôt les signes de la joie se manifestaient ostensiblement; tantôt elle demeurait, après avoir pris lecture de leur contenu, dans un abattement impossible à décrire. *On souffrait de la voir souffrir.* « Ils existaient au départ du courrier, disait-elle en parlant de son époux et de son fils; mais peut-être aujourd'hui il ne me reste plus qu'à gémir sur leur perte. » C'était ainsi que la malheureuse *Joséphine* était ingénieuse à se chagriner; et chaque instant du jour était pour elle un supplice, d'autant plus cruel qu'elle prévoyait déjà les revers funestes qui atteindraient celui pour lequel elle ne cessait de faire les vœux les plus ardens !...

me devenait d'autant plus pénible, que c'était pour moi une obligation impérieuse de concentrer dans mon cœur le chagrin que je ressentais.

Je m'arrête un moment sur ces tristes détails, pour déplorer le sort de tant de braves, qui même au milieu des déserts affreux de la *Scythie*, et sur les bords glacés de la *Bérésina*, prouvèrent aux peuples du *Nord* qu'ils étaient bien dignes de soutenir l'honneur français, surtout quand un général tel que *Ney* protégeait leur retraite.

Bonaparte n'ignorait pas qu'un nouvel *Arminius* avait détruit une partie de son armée par le fer et le feu; il aurait dû suivre l'exemple d'*Auguste*, qui, ayant perdu trois légions dans la *Germanie*, s'affligea de ce désastre, au point de s'enfermer dans son palais, et de laisser croître sa barbe et ses cheveux; on sait que dans les transports de sa douleur, il s'écriait, en se frappant la tête : *Varrus, rends-moi mes légions!* .... *Napoléon*, de retour dans son palais des *Tuileries*, osa dire devant ses courtisans, en se frottant les mains d'un air de gaîté : « Il fait plus chaud ici que sur les bords de la *Bérésina*. » Voilà l'homme (mais il fut mon époux).

Que devins-je, en apprenant les particularités de l'horrible *catastrophe!*.... (76) qui mettait la

France en deuil?..... Après avoir épanché ma douleur dans le sein de mes amis, et avoir donné des larmes au souvenir des compagnons d'armes de l'*Empereur*, que leur amour pour lui venait d'entraîner dans l'abîme, je me recueillis quelques instans, et m'écriai assez haut, agitée comme je l'étais du tumulte des réflexions qui se pressaient en foule dans mon esprit : « Quel épouvantable précipice *Napoléon* a-t-il ouvert sous ses pas! »

A ce cri sinistre, tout mon sang se glaça, ce fut un coup de foudre pour *Bonaparte;* il retentit jusque sous les lambris du Louvre. Des gens officieux, et qu'il avait à sa solde, lui rapportaient chaque jour quels étaient les discours et les actions de sa première épouse, et la *Malmaison* n'était point à l'abri de la police minutieuse et secrète de *Savary* (*). Cependant, il faut rendre justice à ce ministre, chargé d'exécuter les ordres d'un homme puis-

(*) *Joséphine* recevait souvent à la *Malmaison* M. De*** devenu suspect à son époux, par les rapports les plus perfides. *Napoléon* devint furieux en apprenant que cette personne venait d'obtenir une place au château. Il fit ordonner de l'éloigner sur-le-champ, et il prescrivit que dorénavant on n'admît aucun étranger à son service, que lui, *Napoléon*, n'en eût confirmé le choix. Ainsi, depuis le 16 décembre 1809 jusqu'au 25 mars 1814, l'impératrice *Joséphine* fut perpétuellement surveillée. Dans

sant. Jamais il ne lui fit de rapport contre moi, et si quelques courtisans, (car il s'en trouvait à la *Malmaison*), se permettait de faire une révélation particulière à l'*Empereur*, *Savary* employait alors ses soins pour lui en faire connaître le peu d'importance : en outre, il me faisait prévenir de me tenir sur mes gardes.

Ainsi mes jours s'écoulaient dans le sein d'une paisible indépendance ; jours mémorables à jamais, jours de douceur et de tranquillité, que je devais regretter plus tard, en les voyant sacrifier de nouveau à cette soif de gloire, dont la destinée était de me poursuivre jusque dans ma retraite, jusque dans les bras de mes enfans !.....

L'espoir assuré d'un bonheur durable n'avait point abandonné mon époux. Il avait reçu avec orgueil les félicitations de ses flatteurs sur son heureux retour de *Moscou* (77) ; il s'était enivré

---

les derniers temps, elle répondait à ceux qui affectaient de la plaindre : « Je ne veux que le bonheur de *Napoléon*, et je me trouve doublement heureuse d'avoir pu y contribuer par le dernier sacrifice qu'il a exigé de moi. Il voulait un héritier ; la France semblait y souscrire. Puissent-ils être heureux l'un et l'autre ; le père, du présent, et le fils, de l'avenir. Quant à moi, je fais des vœux pour que l'*Empereur* n'ait point à se repentir un jour de sa nouvelle alliance. »

du dernier grain d'encens ; s'il eût eu le talent de prévoir l'avenir !.....

Napoléon, en faisant une double ligne devenait alors inexpugnable sur les frontières : il pouvait encore s'y fortifier et s'y défendre avec succès. Bien plus, il en serait venu, s'il l'eût voulu, au point de jouir d'une félicité digne d'envie ; il aurait pu dans l'intérieur de son empire faire goûter aux *Français* les douceurs d'un repos acheté par des sacrifices inouïs, et prendre part lui-même à des jouissances tout-à-fait inconnues à son cœur.....

Un jour, et ce jour sera sans cesse présent à ma mémoire, ma surprise fut à son comble ; je vis paraître *Napoléon*, qui naguère imposait au Monde, triste, et même humilié de sa prompte défaite ; cependant il feignit de dissimuler sa douleur devant celle qu'il se plaisait à nommer autrefois sa clairvoyante amie.

Déjà j'avais deviné une partie de ses maux, ses plus secrètes pensées semblaient être les miennes ; je l'écoutais, je le plaignais, et ma pitié me faisait trouver quelque charme à partager le poids de son malheur.

Son aspect m'avait vivement émue : mon imagination me transportait sur ces champs de bataille, où la mort la plus affreuse venait de moissonner tant d'illustres guerriers.

Je ne pus d'abord m'empêcher d'éprouver un certain frémissement; quoique *Bonaparte* ne fût plus rien pour moi, mon âme naturellement douce et compatissante, sentit bientôt la pitié succéder à la consternation.

L'attachement que je n'avais jamais cessé de lui porter, et la plus tendre compassion furent poussés à l'excès, lorsque mon époux m'annonça qu'il commençait à boire à la coupe du malheur.....

Les angoisses de mon cœur me tourmentaient au point d'égarer ma raison. Combien je lui sus gré de n'avoir pas tourné les yeux sur ma figure pâle et décomposée! Mais le vainqueur de tant de nations, et qui touchait presque au moment d'être renversé du trône, avait prêté beaucoup moins d'attention à cette scène qu'il ne l'eût fait en toute autre circonstance; il attribua le chagrin dont il me voyait pénétrée, à la froideur avec laquelle il avait accueilli les prières que je lui adressais à l'époque de sa téméraire entreprise sur la *Russie*. Je l'avais blâmé ouvertement; je me connaissais mieux que lui en politique, parce qu'il était toujours égaré, et que j'étais toujours calme; et s'il avait suivi plus souvent l'impulsion de son cœur, lorsqu'il était encore environné de tous les prestiges de la grandeur, le généreux, l'ambitieux *Napoléon* n'aurait

pas été obligé dans ce moment de trembler devant une femme.

Aussi, loin de proférer aucune plainte, il me dit « que dorénavant il voulait s'en reposer sur moi avec une entière confiance; qu'il écouterait mes conseils. » — « Il faut, lui dis-je, que tu aies un ennemi bien puissant; je le connais ce profond politique..... et déjà je te déclare que tu ne peux te soustraire à ses coups. Ton entreprise gigantesque dans le *Nord* n'est que le résultat d'une secrète combinaison. Comment veux-tu te mettre en garde contre un homme qui compte des ministres à ses ordres dans tous les cabinets de l'Europe (78)? Tu as couru à ta perte par tous les moyens qui étaient en ton pouvoir, en humiliant, en livrant à la honte celui qui peut-être un peu plus tard sera humilié à ses propres yeux..... » Ici ma voix expira sur mes lèvres; je m'arrêtai et laissai couler quelques larmes; puis me reprenant tout à coup, je lui dis encore : « Ce que tu perdras, *Bonaparte*, n'est qu'un vain titre... auquel il te faudra nécessairement renoncer un jour; mais voir ravir aux *Français*, par ta faute, les conquêtes et les glorieuses dépouilles dont ta valeur, en guidant leur courage, les avait enrichis; voilà pour toi le comble des revers!... O *Napoléon!*... excuse l'expression de mes regrets. » Je laissai de nouveau échapper quelques

larmes; en vain je voulais poursuivre, je n'en eus pas la force : quant à ce qui me touchait personnellement, j'avais depuis long-temps appris que les afflictions de cette vie étaient le domaine de la triste humanité. Je me soumettais avec confiance aux voies secrètes de la Providence. « Que je meure, ou que je vive, dis-je à *Bonaparte*, votre destinée ne s'en accomplira pas moins. Des trames criminelles décéleront les auteurs de nos maux, attireront sur la patrie des calamités de toute espèce; ils commettront beaucoup de crimes, et n'en tireront aucun fruit, ils n'en obtiendront aucun succès.

« Voilà précisément les motifs qui me déterminent à continuer la guerre, me dit mon *époux;* en cela, je veux suivre l'exemple d'*Auguste*. D'ailleurs, l'effet des grands malheurs n'est-il pas de communiquer à l'âme plus d'énergie, de fournir à l'esprit de plus solides et de plus mâles réflexions (*)? Telle

(*) Quiconque avait le malheur de dire à *Napoléon* : telle chose est *impossible*, en recevait sur-le-champ un regard plus ou moins colère ou dédaigneux, suivant l'importance du sujet qui avait amené le mot. *Fouché*, duc d'*Otrante*, fut un jour à même d'apprécier combien cette locution déplaisait à son maître. C'était en 1804; il s'agissait d'une négociation aussi difficile qu'importante avec la *Russie*. *Fouché*, alors ministre de la police, et qui s'opposait à ce qu'on entamât cette négociation, se

est ma position nouvelle, que je vais reprendre mes communications avec ce que le passé m'offre de plus doux. Pourquoi témoignerais-je des regrets stériles, et conviendrais-je de l'imprudence de mes derniers projets? Tu voudrais, *Joséphine*, éteindre en moi le noble désir des conquêtes. Il te faudrait quelque temps, même auprès des plus sages de mes ministres, pour dissiper le rêve que leur imagination a cent fois renouvelé depuis ma première infortune. *Napoléon*, selon eux, et selon moi, doit se surpasser encore. On ne le

---

mit à dire que le succès en était *impossible*. *Napoléon*, qui voyait autrement la chose, se retourne vivement vers le ministre, et lui dit : « Quoi! c'est un vétéran des grandes catastrophes révolutionnaires qui ose emprunter cette pusillanime expression? Ah! Monsieur, est-ce à vous d'avancer qu'il est quelque chose d'*impossible*; à vous, qui, depuis quinze ans, avez vu se réaliser des événemens qu'avec raison on pouvait juger impossibles? L'homme qui vit un prince tel que *Louis XVI* baisser sa tête sous le fer d'un bourreau; qui vit l'archiduchesse d'*Autriche*, reine de *France*, raccommoder sa robe et ses souliers, en attendant l'échafaud; celui enfin qui se voit ministre, lorsque moi-même je suis *Empereur des Français*; un tel homme, dis-je, devrait n'avoir jamais le mot *impossible* à la bouche. »

Ce trait, raconté par M. *Regnault de Saint-Jean-d'Angely*, est d'autant plus intéressant, que l'authenticité est tout entière dans le caractère de *Napoléon*.

croit pas si grand, si redoutable; il ne déploiera toute sa force que lorsque les étrangers oseront envahir le territoire *français*. Alors, il se trouvera debout tout-à-fait; et bientôt malheur à ceux que je ferai rendre compte d'une guerre où la France épuiserait son sang et ses trésors! »

Il est trop vrai que *Bonaparte* s'abusait ainsi, au moment où toutes les forces réunies de l'Europe s'apprêtaient à venir fondre sur lui. Indépendamment des ennemis extérieurs, il avait contre lui, ces hommes qui, depuis la révolution, n'ont cessé de se dire entr'eux: « Si nous parvenons à diviser cette masse si forte, si redoutable quand elle est unie, ou du moins à en diriger une partie contre l'autre, nous nous sauverons dans la bagarre, et peu après nous reparaîtrons avec nos habits de caractère, propres à nous faire jouir de la confiance des nouveaux gouvernans; alors ceux-ci s'empresseront eux-mêmes de nous nommer aux postes les plus importans et les plus délicats de leur empire. Nous leur ferons commettre des injustices criantes....., et nous les entraînerons tout-à-fait dans l'abîme. »

Ainsi ont raisonné et raisonneront tous les mauvais citoyens, en plus grand nombre qu'on ne croit, qui ont fait de la révolution française un objet de spéculation. Ce sont des serpens

que nous réchauffons, et que nous ne pourrons jamais étouffer. Malheur aux Etats qui ont dans leur sein de semblables *Vampires!* Ah! plus tard, ils deviendront pour eux des *Hydres* à cent têtes, et finiront par les dévorer tous. Les flatteurs et les courtisans peuvent aller de pair avec eux : les uns nous font sentir à leur haleine empestée le tigre caché sous la peau du mouton ; les autres nous représentent ce singe maladroit, vil esclave, qui s'affuble de l'habit de son maître pour éviter les étrivières; et tous, sont les auteurs de la ruine de leur pays ?..... (79).

Hommes politiques et sans caractère, qui suivez avec soin le cours des événemens, pour en faire votre profit, vous serez un jour accusés des crimes que vous faites commettre aux grands que vous enivrez de votre encens pernicieux, et les malheurs des peuples retomberont sur vos têtes!

Et vous, tranquilles égoïstes, qui n'avez d'autres intérêts que les vôtres, d'autres soins que ceux de votre propre conservation, d'autre patrie que l'intérieur de votre maison, gémissez aussi sur votre conduite, car vous avez aussi puissamment contribué à l'esclavage de votre malheureuse patrie!

O vous tous, qui, avertis du danger par les imprudences de *Bonaparte*, avez sans cesse

sur les lèvres le nom d'une famille aussi chère que respectée, vous répétez tout bas, et du fond de votre cœur : « Vive à jamais la république ! Ah ! puissent renaître les jours où de nouveaux *Brutus embrasseront* leurs fils en les condamnant à la mort ; où d'autres pleureront dans le sein de leur père, avant d'y enfoncer un poignard !..... »

Telles étaient les tristes et douloureuses pensées qui m'assiégeaient sans cesse. Hélas ! je prévoyais que le rôle de mon époux était près de finir, qu'il allait se retirer de la scène des illusions, que dis je ! qu'on allait l'en précipiter, et que sa chute serait effrayante. Chaque fois que l'une de mes femmes ouvrait la porte de mon appartement, je croyais toujours que l'on venait m'annoncer la nouvelle de sa ruine. Si un bruit extraordinaire s'élevait sur la route, je craignais que ce bruit ne fût une émeute ; je me disais alors avec amertume : Si *Napoléon* ne s'endormait pas au sein d'un funeste repos, il pourrait encore détourner l'orage qui ne peut tarder de venir fondre sur lui. Cependant, malgré l'espèce d'apathie à laquelle je m'étais livrée pour être moins malheureuse, je ne pouvais dompter une sorte d'effroi, en pensant que peut-être ce moderne *Porus* n'aurait plus d'asile ni de patrie ; que moi-même promenant mes yeux égarés autour de cet antre de *Poly-*

phème, aucune ouverture ne se présenterait pour me cacher, aucun chemin couvert pour me garantir. Car déjà j'étais infiniment convaincue que l'*Empereur* serait assez mal conseillé pour refuser des conditions de paix, surtout si elles avaient pour bases l'envahissement provisoire de la capitale. Il se croîra obligé, disais-je à ses amis, de soutenir les armes à la main sa réputation militaire; et les monumens et les chefs-d'œuvre que renferment *Paris* sont des trésors qui s'opposeront à ce qu'il fasse jamais la moindre concession aux peuples étrangers; je vois déjà *Bonaparte* frémir d'impatience, appeler la vengeance à grands cris, ou plutôt il sera heureux s'il peut trouver un prétexte à la nouvelle guerre qu'il brûle d'entreprendre.

Déjà ses ordres s'exécutent : les campagnes voisines ont appelé leurs jeunes conscrits, qui bientôt sont devenus autant de soldats; il se trouve en quelque sorte contraint par la nécessité; c'est en vain aujourd'hui qu'il voudrait détourner la tempête qui le menace, il ne peut plus rester sourd au bruit du tonnerre qui gronde sur sa tête; il voit la foudre s'approcher; ses premiers éclats ébranlent la confiance du héros dans le destin qui l'a si souvent favorisé, et les éclairs de ce nouvel orage sont la seule lumière à laquelle il consent enfin d'ouvrir les

yeux ; ses désirs et ses vues se bornent à embrasser des projets, sans s'inquiéter de l'opinion qui le jugera... Jadis, il ne lui suffisait pas d'ordonner de grandes entreprises, il voulait encore qu'elles eussent les suffrages de la nation : les succès les plus brillans eussent été incomplets pour lui, s'ils n'eussent été couronnés de l'approbation de tous les Français.... Mais c'est qu'alors il croyait que leur dieu *Terme*, comme celui des Romains, ne devait jamais reculer, et que leur premier pas en arrière serait le présage de la destruction de l'Empire... Hélas ! combien les temps sont changés ! Aujourd'hui peu lui importe le sentiment qu'il commande, il lui suffit de voir ses désirs satisfaits !..... Etrange concession d'une ambition qui naguère perçait la hauteur des nues, et qui se trouve réduite maintenant à s'abaisser au niveau des événemens de la terre (*) !.....

(*) Quelques jours avant la bataille de *Dresde*, *Moreau* et *Bernadotte* assistèrent à une conférence avec les souverains alliés : conférence dans laquelle il s'agissait de régler le plan de bataille qui allait se donner, et les opérations ultérieures de la campagne. *Moreau* était l'auteur du projet que l'on discutait, et le soutenait dans tous ses points. *Bernadotte* parvint cependant à y faire quelques modifications. Après les conférences, *Bernadotte* et *Moreau*

Les nouvelles les plus désastreuses ne tardèrent pas à circuler, et pour cette fois, la

---

eurent ensemble un entretien que nous allons rapporter.

Bernadotte. Voilà de beaux projets, général; mais où cela nous conduit-il?

Moreau. A renverser *Napoléon.*

B. C'est très-bien; mais *Napoléon* renversé, que prétend-on?

M. Oh! alors comme alors, nous verrons ce qu'il y aura à faire.

B. Prenez garde, ne vous livrez pas à un espoir chimérique. Ce n'est pas sous l'habit d'un aide-de-camp de l'empereur *Alexandre*, que les *Français* reconnaîtront le héros de *Hohenlinden.*

M. Mais la coalition....

B. Ne tient qu'à un fil; *Napoléon* n'est-il pas le gendre de l'empereur d'*Autriche?* Son fils n'est-il pas le petit-fils de ce souverain?

M. Je sais cela; je sais aussi que les enfans de *Gustave IV* sont les neveux de l'empereur *Alexandre.* Les convenances politiques sont tout; les liens de famille ne sont rien. Mais vous, prince, que prétendez-vous?

B. Contribuer à délivrer la grande patrie européenne du joug pesant que lui impose l'*Empereur*, repousser les *Français* au-delà du *Rhin*, leur *limite naturelle*, et forcer *Napoléon* à compter enfin pour quelque chose les droits de la nation française, pour lesquels vous et moi avons combattu si long-temps. Voilà ce que je prétends. Je crois encore servir les *Français* en combattant leur chef. Si je croyais favoriser d'autres projets ou servir d'autres ambitions, je briserais à l'instant l'épée que je porte.

*C*** de S. D***.*

Renommée ne fut point mensongère; elle apprit dans tous les détails l'épouvantable catastrophe que venait d'essuyer l'armée française, elle dit la défection de quatre régimens de cavalerie *Wurtembourgeoise* et *Saxonne;* elle ajoute encore, que sept bataillons d'infanterie abandonnèrent les rangs des *Français* pendant le combat sous les murs de *Leipsick*, pour se joindre aux troupes alliées.

J'appris aussi que mon époux avait passé l'unique pont qui existait pour effectuer sa retraite; mais que, craignant que les étrangers n'en profitassent pour le poursuivre, il ordonna de le faire sauter au moment où il était couvert de plusieurs milliers de Français qui cherchaient à fuir. Par cette manœuvre meurtrière, il abandonna sur l'autre rive une partie de son armée!.....

Mon cœur saigna en apprenant des nouvelles si désastreuses; je plaignis cette foule de militaires de tous les grades, de tous les rangs qui périrent par le feu de l'ennemi ou se noyèrent; je versai des larmes sur la triste destinée du général polonais *Poniatowski*. On lui avait depuis long-temps prédit que son courage héroïque lui ferait subir une mort prématurée.

Je reçus une lettre de *Bonaparte*: il m'annonçait qu'il venait d'opérer sa retraite par *Erfurt* et *Gotha*, et qu'il venait d'entrer à

Mayence. Cette ville devenait alors le point de réunion des *armées;* mais l'affluence des malades et des blessés y fit naître une épidémie qui occasionna les plus affreux ravages.

Ce fut à *Mayence* que l'*Empereur* et le Roi de *Naples* se quittèrent pour ne plus se revoir : ils étaient encore amis et alliés; quinze jours après, *Murat* avait séparé sa cause de celle de son beau-frère.

J'appris à la minute le retour de celui qui m'était toujours cher. Dès le surlendemain de son arrivée, il tint un Conseil d'Etat extraordinaire. L'objet de la séance était un décret pour augmenter les contributions. Quelques jours après, le Sénat mit à la disposition du ministre de la guerre, trois cent mille hommes des conscriptions des années 1806 et suivantes : le même acte portait que des armées de réserve seraient placées à *Bordeaux*, *Metz*, *Turin* et *Utrecht*.

Mais ces ressources étaient insuffisantes pour s'opposer à l'envahissement du territoire : aussi le vainqueur de tant de nations ne s'était jamais vu dans une circonstance aussi critique. « Il m'en coûte horriblement, disait-il à *B**** et à *M****, d'avouer ma détresse, et néanmoins ce n'est qu'en exposant les dangers de la patrie, que je peux espérer d'obtenir de nouveaux secours, et d'associer à ma cause

celle de la nation; car je suis contraint par les lois impérieuses de la nécessité. »

« Je vais convoquer le Corps-Législatif; mais je veux en diriger les délibérations, et provoquer un *Sénatus-Consulte*, en vertu duquel je pourrai donner à ce corps un président extraordinaire qui ne siége point dans cette assemblée : c'est mon grand-juge, le duc de *Massa*, que je prétends choisir. «

Cependant je ne me dissimulais pas combien il devenait difficile à *Bonaparte* d'en imposer plus long-temps aux représentans de la nation. Tant que ces députés furent les témoins de son bonheur, ces dociles mandataires ont caressé sa puissance, ils l'ont même aidée de tout leur pouvoir à parvenir à ses fins; mais aujourd'hui qu'il prétend les associer à sa cause et leur faire adopter tous ses plans de défense, ils chercheront à humilier son orgueil, ils oseront peut-être se comparer à ce fier Sénat romain qui s'arrogeait le droit de prescrire des lois aux Empereurs.

L'ouverture de la fameuse session du Corps-Législatif eut lieu le 19 décembre 1813 : le Sénat, le Conseil d'Etat et les grands dignitaires assistaient à cette séance. Le discours que *Napoléon* y prononça contenait des aveux; il y annonçait que tout avait tourné contre lui, et que la *France* serait en danger,

sans l'énergie et l'union des Français ; il ajouta encore ces mots remarquables : « Je n'ai *jamais été séduit par la prospérité*, l'adversité me trouverait au-dessus de ses atteintes. » Il finissait par déclarer qu'il venait d'adhérer aux bases préliminaires présentées par les puissances coalisées, et que les pièces originales renfermées dans le portefeuille du ministère des affaires étrangères, seraient communiquées par son ordre aux députés. Dès lors ils nommèrent une commission de cinq membres pour en prendre communication.

Toute oppression doit être odieuse à un souverain qui aime son peuple. Aussi l'*Empereur* demeura convaincu qu'une lutte sanglante ne pourrait tarder à s'ouvrir. De concert avec ses ministres, il chercha en quelque sorte à déguiser la vérité qui commençait à répandre ses rayons redoutables. On tenta auprès de quelques députés tous les moyens de séduction ; ils échouèrent. La commission fit, par l'organe de M. *Lainé*, son rapport, dans lequel elle exposait l'insignification des pièces communiquées, et manifestait le désir que le gouvernement revînt à des sentimens de justice et de modération, pour obtenir une paix durable des puissances de l'*Europe*.

C'en était trop pour un *Souverain* : habitué à commander, il ne put souffrir que des ré-

présentans voulussent pénétrer les secrets de sa politique. Il ordonna sur-le-champ que la salle des séances du Corps-Législatif fût fermée: cet acte arbitraire eut lieu dans le même moment.

Les députés s'étant présentés au Palais du *Roi* des *Rois*, le 1^er^ *janvier* 1814, *Bonaparte* crut devoir leur déclarer qu'il avait fait supprimer leur rapport comme incendiaire; il leur adressa de vifs reproches, et se promit bien de ne pas même s'occuper de leurs inutiles observations. Il ne se dissimulait cependant pas qu'il lui était difficile d'opérer seul le résultat qu'il attendait du Corps-Législatif; il s'empressa de faire expédier des courriers dans les divisions militaires pour hâter les levées en masse et la rentrée des contributions. Il nomma des commissaires extraordinaires tirés du sein du Sénat Conservateur et du Conseil d'Etat. Toutes ces mesures inspirèrent l'effroi, au lieu de réveiller le patriotisme des citoyens; car on ne fut pas persuadé, mais on fut fatigué.

Oh! combien je souffrais dans ces momens de crise! Je me sentais néanmoins agrandie par la pensée que, dépouillant quelquefois la pourpre, mon époux se dérobait à l'œil des courtisans pour venir seul à la *Malmaison* déposer auprès de moi le fardeau de ses cha-

grins, et m'entretenir de ses nouveaux projets chimériques !.....

Mais si je le dissuadais dans d'autres temps lorsqu'il me confiait les entreprises insensées dans lesquelles il se flattait de réussir, cette fois, du moins, je craignais presque de le désabuser!..... Hélas! est-ce quand l'homme est malheureux qu'il faut repousser la main que l'espérance vient poser un instant sur son cœur!.....

Quant à moi, je ne pouvais me dissimuler l'inutilité des moyens par lesquels il croyait devoir sauver la France. Je voyais s'avancer à grands pas l'espèce de prophétie qui me fut faite à l'époque de mon divorce. Elle annonçait que du moment où *Napoléon* me délaisserait, il cesserait d'être heureux (*). Aussi, après avoir

(*) Le samedi 9 décembre 1809, à huit heures du soir, je me rends à l'hôtel de la reine *Hortense*, rue de Cérutti. Là, je vis la bonne *Joséphine;* elle était avec son aimable fille. Le sentiment de la douleur les animait mutuellement... Restée seule avec cette femme si sensible, je passai près de deux heures dans une conversation bien intime et bien touchante. C'est là que j'ai su apprécier doublement le persécuteur et la noble victime; c'est dans cette entrevue que *Joséphine* me révéla de grandes choses, et je jugeai pourtant que ses peines personnelles n'étaient rien en comparaison de celles qu'elle prévoyait, et que pourrait éprouver un jour son infidèle époux.

Je ne lui dissimulai pas que cette visite que j'avais

Je suis très inquiette, j'ai besoin de vous voir Mlle Aubert m'a dit que vous craignier d'être arretée.(*) eh! pourquoi le serait vous? je parlerai à Dubois. j'ai rêvé l'une de ces nuits de serpents, ils m'enlacaient au point de m'ôter la respiration. Que veut dire ceci? je vous recevrai jeudi soir à huit heures a l'Elysée, j'aurai toujours un grand plaisir a vous prouver que je vous accorde ma confiance. Depuis longtemps vous avez du la meriter.

N.B. La datte de cette lettre est du 16 Novembre 1809.

(*) L'Impératrice ignorait absolument que j'etait menacée depuis plusieurs mois par Mr. Veyrat au nom de Mr. le Duc de Rovigo, Ministre de Police, d'être exilée de Paris, si je continuais à refuser de trahir la Confiance qu'elle m'avait accordée.

Le Normand

(Gravé par F.A. Dien.)

redoublé de courage pour pouvoir le désabuser enfin ; après lui avoir donné des motifs d'espoir plus réels que ceux qu'il nourrissait dans son cœur, j'employai de nouveau tout l'ascendant que je conservais sur son esprit, à lui faire ouvrir les yeux sur les résultats que pourrait avoir sa fâcheuse position. J'eus la force de déchirer, sans pitié, le voile qui lui cachait encore de certains courtisans. « La plupart d'entre eux, lui dis-je, sont réunis pour

---

l'honneur de lui rendre, me coûterait momentanément ma liberté ; mais j'ajoutai que je me trouvais trop heureuse de sa confiance, et surtout de pouvoir calmer son âme si douloureusement affectée. Ah ! lui dis-je encore, je serais bien coupable à mes yeux, si des craintes purement personnelles m'avaient fait négliger de me rendre aujourd'hui à votre invitation (*).

Elle me dit d'un air vraiment pénétré : « Si vous êtes arrêtée pour ma cause, j'oublierai alors tous mes chagrins personnels, et je ferai tout pour vous sauver. » Cette femme excellente me tint religieusement sa parole ; elle fit valoir en ma faveur les moyens les plus persuasifs ; mais elle n'obtint ma liberté que le douzième jour de mon arrestation.

(*Souv. Proph.*, pag. 400.)

(*). Ce billet (*fac simile*) de l'impératrice *Joséphine* fut remis à l'éditeur de ces *Mémoires* en novembre 1809, par Mlle *Aubert*, l'une des femmes attachées à S. M. Cette note (*fac simile*), de mon écriture, insérée au bas de sa lettre, n'est que pour servir de renseignement aux lecteurs. (*Le Normand.*)

hâter votre ruine ; ils n'attendent que la chute de *Bonaparte*, pour tâcher de se réconcilier avec les *Bourbons*. Ce ne sont pas les princes de cette maison qu'ils chérissent, mais bien la fortune et les honneurs dont vous les avez comblés, et qu'ils s'efforcent de conserver, n'importe auprès de qui, pourvu que ce soit auprès de l'homme puissant. Hé! que leur importe un parjure de plus? Nos troubles politiques leur ont appris qu'en révolution il ne faut jamais s'attacher à un seul maître, et qu'il faut avoir un œil assez clairvoyant, et même assez rapide pour découvrir promptement sur quelle mer va se lancer le vaisseau mobile de la fortune, afin de s'y embarquer, aussitôt qu'un vent propice en agite les voiles (*). »

Si vous voulez m'en croire, *Napoléon*, lui dis-je un jour, vous vous ménageriez une retraite sûre en *Italie ;* je vous y croirais alors à l'abri des factions. Le peuple vous aime, le *vice-roi* n'a rien négligé pour vous y préparer les esprits, au lieu qu'en *France*, vous finirez par succomber sous les efforts réunis d'une formidable

(*) « Du train dont y va *Napoléon*, disait l'un de ses plus anciens favoris, je craindrais qu'il ne ressemblât à ces ambitieux danseurs, qui, après nous avoir étonnés par la hardiesse de leurs pas, beaucoup trop au-dessus de leurs forces, finissent par expirer dans la coulisse. » (*B.*)

coalition. Alors la fuite vous deviendra impossible. Cependant, il est encore un moyen qui demeure en votre pouvoir (80).

Il secoua la tête d'un air d'incrédulité. Je gardais le silence; bientôt il le rompt le premier, et me dit : « L'entrée des ennemis sur le territoire sacré de la *France*, me prescrit mes devoirs, je saurai les remplir; cette occasion semble me servir au-delà de mon attente, j'en saurai profiter, à mon ordinaire, en homme de génie, et couvrirai mes futurs projets de vengeance, de toutes les couleurs qui décèlent la véritable grandeur d'âme. »

Les brillantes espérances qu'il avait d'abord conçues, commencèrent à s'affoiblir; mais il feignait, aux yeux de *Marie-Louise*, de s'enivrer d'illusions; et chaque fois qu'il venait me visiter, il me disait : « *Joséphine*, quand mon âme est navrée de douleur, je sens le besoin de verser mes chagrins dans le sein d'une véritable amie. Ce qui m'étonne, c'est que toutes les sciences se cultivent, excepté celle du bonheur. Ce n'est que dans la retraite que je t'ai choisie, que je puis espérer de le rencontrer peut-être un jour!..... »

Déjà les alliés pénétraient dans le sein de nos provinces. « La grande armée *Austro-Russe*, sous les ordres du prince de *Schwartzenberg*, avait traversé la *Suisse* sans que les troupes,

qui formaient le cordon de neutralité *helvétique* eussent opposé la moindre résistance. Le général de *Wrède* avait fait cerner *Béfort ;* et ses postes s'étendaient au-delà du département du *Doubs*. Le 30 décembre 1813, une avant-garde *autrichienne* s'empara de *Genève*, sans éprouver la moindre résistance. La prise de cette ville ouvrait aux alliés la route de *Lyon* et les passages de l'*Italie*. Dès ce moment, il n'y eut plus de communications directes entre la *France* et le *Piémont*. Dans la nuit du 1^er^ janvier, le corps russe du général *Wittgenstein* effectua le passage du *Rhin* près du fort *Louis :* toute l'*Alsace* fut bientôt inondée de Kosaques. Le même jour, l'armée *prussienne* passait le fleuve entre *Coblentz* et *Manheim*, et le corps russe, sous les ordres du général *Sacken*, le traversait en face de cette dernière ville. *Coblentz* tomba au pouvoir des alliés. *Mayence* fut investie par des troupes considérables. Les maréchaux *Victor* et *Marmont*, qui occupaient l'un la ligne intérieure du *Rhin*, depuis *Colmar* jusqu'à *Weissembourg ;* l'autre *Landau*, *Neustadt*, *Durckeim*, *Grustardt*, *Mayence* et *Coblentz*, se virent tous les deux contraints d'opérer une retraite. Bientôt le général de *Wrède* pénétra dans *Colmar*. *Vesoul* ne tarda point à tomber au pouvoir des ennemis ; ils forcèrent les défilés des *Vosges*, et des torrens

de Kosaques se répandirent dans le pays. Le prince royal de *Wurtemberg*, secondé par l'hettman des Kosaques, *Platow*, s'avance contre *Epinal*, et s'en empare. Le général autrichien *Bubna*, après avoir quitté *Genève*, pénètre dans les départemens du *Jura*, de l'*Ain* et du *Doubs :* le prince de *Lichtenstein* se dirige vers *Besançon*, et le prince héréditaire de *Hesse-Hombourg*, venant de *Dôle*, se joint à lui pour compléter l'envahissement de cette importante forteresse. Le général *Zeichmeisel* s'empare du fort de l'*Ecluse*, et marche jusqu'à *Nantua*, sur la route de *Lyon*. La ville de *Bourg* veut en vain opposer de la résistance, elle est prise et livrée au pillage. Les souverains alliés venaient de faire leur entrée à *Bâle*, à la tête des gardes *russes* et *prussiennes*, et de quelques régimens de réserve. »

Il me paraissait très-extraordinaire que *Bonaparte*, au milieu des alarmes de la guerre, demeurât paisible dans son palais. Les flatteurs disaient qu'il préparait des événemens extraordinaires. Mais je savais mieux que personne combien il était dangereux pour lui de se mettre à la tête d'une armée réduite à la retraite. D'ailleurs, il ne pouvait ignorer que c'était contre lui seul que l'*Europe* réunie s'avançait, et poursuivait la guerre. Les *Français* attendaient froidement l'issue d'une que-

relle qui semblait ne les intéresser en rien ; et d'autres formaient des vœux secrets pour le succès des armées étrangères. J'étais peut-être la seule qui plaignisse réellement *Bonaparte*, et excusasse la profonde apathie dans laquelle il était plongé, lorsque la *France* entière demandait à être affranchie du pouvoir despotique qui la courbait depuis si longtemps sous un sceptre de fer.

Chaque jour annonçait de nouveaux désastres. « Les alliés s'avançaient à l'est et au midi, les *Prussiens*, les *Anglais* et les *Hollandais* marchaient rapidement vers la *Belgique*. C'en était fait de ces brillantes conquêtes. Les *Français* furent bientôt forcés de se replier dans la ville d'*Anvers*. Cette place, en état de défense, était commandée par le général *Carnot*. Le maréchal *Macdonald* avait été forcé d'abandonner la ligne qu'il occupait sur la rive gauche du *Rhin*, depuis *Gueldres* jusqu'à *Cologne*; le général russe *Winzingerode* effectua le passage du fleuve à *Dusseldorf*, à la tête d'une armée de trente mille hommes. »

« Les *Autrichiens*, sous les ordres de *Giulay*, menacent *Langres* (*) et le département de la

(*) Ce fut aux environs de *Langres* que parurent les premiers éclaireurs de la cavalerie *autrichienne*.

Une reconnaissance, placée au *Taibillot*, s'étant re-

Haute-Marne. *Bonaparte* envoya plusieurs bataillons de sa garde; mais ces corps ne purent tenir contre les masses qu'on leur opposait. Les *Français* effectuèrent leur retraite sur

---

pliée immédiatement, les habitans de *Langres* coururent aux armes : les portes furent fermées et confiées à une garde; toute la nuit des patrouilles circulèrent. Le lendemain, au point du jour, un parlementaire, escorté par un parti de hussards, se présente à la porte *Dijon;* il insiste pour entrer et pour conférer avec le maire : sommé en vain de se retirer, la garde fait feu; le parlementaire n'est pas atteint; il s'éloigne. On vit, pendant toute la journée, des hussards caracoler sur la route. La garde nationale porta une reconnaissance jusqu'au faubourg des *Anges*, à un quart de lieue de la ville.

Vers cinq heures du soir un second parlementaire se présente au nom du comte *de Thorn*, avec deux hussards de *Szecler;* trente hussards restent au bas de la côte. Un lieutenant des grenadiers de la garde nationale fait feu sur le parlementaire : un hussard et deux chasseurs restent sur la place. Les habitans consternés, s'attendaient au sac de la ville, quand tout à coup apparaissent les têtes des colonnes de la garde impériale, arrivant par la porte *Chaumont*. A l'aspect de ces vieux soldats, couverts de nobles cicatrices et de décorations, récompenses de leur valeur, la joie succède à la consternation. Ces braves, l'élite des vétérans de l'armée, après avoir opéré des marches longues et pénibles, s'écrient en arrivant : « Nous venons conserver à la ville de *Langres*, son nom de *Langres la Pucelle*.

En effet, aucun souverain, ni aucun général ennemi

Chaumont le 16 janvier. *Langres* la *Pucelle* ouvrit ses portes aux armées des ennemis. L'envahissement de toute la *Champagne* par les *Prussiens* suivit de près cette conquête. Le corps autrichien du comte de *Bubna* s'avança vers la *Saône* et vers *Lyon*. *Mâcon* capitule avec ce général; la ville de *Châlons* résiste d'abord, mais elle est bientôt contrainte de recevoir l'ennemi dans ses remparts. La ville de *Lyon* fut sur le point d'être également prise, dans un moment où il ne s'y trouvait qu'une faible garnison. Mais le général *Bubna* n'ayant pas pris une prompte résolution, le maréchal *Augereau* eut le temps d'arriver avec des secours, et il reprit à son tour l'offensive, espérant marcher droit à *Genève*, et manœuvrer ensuite sur les derrières de l'armée alliée, dans la *Franche-Comté*. Le 19 janvier, le prince de *Hesse-Hombourg* s'empara de *Dijon*. Il marcha de là sur *Auxonne*, et un détachement

---

n'y était entré. Malgré tout le courage des *Français* pour la conserver, *Langres* est forcée de se rendre à discrétion aux alliés. La rigueur des proclamations vouait la ville au pillage et à l'incendie pour s'être opposée, à main armée, à l'entrée des troupes de la coalition. Le prince *Schwartzenberg* commua cette sentence de destruction en une contribution pécuniaire, pour la sûreté de laquelle des otages furent pris parmi les plus riches habitans. (*Campagne de* 1814.)

s'empara bientôt de la route d'*Auxerre*. Le 24, eut lieu le combat de *Bar-sur-Aube;* les troupes *françaises*, sous les ordres du maréchal *Mortier*, y firent des prodiges de valeur; mais, lorsqu'elles se virent sur le point d'être cernées, elles se retirèrent précipitamment dans les faubourgs de *Troyes*. »

Telle était la position des étrangers, lorsque *Bonaparte* se décida enfin à quitter *Paris*. Il donna pendant son absence le titre et les fonctions de régente à sa seconde épouse, l'impératrice *Marie-Louise*. Avant de partir, il réunit les officiers de la Garde Nationale; il leur présenta sa femme et son fils, annonçant qu'il les confiait à leur fidélité, qu'il allait se mettre à la tête de ses armées. « Le Ciel nous a réunis, leur dit-il, nous ne nous quitterons plus. Affreux devoir, que celui qui m'appelle au milieu des combats, je t'ai sacrifié trop longtemps les plaisirs d'époux et de père. Voilà maintenant, ajouta-t-il avec émotion, en montrant de nouveau à la Garde Nationale parisienne le jeune Prince et l'Archiduchesse, voilà le trône que je dois défendre à jamais. »

Enfin il fait et reçoit les derniers adieux; mais, avant de s'éloigner de la capitale, il voulut revoir les lieux témoins de son bonheur, et rendre une dernière visite à sa première épouse.

A la chute du jour, il arriva subitement à

la *Malmaison*. Après m'avoir tendrement embrassée, il me dit : « Combien d'affligeantes pensées viennent m'assaillir dans cette fâcheuse occasion. » Mon amie, ajouta-t-il encore avec l'accent du désespoir concentré, qui n'épargna personne, mérite-t-il d'être épargné ?

« Ah ! continua-t-il, en laissant couler sur ses joues pâles un torrent de larmes, je fus heureux autant qu'un homme peut l'être sur la terre ; mais aujourd'hui, qu'un orage s'amasse sur ma tête, je n'ai plus que toi au monde, *ô Joséphine !* sur qui je puisse me reposer. »

L'existence des républiques, il faut l'avouer, aussi bien que l'existence des mortels, présente des momens de vertiges et d'aveuglement qu'il est impossible d'expliquer, à moins qu'on n'y reconnaisse le doigt de la Providence, qui nous abandonne à notre faiblesse pour mieux accomplir ses desseins (*).

J'étais parvenue à contempler froidement son infortune. Je ne vis alors dans l'emportement des regrets de *Napoléon*, que la preuve

(*) *Bonaparte* n'est pas le seul conquérant qui ait éprouvé de pareils troubles et de semblables réminiscences. *Cromwell* fut toute sa vie sombrement occupé de son étonnante métamorphose. Milord *Pembrock* lui disait un jour : « *Protecteur*, je ne connais de palais que celui que vous habitez maintenant, qui, à tant de magnificence, réunisse

d'un grand caractère ; tandis qu'au contraire, la violence étant toujours un abandon de la raison, nul degré de force morale ne peut se trouver dans la rage : la force héroïque, au milieu des situations extraordinaires, se fonde entièrement sur la patience, le calme et la modération.

Quant à *Bonaparte*, rien ne pouvait calmer les mouvemens de son désespoir ; sa raison obscurcie par le malheur, ne jetait depuis quelques mois qu'une faible clarté. Mais lorsqu'il se vit à peu près au pouvoir de ses ennemis, elle parut s'éteindre entièrement. Il rugissait comme le lion du *désert*, et les paroles qui s'exhalaient de ses lèvres, exprimaient des regrets sur son sort passé, et des menaces perpétuelles sur la formidable coalition de ses ennemis.

Une scène aussi douloureuse s'ouvrait entre le beau-fils de François II et moi. Je conservais encore l'espérance de le revoir ; et, quoi qu'il en coûtât à mon cœur, je l'encourageais pour aller chasser les étrangers de la *France*. Mais

---

autant de commodité. — Ce serait vrai, lui répondit *Cromwell*, s'il n'avait un défaut qui en gâte toute la distribution. — Et quel est-il ? lui répondit vivement le milord. — C'est qu'il n'a pas été construit pour moi, lui répliqua le *Protecteur*. » (*M.*)

dans ce terrible moment, séparer mon sort du sien, lorsqu'il était en proie aux plus cruelles alarmes ; le quitter peut-être pour jamais..... Non, non, m'écriai-je; si j'étais encore ton épouse, rien au monde ne pourrait me faire consentir à ce dernier sacrifice.

« La vengeance est naturelle, disait *Napoléon;* il est permis de repousser une injure grave, de se garantir par là de nouvelles insultes, et de maintenir ainsi ses droits, dans le cas où les lois sont muettes. Oui, lorsqu'elle est considérée ainsi, la vengeance est une sorte de justice, et je veux l'exercer moi-même contre mes ennemis : d'ailleurs, le mépris n'est-il pas la première des offenses?..... Je sais nourrir dans mon âme des haines éternelles. Telle sera celle que je réserve à ces hommes qui ont oublié mes bienfaits, et la reconnaissance qu'ils m'avaient jurée (*). »

Enfin il part, sans trop compter sur le succès de ses plans, mais convaincu que c'était son devoir d'en hasarder l'exécution. « Si je tombe, ô mon amie, ma chute doit nécessairement effrayer l'Univers... » Telles furent les

(*) Si la flatterie obtient quelquefois d'injustes succès, il est vrai de dire qu'ils ne la dédommagent pas toujours de l'avilissement et du mépris où elle tombe, lorsque l'œil pénétrant du prince vient à dévoiler sa bassesse.

dernières paroles que prononça l'*Empereur*, en quittant celle qu'il ne devait plus revoir (*)....

(*) Quelques jours avant le départ de *Napoléon*, il assembla le Conseil d'Etat. Comme il se faisait attendre, *M.* et *T.* prirent sur eux d'aller aux *Tuileries* l'avertir que tous les membres étaient arrivés, et n'attendaient que sa présence pour entrer en délibération. Ils le trouvèrent dans un cabinet fort retiré, environné de cartes du théâtre de la guerre, et le compas à la main. Il combinait et dressait, dans un recueillement profond, toutes les parties du vaste plan de campagne qui devait, selon lui, sauver sa couronne et préserver l'empire. En voyant ces messieurs il les fixa un moment d'un air surpris; mais, revenant peu à peu de son étonnement, il leur dit, d'un air et d'un ton qui leur semblent extraordinaires : « Je l'ai trouvé, je les tiens, pas un n'échappera ! » — Jamais, disaient entre eux ces courtisans pleins d'admiration, jamais l'*Empereur* n'a été inspiré par de si hautes conceptions : les ennemis sont perdus, et la patrie est sauvée.

(*A. de B.*)

CHAPITRE XII.

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères! »

DE CHATEAUBRIAND.

« L'APPAREIL fastueux des conquérans ne séduit point les jugemens du sage. Il rit de compassion, lorsqu'il voit au milieu de l'assemblée du vulgaire de l'Univers, ces fiers acteurs du théâtre de la vie, se hausser sur des trônes aux yeux de la multitude, préparer avec fracas leurs farces tragiques, et montrer la petitesse de leur âme en envahissant des royaumes, en noyant des nations dans leur sang. Pour les juger, c'est sur leurs tombeaux qu'il se transporte. Là, soulevant le rideau, il voit derrière la scène l'acteur renversé de la base qui le fit paraître un colosse, et réduit à sa propre stature, grande ou petite, selon que le vice l'abaisse ou que la vertu l'agrandit. Tous ces destructeurs insensés de l'espèce humaine, qui pensent follement s'ennoblir par des conquêtes, oublient que la dignité de

l'homme ne commence qu'au point où finit l'ostentation du monarque : en courant à la gloire, ils rencontrent l'infamie ; ils rêvent qu'ils montent, lorsqu'ils se précipitent (*) ».

Consterné par tant de calamités, saisi d'épouvante, *Bonaparte* voit les ennemis s'avancer ; et déjà il entend la foudre qui va le renverser du trône. « Il est loin de céder du terrain, un homme tel que lui ne peut ni ne doit être vaincu. » Tels étaient les raisonnemens que faisaient la plupart des généraux qui possédaient sa confiance ; mais, tandis qu'il s'occupait avec ceux-ci à méditer sur toutes ces choses, et surtout à former des plans pour chasser l'étranger, les troupes étaient dans le plus grand désordre : à sa voix, elles se rallient bientôt ; il marche à la tête de soixante mille hommes, vers *Saint-Dizier*, dont il s'empara après deux combats, dont l'un eut lieu dans le faubourg même de la ville. Son dessein était alors de pénétrer jusqu'à *Nancy*, afin de couper à l'ennemi les communications avec le *Rhin* et l'*Allemagne*.

« Mais instruit de la marche rapide du maréchal *Blucher* vers la capitale, il se porte sur l'*Aube* et le rejoint à *Brienne*. Aussitôt un combat sanglant s'engage. *Bonaparte* ayant fait hom-

(*) Young, XIV^e Nuit.

barder la ville, qui était en bois, occasionna bientôt un immense incendie. Cependant il fit son entrée dans le lieu, pour ainsi dire, qui fut le premier berceau de son enfance, qui n'offrait plus qu'un monceau de cendres (*). »

Cette action étoit à peine terminée, que mon époux remarqua qu'elle n'était que le prélude d'une beaucoup plus importante. « Le maréchal *Blucher*, qui venait de grossir son armée des régimens commandés par le prince

---

(*) *Brienne-le-Château*, situé au pied d'une colline élevée, près de l'*Aube*, est un bourg tout-à-fait ouvert, qui ne renferme que des maisons en bois : il consiste en deux seules rues, dont l'une descend au château même, et aboutit à la route de *Joinville*; l'autre conduit d'*Arcis* à *Bar-sur-Aube*. Derrière le bourg est situé le château bâti sur la colline, qui, par une pente douce, va se perdre dans une forêt ombrageant les deux rives de l'*Aube*, vers *Lesmont*; et de l'autre côté de *Brienne*, vers *Montiérender*, s'étendent des plaines immenses jusqu'à *Irannes*, vers *Bar-sur-Aube*.

C'était à l'école militaire, établie jadis au château de *Brienne*, que *Napoléon* avait fait ses études. Là, il avait reçu les premiers élémens de l'art de la guerre; là, s'était allumé le flambeau de ce génie qui devait étonner le Monde; c'était là, enfin, c'était dans le séjour qui avait servi à sa grandeur future, que *Napoléon* venait chercher les armées de toutes les nations de l'*Europe* réunies contre lui, pour leur livrer une bataille qui pouvait décider à jamais de son sort. (*Campagne de* 1814.)

royal de *Wurtemberg*, du général autrichien *Giulay*, et du général de *Wrède*, pouvait à son tour reprendre l'offensive : en effet, le 1^er^ février, à une heure après midi, le prince de *Wurtemberg* attaqua le hameau de la *Gibrie*, et emporta cette position importante, en ce qu'elle assurait la droite de l'armée étrangère, qui se déployait dans les plaines de la *Rothière*. Ces troupes, animées par la présence de l'empereur de *Russie* et du roi de *Prusse*, combattaient avec le plus grand enthousiasme ; mais les *Français* les repoussaient et ne perdaient pas un pouce de terrain. Enfin, la cavalerie ennemie ayant tourné le flanc gauche des *Français*, l'infanterie qui formait le centre, reste à découvert, et le général *Sacken* s'avance avec impétuosité et se rend maître de la *Rothière* (*). *Bonaparte*, à la tête de sa garde, renouvelle trois fois ses attaques contre le village ; mais il est obligé d'abandonner à minuit cette position importante, et dès lors la victoire se déclara pour les alliés (**). »

(*) Le général *Duhesme* défendait la *Rothière*.

(**) Telle fut la bataille de *Brienne*, ou plutôt de la *Rothière*, où *Napoléon*, pour la première fois, combattit en personne les alliés sur le territoire de la France.

Le courage que déployèrent ses troupes, leurs efforts

« Après la bataille de *Brienne*, *Bonaparte* battit en retraite vers *Troyes;* et apprenant que le général *Sacken* se dirigeait sur *Montmirail*, il abandonne cette ville, et se replia sur *Nogent*, le 6 février. »

« Le congrès venait de s'ouvrir à *Châtillon-sur-Seine*, le 4 du même mois. *Bonaparte* fit proposer un armistice, les souverains alliés le refusèrent; mais ils lui offrirent de signer les préliminaires de la paix : il était résolu à ne point accepter les conditions que les étrangers lui présentaient; cependant il différa de répondre, dans le dessein de gagner du temps (*). »

---

héroïques, le danger auquel il s'exposa lui-même, tout prouve combien il attachait d'importance à obtenir la victoire dans ce premier engagement; aussi fallut-il que les alliés emportassent d'assaut chaque village, chaque hauteur, chaque buisson; aussi achetèrent-ils avec du sang chaque pied de terre. Leur ardeur, leur constance, et surtout leur nombre, triomphèrent, il est vrai, de tous les obstacles. (*Campagne de* 1814.)

(*) A la vérité (dit *M. Alphonse de Beauchamp*), le cabinet autrichien ne voulait que la paix, sans accabler *Napoléon;* et l'Empereur *Alexandre* cédait par déférence à ce système pacifique. Ce puissant monarque apportait la plus noble franchise dans ses transactions, et il se flattait, de même que l'Empereur d'*Autriche*, que *Napoléon* se rendrait aux vœux de l'univers, et fléchirait sous la loi de la nécessité. La *Russie* et l'*Angleterre* ne mon-

« Tout à coup, il donne ordre à l'armée de se diriger vers *Champ-Aubert*, où la division russe d'*Alsufieff* venait de prendre position.

---

traient également que la seule intention d'une paix conforme à l'intérêt général de l'*Europe*. Dès le 4 février, avaient commencé les conférences de *Châtillon-sur-Seine*, et l'on venait de déclarer neutre un circuit de quatre lieues autour de cette ville. On y vit arriver, appelé par la *Russie*, lord *Castlereagh*, principal secrétaire d'État des affaires étrangères, au gouvernement britannique. Son nom seul, sa réputation d'aménité et de modération, donnaient généralement l'espoir que le désir de la paix se réaliserait bientôt en *Europe*.

La proposition d'un armistice fut faite au congrès de *Châtillon-sur-Seine* par le plénipotentiaire français. Mais les alliés substituèrent celle de signer sur-le-champ les préliminaires de la paix, sauf la remise immédiate, comme otages, des principales forteresses investies, telles qu'*Anvers*, *Wesel*, *Mayence*, *Strasbourg* et *Besançon*. La signature de ces préliminaires offrait à la France, dans la crise terrible où elle était plongée, tous les avantages d'un armistice, sans avoir pour les cours alliées aucun des dangers d'une suspension d'armes. Mais la démarche de *Napoléon* n'avait pour objet, dans le moment, ni les préliminaires, ni un armistice; il ne voulait que suspendre les progrès des confédérés, en jetant de l'embarras dans leur marche politique; il n'avait en vue que de tirer parti de l'avantage que lui offrait le lien formé, contre toute attente, avec une princesse d'*Autriche;* il jugeait, avec raison, combien était pénible la coopération de son auguste beau-père, à une guerre dirigée contre l'Empire,

Il fait attaquer les ennemis par le duc de *Raguse*, à la tête de la cavalerie de la garde, et en un moment, ceux-ci sont entièrement mis en déroute. Le général, plusieurs colonels, et plus de deux mille hommes sont faits prisonniers; le reste est enseveli dans un lac, ou massacré les armes à la main. La défaite de ce corps, qui formait l'arrière-garde de l'armée

---

dont l'archiduchesse sa fille occupait le trône. Cette circonstance singulière ne devait-elle pas inspirer, à la politique des cabinets, d'imprudentes lenteurs et plus d'une fausse mesure? *Joséphine*, la seule *Joséphine*, sembla deviner les intentions des divers plénipotentiaires. Elle écrivit secrètement à son époux. Elle l'engagea à faire quelques concessions, que le péril où était la *France* semblait alors lui prescrire. « Si tu daignes m'approuver, *Bonaparte*, ajoutait encore cette excellente femme, dans quelques jours tu seras peut-être convaincu de cette maxime de *Térence*:

Pecuniam in loco negligere,
Maximum interdum est lucrum *.

L'*Empereur* sembla indécis. Un moment même il fut sur le point de signer un traité; déjà il en approuvait quelques articles, quand le *M*** D**** lui dit avec force: *Et que deviendra l'honneur français?* Ce seul mot produisit une telle impression sur son esprit, qu'il déchira sa minute, et s'en remit du tout au destin qui semblait l'avoir favorisé jusqu'alors.

* Qui sait perdre à propos, gagne quelquefois plus qu'on ne pense.

de *Sacken*, compromettait le salut de cette division. *Bonaparte* l'atteint sur la route de *Montmirail*, à la *Ferté-sous-Jouarre*, au moment où elle se réunissait aux brigades du général d'*Yorck*. Un violent combat s'engage; et, après des avantages balancés de part et d'autre, pendant plus de seize heures, la cavalerie de la garde, sous les ordres du maréchal *Mortier*, décide la victoire en faveur des *Français*. *Sacken* se retire dans le plus grand désordre vers *Château-Thierry*: ses troupes, en traversant cette ville, se livrent au pillage, à tous les excès les plus coupables, et se réfugient derrière la *Marne*. Cette victoire ranime le courage des troupes françaises. Le maréchal *Blucher*, instruit de la défaite de *Sacken*, s'avance vers *Montmirail*, ramassant les débris du corps de *Kleist* et de *Langeron*, et poursuit le duc de *Raguse* jusqu'au village de *Vauchamp*. *Bonaparte* abandonne les fuyards qu'il chassait devant lui, et revint en grande hâte avec ses troupes victorieuses, dans l'espoir d'envelopper le feld-maréchal, et d'anéantir ainsi le reste de l'armée de *Silésie*. Le 14, à huit heures du matin, il paraît à la hauteur du village de *Vauchamp*, et s'empara à l'instant même de six pièces de canon. Assailli de tous côtés par des forces supérieures, *Blucher* ordonna un mouvement rétrograde, et se retira,

toujours en se battant, depuis *Janeillers* jusqu'au delà de *Champ-Aubert* : là, *Bonaparte* essaya vainement de couper sa retraite ; mais les troupes *prusiennes*, animées par la présence du prince royal de *Prusse*, forcèrent le passage, et parvinrent enfin au village de *Toyes*, où *Bonaparte* les laisse se retirer vers *Châlons*, sans les poursuivre davantage. Leur perte était de cinq mille hommes. La cavalerie *française* presque seule avait donné, et avait perdu environ mille chevaux, et presque autant de cavaliers. Mais l'armée de *Napoléon* devait se détruire elle-même par ses nombreuses victoires. »

« A peine les vives alarmes causées dans *Paris*, par la présence de l'armée de *Silésie* étaient-elles dissipées, que de nouveaux périls excitèrent de nouvelles terreurs. La grande armée *russe* avançait à marches précipitées sur les rives de la *Seine* et de l'*Yonne*. Les *Kosaques* se répandent dans le *Gâtinais*, et se rendent maîtres de *Courtenay*, de *Montargis* et de *Nemours*. La ville de *Sens* est emportée par le prince de *Wurtemberg ; Nogent* brûlée et presque détruite tombe au pouvoir des ennemis, ainsi que les villes de *Bray* et de *Montereau*, dont les ducs de *Reggio* et de *Belluno* font en même temps sauter les ponts. Une partie du corps du général *Wittgenstein* avait

traversé la *Seine* le 13, et s'était portée en avant sur *Nangis*. Les habitans des campagnes se retiraient à *Paris* avec leurs effets les plus précieux, et répandaient l'alarme par le récit des désordres auxquels se portaient les *Kosaques*, les *Baskirs*, les *Kalmoucks* et toutes les hordes indisciplinées qui composaient une grande partie de l'armée *russe*. »

« Le 15, vers la pointe du jour, *Bonaparte* abandonna *Blucher*, et se dirigea en toute hâte vers *Meaux*, où ses troupes arrivent sans s'être arrêtées, pendant une marche de près de quinze jours ; il porte son quartier-général, le 16, de *Meaux* à *Guignes*, et vient réunir ses forces à celles des maréchaux de *Reggio* et de *Bellune*. Le lendemain il s'avance sur *Nangis* : le combat s'engage ; mais les *Russes* soutiennent faiblement le choc d'une armée pleine d'ardeur ; ils fuient dans la direction de *Montereau* et de *Provins*. Le 18, à la pointe du jour, le général *Château* vient attaquer la ville de *Montereau* : à peine il se présente, qu'il est tué sur le pont. Le général *Gérard* accourt avec de nouveaux bataillons, et l'ennemi fuit bientôt en désordre à travers la ville. Cependant l'armée alliée se réorganise, et se retire sur *Troyes* avec précipitation. »

« Cette sanglante affaire avait abattu le courage des Souverains coalisés. Dès le lendemain

ils envoient un officier-général à *Montereau*, demander à *Bonaparte* un armistice, et dans la soirée du même jour on lui apporte du congrès de *Châtillon* un projet de traité préliminaire. Une des premières conditions était que les armées de l'*Europe* occuperaient *Paris* momentanément. Enivré par ses victoires, *Napoléon* prévit que la haine dont les deux partis étaient animés rallumerait bientôt le feu de la guerre, quoique l'armistice eût encore quelques jours; mais la manière dont les pourparlers se faisaient, indiqua que ce n'était que pour la forme; peu de momens après, on entendit les balles siffler, et le canon annoncer le signal d'une bataille. « Adieu la paix, encore une fois! » s'écria *Bonaparte*. Il prend le papier qui contenait le projet de paix, et le déchira en disant: « Je suis aujourd'hui plus près de *Vienne* qu'ils ne le sont de ma capitale. » L'armée se met en marche le 20; le 21 elle s'arrête à *Nogent*. On aperçoit de grands mouvemens de troupes à *Mery-sur-Seine*: c'était l'armée de *Silésie*, sous les ordres de *Blucher*, qui venait de se rallier. Pendant les affaires de *Montereau* et de *Nangis*, *Bonaparte* fait attaquer *Méry*: la ville est réduite en cendres, et le pont ayant été brûlé, les *Français* et les *Etrangers* demeurent en bataille, mais séparés par les rives de la *Seine*; les *Français*, sans

perdre de temps, s'avancent jusqu'à *Troyes*. Les alliés demandèrent le temps d'évacuer la ville, promettant de la remettre le lendemain à six heures du matin. *Bonaparte* n'eut point égard à ces sollicitations : il fit canonner les faubourgs, dont une partie fut bientôt incendiée, et se fit jour dans la place l'épée à la main. »

« L'armée *Austro-Russe* vivement poursuivie par les divisions *françaises*, se retire vers *Chaumont* en *Bassigny* et *Langres*. Le maréchal *Blucher* ayant jeté trois ponts sur l'*Aube*, près de *Baudemont*, fait pénétrer toutes ses forces en peu d'heures, menace *Meaux*, et passe la *Marne* à la *Ferté-sous-Jouarre*. Son armée se réunit à celles de *Bulow* et de *Winzingerode* qui, après avoir franchi les barrières du nord de la *France*, s'étaient emparés de *Lille*, de *Laon*, *Soissons*, *Epernay*. Le général *Sacken* transfère son quartier-général à *Tréport*, et quelques-uns de ses hussards s'avancent même jusqu'aux portes de *Lagny*. *Bonaparte* quitte *Troyes*, le 27 février, pour tâcher de mettre encore en déroute l'armée de *Silésie*. Le 28 il établit son quartier-général à *Esternay*. Aussitôt le mouvement de *Blucher* est décidé. Il marche vers *Soissons*. Cette ville lui est ouverte par capitulation; les armées se joignent dans la plaine de *Craonne*. Les *Russes* disputent

long-temps le terrain; mais l'artillerie *française* les force à la retraite, et ils abandonnent en désordre le champ de bataille. *Bonaparte* forme le dessein d'attaquer *Laon*, où les ennemis venaient de se retrancher. Plusieurs fois ses troupes s'élancent, pleines d'ardeurs, pour emporter ce poste; mais les Prussiens, favorisés par la position, les repoussent avec une perte considérable. *Bonaparte* bat de nouveau en retraite, et les alliés reprennent l'offensive. Le prince de *Schwartzenberg* attaque à *Bar-sur-Aube* les corps des maréchaux *Victor* et *Oudinot*, que *Bonaparte* avait laissés sur l'*Aube* pour marcher à la rencontre de *Blucher*. Les troupes de ces généraux font des prodiges de valeur, et ce n'est qu'accablées par le nombre qu'elles abandonnent le champ de bataille. Les *Autrichiens* passent l'*Aube* le 28 février. Le prince de *Wittgenstein* enlève d'assaut le village de *Laubrecelle* que défendait le duc de *Tarente*. Cette double victoire ouvre aux alliés le chemin de *Troyes :* ils pénètrent dans cette ville après une légère défense. Le prince de *Wurtemberg* rentre à *Sens*, le 6 mars, et l'hettman *Platow* s'avance à la fois sur *Arcis* et sur *Sésanne*. »

« Les *Russes*, sous les ordres du général comte de *Saint-Priest*, s'étaient emparés le 12 mars de la ville de *Reims*, dont le général

Corbineau les avait délogés le 13, à six heures du matin. *Bonaparte* dirige son armée vers cette position. Il arrive à quatre heures du soir aux portes de cette ville, devant laquelle l'armée ennemie était rangée en bataille. « Dans une heure, dit-il en se frottant les mains, les dames de *Reims* ne seront point à leur aise. » En un moment, cinquante bouches à feu vomissent la mort sur les bataillons *Russes* qui, ébranlés, fuient pêle-mêle à travers la ville, et rejoignent en désordre le corps du maréchal *Blucher* qui occupait les plaines de *Laon.* »

« *Bonaparte* séjourna les 14, 15 et 16 mars à *Reims*, pour attendre l'issue des conférences de *Châtillon.* Son plénipotentiaire remit au congrès son *ultimatum*, par lequel il demandait la ligne du *Rhin* pour frontière, l'*Italie* avec *Venise* pour le prince *Eugène*, et des indemnités plus ou moins considérables pour ses frères *Joseph* et *Jérôme*, et son *neveu*, fils de *Louis.* De telles propositions qui ne pouvaient être faites que par un vainqueur, révoltèrent les puissances, et *Bonaparte*, en cet instant, était dans l'état le plus déplorable : elles furent donc rejetées d'une voix unanime ; le congrès de *Châtillon* se trouva rompu, et dès lors rien ne s'opposa plus au retour des *Bourbons.* N'ayant plus d'espoir que dans la guerre d'ex-

termination, *Bonaparte* ordonne aux femmes, aux enfans d'employer tous les moyens capables de nuire aux ennemis; déclare que si les alliés fusillent un seul paysan, qu'ils auraient pris les armes à la main, il exercera des représailles cruelles envers les prisonniers; et enfin, il rend un décret portant peine de mort contre les maires ou les habitans qui chercheraient à modérer ou même qui n'exciteraient pas l'ardeur de leurs concitoyens. Hélas! depuis que les hommes se font la guerre, on ne vit jamais un tel acharnement: le carnage était universel; des régimens entiers furent détruits, et ils se trouvaient renouvelés plusieurs fois dans cette funeste campagne, ce qui fit dire à tout le monde que les diverses nations qui faisaient cette grande guerre, n'auraient jamais pu suffire au recrutement de leurs armées, si la paix n'était venue enfin mettre un terme à tant de désastres. »

« Tandis que les puissances alliées du Nord et de l'Est se disposaient à pénétrer dans le sein de la *France*, les *Anglais*, les *Espagnols* et les *Portugais*, sous le commandement de lord *Wellington*, avaient déjà emporté la place de *Saint-Jean-de-Luz*. *Bonaparte*, pour se délivrer de ses ennemis, avait fait signer le 11 décembre, au roi *Ferdinand*, son prisonnier, un traité par lequel ce souverain, remontant

sur son trône, s'engageait à faire évacuer l'*Espagne* par les troupes *britanniques;* mais ce traité ne pouvait recevoir son exécution, les *cortès* ayant déclaré qu'ils ne reconnaîtraient aucun des actes signés par le Roi, durant sa captivité. »

« Depuis le passage de la *Nive* jusqu'au 13 décembre, c'est-à-dire dans l'espace de quatre jours, les *Anglais* avaient essuyé des combats continuels ; cependant ils étaient parvenus à s'emparer de tout le pays entre *Nive* et l'*Adour:* jusqu'au 7 janvier, les deux armées se livrèrent à des manœuvres perpétuelles. Le 8, *Bonaparte* ordonne la levée en masse dans les départemens du Midi. Le duc d'*Angoulême* arrive à *Saint-Jean-de-Luz.* S. A. R. fait publier une proclamation aux *Français*, et reçoit bientôt une députation de la ville de *Bordeaux.* Le maréchal *Soult* est forcé de se replier et de se concentrer dans *Orthès.* Le duc de *Wellington* le poursuit; une bataille se livre sous les murs de cette ville : la victoire est long-temps disputée. Enfin, le maréchal *Soult,* assailli et tourné dans tous les sens, est contraint de décider son armée à la retraite. Il se retire sur *Saint-Sever* et sur *Aires*, ayant l'intention de protéger *Bordeaux*, et se replie inopinément sur *Agen.* Lord *Béresford* s'empare de *Mont-de-Marsan*, et marche sur *Bor-*

deaux. S. A. R. le duc d'*Angoulême* fait son entrée solennelle dans cette ville le 12 mars 1814. »

« Après la prise de *Reims*, *Bonaparte* passe son armée en revue; il en détache une forte colonne qui s'empare de *Châlons-sur-Marne*. L'armée du prince de *Schwartzenberg* passe une seconde fois la *Seine* à *Montereau*, à *Nogent* et à *Pont*. *Bonaparte* quitte *Reims* le 16 mars pour venir à sa rencontre, arrive le 17 à *Epernay*. Les ennemis éclairés par le conseil de l'empereur de *Russie*, se concentrèrent à *Arcis-sur-Aube*, dans le dessein de livrer une bataille aux *Français*. *Bonaparte* ne s'attendait pas à ce mouvement, et croyait que l'armée *Russe* allait se retirer sur *Troyes* et vers *Bar-sur-Aube*; car il avait dit en se dirigeant sur *Méry* : « Cette nuit, j'irai prendre mon beau-père à *Troyes*. » Arrivé à *Arcis-sur-Aube*, il reconnaît son erreur. Un violent combat s'engage; les bataillons *français* et alliés se mettent succcessivement en déroute; la nuit survient, et l'armée étrangère se concentre et se retire par *Châlons*. Le lendemain, les deux armées restent en présence jusqu'à une heure et demie, prêtes à combattre; mais la bataille n'est point livrée. Déjà *Bonaparte* court dans sa retraite vers *Vitry* et *Saint-Dizier*. Le 22, le prince de *Schwartzenberg*,

placé par cette manœuvre entre l'armée de *Bonaparte* et *Paris*, vient joindre son armée à celle du feld-maréchal *Blucher*. »

« Le maréchal *Augereau*, qui commandait à *Lyon*, en était sorti le 11 mars avec deux divisions de son armée pour attaquer le général *autrichien Bianchi*, dans les plaines de *Mâcon*. Mais il fut obligé de battre en retraite. Le prince de *Hesse-Hombourg* se joignit au général *Bianchi* le 14 mars, et le 19, à la suite d'un combat opiniâtre et sanglant, la ville de *Lyon* reçut dans ses remparts une partie de l'armée *autrichienne*. »

« Les maréchaux *Mortier* et *Marmont*, poursuivis par *Blucher*, essuient un feu violent à *Fère-Champenoise*. Le 27, *Blucher* porte son quartier-général à la *Ferté-sous-Jouarre*. Le passage de la *Marne* est disputé à *Tréport;* mais un pont de bateaux se construit comme par enchantement, et les alliés ne trouvent plus d'autres obstacles pour entrer dans la capitale, que les corps des ducs de *Raguse* et de *Trévise*. Pendant ce temps, *Bonaparte* dispersait la cavalerie à *Saint-Dizier*. Le 27 mars au soir, il apprend que les alliés viennent de pénétrer dans *Meaux*. Après avoir encore perdu quelques momens dans de fausses manœuvres, il se met le 29 en marche pour *Vandœuvre :* il passe l'*Aube* au pont de *Do-*

lancourt, et reçoit des dépêches de *Paris*, qui l'instruisent de l'état critique de cette capitale. Le 27, *Joseph Bonaparte* passe en revue la garde nationale de *Paris* et six mille hommes de troupes de ligne. *Marie-Louise*, son fils, les ministres et les grands dignitaires prennent la fuite le 29, et *Joseph* essaie de préparer des moyens de défense : on affiche une proclamation dans laquelle il déclare aux *Parisiens* qu'il fixe son séjour auprès d'eux, comme si sa présence était un gage de salut. Le 30, vers cinq heures du matin, le feu commence dans la plaine de *Pantin*. Des séditieux répandent dans *Paris* des affiches incendiaires, pour exciter les habitans à créneler leurs murailles, à creuser des fossés, à jeter des poutres par les fenêtres sur les ennemis, s'ils osaient pénétrer dans la capitale. On se bat avec l'acharnement le plus opiniâtre sur les hauteurs de *Montmartre* et les buttes de *Saint-Chaumont*. Enfin, une capitulation va être signée, et *Bonaparte* et ses généraux ignoraient complétement ce qui s'était passé aux portes de *Paris*. Ils étaient livrés aux plus mortelles inquiétudes. *Joseph* s'étonnait de ne point recevoir de nouvelles de son frère ; il redoutait qu'il n'eût en effet rencontré la mort qu'il cherchait depuis long-temps (*). »

(*) *Histoire de Bonaparte.*

« On assure qu'il y a du mouvement dans la ville de *Paris*, disais-je quelques jours avant son occupation à ceux qui composaient ma Cour. — Tout *sera bientôt dissipé*, reprit le maréchal de*** ; d'ailleurs, ces mouvemens ne peuvent jamais être dangereux pour vous, puisque vous avez entièrement la faveur du peuple. — Elle est inconstante comme lui, repris-je, et tel fut long-temps l'idole de la multitude, qui en devient la victime..... — Vous n'avez rien à redouter de semblable; la nature a réuni en vous ce qui inspire le respect et l'amour, et il n'est qu'une *Joséphine* dans l'univers. »

J'écoutais avidement tous ceux qui arrivaient de la capitale ; il semblait que j'allais recevoir d'eux quelques renseignemens importans ; j'attendais ou je faisais mille questions sans suite ; tous mes sens étaient bouleversés. Je n'avais point reçu de lettre de *Bonaparte* depuis plusieurs jours ; j'entrevoyais mille malheurs plus terribles les uns que les autres. Quel sujet de consternation pour moi, quand j'appris l'éloignement de son frère *Joseph!* Ce n'était cependant que l'annonce des nouvelles catastrophes qui nous menaçaient. Déjà j'avais pris la fuite, et dans l'incertitude de la retraite que je devais choisir, troublée mortellement par la crainte d'être livrée aux ennemis, je me déterminai

enfin à prendre le chemin de *Navarre*. Dans ces tristes momens, quel exemple j'offris du néant de toutes les vanités humaines!..... Je venais d'apprendre que la capitulation allait être signée, et que le lendemain même, les alliés devenaient maîtres de la capitale (*). L'effroi et la douleur avaient anéanti toutes

---

(*) Déjà plusieurs maires des différens arrondissemens de *Paris* s'étaient assemblés à l'*Hôtel-de-Ville*, pour aviser aux moyens de préserver cette capitale d'être saccagée. Le capitaine *Peyre* vint rendre compte à ces magistrats de son entretien avec l'Empereur de *Russie*, et des dispositions favorables des souverains alliés; il fit sentir combien il était urgent de hâter le moment de la capitulation. Des députés, nommés à cet effet, se transportèrent d'abord au quartier-général du maréchal de *Raguse*. Là se trouvaient déjà le comte *Orloff*, aide-de-camp de l'Empereur de *Russie*, et le comte de *Paar*, aide-de camp du prince de *Schwartzenberg*, chargés de régler la cessation des hostilités, de concert avec le colonel *Denis*, premier aide-de-camp du duc de *Raguse*, et le colonel baron *Fabrier*, attaché à son état-major.

Le cri d'une capitulation avait retenti; et l'héritier de *Pierre-le-Grand* et l'héritier du *Grand Frédéric* s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre, en s'écriant d'une voix émue et les yeux humides de larmes : *La cause de l'humanité est gagnée.* Ces deux monarques s'étaient portés, immédiatement après l'armistice, sur les hauteurs de *Belleville*. Là, ils virent la capitale de *France*, et reçurent ses députés. Vers quatre heures du soir, le comte de *Nesselrode*

mes facultés, au point que je croyais à chaque instant les voir arriver pour s'emparer de ma personne. Je ne pouvais demeurer dans mon lit, où mes amis exigèrent que je reposasse quelques momens. J'allais abréger ce supplice, en faisant commander des chevaux de poste pour me rendre à *M*...., lorsqu'on frappe à coups redoublés aux portes du château de *Navarre*. Il était quatre heures après minuit; un courrier entre, il annonce M. de ***.

« Quand le peuple est heureux, me dit-il, il juge avec un sentiment d'indulgence les

---

se rendit dans la ville, muni de pleins-pouvoirs pour ratifier la capitulation. Elle fut enfin conclue sur les bases suivantes :

« Que les troupes alliées occuperaient le lendemain l'arsenal, toutes les barrières, et entreraient ensuite dans la ville ; que les maréchaux de *Trévise* et de *Raguse* en sortiraient à la tête de leurs corps respectifs, avec leurs armes et leur artillerie.

» Que, dans aucun cas, les hostilités ne pourraient recommencer avant le délai de deux heures après l'évacuation.

» *Paris* était recommandé à la générosité des souverains alliés. »

Immédiatement après la signature, l'Empereur de *Russie* et le Roi de *Prusse*, accompagnés du prince de *Schwartzenberg*, retournèrent au village de *Bondy*, où avaient été préparés leurs quartiers.

Le général en chef des armées russes, comte *Barclai*

actions qui ne sont point exemptes de fautes ; mais il s'érige en tribunal sévère, impitoyable, et presque toujours injuste, quand il se voit aux prises avec l'infortune. Alors les hommes sont coupables, leurs actions sont criminelles ; et les combats dans lesquels ils succombent ont été livrés par une noire trahison. »

Lorsque l'on apprit que la capitale allait recevoir dans ses murs les différentes nations de l'*Europe*, chacun osait accuser hautement le général chargé de sa défense, et les partisans de *Napoléon*, surtout, s'exhalèrent en reproches amers. Ils débitèrent même leur fable

---

de Tolly, élevé ce même jour à la dignité de feld-maréchal, porta son quartier-général au village de *Romainville*.

L'armée de *Silésie* bivouaqua sur les hauteurs de *Montmartre* et aux environs.

Le corps des grenadiers *Russes* s'établit sur les hauteurs de *Belleville* et à *Charonne*, et le corps d'armée du général *Rayesski*, en arrière de ces deux positions ; les gardes *russes*, *prussiennes* et de *Bade* restèrent aux environs de *Pantin*, ayant en arrière d'elles toute la cavalerie du corps de réserve.

Les troupes *wurtembergeoises* et le corps autrichien du comte de *Giulay* bivouaquèrent aux environs de *Vincennes* et de *Charenton*.

Ainsi les armées alliées s'étaient arrêtées, comme par une sorte d'enchantement, devant la capitale de la *France*, terme de tant de maux, de fatigues et de travaux.

(*Hist. des Campagnes de* 1814.)

avec cet air de mystère qui éveille l'attention et communique des ailes à la Renommée. A les entendre, le peuple ne se soumettait que conditionnellement à des lois que l'impérieuse nécessité l'obligeait d'accepter (*).

Si le bruit de l'approche des troupes étrangères pénétra dans la *Malmaison*, il ne retentit pas moins dans l'enceinte du château de *Navarre*, où je gémissais sur les désastres de *Bonaparte*. Cependant, tout espoir ne m'abandonna point; je comptais sur la bravoure et les talens distingués du duc de *Raguse*. Je disais : « Le commandement des troupes qui composent la garnison de *Paris* lui est confié ; tant que ce personnage recommandable, sous tant de rapports, conservera une haine secrète aux Etrangers, mon époux, ainsi que sa famille, peut espérer encore (**)..... »

Je déplorais intérieurement le sort de *Bonaparte;* je craignais avec raison qu'il ne

(*) *Tite-Live* a blâmé l'imprudence de ce consul romain qui, après la journée de *Cannes*, avoua aux députés des alliés toute la perte qu'on avait faite. L'effet de cette sincérité fut que les alliés jugèrent que *Rome* ne pourrait jamais se relever, et qu'ainsi il fallait s'unir avec *Annibal*.

(**) Je n'ai jamais dit que le duc de *Raguse* m'eût trahi; j'ai seulement dit, dans un moment d'humeur, que sa capitulation d'*Essone* était ridicule, et qu'elle m'avait été funeste. (*Max. et Pens. de Bonaparte*, pag. 117.)

succombât; car on venait de me rapporter qu'il devait être exécuté militairement à la tête des troupes étrangères (*). Mon effroi fut tel alors, que les mots expirèrent sur mes lèvres : tout en moi, pendant quelques heures, annonça l'égarement de mon esprit. Je m'écriai dans mon désespoir comme *Montaigne :*

(*) On répandit, à cette époque, les bruits les plus faux et les plus absurdes. Tantôt *Bonaparte* revenait sur *Paris* avec une armée de deux cent mille hommes pour en chasser les Etrangers ; et tantôt l'*ex-Empereur* était condamné à perdre la vie ; des gens vous assuraient, sous la foi du serment, avoir vu passer la voiture qui renfermait ses restes ; l'un disait l'avoir reconnu, un autre avait été présent à son exécution ; il vous en donnait les détails que le peuple bénévole recueillait avidement, tant on aime tout ce qui tient au merveilleux. La vérité est que l'on crut long-temps que *Napoléon* s'était sauvé de *Fontainebleau* pour se réunir à ses légions de braves qui juraient tous de mourir pour le défendre. La plupart de ceux qui le désiraient affectaient une sorte de sécurité bien propre à accréditer ces fausses nouvelles. Ce n'est réellement qu'à la rentrée de MONSIEUR au palais de ses pères (*a*), que le Parisien demeura convaincu que dorénavant il n'aurait d'autre souverain dans ses murs que le digne descendant de *Henri IV*, et que la famille des *Bourbons* venait de reconquérir ses droits à l'amour d'un grand peuple.

(*a*) MONSIEUR, comte d'Artois, lieutenant-général du royaume, fit son entrée publique dans Paris le 12 avril.

« Ne vous reposez point sur la parole des souverains Monarques, soit qu'ils gouvernent » une monarchie, soit qu'ils se contentent de » diriger une République : le miel se distille » de leurs bouches ; ils ne sont jamais plus » cruels que quand ils pardonnent ; jamais ils » ne vantent plus la clémence que quand ils » signent des sentences de mort. »

Après avoir versé des larmes en abondance sur un malheur que je regardais comme certain, je me recueille un moment, mais bientôt je retombe dans mon premier état. On m'entendait répéter avec le son de voix le plus douloureux, ce sage discours d'un grand homme:

« O louange, quitte les Cours où tu dégrades ta noblesse, et renonce à l'emploi » honteux de flatter les mauvais princes. Remonte vers ta source, vers ce pouvoir » suprême, qui enrichit la langue du don de » la parole, donne l'essor à la pensée et l'être » à l'âme ; sous les yeux du Créateur, l'homme » se prosterne et s'abaisse devant l'homme ; » les respects et l'encens se distribuent d'argile, et de crime à crime. Et toi, Auteur de » l'homme, toi le souverain propriétaire à » qui tout appartient, tu restes privé de tes » hommages. »

Non, ce n'est point la ruine de *Napoléon* que je déplore ; le premier vœu que forma

mon cœur lorsque je le connus, a été de le savoir heureux; le second, qu'il ne dût qu'à moi seule une partie de son bonheur. Ce dernier de mes vœux ne peut plus s'accomplir; quant à l'autre, ma bouche le prononcerait, même au lit de la mort, si je savais qu'il me survécût; car il se flatterait toujours qu'un nouvel ordre de choses le replacerait sur le trône. La plupart de ses généraux haïssaient son despotisme; mais ils continuaient de flatter le Souverain pour se ménager la faveur, lorsqu'un jour son fils parviendrait à occuper une place importante.

Ma position devenait à chaque instant plus critique. Retirée à *Navarre*, j'ignorais encore ce que je devais craindre et ce que je devais espérer. Mes courtisans n'avaient pu me cacher plus long-temps l'occupation de la capitale par les alliés; et déjà les trompettes de la Renommée avaient fait retentir à mes oreilles le nom de l'immortel *Alexandre*. Je me trouvais à peu près dans la triste position de la famille de *Darius*. Attendrai-je les ordres des vainqueurs de mon époux, ou irai-je implorer leur générosité? Le triste état où était réduit *Bonaparte* occupait mon âme tout entière: j'étais résolue de partager sa mort, ou de l'accompagner dans son exil. Je fus douloureusement surprise de recevoir une dépêche du

ministre *Talleyrand*, qui m'invitait à revenir à la *Malmaison*, pour en faire les honneurs (81), l'empereur *Alexandre* et le roi de *Prusse* ayant déjà manifesté, me disait-on, l'envie de voir la souveraine de ce palais enchanteur. J'eus cependant quelque peine à rappeler ma fermeté, en pensant que j'allais peut-être recevoir les mêmes princes qui venaient de renverser mon époux, et briser à jamais le sceptre de son autorité. Je fis un pénible effort sur moi-même; et le jour où je fus honorée de la visite des Souverains alliés, je sus dissimuler d'une manière surprenante. Mais l'on voyait que mon cœur souffrait, en pensant à mon existence présente, et en la comparant à celle du grand homme à laquelle mon sort avait été lié..... Que mes réflexions furent cruelles!

Je remerciai ces princes magnanimes d'avoir eu la générosité d'honorer de leur présence l'épouse délaissée de *Bonaparte*. Je leur témoignai une grande reconnaissance de l'amour qu'ils manifestaient pour le *Français* (82). Je leur recommandai cette armée qui avait fait long-temps des prodiges de valeur; je plaidai la cause de ces braves soldats qui formaient encore un faisceau formidable autour du vainqueur d'*Austerlitz*; je réclamai puissamment la liberté d'un homme que j'aimais encore. J'oubliai tous ses torts pour ne m'occuper que de ses

malheurs ; en un mot, je plaidai sa cause avec cette éloquence du cœur qui est toujours si persuasive.....; et peut-être alors, ai-je contribué à faire obtenir à *Napoléon* des conditions qui durent lui paraître un moment désavantageuses, et pourtant qu'il serait trop heureux de pouvoir conserver à l'avenir.....

Si je pouvais oublier l'éloignement où j'étais de mon époux, et sa situation cruelle, je dirais que la *Malmaison* redevint alors ce qu'elle avait été dans ses beaux jours. De quels charmes se parèrent ces lieux sortis des mains de la nature et de l'art pour attirer un sourire des maîtres du Monde ! Aussi le concours devint immense, et sans l'homme sur lequel se reportaient tous mes souvenirs et toutes mes inquiétudes, j'aurais pu jouir tranquillement du peu de bien que j'avais fait ; car alors tout prestige de grandeur était évanoui pour moi : il ne me restait plus que le témoignage de quelques douces vertus : ah ! sans doute elles parlaient plus éloquemment que ces orateurs mercenaires, qui m'encensèrent dans les momens où je jouissais de toute la gloire dont fut alors environnée l'épouse d'un *demi-dieu*. Ce n'est donc qu'à moi-même que je dus les louanges sincères que d'augustes Souverains daignèrent m'adresser. Je ne fus point insensible à l'amour que les *Français* témoignèrent à la famille de

Louis XVI (*). Je confondis mes accens avec la voix d'un peuple fidèle qui rappelait ses princes légitimes (83). « Il est temps, disais-je, que cet état de crise politique cesse enfin pour toujours ; car chacun doit être rassasié de révolutions. Quant à moi, je n'ai jamais ambitionné d'autre pouvoir que celui de répandre des bienfaits, et j'étais secondée sur ce point par *Bonaparte ;* il me permettait de me joindre à lui pour réparer, avec plus ou moins de magnificence les pertes que la révolution française avait fait éprouver à toutes les familles des premières classes de la société.... ; la félicité du cœur.... consiste à tout quitter pour le bonheur des autres.

O bonté d'un grand cœur! ô vertu plus qu'humaine!
Cependant quand je songe au péril où t'entraîne
Ta clémence, et ce cœur facile à désarmer,
Je tremble en t'admirant.....

Germanicus, acte IV, scène II.

(*) Que le sang de Clovis est toujours adoré :
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré,
Les rameaux divisés et courbés par l'orage,
Plus unis et plus beaux soient notre unique ombrage.

VOLTAIRE.

CHAPITRE XIII.

« Et quand ils s'entretiennent de lui, ils secouent la tête, et se parlent bas à l'oreille l'un de l'autre. »
SHAKESPEARE.

« On s'attendrit facilement quand on voit un être malheureux, qui, enseveli dans sa douleur, cherche à se dérober aux regards de ceux qui voudraient la partager, et qui s'interdit jusqu'aux larmes qui pourraient l'adoucir et le calmer. L'état d'abandon où se croit cet être, excite en nous le noble désir de le secourir ; le refus qu'il fait de recevoir nos consolations ne sert qu'à nous attacher à lui d'une manière encore plus forte. »

Déjà le roi de *Prusse* et l'empereur *Alexandre* avaient deviné une partie de mes profondes afflictions ; mes plus secrètes pensées semblaient être celles de ces généreux princes : ils m'écoutaient et me plaignaient, et la pitié des héros vainqueurs était un hommage à l'épouse du héros vaincu.

J'aurais voulu correspondre régulièrement

avec *Bonaparte* tout le temps qu'il établit son séjour à *Fontainebleau*. Je cherchais par tous les moyens qui étaient en mon pouvoir à consoler cet illustre malheureux; je lui fis sentir qu'il devait pour son propre intérêt accepter les conditions favorables qui lui étaient proposées par les Souverains. « La moindre hésitation, lui écrivais-je, vous fera perdre un temps précieux. Ah! que n'êtes-vous libre aujourd'hui! j'insisterais tant auprès de vous, que vous finiriez par vous rendre à mes prières, et la *Malmaison*, qui fut, pour ainsi dire le berceau de votre fortune, deviendrait aujourd'hui un asile assuré pour celui qui, peut-être, n'en trouvera plus qu'au milieu des dangers d'une mer orageuse! O mon époux, oubliez à jamais que vous auriez pu commander à l'univers; votre étonnante destinée ne fut point votre ouvrage, mais celui de la Révolution; et sans le choc des peuples contre les Rois (*), vous seriez resté confondu dans les rangs des officiers de l'armée; peut-être seriez-vous plus heureux; mais un homme tel que vous ne pouvait languir dans l'obscurité. »

(*) Les Rois ne peuvent pas tous être de grands hommes, la nature ne l'a point permis; d'ailleurs la liberté aurait trop à craindre de ces génies supérieurs qui sentent leur force, et ne résistent pas à la tentation d'en abuser.

(*Pensées de Joséphine.*)

Ainsi je lui donnai des preuves continuelles de mon entier dévouement, il put dire en quittant la *France* : « Au moins, j'y laisse une amie!.... »

Cependant son départ était encore éloigné; il trouvait toujours de nouveaux prétextes pour le différer (84); il espérait tout du temps, et des efforts multipliés de son armée (*). Il se croyait assuré des sentimens de la plupart des vieux soldats qu'il avait tant de fois conduits à la victoire; bien plus, il osait se reposer encore sur la fidélité des chefs (**).... Un jour, un seul

---

(*) Celui qui ne désire pas l'estime de ses contemporains en est indigne. (*Pensées de Bonaparte.*)

(**) *Ovide*, exilé par *Auguste* chez les peuples *Sarmates*, répondit à l'un : « Cruel, mes malheurs qui attendriraient les hôtes féroces des déserts, te trouvent insensible, et tu foules aux pieds un homme abattu (*a*)! » Il disait à l'autre : « Je ne suis plus qu'une ombre déjà descendue chez les morts; ne me poursuis point de tes calomnies; cesse, cesse, je t'en supplie, de tourmenter mes mânes (*b*)! » Il écrivait à un troisième : « Renonce enfin à me persécuter, et je tairai volontiers ton nom et ton crime (*c*) ! »

(*a*) *Nec mala te reddunt mitem placidumve jacenti*
Nostra, quibus possint illacrymare feræ?
(TRIST., *lib.* V. *el.* VIII.)

(*b*) *Quid simulacra, ferox, dictis incessis amaris!*
Parce, precor, manes sollicitare meos.
(*Ibid.*, *lib.* III.)

(*c*) *Si licet, et pateris, nomen facinusque tacebo*, etc.
(*Ibid.*, *lib.* IV. *el.* IX.)

jour, finit par le détromper; car le plus grand nombre d'entre eux aimèrent mieux cicatriser les blessures de la *France*, que de chercher à les rouvrir; ils calculèrent quelles seraient les chances d'une guerre de parti, ils en pesèrent les horribles résultats : leurs cœurs s'opposèrent à ce que semblait leur ordonner l'attachement qu'ils conservaient la plupart à leur ancien maître. Ils ne purent se représenter sans frémir l'horrible tableau des *Français* égorgés par des *Français*, pour prolonger la puissance d'un seul homme, que le Monde entier avait effacé de la liste des Souverains.

Le courage de ces braves ne fut point amolli en voyant *Bonaparte* proscrit et malheureux. Ils auraient osé défier cette masse énorme d'ennemis accourus de tous les points de l'*Europe* pour le combattre. Mais à la voix de leurs chefs, de l'*Empereur* lui-même qui leur recommanda la fidélité envers leur Monarque légitime, et qui surtout les délia du serment qu'ils lui avaient prêté, ces nobles *Français* accoutumés à vaincre et à obéir, déposèrent leurs armes, par un consentement unanime. La plupart d'entre eux répandaient des larmes sur leurs drapeaux, tant l'honneur est inné dans le cœur des Français; c'est un feu sacré qu'ils nourrissent religieusement au fond de leurs âmes, et malheur à ceux qui oseraient

les blâmer de l'espèce de culte qu'ils offrent sur les autels de la gloire (*).

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi pour moi dans le deuil et la plus grande anxiété. Le sensible *Alexandre* ne cessa de respecter mes souvenirs et ma situation. « Que ce séjour devait sembler délicieux à *Napoléon!* me disait cet éminent personnage; que ne peut-il y passer sa vie avec vous! il n'aurait, Madame, à s'y plaindre, que du temps qui s'écoule avec trop de rapidité. »

Ainsi, les princes étrangers savaient apprécier le faible mérite de celle qui fut doublement heureuse de consacrer sa vie à la bienfaisance, et de rester fidèle à ce grand homme.

Dans les angoisses que me causait le triste sort qui semblait réservé à celui que j'aimais, mon cœur était flétri, ma voix éteinte; mais ma raison et mes sens n'étaient pas complétement anéantis. En ce moment, le passage subit des idées de sa mort, s'il persistait à éterniser la guerre, à la certitude que je venais d'avoir, qu'il posséderait en toute souveraineté, la principauté de l'*Ile d'Elbe*, me priva de mes facultés, et me fit tomber évanouie : on

(*) Nous défendre quelque chose, c'est nous en faire naître l'envie; de là ce proverbe : Nous sommes portés vers les choses défendues; *nitimur in vetitum.*

me transporta dans mon appartement. Oh! nouvelle surprise de la reconnaissance et de l'amitié! En revenant à moi, mes yeux se portèrent par hasard sur un buste du généreux *Alexandre* (85); je jette un cri de surprise et d'admiration : c'est à lui, c'est à sa protection généreuse que *Paris* doit sa conservation, et que je suis redevable aussi moi-même de l'existence du seul homme qui m'attache encore à la vie....

De même, j'avais cru devoir prodiguer tous les témoignages de ma gratitude envers le neveu du grand *Frédéric*, et ses dignes compagnons d'armes. Hélas! la cruelle fille de la déesse de la vengeance (la Destruction) était descendue sur nos villes infortunées, par cela même qu'elles étaient riches et brillantes; elle était au moment de renverser la seconde *Carthage* (*) : un mot, un seul mot du grand

(*) Chaque jour, dit M. de *Volney*, je trouvais sur ma route des champs abandonnés, des villages déserts, des villes en ruines. Souvent je rencontrais d'antiques monumens, des débris de temples, de palais et de forteresses, des colonnes, des aqueducs, des tombeaux; et ce spectacle tourna mon esprit vers la méditation des temps passés, et su cita, dans mon cœur, des pensées graves et profondes. Je m'assis sur le tronc d'une colonne, et, là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt, portant mes regards sur le désert, tantôt

Alexandre, et de ses alliés, eût précipité dans le fleuve d'oubli les erreurs des vaincus, et le ressentiment des vainqueurs. « O Prince! disais-je au valeureux descendant de l'*immortelle Catherine*, que tous les hommes vous doivent admirer, d'avoir su joindre ainsi la clémence à tant de grandeur (86)! »

Je fis remettre une lettre à *Bonaparte*, au moment où il quittait *Fontainebleau* pour se rendre à l'*Ile* d'*Elbe* (*).

---

les fixant sur les ruines, je m'abandonnais à une rêverie profonde.

La méditation du philosophe se porte d'abord sur la comparaison actuelle de *Palmyre*, avec ce qu'elle fut jadis. Le contraste qu'il en résulte est peint des plus vives couleurs. Cette ville reparaît sous les pinceaux de l'écrivain, animée par le commerce, embellie par le génie des arts, et puissante par la sagesse de ses institutions; ensuite il nous la montre ensevelie, comme un lugubre squelette, sous les sables brûlans du désert, ne conservant, de son antique grandeur, qu'un nom recueilli par l'histoire, et quelques débris, objet d'une stérile curiosité. « Comment s'est éclipsée tant de gloire?... s'écrie le sage observateur; comment se sont anéantis tant de travaux?... Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes! ainsi s'évanouissent les empires et les nations! »

(*) Il répondit à mon envoyé : « Dites à l'impératrice *Joséphine*, qu'un véritable héros joue une partie d'échecs à la suite d'une bataille perdue ou gagnée. D'ailleurs il est peu d'hommes d'une trempe assez forte pour me juger sans passions et sans préjugés. » (*Note de Joséphine.*)

« Que t'ai-je donc fait, lui écrivis-je, ô mon ami, et par où puis-je t'avoir offensé? Quoi! tu m'accuses; tu refuses mes soins empressés! Ne te souvient-il plus que la mère et les filles de *Darius* se prosternèrent aux pieds du vainqueur, pour obtenir la vie de leur fils, de leur père? Ah! je le vois, ton âme est bouleversée, puisque tu méconnais mes soins. Cependant, *Bonaparte*, j'ai tout fait pour adoucir vos maux; et, loin de vous plaindre de ma conduite, de mon abandon, vous reconnaîtrez plus tard que *Joséphine* aura été, jusqu'à la fin, votre plus sincère amie. Vous regretterez d'en avoir pu douter un moment. Hélas! depuis long-temps je suis précipitée dans un abîme d'afflictions! la mort seule peut m'en arracher..... » J'ajoutai encore quelques autres réflexions. « Je vous parle sans que vous puissiez m'entendre, continuai-je; je vous écris sans savoir si vous me lirez jamais; au moins ai-je une consolation, celle de penser que si mon bonheur est de m'occuper de vous, vous ne l'apprendrez peut-être pas avec indifférence illusion pour illusion, celle du sentiment n'en vaut elle pas bien une autre? O mon ami, vous pouvez encore imiter mon exemple; renoncez à un monde imposteur; et, jouissant d'une vie paisible dans vos dernières années (87), soyez ce que vous pouvez être de plus noble, le père de votre enfant. »

« Ce jeune infortuné, que je le plains ! faible nacelle, jetée sans pilote qui le guide, au milieu des tempêtes, il court les risques de se briser contre les écueils !.... O mon ami, que les biens de ce monde sont fragiles ! Quel homme, prince ou pâtre, heureux aujourd'hui, peut se promettre qu'il le sera demain ? Je voudrais que l'aisance de votre fils n'eût rien de commun avec ces grandes fortunes, acquises au milieu des secousses politiques, et que renverse le changement subit d'un gouvernement (*). Heureux, mille fois heureux, qui peut reposer sa tête sous le toit qui lui vient de ses pères ! Il peut se dire : Mes champs,

---

(*) Si l'on prend la peine d'ouvrir l'Histoire des Ouvrages des Savans, année 1687, mois de décembre, art. 3, pag. 455, on y verra l'annonce d'un livre intitulé : *Présages de la décadence des Empires*. L'auteur établit « que les empires ne sont point exempts de la loi commune qui les assujétit aux changemens, et qu'il n'y en a point dont la durée ait excédé un certain nombre de siècles ; » il fixe cet âge des Etats à douze ou treize siècles. Après une longue série de raisonnemens, il conclut « qu'un certain empire, qui a tenu l'*Europe* sous son joug ou dans la terreur, et qui a vu treize siècles sans avoir reçu aucune atteinte mortelle, n'est pas loin de quelque fâcheuse catastrophe ; enfin il avertit ceux qui vivent dans cet Etat, que ses présages menacent d'en sortir de peur de participer à ses plaies. »

mes troupeaux, ma chaumière me suffisent. Cet homme peut sans inquiétude voir s'avancer la pesante vieillesse; il n'en est pas ainsi des princes ambitieux, ils ne pourront jamais se pénétrer de cette sublime pensée d'*Young*.

« L'espérance refleurit chaque jour sur des troncs desséchés. Nés avec le siècle qui a mesuré notre vie, nous nous promettons de durer après lui et d'en voir renaître un autre. Ainsi qu'une montre dérangée, dont l'aiguille et le mouvement ne meuvent plus avec la même harmonie, l'homme et la nature ne vont jamais ensemble : l'homme se croit à six heures, tandis que la nature marque minuit. Ce n'est plus dans le présent, c'est au-delà du tombeau qu'il faut conquérir le bonheur. »

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Il paraît que les Mémoires de l'impératrice *Joséphine* n'ont pas été écrits au-delà de cette époque. Des événemens politiques si extraordinaires, si désastreux, la chute d'un grand homme qu'elle n'avait cessé d'aimer comme son époux, et qui lui était plus cher encore par ses revers inouïs, que par ses étonnantes prospérités, tant de circonstances malheureuses, dis-je, l'affligeaient sans doute trop profondément pour qu'elle eût la force d'en

écrire les détails; on n'a pu trouver que des notes éparses, dans lesquelles je vais puiser les faits dont j'ai besoin pour achever l'histoire de la vie de cette princesse, et en faire un ouvrage complet. Puisse le public me pardonner d'élever ma faible voix, après lui avoir fait entendre celle de cette femme si justement regrettée! Puissent les récits qui vont suivre, en égalant d'intérêt ceux qui précèdent, faire oublier qu'ils ont été tracés par une autre plume!

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

On peut dire à la louange de *Joséphine*, qu'elle apprit avec une douce émotion le retour de l'auguste prince qui fut reçu au milieu des acclamations générales. La joie publique était à son comble; jamais la capitale n'a vu dans ses remparts une fête aussi ravissante que celle du 3 *mai* 1814 (*)! Tous les *Français* dans ce beau jour ne formaient réellement qu'une seule famille; toutes les factions étaient anéanties; chacun se promettait sincèrement l'oubli du passé, et, dans cette heureuse situation, le vœu unanime se prononçait en faveur des Souverains alliés, qui, en nous donnant

(*) L'entrée de S. M. Louis XVIII.

la paix, joignaient à ce bienfait celui de nous rendre l'auguste *Maison de Bourbon*.

L'*Impératrice* dut être surprise de recevoir les complimens du frère de son Roi (*). Quel triomphe pour elle, si elle eût pu oublier qu'elle était l'épouse de *Napoléon!* Cet hommage s'adressait à elle en particulier; les services éminens qu'elle avait rendus à d'illustres proscrits (**), étaient connus d'un prince digne d'apprécier son vrai mérite. Ce n'était point à la princesse qui fut couronnée solennellement

---

(*) Je m'estime heureuse, disait *Joséphine*, que la fortune m'ait appelée à devenir l'épouse de *Bonaparte*, puisque je ne me suis jamais servie de l'ascendant que je conservais sur lui, que pour chercher à sauver la vie à d'illustres infortunés qui ne me paraissaient point coupables.

(**) Lorsque *Joséphine* était dans ses appartemens, et qu'elle voyait une foule de monde aux *Tuileries*, ou sur la terrasse du bord de l'eau, si par hasard elle apercevait une pétition, elle l'envoyait chercher. On en a compté jusqu'à trente dans la même matinée. Lorsqu'elles étaient revêtues de quelques signatures notables, elle accordait sur-le-champ un secours eu égard à la position du réclamant. Ses bienfaits n'étaient pas connus. Elle chargeait M. *Deschamps*, son secrétaire des commandemens, ou ses premiers valets de chambre, de prendre des informations sur le compte des personnes. S'il se trouvait que ce fût quelques victimes de la révolution, alors, le plus souvent, elle accordait une pension, ou un secours à domicile.

à la Basilique de *Notre-Dame* que s'adressaient des félicitations aussi flatteuses, mais bien à une femme qui, pendant quinze ans, fit le bonheur et l'admiration de la *France*.

Le prince *Eugène* n'ayant pu à lui seul conserver l'*Italie* (*), se trouva contraint, par suite des événemens politiques, de renoncer à la vice-royauté, ainsi qu'aux Etats de *Venise*. L'acte du prince-primat, par lequel il était appelé à la souveraineté de *Francfort*, se trouva nul, par les nouveaux arrangemens que contractèrent entr'elles les grandes puissances de l'*Europe*. Le fils de *Joséphine*, malgré sa valeur, et l'amour qu'il avait inspiré aux peuples de ces Etats, fut contraint de se soumettre à

(*) Le prince-primat (*Charles*), souverain de *Ratisbonne*, à *Aschaffembourg*, *Francfort*, etc. etc., avait adopté, pour son successeur, le prince *Eugène* qui gouvernait l'*Italie*. Ce vénérable archevêque portait une singulière affection à *Joséphine*. Il avaitcoutume de dire assez habituellement, en parlant de *Napoléon* : Le peu de bien qu'a fait ce *Monarque*, est dû, en très-grande partie, à son épouse. Elle cherche à réparer, autant qu'il est en elle, ses fautes, et elle s'y prend toujours si bien, qu'on serait presque tenté, après l'avoir entendue, d'admirer jusqu'aux crimes politiques du fléau de l'*Allemagne*. C'était le plus bel éloge que l'on puisse faire de la mère du *Prince* qui devait hériter des Etats de celui qui savait si bien discerner le mérite et le récompenser...

la loi impérieuse de la nécessité (88); mais du moins l'espérance lui restait. Quant à sa mère, elle ne connaissait d'autre bonheur que celui d'être réunie à ses enfans. En revoyant le vice-roi, l'*ex-Impératrice* jouit encore quelques momens d'un plaisir, qui ne peut être bien apprécié que par une mère, celui d'embrasser après une longue séparation, l'être auquel elle a donné la vie : ce fut pour ainsi dire la dernière sensation délicieuse qu'éprouva *Joséphine;* car bientôt la Parque inhumaine devait trancher impitoyablement le fil de sa pénible existence. Déjà elle avait obtenu d'une bouche auguste, l'assurance que sa fortune lui serait conservée : elle reçut également, dit-on, le titre de grande duchesse de *Navarre* (89). En un mot, si elle avait eu un cœur moins sensible, elle eût peut-être, par les diverses compensations qu'elle était sur le point d'obtenir de la Cour de *France*, entièrement détruit le souvenir du passé, qui avait eu tant de charmes pour elle, surtout lorsqu'elle étendait ses pensées dans l'avenir.... L'infortunée ! elle avait connu les plus belles illusions de la vie, elle ne songeait plus qu'à mourir; et pourtant tout ce qu'il y avait de plus illustre sur la terre, était alors à ses côtés.

Un de ses plus beaux momens dans ces jours où sa grandeur passée ne lui apparaissait plus que comme le souvenir d'un songe, fut celui

où il lui fut accordé d'être présentée publiquement à son Roi (*). Hélas! elle en était bien digne, celle qui dans tous les temps, dans toutes les circonstances, proclamait les vertus et l'innocence de *Louis XVI* et de son illustre et immortelle compagne!..... elle en était digne, celle qui, sous le règne de l'anarchie, retira des bras des factieux d'innombrables victimes (**); elle en était digne, celle dont l'opinion fut toujours en harmonie avec les sentimens les plus généreux (*Joséphine* affronta plus d'un péril pour venir au secours des malheureux émigrés) (***); elle en était digne

(*) L'Impératrice *Joséphine* engagea son fils à se faire présenter au Roi. Le prince *Eugène* en reçut l'accueil le plus distingué... Elle-même devait paraître publiquement à la Cour, accompagnée de sa fille; mais elle craignait, d'après de perfides rapports, de n'être regardée que comme l'épouse d'un homme dont le règne venait de finir. Elle en conçut un fond de chagrin qui, peut-être, prépara la funeste maladie dont elle fut la victime.

(**) Pendant plusieurs années, *Joséphine* fut continuellement en spectacle sur le vaste théâtre des Cours; elle sut à la fois s'y faire des amis, de même, elle chercha à rallier tous les partis, qui, avant qu'elle ne parût en scène, s'étaient tour à tour armés du poignard de *Brutus* et du bouclier de *Thémistocle*, et semblables aux filles de *Danaé*, égorgeaient, au moindre signe d'un proconsul, leurs amis les plus chers. (*Note communiquée.*)

(***) Un M. de *Brochet*, émigré, fut conduit à la com-

enfin, celle qui osa tant de fois faire trembler *Bonaparte* sur l'abus qu'il faisait de son pouvoir. Elle lui signala souvent les traîtres qui finirent par le précipiter du trône. Intimement convaincue que son époux ne voulait que le

---

mission militaire, présidée par *Moulins*, depuis directeur sous le ministère de *Carthier :* au moment où les juges se disposaient à prononcer son arrêt, M^me^ de *Beauharnais*, accompagnée de son amie M^me^ de *Chat*** Ren****, alla trouver *Barras*, et lui demanda une lettre pour le ministre de la justice. Le directeur accueillit très-froidement ces dames, et même, un affidé du palais du *Luxembourg*, qui se trouvait présent, se permit de dire que le *Brochet serait mis au rouge.* Ces femmes généreuses ne se déconcertèrent point; elles insistèrent auprès de l'homme puissant, et finirent par obtenir de lui un ordre pour faire transférer de suite M. de *Brochet* au *Directoire*, sous le vain prétexte qu'il se trouvait accusé d'un vaste plan de conspiration qu'il était nécessaire d'éclaircir sur-le-champ. Le pauvre émigré, en arrivant au palais du *Luxembourg*, croyait marcher à la mort : son état faisait pitié. Monsieur, lui dit avec force M^me^ de *Chat*** Ren****, « Je vous ai vu dans la *Vendée.* » M^me^ de *Beauharnais* reprit : « Vous faisiez partie de l'état-major de *Charette.* » Cet homme était interdit, et ne savait réellement que répondre. On trouva moyen de lui faire un signe pour le tranquilliser. L'ordre fut donné, aussitôt, que, vu sa culpabilité, il serait envoyé, avec les mécontens de *Bretagne*, pour être jugé à *Rennes.* Cet émigré fut sauvé par les soins de ces deux dames. L'on aura peine à croire qu'un tel bienfait ait pu être oublié; jamais le moindre signe de ressouvenir n'a été manifesté.

bonheur des peuples, elle a pu admirer en lui un être extraordinaire ; mais jamais elle ne caressa sa puissanee ; elle a pu applaudir à tout ce qu'il faisait de bien, mais c'est à tort que ses ennemis lui imputèrent les excès de son règne.

Ceux qui ont éprouvé les angoisscs d'une douleur qu'ils sont contraints de dissimuler, et pour laquelle ils reçoivent tout à coup un baume inattendu qui les calme un instant, peuvent seuls avoir une idée de ce que ressentit *Joséphine*, quand elle apprit l'heureuse arrivée de *Bonaparte* à l'*Ile* d'*Elbe*.

Elle reçut de cet homme que toutes les nations avaient cru devoir humilier, une lettre qui ne respirait que les sentimens de la plus douce bienveillance. Il commençait à voir que c'était à ses soins et à son amitié constante qu'il devait sa nouvelle existence. *Joséphine* lut cette lettre avec attendrissement ; un transport soudain, mêlé de mille craintes, changea aussitôt le premier mouvement dont elle était encore agitée, en une espérance qui semblait la faire revivre.

« Vous voulez absolument que je parle, lui écrivait *Bonaparte ;* ah ! vous me louerez d'avoir voulu garder le silence quand je l'aurai rompu ; n'importe, vous l'exigez, il faut vous satisfaire. Eh bien ! *Joséphine*, toutes vos craintes, que je me suis efforcé de détruire,

toutes vos terreurs, que j'ai tant combattues, ne sont que trop justifiées par l'événement. Votre époux délaissé de ses amis, de ses flatteurs, ne peut être sauvé désormais que par *Murat*. Laissez s'accomplir le Destin, il sera sans doute plus puissant que les hommes : je m'abandonne à sa direction, et peut-être bientôt verrez-vous votre époux plus puissant que jamais. Je ne peux fixer à l'*Ile* d'*Elbe* un séjour éternel ; ma patrie, ma patrie est où je puis commander. »

Quelque préparée que fût *Joséphine* aux malheurs qu'il lui annonçait, l'effet de la foudre n'est ni plus prompt, ni plus violent que celui que produisit sur elle cette terrible nouvelle. Elle demeura tout-à-fait immobile, ses larmes coulèrent avec abondance, l'espoir cessa tout à coup ; l'univers entier disparut à ses yeux. Hélas ! elle ne peut plus correspondre librement avec *Napoléon*, et ce nouveau trait de l'ingratitude de *Murat* (car elle n'ignorait pas ses projets) (90) est fait pour lui enlever à la fois le bonheur et l'existence.

Mais deux êtres, les seuls qui pouvaient encore l'intéresser sur la terre, prolongèrent ses jours, ces jours voués à un deuil éternel, et lui rendirent sa première sensibilité. Elle dissimula en vain ; elle continua de recevoir les personnages les plus illustres, qui s'empres-

saient de venir l'honorer de leur visite ; cependant, elle hésita plusieurs fois de se rendre chez sa fille, à *Saint-Leu-Taverny* (*).

Le dernier jour où les Souverains vinrent lui présenter leurs hommages, une teinte de mélancolie se répandit sur sa figure; la présence des convives augustes que recevait sa fille, put seule l'engager à recourir à la dissimulation. On voyait qu'elle souffrait; la tristesse empreinte sur son visage, la langueur de ses regards, les accens affaiblis de sa voix si douce, et cet air de bonté qui paraissait toujours compatir à la douleur d'autrui, la rendaient plus intéressante aux yeux des princes étrangers, que si elle eût eu encore l'éclat et la vivacité de la plus brillante jeunesse. Elle paraissait avoir

---

(*) On remarqua, comme une singularité d'autant plus étonnante, qu'ordinairement *Joséphine* était très-recherchée dans sa toilette ; que le jour où elle dîna à *Saint-Leu* (*a*), chez sa fille *Hortense*, elle était absolument négligée. Sur la représentation de quelques unes de ses dames, qui l'engageaient à faire choix d'un ajustement nouveau pour paraître à cette fête honorée de la présence des Souverains, elle s'y refusa. Elle eut même toutes les peines du monde à se rendre à cette réunion. (*Note communiquée.*)

(*a*) La *duchesse de Saint-Leu*, à l'exemple de sa mère, se faisait remarquer par sa bienfaisance. Elle couronnait chaque année deux rosières; elle les dotait et prenait soin des enfans. L'impératrice *Marie-Louise* alla la visiter deux fois dans sa solitude, et lui adressa les complimens les plus flatteurs.

fait le sacrifice de sa propre existence ; elle ne trouvait son bonheur que dans celui des autres, toutes les fois qu'elle pouvait y contribuer : toute idée de félicité était bannie de son cœur ; mais les larmes de joie des malheureux dont elle pouvait être la bienfaitrice, y répandait un baume salutaire. Son âme était la rose, qui, sur le soir, donne plus de parfums.

Joséphine continuait ses promenades accoutumées. Elle aimait à faire remarquer aux illustres étrangers qui venaient en foule à la *Malmaison*, *l'admirer et la plaindre*, ce que ce lieu magique renfermait de précieux et de curieux (91). Les fleurs et les fruits les plus rares charmèrent l'odorat et le goût de ses nombreux soldats qui, nés la plupart sur les bords glacés de la *Newa*, de la *Bérésina*, n'en connaissaient pas la saveur. Elle poussait la bonté et la générosité jusqu'à venir elle-même s'informer si rien ne manquait au service. En un mot, cette femme incomparable se fit de nombreux partisans parmi les personnages les plus distingués de toutes les nations. Même encore à cette époque, *Bonaparte*, qu'on semblait envier dans l'adversité la plus inouïe, avait du moins le bonheur de posséder une amie parfaite, et de pouvoir la conserver dans son exil.

CHAPITRE XIV.

Délaissée par de lâches et perfides amis, c'est vers ces mêmes ennemis que *Joséphine* se tourne; c'est auprès d'eux qu'elle va chercher un appui pour son époux. Un ange, sous la figure de *Mars*, vint lui fermer les yeux; il couvre d'une égide protectrice les nobles enfans de cette femme si justement regrettée.....

Si l'on se consultait bien soi-même, quand un départ nous arrache à ceux qui nous sont chers, une sorte de révélation devrait nous apprendre si c'est l'éternité qui va nous séparer.....

L'on remarqua avec surprise que le lundi, 16 mai, la physionomie de *Joséphine* était abattue; ses yeux étaient rouges et gonflés comme ceux d'une personne qui a beaucoup pleuré; et, comme elle craignait que ses femmes ne s'en aperçussent, elle dit qu'elle avait un violent mal de tête; en effet, elle était singulièrement affaiblie : on fit semblant de le croire; mais en général, tout le monde fut alarmé d'un état si subit.

Quelques jours se passèrent, et elle ressentit bientôt les atteintes de la maladie qui devait

hâter sa mort. Elle prit quelques précautions que ses médecins jugèrent nécessaires pour arrêter le mal dans son origine; mais déjà il avait fait les plus alarmans progrès.

La surveille du jour qui devait l'enlever à la *France*, à cette admirable *France*, qu'elle avait tant aimée, elle donna à la *Malmaison*, un grand dîner, à l'empereur *Alexandre;* elle ne put en faire les honneurs; la duchesse de *Saint-Leu* y suppléa. *Joséphine* fut forcée de garder son appartement; déjà elle n'était plus en état de recevoir personne; mais elle demanda ses enfans.

Son premier mouvement fut de tendre les bras à *Eugène*. Le prince, sans doute, crut que c'était une invitation de s'y jeter; il s'y précipita en effet; il prit une de ses mains, qu'il porta sur sa bouche, en prononçant le nom chéri de sa mère : ce nom si doux pour *Joséphine*, et qu'*Eugène* se plaisait tant à répéter, la pénétra jusqu'au fond du cœur. Elle ouvrit ses yeux, qu'elle venait de fermer, et les fixa douloureusement sur son fils, les en détourna ensuite, et le repoussa doucement, en lui disant d'une voix éteinte, comme si elle prévoyait le malheur affreux dont il allait être accablé : « Bientôt, tu n'auras plus de mère; bientôt, hélas! tu n'auras plus personne pour t'aimer aussi tendrement qu'elle!..... »

Comment décrire ici le triste spectacle de *Joséphine* mourante? Que l'on se figure cette femme admirable, qui par les plus douces vertus, par les charmes les plus parfaits de l'esprit et du caractère, régna jadis sur la nation la plus polie et la plus galante!.... Qu'on se la figure à ses derniers momens!..... Que l'on se rappelle le temps où ses grâces et les traits de la bonté empreints sur sa physionomie rehaussaient encore l'éclat de la pourpre dont elle était revêtue; et qu'on se la représente dans l'état où elle est actuellement: la fièvre dévore son sein, qu'un reste d'existence fait palpiter à peine; sa tête est faible et presque délirante, son front est brûlant, son regard s'éteint; de ses lèvres décolorées le sourire a fui pour jamais, et le drap dont elle est couverte, bientôt, hélas! sera son linceul mortuaire!..... Grand Dieu! est-ce donc là l'*Impératrice?*.... est-ce là l'*Impératrice* et *Reine?*..... Mais, que dis-je? que sont tous ses titres de grandeur; elle les oublie maintenant, elle n'en conserve plus qu'un, le plus grand, le plus beau de tous, c'est le titre de mère! « Ah! dit-elle, lorsque la nature nous a donné un nom si doux, c'est pour nous consoler pendant notre vie, et même encore aux portes du trépas: qui sait si le charme qu'elle y attache, ne prolonge pas de quelques instans notre existence? qui sait si son empire ne va

pas au-delà du tombeau?..... Oh! oui, je le sens, ajouta-t-elle, oui, mes enfans, tout ici révèle à mon cœur, que du séjour où j'entends que l'on m'appelle, je pourrais intercéder le Ciel pour vous..... » Ce n'est donc plus ici *Joséphine* brillante de grâces et d'amabilité, qui s'offre à nos yeux, assise pour un moment sur le plus beau trône du monde! Non!..... c'est un spectacle plus attendrissant!..... C'est *Joséphine* expirante!..... C'est une mère de famille étendue sur son lit de mort, entourée des êtres qui lui sont les plus chers, dont elle entend les pleurs et les sanglots.....

Son sang, qui s'était beaucoup aigri par la violence de ses chagrins, contribua à rendre cette maladie mortelle. Cependant, la fièvre était intermittente, et lorsque parfois elle lui laissait des momens lucides, elle en profitait pour parler de son époux à ses enfans. « Mon cher *Eugène*, dit-elle, le plus grand bien pour les peuples et pour les princes, c'est la gloire, pourvu qu'elle ait pour objet la félicité publique. Ce n'est pas en suivant les écarts des grands hommes qu'on s'élève à une réputation glorieuse; c'est en imitant leurs vertus. Imite ce que les autres ont fait de bien et d'utile, et toi-même un jour, tu auras des imitateurs dans les plus grandes nations. »

A ces derniers mots, elle éprouva une grande

difficulté de respirer. Ses enfans, qui ne la quittaient plus, inondaient son lit de leurs larmes. « Ah! *Napoléon*, dit-elle d'une voix éteinte, je n'ai pu survivre à tes infortunes! Ton délaissement absolu, l'ingratitude de ceux qui te devaient tout, la trahison de plusieurs que tu nommais tes amis (*), voilà les causes de ma destruction!..... voilà ce qui me précipite dans la tombe.

» Je sens mes organes s'affaiblir extrêmement; chaque heure ajoute encore à mes cuisans chagrins : honorée de la visite des vainqueurs de mon époux, j'admire leur noble et généreuse conduite envers les *Français*. Mais j'aurais voulu partager l'exil de *Bonaparte*, au moins j'aurais adouci par ma présence les jours de douleur qui lui sont réservés (**). »

(*) Une seule chose est certaine, c'est qu'il n'est rien de plus misérable et de plus orgueilleux que l'homme.

(*Mot hardi de Pline.*)

(**) *Ovide*, du fond de son exil, instruit sa femme sur les soins qu'il exige d'elle pour son époux infortuné, lorsque la mort aura brisé les liens qui les unissait : « Vous ferez, dit-il, rapporter mes ossemens dans une petite urne; j'aurai du moins la consolation, par là, que ma mort finira mon exil : vous les placerez dans les lieux les plus proches de la ville, vous ferez graver sur le marbre de mon tombeau, en gros caractères, ces vers, que le voyageur lira d'un œil rapide : Moi qui repose ici, et qui

Hortense et *Eugène* tenaient ses mains, si brûlantes un moment auparavant, et tout à coup devenues froides et presque inanimées : il leur semblait retenir l'âme de leur mère, prête à sortir de son corps, pour aller au Ciel. Les efforts qu'ils firent pour reprendre une de ses mains, qu'elle venait de retirer; leurs cris redoublés, qui la redemandaient au Dieu de l'Univers, ranimèrent la mourante *Joséphine*. Elle ressaisit un peu de forces, ses esprits sont moins abattus; sa tête est plus calme; la parole, qui, tout à l'heure, errait sur ses lèvres, se fait entendre à ses enfans désolés, au moment où les médecins les engageaient prudemment à s'éloigner de ce triste lieu. « Ah! dit-elle, en les retenant avec le peu de forces que la nature venait de lui rendre, ah! laissez-les-moi! laissez-les-moi; je suis encore leur mère! » Elle les prit tour à tour

---

me suis engagé à peindre les jeux des amours, je dois ma perte à mon esprit; mais vous, passans, qui que vous soyez, qui avez aimé, ne vous faites pas une peine de dire: Puissent les os de *Nason* reposer sur une couche molle et commode! (*Tibull.* c. 2, élég. 4; *Ovid.* Trist. l. 5, élég. 3.)

Bonaparte, dans son exil, ne peut, à l'exemple d'*Ovide*, espérer qu'une nouvelle *Artémise* lui fera élever un tombeau. Celle qui aurait voulu lui rendre ce pieux devoir n'existe plus pour lui; elle lègue à des mains étrangères le soin de lui fermer les yeux.

dans ses bras défaillans, les pressa contre son sein, et leurs larmes se confondirent. « C'est pour vous, mes enfans, reprit-elle, pour vous seuls, que je désirais de la fortune et des honneurs. En avais-je besoin pour moi? mon attachement pour *Bonaparte* ne me tenait-il pas lieu de tout? O mon Dieu! vous savez combien j'ai aimé cet homme, appelé par vous, à devenir d'une manière si grande, le jouet de vos volontés; cet homme qui parut envoyé du Ciel, d'abord comme un ange tutélaire, et bientôt après comme un fléau (*);

(*) Il est impossible que je me livre à un examen des griefs de Mme de *Staël*, contre l'homme qui a gouverné vingt ans la France; une telle tâche épouvante ma faiblesse. De tous côtés des écueils m'arrêteraient en route. Ici je blesserais des souvenirs d'admiration, j'ouvrirais des plaies à peine fermées. Le moment d'écrire la vie de *Bonaparte* n'est pas arrivé; certaines convenances défendent les éloges; les droits du malheur interdisent les critiques. L'écrivain qui veut écrire l'histoire, doit choisir un sujet dont il puisse envisager toutes les faces; et aujourd'hui un seul côté de la vie de *Bonaparte* peut être examiné. Il faut attendre, pour signaler ses fautes, que le temps permette de compter ses hautes facultés. C'est à quoi Mme de *Staël* aurait peut-être dû réfléchir. Amie de la liberté, comme elle en a donné des preuves, elle aurait dû penser que l'écrivain qui, aujourd'hui, fait le procès de *Bonaparte*, exerce une magistrature irrégulière, puisque l'attaque est interdite quand la défense serait inconvenante. Si Mme de *Staël*

vous savez combien je l'aimais davantage, à mesure que ses malheurs s'accroissaient; que ne peut-il être aujourd'hui devant mes yeux, avec mes enfans, comme il est avec eux dans mon cœur!..... Oui, mon fils, oui, ma fille, il n'y a plus qu'un être au monde qui puisse m'empêcher de m'occuper exclusivement de vous seuls, en ce cruel moment; il n'y a qu'un seul homme qui puisse vous ravir une part à ma tendresse, une part à ma dernière pensée, à mon dernier soupir, et cet homme, c'est *Bonaparte!* En vain il a donné à une autre le titre de son épouse; en vain, satisfait dans les bras de sa nouvelle compagne, il a méprisé plus d'une fois mes inutiles regrets; c'est un besoin pour

---

eût fait ces réflexions, elle n'eût pas abordé un sujet dans lequel elle pouvait être injuste à son aise et sans contradicteurs; et, pour emprunter ses propres paroles, elle eût songé plus souvent que les âmes fières trouvent de la satisfaction à défendre un homme malheureux, et que c'est un plaisir pour elles de se placer ainsi en contraste avec ces orateurs qui, prosternés hier devant lui, ne cessent de l'injurier à présent, en se faisant rendre compte de la hauteur des rochers qui le renferment.

Comment l'écrivain qui a écrit cette phrase si juste et si noble, est-elle tombée si souvent dans le défaut qu'elle signale; comment s'est-elle laissé séduire par sa haine contre un souverain, jusqu'à le faire retomber sur une nation tout entière; jusqu'à dire que sous son règne

moi de lui pardonner tout, absolument tout !.. Ah! que n'est-il ici! mon dernier jour serait mon jour le plus beau!..... » Ses soupirs l'empêchent de continuer; elle prend un peu de repos.

Hortense est au pied de la couche funèbre; son visage, baigné de pleurs, est caché dans ses deux mains, et elle ne le découvre de temps en temps que pour jeter ses regards sur *Joséphine*, et les reporter ensuite sur un tableau représentant le portrait de *Napoléon*, qu'elle semble accuser. *Eugène* est au chevet du lit, à genoux, ses bras étendus; ses yeux fatigués de l'abondance des larmes qu'il a versées, ne brillent plus que de celles qu'il peut répandre

---

aucun genre de vertu n'était en honneur en *France;* jusqu'à demander quel homme supérieur on a vu se développer pendant cet espace de temps; jusqu'à prononcer la condamnation de l'avenir, et prophétiser que de longtemps on ne verra un homme s'élever là où il a dominé! Lorsqu'enfin on voit le même écrivain faire une pompeuse nomenclature des hommes célèbres qu'a produits et que produit encore un Etat voisin, à l'étonnement succède la douleur, j'ai presque dit l'indignation : mais, à l'époque où nous sommes, parler n'est pas sûr, et se taire est un devoir. Nous en sommes venus d'ailleurs à un point où le silence est souvent plus éloquent, et mieux entendu que la parole. (*Léon-Thiessé*, pag. 300 et 301 des *Lettres Normandes*, 12 juin 1818.)

encore; sa figure pâle et livide, n'offre aucune différence avec celle de sa mère; il semble qu'il va mourir avec elle, il semble que c'est pour eux deux que la tombe est ouverte. Quant à *Joséphine*, elle goûte un peu de repos, et son âme, prête à s'échapper de son corps, diffère encore d'un instant son vol vers les Cieux : c'est la lampe qui brûle sous la voûte du temple auprès des saints autels, et qu'une goutte de l'huile vivifiante ranime d'un peu de clarté, lorsqu'elle allait s'éteindre.

L'*Impératrice* profite du peu de forces qu'un instant de repos lui a rendues, pour s'occuper encore de son illustre et malheureux époux. Elle fait un signe à sa fille de décrocher le portrait de *Bonaparte*, et de le lui apporter sur son lit. Elle le regarde avec attendrissement, puis elle dit, en levant les yeux au ciel : « O mon Dieu! veille encore sur ses destins; je crains qu'il n'enveloppe de nouvelles victimes dans son malheur; car, je n'en doute point, les rêves de l'ambition vont l'abuser encore : il voudra quitter la retraite que lui ont accordée les Souverains *Etrangers;* mes enfans seront exposés de nouveau dans sa lutte, et je ne serai plus là pour les diriger. O Ciel! empêche que de pareilles catastrophes n'arrivent! veille ce sur lui, pendant qu'il restera encore dans désert du monde; épargne-lui de nouveaux

revers. Ah! s'il a commis de grandes fautes, ne les a-t-il donc pas expiées par ses grands malheurs? D'ailleurs, si ses projets ambitieux ont donné naissance à de grands maux, son génie n'a-t-il donc pas fait aussi de grands biens?..... son règne n'est-il donc marqué que par les calamités de la guerre? O Dieu juste, qui avez toujours pénétré son grand cœur, et y avez vu à quel point souvent il était animé du noble désir de faire des choses utiles et durables, je vous le demande, serait-ce rendre justice au héros dont j'admire en ce moment les traits, que de ne parler que de ses égaremens, sans dire un mot de ses vertus?... O Justice! fille du Ciel, c'est à vous que j'en appelle : *Bonaparte* n'a-t-il fait que du mal? J'en appelle encore à l'équité de la *France*, à l'impartialité de ses historiens. Il est vrai qu'en retraçant le règne de cet homme devenu si fameux, le burin de l'histoire doit décrire les désastres des dernières guerres; mais ce ne sera qu'après avoir consacré l'honneur immortel d'une foule de glorieuses campagnes. Oui, l'histoire dira les malheurs d'*Espagne*, de *Russie*, les invasions en *France;* mais il faut qu'auparavant sa bouche sacrée apprenne à la postérité des peuples, la gloire des campagnes d'*Italie* et d'*Allemagne;* il faut qu'elle lui apprenne à vénérer les noms de *Marengo*,

d'*Ulm*, de *Tilsitt*, d'*Jéna* et d'*Austerlitz*. Si elle leur dit quelles dévastations ont suivi les entreprises téméraires de *Napoléon*, elle doit leur montrer aussi ces superbes monumens sortis de dessous terre, à la voix de son génie; les temples qu'il a élevés, les autels qu'il a réédifiés, les fleuves dont il a fait servir les eaux à l'embellissement des cités; il faut qu'elle leur montre les *Apennins*, les *Alpes*, le *Mont-Cenis*, le *Simplon*, jadis impraticables, se trouver comme aplanis sous son règne, c'est-à-dire, offrant au voyageur de superbes routes utiles au commerce, aux arts, et favorables à la communication de la *France* avec les nations voisines; enfin, si l'on dit que son ambition a eu des milliers de victimes, on s'impose le devoir d'ajouter que ses bontés et sa munificence ont fait et font surtout aujourd'hui des milliers d'ingrats (*)..... Mais je m'arrête ici : il ne m'appartient pas de les nommer;..... j'ai vécu, j'ai terminé ces courtes années de mon existence, qui ont vu tant de fleurs naître et mourir sous mes pas. Mainte-

(*) Quand on présentait une pétition d'un émigré à *Bonaparte*, il la remettait à l'aide-de-camp, ou dans sa poche droite; celle-là était pour faire examiner les demandes. Lorsqu'il la mettait dans la poche gauche, que l'on appelait la bonne poche, c'était un signe certain qu'il était disposé à accorder ce qu'on lui demandait.

nant, que du vent de la mort les brûlantes haleines sont sur mes lèvres, elles ne peuvent plus prononcer que des paroles faibles et languissantes; mais ces paroles n'en sont pas moins les interprètes de mes dernières pensées. O mon Dieu! daigne les approuver, et que l'image de mon époux me soit témoin que mon dernier vœu et ma dernière prière ont été pour lui (*) et pour mes enfans. » Elle dit encore : « Conservez les Bourbons à leur patrie et à leurs sujets; hélas! ils peuvent rendre à la France et son antiques plendeur, et sa moderne prospérité, *Joséphine* vous en conjure instamment... »

Peu de temps avant qu'elle n'expirât, on avait ouvert les fenêtres de son appartement, pendant quelques minutes, pour épurer l'air, et laisser entrer la chaleur de la première saison. Le temps était beau, les arbres encore parés de leurs fleurs, et le *Zéphir* répandit au loin des parfums qui, émanés des bocages voisins, parvinrent jusqu'à son lit : elle put respirer, avant de mourir, l'haleine odorante du printemps. « Elle meurt, disaient tous ceux qui la pleuraient, à la renaissance

(*) *Bonaparte* lui conserva toujours son estime, et il lui fut tendrement attaché, du moins dans les deux dernières années de sa vie. Elle ne l'abandonna point dans sa disgrâce; elle fut constamment sa consolation et son appui jusqu'au dernier jour où elle a vécu.

des fleurs. » Hélas! *Joséphine* avait déjà connu les noirs chagrins dès l'âge le plus tendre ; elle avait appris de bonne heure combien il en coûte d'être sensible!.....

Si d'un côté elle avait senti son cœur soulagé d'avoir versé le secret de sa douleur dans le sein de ses enfans, dont les âmes s'accordaient si bien avec la sienne, d'un autre côté, ce long récit avait rouvert toutes ses plaies, et renouvelé toutes ses émotions.

Il semblait qu'elle disait d'une voix mourante : « La lumière de mes yeux s'obscurcit, un nuage sans fin s'élève entre le monde et moi ; je meurs, et je m'échappe insensiblement à moi-même ; mais si j'éprouve que je n'ai plus que quelques instans à vivre, je sais aussi qu'il y a des années éternelles.

» La main qui me frappe me soutiendra, et, comme par la loi du corps, je tenais à ce monde qui passe, par l'espérance et par la foi, je tiens à Dieu, qui ne passe pas. »

Pleine d'espoir et de confiance, sûre de jouir d'un bonheur immortel, *Joséphine* attendait la mort avec sécurité. « Je l'invoquerais même, disait-elle, si la Divinité ne me défendait pas de la désirer (*)..... »

(*) Déjà ses amis attendris pouvaient se dire.... :

Un sépulcre à ses pieds et le front dans les cieux.

(*Delille.*)

Aucune passion ne l'agitait plus, nul intérêt ne la guidait : elle allait fermer les yeux pour toujours ; mais ceux du Tout-Puissant étaient ouverts sur elle ; à tout moment, elle pouvait s'entendre appeler par son Souverain Juge.

L'empereur *Alexandre*, informé que *Joséphine* était sur le point de succomber à la prompte et cruelle maladie dont il avait vu, quelques jours auparavant, qu'elle montrait les symptômes, arriva à la *Malmaison*, demanda à être présenté à l'*Impératrice*. Elle sembla reprendre quelques forces en l'apercevant. Vivement émue du tableau qu'elle avait sous les yeux, elle le fixa d'un air reconnaissant ; le prince *Eugène*, à genoux, recevait la bénédiction de son illustre mère ; ainsi que la reine *Hortense*, qui était dans un état impossible à décrire. « Au moins, dit *Joséphine* d'une voix tout-à-fait mourante, j'emporterai des regrets. J'ai voulu le bien des *Français* ; j'ai tout fait pour y coopérer, et je peux dire avec vérité : O vous tous qui assistez à mes derniers instans, jamais, non jamais, la première épouse de *Napoléon Bonaparte* n'a fait répandre de larmes.... » Ce furent ses dernières paroles (92).....

Ainsi mourut *Joséphine;* ainsi périt à son neuvième lustre, cette femme admirable, intéressante victime de son attachement pour

J. Rebault Del. Normand fils sc.

..... du moins je suis parvenue plus d'une fois à tarir quelques larmes, et je n'ai point à me reprocher d'en avoir fait verser aucunes.

un époux qu'elle n'avait cessé d'aimer. Hélas! les passions et les grandes infortunes entraînent tôt ou tard dans l'abîme du néant, avec plus ou moins d'éclat, les êtres qu'elles subjuguent.

Joséphine venait d'expirer, et sa figure conservait encore cette sérénité, cet air de bonté, douce image de son âme qui venait de retourner à sa source : il semblait que le sourire, avec toutes les grâces, allait renaître sur ces lèvres, que la mort venait de fermer pour toujours. « Tu n'es donc plus, notre mère, s'écrièrent ses enfans, en touchant ses mains froides et inanimées!..... C'en est donc fait, nous n'avons plus d'amie! » Après quelques momens d'un silence, qui ne fut interrompu que par des sanglots et des gémissemens, *Eugène* ajoute encore : « S'il est un autre séjour pour la tendresse maternelle, pour la bienfaisance, pour l'aimable vertu, ah! oui, *Joséphine*, tu dois l'habiter ; sœur des anges, remonte auprès d'eux, et après nous avoir aimés sur la terre, souviens-toi de nous dans le Ciel..... »

L'empereur *Alexandre* faisait éclater la douleur la plus vive (93). Ce puissant monarque avait accordé une bienveillance toute particulière à *Joséphine ;* il l'estimait, et la regrettait; ses yeux restaient fixés sur la dépouille mortelle de l'épouse d'un homme proscrit et

malheureux : le jeune héros honora par sa présence les derniers momens d'une femme si universellement regrettée ; il sortit profondément affecté ; il revint au bout de quelques heures vers le cercueil fatal, il en soulève le drap mortuaire qui déjà couvrait son corps, et, les yeux baignés de larmes, il lui donna le dernier adieu, en faisant entendre ces mots touchans :

« Elle est morte, cette princesse, et elle laisse un regret éternel dans le cœur de ses amis, et de tous ceux qui l'ont connue. »

Des témoignages d'une si haute estime d'un grand monarque étranger, sont le complément de l'éloge de l'impératrice *Joséphine*, et je n'aurais rien à y ajouter, si la reconnaissance pouvait avoir des bornes. Sans doute, il faudrait une plume plus éloquente, pour lui élever un monument littéraire, digne de sa mémoire, et je ne me dissimule ni la faiblesse de mes moyens, ni l'exiguité de mes talens ; mais, comme cette admirable princesse fut la plus modeste des femmes pendant sa vie, j'ai pensé que ses mânes augustes se contenteraient du plus modeste hommage après sa mort.

Joignez-vous à moi, ô vous tous qui connaissiez *Joséphine ;* comme moi vous avez été témoins de ses actions, c'est-à-dire de ses bienfaits. « C'est elle qui nous *donnait du travail*

et du pain, s'écriaient en pleurant un cortége nombreux d'infortunés qui suivaient son convoi..... Elle n'est plus, et nous perdons en elle notre soutien et notre mère!..... »

Le convoi solennel de l'*Impératrice* défunte (94), n'était pas encore arrivé au seuil du temple de *Ruel*, que déjà son oraison funèbre était dans toutes les bouches. Chacun se disait : « La mort la plus inattendue vient de frapper cette femme céleste, à qui les malheureux doivent un souvenir et un regret. Sans autre force que celle que donne une généreuse patience, sans autre intrigue que l'adresse des cœurs, elle parvint à marquer tous les jours de sa prospérité, par une foule de bienfaits : c'est dans son cœur qu'elle puisa ces innombrables vertus qui l'ont rendue le modèle des femmes. » L'éloge et le souvenir de ses belles qualités firent le plus bel ornement de sa pompe funèbre.

En effet, si l'histoire se voit forcée à consacrer quelques égaremens de *Napoléon Bonaparte*, elle dira qu'auprès de lui le Ciel avait placé la bonté, revêtue de toutes les formes séduisantes de la grâce. Elle dira encore, qu'au temps de nos calamités, cette bonté ne fut jamais implorée en vain ; et que si elle ne parvint pas toujours à détourner les abus du pouvoir, du moins elle sut entretenir au fond des cœurs

l'espérance, cette dernière consolation des êtres affligés.

Joséphine n'est plus! A peine reste-t-il de cette femme célèbre de quoi remplir une urne légère. Cependant, la pétillante flamme d'un bûcher n'a point dévoré ses restes; le Génie céleste qui l'animait, veille à ce qu'ils soient respectés.

Ce monument n'est point recouvert d'un marbre fastueux; il n'est point surchargé d'inscriptions éloquentes, qui ne sont ordinairement que l'hommage de la flatterie, ou le tribut de la vanité: des bouquets de roses et des couronnes d'immortelles et de pensées remplacent les écussons pompeux, et les longues et prétentieuses épitaphes en lettres d'or.

Les cendres de *Joséphine* réclament, selon moi, une autre sépulture. Celle qui se plaisait à répéter, peu de jours avant sa mort, ces paroles touchantes et remarquables: « Du moins, je suis parvenue plus d'une fois à tarir quelques larmes, et je n'ai point à me reprocher d'en avoir fait verser aucunes; » celle qui pendant sa vie mortelle honora les arts et l'amitié, ne doit point demeurer inconnue, dans le caveau de l'église de *Ruel*; des plantes et des arbres fleuris devraient s'élever en berceaux sur sa tombe; et, joignant leurs branches hospitalières, ils exhaleraient les parfums les

plus suaves; c'est ainsi, que par la diversité de leurs fleurs, de leurs fruits, et de leur feuillage, ils offriraient le sujet d'une contemplation délicieuse. Les zéphirs, en se jouant sur les feuilles, en agitant leurs rameaux, sembleraient leur rendre la vie, animeraient l'ombre de *Joséphine*..... Un globe, image du *Soleil*, verserait ses clartés sur les ténèbres de la nuit; et veillerait à la garde de son tombeau; au lever de l'horizon, un nouvel astre retracerait l'idée imparfaite, mais adoptée par nous, du Palais de la Divinité, dont la voûte n'est formée que de soleils éternels : on croirait voir briller d'un nouvel éclat la bienfaisante *Josephine*; dans ce moment d'extase et de ravissement, on la verrait s'asseoir sur un trône d'or; des couronnes, des palmes immortelles ceindraient sa tête : la terre se réjouirait de sa présence dans les cieux, et du bonheur qu'elle aurait d'être associée à cette milice sainte, qui célèbre les grandeurs du Tout-Puissant par le chant des hymnes, que les anges accompagnent au son des lyres et des harpes : elle montrerait où doit se reposer l'âme du juste, qui se conduit par des principes de droiture et de pureté.

Nos neveux, en attendant qu'il n'y ait plus de nuit, et qu'un jour éternel nous éclaire, iront quelquefois contempler ce peuple d'arbustes, plantés çà et là sur la grande pelouse

de la *Malmaison*. Quelques *Amarelys* s'élèveront autour de la tombe; leurs tiges s'inclineront comme celle du saule pleureur, et donneront en ce lieu un caractère à la fois triste et pittoresque.

Les pleurs de l'amitié humecteront souvent leurs racines; sur un marbre tumulaire on lira cette inscription éloquente dans sa simplicité: C'est ici que repose la première épouse de *Napoléon Bonaparte*. Elle fut universellement regrettée de son siècle; elle transmit à ses enfans, l'héritage de ses vertus: elle fut assise sur un trône, dont la mort de l'infortuné *Louis XVI* avait miné toutes les bases.....

Joséphine, dernière amie de *Bonaparte*; *Joséphine*, premier objet de son ambition, et la seule femme, peut-être, que, malgré son inconstance pour elle, il ait véritablement aimée, vivra dans l'éternité; *Bonaparte* fut heureux, tant que son sort fut uni au sien; il a vécu moins malheureux, tant qu'elle conserva la vie..... En mourant, elle aurait voulu encore presser sa main de sa main défaillante; son nom fut le dernier mot qu'elle articula, et sa dernière larme tomba sur son portrait (95).

Si, après notre mort, il reste de nous une ombre légère, *Joséphine* habitera dans les vallons de l'*Elysée*. Viens au-devant d'elle, le front ceint de roses et de lauriers, illustre

Beauharnais!..... Hoche, Lannes, Bessieres; accourez aussi, auguste *Prince* qu'elle aurait voulu sauver (*).... venez, venez la couronner de myrte et d'immortelles : puisse la terre ne pas peser sur son cercueil!.... puisse la place où une simple pierre la recouvre encore aujourd'hui (96), indiquer au voyageur, que, le 2 juin 1814, les restes de l'impératrice *Joséphine* furent déposés ici; mais que son nom traversera les siècles; il doit remplir l'Univers, et l'on cherchera peut-être avant un siècle, les ruines de l'église de *Ruel*: c'est à la *Malmaison*, c'est en face de la demeure chérie de *Joséphine*, qu'un jour nos neveux viendront visiter son tombeau.

Le temps a dévoré de grandes réputations; celle de la première épouse de *Napoléon* sera immortelle..... L'envie ne poursuit que les vivans, elle respecte les morts; elle ne trouble ni leur gloire, ni leur repos: *Joséphine* vivra lorsque la terre l'aura consumée.

« La vie est un bien périssable, le temps la détruit dans sa course rapide : la Violette et le Lys superbe ne sont pas toujours en fleurs; la Rose tombe, et le rosier reste hérissé d'épines. Ainsi finissent les années; que dis-je! elles s'écoulent comme les eaux d'un fleuve.

(*) L'infortuné duc d'*Enghien*.

L'onde ne remonte point vers sa source, l'heure fugitive ne reviendra plus; les arbrisseaux flétris et dépouillés, je les ai vus couverts de fleurs et de verdure; cette tige hérissée d'épines m'a donné d'agréables couronnes; maintenant, les racines sont desséchées (*).

Le silence des historiens contemporains, laissera toujours ignorer à la postérité les vrais motifs qui purent accélérer ainsi la mort de *Joséphine*; ce secret est pour jamais enfermé dans sa tombe, il n'appartient à personne de le révéler aux *Français*.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . La mort du présent la sépare,
L'impitoyable mort la livre à l'avenir,
L'avenir! *Joséphine*, il est ta récompense.
Ton génie, entraîné vers un monde nouveau,
Respire un jour plus pur au-delà du tombeau,
Et repousse le temps que borne l'espérance.

(*) OVIDE, *de Arte Amandi*, liv. I.

NOTES.

(1) Pag. 7. — *Quelques momens à vivre.*

Bonaparte n'ordonna point le meurtre de *Pichegru*; mais il fut coupable d'une haute imprudence, en disant avec humeur devant *D****, *M****, *S**** : « *Quand donc serai-je débarrassé de cet homme-là; il m'ennuie, il me fatigue...* Je suis dans l'impossibilité de le renvoyer à *Synnamari*; et cependant je ne puis me résoudre à le faire juger. *Louis XI* était plus heureux que le *Premier Consul!* » Ces lâches le comprirent, et jurèrent la perte de l'infortuné général. L'on ne pouvait se dissimuler que le vainqueur de la *Hollande* n'ait conservé quelques partisans; d'un autre côté, l'on craignait son extrême véracité : il était nanti d'une correspondance qui pouvait grièvement compromettre le général de l'armée d'*Orient*, qui le savait, et voulait à tout prix la ravoir.

Il avait fait écrire, et avait écrit lui-même à *Pichegru*, lors de son séjour à *Londres*; mais celui-ci s'était toujours refusé à lui donner cette satisfaction. La police secrète lui envoya de ses limiers : une femme, qui jouissait d'un certain crédit sur son esprit, employa plus d'une fois la ruse pour s'en emparer. Tout fut inutile. Le *Consul* jura une haine implacable à ce *Français*, victime de son zèle à servir la famille de ses Rois. Pour satisfaire en quelque sorte les ressentimens de *Bonaparte*, espérant par là lui être agréables, *D****, *M****, *S****, demeurèrent unanimement d'accord

d'envoyer au *Temple* quatre *Albanais*, avec ordre de fouiller *Pichegru*, et de s'emparer de ses dépêches : ce n'était qu'un vain prétexte pour le sacrifier. Ces misérables *Ilotes* se jetèrent sur lui comme des furieux, et le frappèrent; le malheureux leur opposa de la résistance. L'un lui tenait les mains, l'autre les jambes, un troisième le bâillonnait, et le dernier, lui posant le pied sur la gorge, l'étrangla avec sa propre cravate. Ils insultèrent à leur victime, et meurtrirent son corps en diverses parties. Le concierge n'était point dans le secret; mais les ordonnateurs du crime étaient là. Le malheureux *Pichegru* avait pressé la main de l'un d'eux, en lui rappelant leur ancienne amitié. Le cœur de S*** fut aussi froid qu'un marbre : il demeura insensible pendant l'exécution. On posa le corps de manière que l'on pût supposer que le prisonnier s'était suicidé. Toutefois l'erreur était impossible, et le mensonge trop grossier. La veille de ce grand attentat, le bruit avait été répandu au château, que *Pichegru* s'était empoisonné. « Tant mieux, m'avait dit *Bonaparte*, au moins il m'épargne le désagrément de sévir contre lui. » Mais quand il apprit la mort du général, ses genoux fléchirent, il se trouva mal. *Jouait-il la comédie ?... Il m'a toujours juré le contraire.* « Je lui aurais fait grâce, je ne voulais que l'éprouver. » Tel était le langage qu'il tint quelques jours après cette exécution, à M^me^ *de La Rochefoucauld*, qui s'était permis de lui adresser quelques observations. Les papiers réclamés par *Bonaparte* ne furent point retrouvés : des mains fidèles les gardèrent en dépôt. Il devint furieux en apprenant la supercherie : « C'est un crime inutile que cet assassinat; c'est horrible ! Je jure que j'en suis innocent; tu dois le croire, me répétait-il sans cesse. J'aurais voulu que

M*** se ressentit long-temps du coup qu'il a reçu du malheureux expirant dans les angoisses d'une mort aussi cruelle. » Puis, frappant du pied, il ajouta : « Si Pichegru eût vécu, j'aurais constamment été pour lui un ennemi redoutable. Il a succombé sous le poignard assassin, je dois le plaindre, et faire punir les *Albanais*. » En effet, ils disparurent ; et *Bonaparte* regarda comme très-heureux que la vérité sur ce crime nocturne demeurât ensevelie dans cette tour du Temple, qui déjà rappelait de si grands, de si amers souvenirs !...

(*Note de Joséphine.*)

(2) Pag. 13. ...*S'il voulait demander.*

Bonaparte aurait bien voulu rattacher à sa cause le fameux *Georges Cadoudal*. « Ce *Breton*, disait-il, est précieux pour les siens : il est extrême en tout. Je voudrais pour beaucoup lui accorder sa grâce ; mais, auparavant, il faut qu'il s'humilie devant moi. Sans cela, il doit périr victime de son zèle pour un aussi mauvais parti..... J'applaudis, il est vrai, à son courage. Il est au terme à tout. Après avoir bien servi les *Bourbons*, il pourrait de même se rattacher à mon char. Hé ! que doit lui importer, enfin, d'être sous les bannières où d'*Octave* ou de *Lépide* ? Un tel homme, selon moi, est toujours précieux pour le souverain qui sait se l'attacher. » Je vantai son courage, son rare dévouement ; j'intercédai pour lui. « Non, Madame, vous n'obtiendrez rien pour celui-ci. *Il n'est pas de la trempe des autres* : c'est un phénomène du siècle actuel ; *un ami rare*. Je voudrais le gagner, et, pour y parvenir, il faudrait qu'il me dût son existence. Employez tous vos moyens pour l'amener à cet acte de condescendance, je vous le permets. » Je lui promis de ne rien négliger pour y parvenir. Le jour même du funeste jugement,

je chargeai de cette honorable mission un serviteur dévoué. Il parvint auprès du général *Vendéen*, qu'il trouva dans l'une des cours de la *Conciergerie*, au milieu d'un groupe de détenus qui l'admiraient en silence. Mon envoyé voulut lui parler en secret. A cet effet, il l'engagea à se retirer sous les sombres galeries qui environne ce gouffre pestilentiel. *Georges* refusa toute communication partielle, et dit d'une voix haute et animée : « Monsieur, vous pouvez parler devant mes amis; les mêmes sermens nous lient, les mêmes sentimens nous animent; ma cause est la leur, la leur est la mienne. Que me voulez-vous? — Vous sauver, reprend M. *de F**** : c'est au nom de l'*Impératrice* que je viens vous trouver; il faut écrire à *Bonaparte*, il faut lui demander votre grâce. — Ma grâce! reprit avec chaleur *Georges*, et que deviendront mes nobles compagnons? seront-ils sauvés? » Sur la réponse négative, et qu'ils étaient quatre désignés pour périr : « Allez dire au *Consul*, répliqua-t-il avec véhémence et indignation, allez lui dire que *Georges Cadoudal* peut s'humilier pour ses amis, mais jamais pour lui-même. Remerciez l'*Impératrice* de sa générosité; mais dites-lui bien que mon dernier mot est : *Tout, ou rien.* » Ces paroles me furent aussitôt rapportées. Je volai chez *Bonaparte*. Je le suppliai d'accorder une amnistie pleinière, il me rebuta. Sur-le-champ, je renvoyai mon messager auprès de ce chef *Vendéen*. Il était à jouer une partie de paletz, quand M. *de F**** l'aborda. Il employa tous ses efforts pour lui parler secrètement; *Georges* résista. « Signez, lui dit l'homme bienfaisant qui le voulait sauver, c'est une pétition pour présenter de suite à l'*Empereur*. Il la parcourt, mais, s'y voyant que son nom seul, il refusa d'accorder la moindre concession. *Charles d'Ho-*

sier l'engagea à plusieurs reprises à réfléchir avant de refuser. « La vie n'est rien pour moi, reprit *Georges*, l'*honneur est tout*. Si j'avais pu sauver tous mes amis, volontiers j'aurais fait taire mon amour-propre offensé; mais, n'en pouvant délivrer qu'une partie, je dois partager l'infortune de ceux désignés par le sort. Un homme tel que moi saura mourir, et jusqu'au dernier instant il sera digne de lui et de la noble cause qu'il défend. » Cela dit, il tourne le dos à *M. de F****, et rentre aussitôt dans l'intérieur de sa prison.

Ces propres paroles furent rapportées à *Bonaparte*; il en frémit de rage. « Tu refuses ton pardon..... Hé bien! nulle puissance au monde ne peut te soustraire à ton sort. » Cela dit, les ordres furent expédiés sur le champ pour transférer de suite *Georges Cadoudal* à Bicêtre, en attendant l'exécution de son jugement. Ce général était à dîner tranquillement avec ses amis, lorsque l'un des geôliers de sa prison vint lui signifier de se rendre au greffe: « Je vous entends, dit l'*intrépide Vendéen*, je suis des vôtres. » Il pressa ses amis contre son cœur. Plusieurs d'entre eux avaient obtenu leurs grâces ou des commutations de peines. Il ne leur porta aucune envie; il embrassa affectueusement *Charles d'Hosier*, que tous étaient attendris à la plupart le quittaient pour jamais. Il fut renfermé à Bicêtre jusqu'à son dernier jour. Jamais il ne voulut souscrire à la moindre demande d'un sursis; il mourut comme il avait vécu..... Le lendemain de son exécution, une lettre de *Georges* fut remise sur sa toilette; elle était ainsi conçue:

« Je vous remercie de votre généreuse entremise. J'aurais trahi mes serments en écoutant vos offres; c'est vous dire en deux mots que je n'ai pu les accepter.

Jouissez du bien que vous faites, de celui qui vous reste à faire. Puissiez-vous, Madame, ne point oublier celui qui meurt pour son Roi, et dont le dernier soupir est pour la protectrice des *Français* malheureux! »

J'avoue que je fus pénétrée de tant de grandeur d'âme. Je donnais des larmes à ce valeureux général, et je témoignais à *Bonaparte* mon mécontentement sur la perte d'un sujet aussi précieux : « Que veux-tu, me dit-il, l'un de nous deux devait céder; dans cette alternative, il ne se pouvait que ce fût moi. Ainsi, il fallait que l'héroïsme succombât. »

(*Note de Joséphine.*)

(3) Pag. 18. . . . *Nébuleux avenir.*

A son arrivée dans les *Etats-Unis*, *Moreau* visita les chutes du *Niagara*, l'*Ohio* et le *Mississipi*. Il revint par terre à *Morisville*, d'où il était parti. Il acheta une belle maison aux bords de la *Delaware* : cette rivière lui rappelait le passage des *Français* sous *M. de Rochambeau*, en 1781, et le petit siége de *New-York*, plus digne de mémoire que cent batailles en *Europe*, qui n'ont rien décidé. Entouré d'amis et d'une épouse digne de son amour, parce qu'elle l'était de son estime, il oubliait les injustices qu'il avait éprouvées; il en nommait rarement l'auteur. Les *Américains*, si simples, ne savaient comment accorder tant de renommée avec sa simplicité. On sait que l'hospitalité est une de leurs vertus; ils admiraient son penchant à l'exercer, à secourir les malheureux. Il préférait la pêche et la chasse aux autres délassemens : le soir, on accourait au-devant de lui pour le voir arriver, avec son nègre, dans un batelet chargé de poisson et de gibier. C'est une des singularités de notre esprit, que les grands hommes excitent la surprise quand ils font ce que le vulgaire

faire; le respect de la Grèce augmenta pour *Phocion*, après qu'on l'eut vu tirer de l'eau de son puits.

Il passait l'hiver à *New-Yorck*. Il recevait chez lui des personnes de diverse opinion; la révolution, mieux que les livres, lui avait appris combien cette opinion diffère suivant l'intérêt, la naissance, l'éducation, les temps et l'inconstance ordinaire de l'esprit humain. L'histoire de presque tous les hommes célèbres est aussi celle de leur changement. Combien en a-t-on vu, depuis vingt ans de révolution, qui se ressemblent à eux-mêmes? Il souffrait la franchise envers les gouvernemens, et non la révolte dans le discours, qui seule justifierait la persécution. Il ne pouvait détourner sa pensée des maux de la *France*; l'espoir d'en rétablir un jour le repos et la gloire, lui fit refuser les offres des plus grands des Rois. On se rappelle la consternation de Paris à la nouvelle des malheurs de *Moscou*; elle surpassa celle d'*Athènes*, lorsque *Périclès* dit aux Grecs assemblés: « Toute notre jeunesse a péri dans le combat; c'est comme si on avait dépouillé l'année de son printemps. » *Moreau* passa de l'affliction à la fureur; il dit à M. de Swinine: « Cet homme couvre de honte et d'opprobre le nom français; il réserve à mon malheureux pays, la haine et les malédictions de l'Univers. » Et d'autres fois: « Son ignorance égale sa folie; il n'a jamais su qu'il est des bornes, même au génie des plus grands capitaines; que la force aveugle vient se briser contre les écueils de la nature et la rigueur des élémens. S'il avait lu seulement *Polybe*, il aurait appris qu'un général d'armée doit connaître le climat des peuples qu'il veut conquérir. Charles XII l'eut instruit à ne pas s'enfoncer dans l'*Ukraine* sans magasins, sans espoir de retraite. *Frédéric-le-Grand* n'a-t-il pas prédit

que toute armée allemande ou française qui passerait *Smolensk*, trouverait son tombeau dans les déserts de la Russie ; mais les flatteurs lui ont dit : *Alexandre* parvint à l'extrémité de l'empire de *Darius* ; vous devez aller à *Moscow*. »

Quand il eut perdu l'espoir de voir sauver sa patrie par les Français de l'intérieur, tremblans ou vendus à *Bonaparte*, il s'unit à l'Empereur de *Russie*, parce que ce Monarque, sans vues ambitieuses sur la France, n'armait que pour repousser une injuste agression. On ne peut le comparer à Coriolan, qui veut punir *Rome*, de lui avoir refusé le consulat ; c'est Dion déterminé à délivrer *Syracuse* du joug sous lequel elle gémit. Il aurait pu dire comme lui : « Ce n'est point contre mon pays que je marche, mais contre le plus méprisable des tyrans. Les soldats de *Denis* seront bientôt à mes ordres ; je suis si certain de la révolution et de la gloire qui doit en rejaillir sur nous, que, dussé-je périr, à notre arrivée en *Sicile*, je m'estimerais heureux de vous y avoir conduits. » Le peuple de *Syracuse* délivré, dit *Plutarque*, se prosterna devant *Dion*, l'invoqua comme une divinité bienfaisante, et répandit sur lui des fleurs à pleines mains. *Moreau* s'était assuré que l'entreprise avait le but le plus glorieux, que jamais monarque se soit proposé, délivrer les nations, venger les Rois et rétablir un Souverain légitime. Sa générosité ne voulut pas même entrevoir ce que lui offrait celle du Monarque par son ambassadeur. Il n'y eut nulle de ces conventions qui rassurent les âmes vulgaires sur la reconnaissance des rois. Il eut craint de ressembler à ces généraux qu'on nommait autrefois *Condottieri*, conducteurs d'hommes, qu'on n'a jamais estimés, à l'égal de nos *Turenne* et de nos *Catinat*, parce

que l'or seul engageoit leurs bras dans des querelles étrangères; l'art de la guerre lui semblait un métier, quand il cessait d'être ennobli par l'amour de la patrie et de sa liberté.

Sa femme, avec son jeune fils, étaient en *France*, depuis dix mois; il était agité de la crainte qu'elle n'eût pas reçu les lettres où il lui confiait son dessein. Une réponse de M^me^ *Moreau* lui arriva dans le mois de mai. Elle avait pénétré le sens mystérieux des lettres de son mari; elle s'éloignit de *France*, *Moreau* devait cacher son départ au ministre de *Bonaparte* qui eût envoyé un corsaire en mer pour le saisir; il s'embarqua le 21 juin 1813, avec M. *Sainine*, conseiller de l'ambassade russe. Son navire étoit bon voilier; il échappa aux dangers à la faveur des brouillards et d'un vent favorable. Après deux mois de navigation, il découvrit les côtes de la *Norwège*; M. *Chatan*, capitaine d'une frégate, vint dans son canot, au-devant de lui; il lui apprit l'arrivée de M^me^ *Moreau* en *Angleterre*, et changea sa tristesse en ce bonheur qu'on éprouve quand on doit revoir ce qu'on a de plus cher. « Je n'oublierai jamais, dit M. *Sainine*, qui l'accompagnait, cette heureuse époque de ma vie. J'étais tout entier au bonheur de l'entendre disserter sur toute sorte de sujets. Sa manière de s'exprimer tenait de la franchise militaire et de la politesse de l'homme du monde; il exposait ses pensées avec clarté, avec aisance, et il avait tant lu et tant observé, qu'il répandait la plus grande variété et le plus constant intérêt dans la conversation. Les seuls objets sur lesquels il était difficile de le faire parler, étaient les faits qui constituaient sa gloire militaire, et les persécutions qu'il avait éprouvées. Il ne pouvait pardonner à *Bonaparte* les maux de la *France*; mais il lui pardonnait tous ceux

dont il l'avait affligé ; son âme angélique ne connaissait pas la haine, et son cœur repoussait toute idée de vengeance particulière. Il me parla souvent du général *Pichegru*, dont il admirait les talens, les vertus énergiques, et dont il déplorait sans cesse la fin lamentable. Il aimait aussi à s'entretenir du génie et des talens de notre immortel *Suwarow* ; il s'était occupé à relever les erreurs de ses historiens ; ses remarques furent perdues avec sa bibliothèque, dans l'incendie qui consuma sa maison de campagne. » A peine fut-il arrivé à *Gothembourg*, qu'il fut obligé de se dérober à l'empressement et aux acclamations de joie de la multitude. Il écrivit à l'Empereur et au Prince-Royal de *Suède*. Le maréchal d'*Essen* dit à M. de *Swinine* : « Vous nous avez amené un secours de cent mille hommes. Quel plaisir son arrivée va causer à notre Prince-Royal, qui ne cesse de parler de son ami, le général *Moreau* ! Que de fois le Prince m'a répété que *Moreau* était né général ; qu'il avait la conception, le coup-d'œil, la décision d'un grand *capitaine*. » Il y avait plus d'un an que le bruit s'était répandu en *Suède* que *Moreau* y viendrait ; ce qui y avait donné lieu, c'étaient les questions que le Prince faisait au maréchal d'*Essen*, à chaque jolie maison de campagne qu'ils voyaient, ajoutant qu'il en voulait choisir une digne du général *Moreau*.

« *Moreau* n'avait avec lui que ses cartes géographiques, et une petite quantité de linge ; peu d'hommes étaient plus bornés que lui dans leurs besoins, un domestique était presque une superfluité pour lui. Lorsque je lui témoignais combien j'étais étonné de le voir si indépendant de tout ce qui constitue les choses les plus indispensables à l'existence, il me répondait : « Telle doit être la vie d'un militaire ; il faut savoir se

passer de tout, n'être jamais découragé par les privations. C'est ainsi que nous avons fait la guerre; à peine le général en chef avait-il une voiture; nos bagages n'embarrassaient pas notre marche, et, dans les retraites, nous n'étions point encombrés de ces équipages multipliés, qui, quelquefois, font perdre plus d'hommes à une armée qu'une défaite. »

Un aide-de-camp lui remit, à *Stralsund*, une lettre du prince royal de *Suède*. Tous les généraux l'accompagnèrent au palais. Le prince royal le pressa dans ses bras, en lui prodiguant les expressions de la plus vive amitié; ils passèrent trois jours sans se quitter, à concerter le plan qui devait rendre la paix au Monde. La joie que sa présence fit éclater en *Prusse*, sur toute la route, est encore plus difficile à décrire. Les aubergistes refusaient son argent, tous les regards venaient se confondre sur lui, au milieu des cris d'allégresse. « Ce bon peuple, disait-il, prouve toute la haine qu'il porte au joug de *Bonaparte*. » A la porte d'une petite ville, un vieux caporal, à cheveux blancs, saisit la main du général, et la couvrit de baisers; il renforça ensuite sa voix pour appeler trois invalides, qui composaient toute la garde, et les rangea en ligne pour saluer le général, qui fut touché jusqu'aux larmes.

Il parlait à M. de *Swinine* de son admiration pour l'intrépidité de *Charles XII*, la plus étonnante qui ait été accordée, non seulement à un roi, mais aux hommes; du génie du *Grand-Frédéric*, et de sa force d'âme, égale à ses revers. « Ce roi, disait-il, n'a jamais abandonné son armée au milieu des combats; ses victoires étaient le fruit de hautes combinaisons, d'un coup-d'œil juste, du plus rare sang froid, et de ce courage qu'il convient à un roi de montrer. La tactique furi-

bonde de *Bonaparte* a entièrement bouleversé l'art de la guerre ; les batailles ne sont plus que des boucheries ; ce n'est pas comme autrefois, en épargnant le sang des soldats, qu'on détermine le succès d'une campagne, mais en le faisant couler à flots : *Napoléon* n'a gagné ses victoires qu'à coups d'hommes (1). »

L'accueil qu'il reçut du peuple et des grands, à Berlin, fut encore plus flatteur. Il rencontrait à chaque ville, à chaque village, des déserteurs, presque tous *Allemands* ou *Italiens*. Un vétéran se mit à pleurer, en revoyant son ancien général ; il lui assura qu'il ne restait presque plus en France des soldats de cette armée du *Rhin*, conservée par lui ; que les plus vieux périssaient chaque jour dans les dangers, où ils s'exposaient pour animer des enfans, les seuls soldats de la grande armée. *Moreau* lui ayant demandé quel motif l'avait fait déserter, le vétéran répondit : « Mon général, il n'y a plus de plaisir à servir dans l'armée française ; on n'y voit que des enfans, qui ne consentent à se battre que quand deux cents canons étourdissent leurs oreilles (2). » Il l'assura que son souvenir était gravé dans le cœur des soldats, et que *Bonaparte* en était si effrayé qu'il avait défendu, sous peine de mort, qu'on

---

(1) Un ministre demandait à *Bonaparte* ce qu'il pensait d'un jeune officier son neveu : il est fort brave, lui répondit-il, mais il n'aime pas le sang. Dans un des rapports de la grande armée, il écrit : « Après la bataille j'ai fait compter les cadavres de l'ennemi, il s'en est trouvé dix-huit mille cinq cent trente-sept. »

(2) Le roi *Charles XII*, dit *Voltaire*, croyait que tous ses sujets n'étaient nés que pour le suivre à la guerre, et il les avait accoutumés à le croire aussi. On enrôlait des jeunes gens de quinze ans ; on voyait en beaucoup d'endroits les femmes labourer la terre.

prononçât le nom de *Moreau*, dans l'armée, et fait démentir le bruit de son arrivée sur le continent.

Le premier objet qui frappa sa vue à *Prague* fut un parc d'artillerie russe ; il admira la tenue des hommes, la beauté des attelages, la légèreté des affûts et des canons. « La seule apparence, dit-il à M. de *Swinine*, m'explique la supériorité qu'elle a eue dans la dernière campagne. » Quand il eut avancé au milieu de la garde impériale, son nom vola de bouche en bouche, et les jeunes officiers se précipitèrent au-devant de sa voiture pour contempler leur grand modèle. Il fut prévenu, le lendemain, par l'arrivée de l'empereur de *Russie*, qui l'entretint pendant deux heures. *Moreau*, attendri, dit à M. de *Swinine* : « Quel homme que l'empereur! Je lui sacrifierais ma vie. Que tout ce qu'on dit de lui est au-dessous de cet ange de bonté! » Ce souverain le présenta lui-même à ses sœurs, les grandes duchesses de *Weimar* et d'*Oldembourg*, princesses dont l'esprit sérieux, varié et brillant est doué de ce grand art de plaire dont *Catherine II* offrit le premier exemple dans sa cour, aujourd'hui aussi aimable que celle d'*Auguste*, du temps des *Romains*. L'empereur d'*Autriche* rappela à *Moreau* ses campagnes sur le *Rhin*, ajoutant : « Le caractère personnel du général a contribué beaucoup à diminuer les maux de la guerre, à l'égard de mes sujets. » Une sorte d'égalité semblait être établie entre la grandeur de ces monarques et la gloire de ce grand capitaine. Ce fut encore *Alexandre I^er^* qui lui amena le roi de *Prusse*, qui dit en l'abordant, qu'il venait avec le plus grand plaisir faire une visite à un général, si renommé par ses talens et ses vertus. L'empereur *Alexandre* aime les hommes que d'autres souverains ont eu le malheur de ne pas estimer; il sait,

par son cœur, ce qui captive celui d'un grand homme. Aussi parut il oublier son rang suprême avec *Moreau*, qui en fut si touché, que l'entendant un jour nommer le meilleur des princes, il répliqua avec vivacité : « Comment, Monsieur! dites donc des hommes. » L'empereur lui avait raconté, en quelques heures, la campagne précédente, avec tant de clarté, de précision, de justesse et de profondeur, que *Moreau* croyait entendre parler le général le plus expérimenté ; *Moreau* disait que si quelque chose nuisait à toutes les perfections de cette âme vraiment royale, c'était un excès de modestie ; et de la grande-duchesse d'*Oldembourg*, « c'est la grande *Catherine* elle-même ; son génie étonne, et ses manières captivent tous ceux qui la connaissent. »

Sa franchise et sa noble simplicité ne permirent point à l'envie, si commune à la Cour, de naître en voyant l'accueil qu'il avait reçu. On applaudissait à la confiance sans bornes du monarque, dans le général qui voulait concourir au succès de la cause du genre humain.

« Les grandes-duchesses, dit M. de *Swinine*, m'adressèrent une foule de questions sur notre général, et exigèrent que je leur fisse connaître, jusque dans le moindre détail, sa manière de vivre dans le nouveau monde. Elles nous dirent qu'elles n'avaient jamais vu un homme qui méritât autant sa renommée, et qui, ayant le droit de montrer les plus hautes prétentions, fût en même temps si franc, si simple et si modeste. Elles le chargèrent d'engager le général à faire venir promptement près d'elles son épouse, ajoutant qu'il n'y avait personne au monde qui les intéressât autant que M^me^ *Moreau*. »

Moreau s'approcha de *Dresde*, à côté de l'empereur et du roi de *Prusse*. Cette ville fut attaquée à quatre heures de l'après-midi; vers le soir elle fut incendiée en douze endroits. *Moreau* descendit avec M. de *Swinine* dans la vallée où était rangée la cavalerie autrichienne, qu'il parcourut au milieu des boulets et des bombes; il alla reconnaître les batteries des Français. L'assurance qu'on éprouve près d'un héros empêchait M. de *Swinine* de voir les périls qui l'entouraient; mais *Moreau* s'exposa avec tant de témérité, qu'on le conjura de songer quel serait le deuil des alliés s'ils perdaient un homme sur qui reposaient tant d'espérances. *Moreau* l'écouta, et partit, éclairé sur la route par les flammes de *Dresde* en feu, et l'explosion des bombes qui tombaient près de lui. Son retour calma l'inquiétude de l'empereur; il lui rendit compte de la position de l'armée de *Bonaparte*, sur tous les points; dans la nuit il vit, pour la première fois, le grand-duc *Constantin*, qui vint annoncer que l'intention des Français était de déboucher sur la droite. Des prisonniers confirmèrent l'arrivée de *Bonaparte* à *Dresde*, avec soixante mille hommes. Ce fut dans cette journée que deux régimens wurtembergeois le quittèrent pour passer du côté des Russes.

Le 27 août, la pluie tomba par torrens, et permit à peine l'usage de l'artillerie. *Moreau* communiquait quelques observations à l'empereur, lorsqu'un boulet, parti d'une batterie française, placée pour démonter une batterie russe, derrière laquelle ils s'étaient retirés, fracassa le genou de la jambe droite du général, et traversant le cheval, emporta le mollet de l'autre jambe. Aucune langue ne pourrait exprimer la douleur du monarque; il lui prodigua lui-même, en pleurant,

tous les secours. Le colonel *Rapatel* s'était précipité pour le recevoir dans ses bras. « Je suis perdu, dit-il; mais il est doux de mourir pour une si belle cause, et sous les yeux d'un aussi grand prince. » Le colonel cherchait à le rassurer; mais lui, sans vouloir décourager les espérances de l'amitié, montrait par son silence que déjà sa grande âme voyait la mort sans effroi.

On fit un brancard avec des piques de cosaques; on l'emporta dans une maison moins exposée au feu des Français. M. *Welly*, premier chirurgien de l'empereur, lui coupa la jambe droite au-dessous du genou. *Moreau* le pria d'examiner l'autre : à la réponse qu'il était impossible de la sauver, « eh bien! coupez-la donc, » lui dit-il froidement. Il consolait ceux qui versaient des larmes. Malgré les soins qu'on mit à cacher cette catastrophe, elle se répandit dans l'armée. On le transporta plus loin; il eut un sommeil court, mais tranquille, et fort peu de fièvre. Le 28 août, on le plaça sur un brancard, fermé par des rideaux; il demanda souvent de l'eau pour se rafraîchir la bouche. Le roi de *Prusse*, en se rendant à *Tœplitz*, dit à M. de *Swinine :* « Je regarderais sa mort comme le plus grand malheur qui pût m'arriver. » L'Empereur de *Russie* le rencontra vers la frontière de *Bohème;* il demanda s'il ne dormait pas, et s'approchant de lui, il s'informa, avec le plus grand intérêt, de sa santé, et semblait craindre de l'agiter en disant quelques mots sur les positions de son armée. Comment décrire l'attendrissement de tous, quand il parut vers la nuit au quartier-général, immobile sur ce brancard qui semblait un triste cercueil? On vit des larmes couler sur des joues couvertes de cicatrices, et des soldats endurcis par la fatigue et les ans, ne pouvoir soutenir un si affligeant tableau.

Malgré les fatigues du voyage, la fièvre diminuait : M. de *Welly* donnait des espérances; il les tirait de la pureté de son sang, qu'il trouvait extraordinaire, et de cette sérénité de l'âme, qui prévient l'agitation du corps qui serait mortelle; il ajoutait cependant qu'on ne guérissait presque jamais de blessures aussi graves. *Moreau* supportait la route à travers les montagnes, les vallées et les torrens; l'Empereur revint près de lui avec sa suite, lui demanda encore comment il se trouvait : il craignait de le faire trop parler. En descendant dans une grande vallée, *Moreau* entendit une canonnade très-vive, et vit deux villages et la ville de *Tœplitz* en flammes. Il arriva à *Ducks* à onze heures du soir. On leva le premier appareil; les plaies commençaient à se fermer; il y avait très-peu d'inflammation.

Le lendemain, il avança jusqu'à *Laun;* il écrivit, malgré sa faiblesse, une lettre à M^me^ *Moreau;* elle dément les calomnies que *Bonaparte* fit insinuer dans les gazettes, sur la manière dont *Moreau* supporta le coup qui l'avait frappé. « Ma chère amie, à la bataille de *Dresde*, j'ai eu les deux jambes emportées d'un boulet de canon. Ce coquin de *Bonaparte* est toujours heureux.

» On m'a fait l'amputation aussi bien qu'il était possible. Quoique l'armée ait fait un mouvement rétrograde, ce n'est nullement par revers, mais pour se rapprocher du général *Blucher.* Je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur.

» V. MOREAU. »

On aurait voulu écarter tout le monde de son appartement; on n'en pouvait refuser l'entrée au duc *de Cumberland.* Le prince lui dit qu'il était très-heureux de faire sa connaissance; mais que son bonheur eût été encore plus grand si elle s'était faite sur le champ

de bataille. Le général répondit qu'il était bien probable qu'ils s'y rencontreraient dans six semaines. L'espérance qui entrait dans son cœur commençait à abandonner ses amis.

Il parut tranquille jusqu'à minuit; mais tout à coup le hoquet, et des vomissemens survinrent; leur violence le fit tomber dans une grande faiblesse. Il sembla se ranimer à la nouvelle d'une victoire du général *Blucher*. Il examinait, sur une carte, quel chemin, par eau, pourrait le conduire à *Prague*, lorsqu'il entendit retentir des cris dans la rue : c'étaient les huées du peuple contre le général *Vandamme;* il se ranima pour dire : « Il est bien temps que ce monstre soit mis hors d'état de nuire. » On lui apprit que *Vandamme* s'était plaint d'avoir été exposé, dans une voiture ouverte, aux insultes de la populace. Le grand-duc *Constantin* lui avait répondu que les traitemens les plus durs seraient encore généreux pour un homme souillé comme lui des crimes les plus noirs; que le prince lui avait fait ôter son épée que, par un excès de bonté, l'empereur *Alexandre* avait souffert qu'il conservât. M. de *Swinine* vit ce général déclamant en furieux contre *Bonaparte*, qu'il accusait de l'avoir abandonné.

Après une nuit inquiète, il pria M. de *Swinine*, qui était seul avec lui, d'écrire sous sa dictée : « Sire, je descends au tombeau avec les mêmes sentimens d'admiration, de respect et de dévouement que Votre Majesté m'avait inspirés dès le premier moment de notre entrevue... »

Il ferma les yeux. Je crus, dit M. de *Swinine*, qu'il méditait ce qu'il allait me dicter; mais il n'était plus. La mort n'avait imprimé dans ses traits aucun signe de souffrance; il paraissait dormir d'un sommeil paisible.

Dans les cinq jours où ses amis le virent descendre lentement dans la tombe, il les consolait. Il montra sa résignation parfaite par ces mots : « Ainsi l'a voulu la divine Providence ; il faut se soumettre sans murmurer. »

L'empereur *Alexandre* apprit cette funeste nouvelle par M. de *Swinine ;* il lui dit du ton de la plus vive douleur : « C'était un grand homme, un cœur bien noble. » Il lui ordonna de conduire le corps du général à *Prague*, pour le faire embaumer, de le faire enterrer dans l'église catholique de *Saint-Pétersbourg*, avec tous les honneurs qui avaient été rendus au maréchal, prince *de Koutussoff.* « Tâchons au moins d'honorer sa mémoire, » lui dit l'empereur. Il le fit ensuite partir avec une lettre pour M^me^ *Moreau ;* il lui dit : « C'est une consolation que je ne puis lui refuser que de vous envoyer près d'elle ; elle verra avec intérêt un homme qui a été avec son époux jusqu'au dernier moment. »

Les trois souverains voulurent avoir les restes de *Moreau. Alexandre* dit : « Ses cendres me sont trop précieuses pour que je n'ambitionne pas de les posséder dans ma capitale. »

On voit dans la lettre de l'empereur le souverain qui protége, et l'ami qui console ; il écrivit à M^me^ *Moreau :* « Madame, lorsque l'affreux malheur qui atteignit à mes côtés le général *Moreau*, me priva des lumières et de l'expérience de ce grand homme, je nourrissais l'espoir, qu'à force de soins, on parviendrait à le conserver à sa famille et à mon amitié : la Providence a disposé autrement. Il est mort comme il a vécu, dans la pleine énergie d'une âme forte et constante. Il n'est qu'un remède aux grandes peines de la vie, celui de les voir partager. En *Russie*, Madame, vous trouverez

partout ces sentimens; et s'il vous convient de vous y fixer, je chercherai tous les moyens d'embellir l'existence d'une personne dont je me fais un devoir sacré d'être le consolateur et l'appui. Je vous prie, Madame, d'y compter irrévocablement, de ne me laisser ignorer aucune circonstance où je pourrais vous être de quelque utilité, et de m'écrire toujours directement. Prévenir vos désirs sera une jouissance pour moi; l'amitié que j'avais vouée à votre époux va au-delà du tombeau, et je n'ai pas d'autres moyens de m'acquitter, du moins en partie envers lui, que ce que je serai à même de faire pour assurer le bien-être de sa famille.

» Recevez, Madame, dans ces tristes et cruelles circonstances, ces témoignages et l'assurance de tous mes sentimens.

» *Signé*, ALEXANDRE.

» Tœplitz, le 6 septembre 1813. »

M. de *Swinine*, que j'ai souvent cité ou traduit, a écrit, en anglais, une simple notice sur les derniers momens du général *Moreau*, avec un intérêt de style qui fait aimer l'historien et le héros; il termine ainsi: « L'empereur de *Russie* regardait *Moreau* comme l'intermédiaire entre les alliés et la nation française. Eh! qui plus que lui eût prouvé aux Français qu'il aimait tant, et auxquels il était lui-même si cher, que ce n'est pas pour les asservir, mais pour les délivrer, que les alliés ont pris les armes? »

Le général *Moreau* mourut avant de publier une proclamation aux Français qu'*Alexandre* avait approuvée; elle était courte, simple, énergique; il expliquait le but de son retour en *Europe* : c'était d'aider les *Français* à se soustraire à l'affreux despotisme de *Bonaparte*, et de sacrifier au besoin sa vie pour rendre

le bonheur à la patrie, dont il appelait tous les véritables enfans sous les étendards de l'indépendance. Il avait demandé à *Alexandre* de n'avoir aucun titre auprès de sa personne; sa seule ambition fut de rendre le repos à la *France*, et d'y terminer ses jours, au sein de sa famille, lorsque son vœu serait accompli. L'Empereur lui avait dit : « Eh bien! vous serez mon ami, vous serez mon conseil. » On a remis des Mémoires qu'il avait commencés sur la dernière campagne à M^me^ la grande-duchesse d'*Oldembourg*, pour laquelle il les écrivait.

Après une gloire suivie de tant de calamités, j'hésite à parler de la récompense. *Alexandre* a fait don à la veuve du général *Moreau*, de 500,000 roubles, et d'une pension de 30,000. Le caractère de la vraie grandeur est de purifier la source de ce métal, si funeste aux hommes, dans les mains de mauvais rois. C'est aux excellens historiens à recueillir tant de faits immortels. Pour le grand Monarque, et le grand capitaine, le plus durable des monumens, c'est le style.

*A. H. Cha***.*

(4) Pag. 28.... *Et de sa puissance.*

Rien ne peut égaler la tendresse de *Joséphine* pour ses enfans. Lorsque sa fille sentait des douleurs pour accoucher, on lui dépêchait un courrier; elle partait à l'instant, n'importe l'heure, ne la quittait plus, et l'encourageait dans ses souffrances par les soins les plus affectueux; elle était remplie de force et de courage tant qu'elle se croyait nécessaire. Sa fille délivrée, et hors de tous dangers, elle passait dans une autre pièce, se trouvait mal, et fondait en larmes.

Lors de la mort du fils aîné de sa fille, mort du

croup, en Hollande, *Joséphine* était malade ; elle avait encore de la fièvre ; elle partit pour *Lacken*, près *Bruxelles*, avec très-peu de *monde*, pour aller voir cette mère affligée d'une manière si cruelle et si profonde que l'on a craint, pendant quelque temps, que son esprit n'en fût aliéné. Que n'a-t-elle pas souffert en allant la trouver dans une semblable circonstance !

Elle fut inconsolable de la perte de son petit-fils ; et, d'autant plus, que *Bonaparte s'écria* en apprenant sa mort : « *C'est très-fâcheux pour Joséphine. Sur la tête de cet enfant reposait de très-grandes espérances !* » Le projet de répudier sa femme date de cet instant si décisif, *quoiqu'il lui ait été suggéré auparavant.* Les deux autres fils de son frère ne lui semblaient guère propres à lui succéder. D'ailleurs il voulait un héritier de son sang, et l'*Impératrice* commençait à perdre l'espérance de lui en donner. *Napoléon* ne prétendait rien moins qu'à soumettre le monde. Aussi disait-il en riant, en parlant de ces deux neveux : « L'un d'eux portera la *tiare ;* quant à l'autre, je l'établirai *Souverain en Orient.* son royaume se composera de la Haute et Basse-Egypte, etc. Eh ! qui sait, ajoutait-il encore, s'il n'est pas réservé aux miens de relever les ruines de l'empire grec et de bâtir *une nouvelle Athènes ?* etc. etc. » C'était ainsi que le vainqueur de tant de nations s'exprimait. Déjà il avait étonné l'*Europe ;* mais il lui était réservé de nouveau d'étendre ses conquêtes, et de donner des lois à la plupart des peuples qu'il soumettait.

(5) Pag. 30. . . . *Je ne pouvais plus disposer de mes heures.*

La manière de vivre de *Joséphine* était presque toujours la même ; et, partout où elle était en séjour,

l'emploi de son temps ne variait jamais : elle avait ce que l'on appelle des habitudes, non seulement de lieux, de passe-temps, mais aussi de personnes.

Aux *Tuileries*, à *Saint-Cloud*, et dans les grands voyages de la Cour, elle se levait à huit heures, prenait un peignoir, et se mettait à sa première toilette; pendant le temps qu'on la coiffait, elle parcourait une demi-douzaine de journaux, et recevait les marchands qu'elle avait fait mander, ou quelques autres personnes de celles qu'elle ne pouvait admettre au salon. Lorsqu'elle était habillée, ce qui avait duré à peu près une heure, elle passait au salon à dix ou onze heures, elle y trouvait les dames de service et celles qu'elle avait fait inviter à déjeuner avec elle; à midi elle se mettait à table, le déjeuner durait au moins une heure; c'était, pour ainsi dire, son seul repas, car elle ne prenait, en sortant de son lit, qu'une petite tasse ou deux de thé avec un peu de citron. Je ne parle pas de son dîner avec l'*Empereur*, parce qu'il se faisait tellement en poste qu'elle n'avait pas le temps de manger. Après le déjeuner, lorsqu'il faisait beau, elle montait en calèche pour aller à la *Malmaison* ou à la chasse. Lorsqu'elle ne sortait pas, elle recevait toutes les personnes qui avaient obtenu un rendez-vous qui lui était transmis, soit par la dame d'honneur, soit par le chambellan de service; ceux-là ne pouvaient introduire que les personnes qu'elle ne connaissait pas ou que très-peu, puisque toutes celles qui étaient admises à sa Cour, venaient quand elles voulaient sans billet d'invitation, à moins qu'il n'y eût *concert* ou *spectacle*, ce qui regardait le premier chambellan de l'*Empereur*. Pendant l'espace du déjeuner à quatre heures, *Joséphine* rentrait deux ou trois fois chez elle pour recevoir particulièrement, ou pour se reposer sur

un canapé tout au plus dix minutes; à quatre heures, rentrée dans son cabinet, elle se déshabillait, se mettait à lire, et prenait alors un peu de *punch;* cela durait jusqu'à cinq heures, qu'elle commençait une seconde toilette. Il était très-rare qu'elle reçût quelqu'un, parce que c'était l'heure où l'*Empereur* venait, à moins qu'il n'y eût conseil, hors cela il y manquait fort peu. A six heures, ils dînaient, et elle rentrait seule au salon, où elle retrouvait les dames de service. Dans la soirée, tous les ministres venaient faire leur cour ainsi que les maréchaux, généraux, etc. *Joséphine* causait, et parlait à tout le monde, faisait un *trictrac* ou un *wisk*. Si l'*Empereur* venait, ce qui n'était jamais avant neuf heures, il ne restait guère plus d'un quart d'heure, à moins qu'il ne voulût faire une partie; alors il nommait les personnes qui la composaient : c'était toujours des dames, jamais d'hommes, il faisait une partie ou deux au *wisk*. Malheur à son partenaire, car il était tellement distrait qu'il coupait les rois ou renonçait à la couleur à tort ou à travers sans s'en apercevoir, et personne n'aurait osé lui en faire l'observation. Après cette espèce de partie il quittait le salon, où *Joséphine* restait jusqu'à une heure qu'elle rentrait chez elle pour se coucher. La journée était toujours si fatigante pour elle qu'elle avait souvent peine à prendre sommeil, et qu'elle causait encore avec la femme de garde, quelquefois jusqu'à trois heures. A la *Malmaison*, il n'y avait d'autre différence que celle de recevoir un peu moins de monde, et de se promener une grande partie du jour, mais jamais seule. Lorsque, après le divorce, *Bonaparte* allait la voir, il l'emmenait de suite dans le *parc*, restait une heure avec elle, la ramenait au salon, et remontait en voiture; elle le recevait avec la plus grande dignité,

allait au-devant de lui, et le reconduisait jusqu'à la porte du vestibule.

(6) Pag. 37.... *A table.*

L'*Empereur* n'était jamais plus de vingt minutes à table, mangeant peu, buvant de même ; il avait cependant le temps de prendre, après sa soupe, de deux ou trois plats et du fruit. Il fallait le servir promptement ; car, ne voulant pas perdre de temps, et comme il n'y avait jamais qu'un service, après lui avoir donné du potage, on devait le remplacer lestement par les mets qu'il avait désignés ; sans cela, il prenait une amande ou quelque autre chose en dessert. Lorsqu'il se levait, tout le monde faisait de même : il passait dans le salon, où il prenait une moyenne tasse de café. On doit croire que toutes les personnes qu'il avait invitées à dîner, faisaient un fort déjeuner d'avance, ou retournaient après dîner chez elles. Celles qui mangeaient avec lui pour la première fois, et qui n'étaient pas au fait de ses habitudes, mouraient de faim ; il leur était impossible de dire qu'elles avaient fait un repas de Roi, quoique sa table fût parfaitement servie : mais aucune circonstance ne pouvait l'astreindre à y rester un quart-d'heure ; c'est ce qui gênait beaucoup *Joséphine*, qui souvent avait faim, et ne pouvait prendre le temps de satisfaire son appétit.

Lors du mariage du prince *Eugène* à *Munich*, qui se fit à huit heures du soir, toute la noblesse du pays fut invitée pour le souper. L'ordre était pour neuf heures ; le couvert était de deux cents personnes, disposées dans une grande galerie, dont l'entrée était assez large pour que le banquet impérial, composé des deux familles, pût voir le coup d'œil de la grande galerie.

La table de l'*Empereur* était en fer à cheval, et dominait sur celle des deux cents couverts, ce qui était magnifique par l'éclat des diamans et des lustres. On fit placer tout le monde pendant la cérémonie du mariage. Lorsqu'elle fut terminée, l'*Empereur* se mit de suite à table; en raison du grand jour, il demeura, ce qui ne lui était peut-être jamais arrivé, près d'un quart-d'heure avec les convives, passa chez *Joséphine*, et donna ordre de faire retirer tout le monde. Cet ordre arriva que la table n'était pas encore couverte; à peine les serviettes étaient-elles dépliées. Les bons *Allemands* ne pouvaient pas revenir de leur surprise: ils s'attendaient à faire un repas splendide, et furent obligés d'aller souper chez eux.

(7) Pag. 38. *Ampoule*.....

Vase en usage chez les Romains, et surtout dans les bains, où ils étaient remplis de l'huile dont on se frottait au sortir de l'eau. Les chrétiens se sont aussi servis d'*ampoules*, et les vases qui contenaient l'huile dont on oignait les catéchumènes et les malades, le saint chrême et le vin du sacrifice, s'appelaient *ampoules*. C'est encore aujourd'hui le nom d'une fiole qu'on conservait dans l'église de saint *Remi*, de Reims, et qu'on prétend avoir été apportée du Ciel, pleine de baume, pour le baptême de *Clovis*. Ce fait est attesté par *Hincmar*, par *Flodoard*, et par *Aimoin*. *Grégoire* de *Tours* et *Fortunat* n'en parlent point. D'habiles gens l'ont combattu; d'autres habiles gens l'ont défendu, et il y a eu, à ce qu'on prétend, un ordre de chevaliers de la sainte *Ampoule*, qui faisait remonter son institution jusqu'à *Clovis*. Ces chevaliers étaient, selon *Flavin*, au nombre de quatre, savoir : les barons de *Terrier*, de *Belestre*, de *Sonatre* et de *Louvercy*.

Les chevaliers portaient au cou un ruban de soie noire où était attachée une croix à surfaces chaufreinées et brodée d'or émaillé de blanc, ayant quatre fleurs de lis dans les angles; au centre de cette croix était une colombe, tenant de son bec la sainte *Ampoule*, reçue par une main. Au revers, on voyait l'image de saint *Remi* avec ses vêtemens pontificaux, tenant de la main droite la sainte *Ampoule*, et de la gauche sa crosse.

La sainte *Ampoule* a disparu de l'église de saint *Remi* de *Reims*, dans la révolution; elle a été recueillie et conservée, avec grand soin, par M. de *T****. Elle doit reparaître un jour, et servir, dit-on, pour sacrer *un jeune prince, captif, qui recouvrera la couronne du lis*, selon le *Liber mirabilis* (Livre admirable). En attendant que cette singularité se réalise, faisons toujours des vœux pour qu'il ne nous reste que le souvenir des tribulations que nous avons souffertes, avant qu'une main ferme et vigoureuse n'ait saisi les rênes de l'Etat, et préparé ainsi la restauration du trône de saint *Louis*, en relevant les débris des autels.

Un ange a apporté la sainte *Ampoule* du Ciel. Un miracle nouveau la fera retrouver à *V****; les bons Français en seront émerveillés. Rien n'est impossible dans le *dix-neuvième siècle*.... Chaque jour conduit, par gradation, à l'accomplissement du grand dessein de la Divinité sur la *France*.....

L'arbre coupé vers sa racine poussera encore des rameaux, et ses branches flexibles formeront un jour un ombrage qui s'élèvera de l'*orient* à l'*occident*, et réjouira les peuples.....

Sæpè creat molles aspera spina rosas.

Du milieu des épines on voit souvent naître des roses.

(Ovide.)

(8) Pag. 41. . . . *En représentation.*

Joséphine était admirable dans les audiences qu'elle donnait; elle joignait à une excellente tenue l'air le plus doux et le plus séduisant, la manière la plus gracieuse pour exprimer sa pensée, toujours en termes choisis, et cela avec tant de facilité et d'aisance, que l'on était étonné de voir une femme parler à cinquante personnes de toutes les classes de la société, depuis sa marchande de modes jusqu'aux souverains, et disant à chacune d'elles ce qui était toujours convenable et à propos.

(9) Pag. 42. . . . . *Tallien.*

A la suite d'une audience secrète que M. *Tallien* avait obtenue de *Joséphine*, quelques instans après que *Bonaparte* se fut fait nommer Empereur, le nouveau monarque témoigna du mécontentement sur la facilité avec laquelle cette femme admirable recevait ses anciennes connaissances : « Quand on est sur le trône, » Madame, lui dit-il avec humeur, on doit tout oublier. — Sauf la reconnaissance, lui dit son épouse; » et tant que je n'aurai rien fait pour *Tallien*, je suis » loin de m'en croire dégagée. — Avez-vous donc » oublié la conduite qu'il a tenue envers votre époux, » en Egypte? Je suis *Corse*, et, par conséquent, je ne » puis lui pardonner. — Et moi, je suis *Créole* et *Française* par le cœur, lui répliqua vivement *Joséphine*. » Je sais à quoi m'engagent les obligations que j'ai » contractées envers *Tallien*, et c'est vous, mon ami, » que je charge de les acquitter. Sans la journée de » *thermidor*, ni vous ni moi, ne serions ici. » *Napoléon* fut surpris de l'à-propos, et convint que sa femme avait raison (c'est ainsi qu'il la nommait dans son inté-

rieur), et lui promit de chercher les moyens de prouver sa bonne volonté à cet ancien ami; pour *Joséphine*, elle recherchait les circonstances où elle pourrait lui montrer de la bonne volonté, étant toujours disposée à lui être agréable; elle prit soin de sa fille, et n'oublia jamais que c'était en partie à sa connaissance qu'elle devait cette étonnante considération qui l'environnait alors. Elle fit peu pour l'ex-député, (mais très-souvent, sa recommandation était un motif certain d'obtenir un refus). *Napoléon* le voulait ainsi; pour lui complaire, ses ministres enchérissaient encore.....

(10) Pag. 45... *De sa Cour, avec celle de Versailles.*

L'Empereur *Napoléon*, dit M. *M****, tenait beaucoup à l'étiquette; il la regardait comme la première barrière du trône. La politique s'appuie dessus, et n'en reçoit pas ses limites. En conséquence, il se faisait rendre un compte exact et minutieux de tout le cérémonial usité aux Cours de *Louis XV* et *Louis XVI;* il exigeait qu'on s'y conformât scrupuleusement, il y ajoutait encore, et faisait fouiller jusque dans les anciennes archives de la précédente monarchie, pour éclairer les points qui lui paraissaient douteux. *Joséphine* n'était pas aussi sévère; elle admettait, auprès d'elle, les personnes qui lui étaient recommandées; elle causait amicalement avec la plupart d'entre elles, et s'entretenait volontiers des moindres détails de leur intérieur. A l'égard des anciens fonctionnaires, qui avaient gouverné la *France* dans les années antécédentes, elle mettait de la dignité et de la réserve dans la réception qu'elle leur faisait, et très-souvent un aimable sourire errait sur ses lèvres en voyant les *Brutus* français revêtus des livrées de la Cour de *Napoléon*, et adopter tous ces grands

airs qui faisaient le charme et les délices des beaux jours de *Versailles;* en établissant ce système de comparaison, l'Impératrice perdait de sa gravité, au point que, très-souvent, elle quittait le salon à l'improviste, pour rentrer dans ses appartemens : « Je ne peux me contraindre davantage, disait-elle, avec gaîté, à ceux qui l'environnaient; cette foule de courtisans nouveaux, qui, la plupart, ont juré haine au *Roi* et à la *Royauté*, assistent régulièrement au grand et au petit lever d'un Empereur, et ce, pour obtenir seulement l'apparence d'un regard de son impériale personne, et lui donner en revanche les titres pompeux de *Sire*, votre *Majesté*...

(11) Pag. 46... *Tes regards.*

« Ombre de mon père, je ne puis croire à vos présages! s'écriait *Bonaparte*, la nuit même du jour qu'il gagna la célèbre bataille d'*Austerlitz*. Quoi! pouvez-vous comparer ma fortune actuelle à l'inconstance des saisons? Jamais, pourtant, elle n'a acquis un tel degré de solidité. Vous m'annoncez des revers bien cuisans, et même, un abandon général de mes proches; ignorez-vous donc qu'ils me doivent tout ce qu'ils sont, et que j'ai la noble ambition de les enchaîner par la reconnaissance? Ils ne peuvent être ingrats. Vous m'ajoutez enfin, que ceux que j'aurai comblés de mes bienfaits, pourront un jour me méconnaître et centupler mes bienfaits.

» Que *Joséphine*, dans mes momens les plus cruels, pourra contribuer, pour beaucoup, à l'adoucissement de mes hautes infortunes, qu'elle restera fidèle aux devoirs que prescrit l'amitié, et plaindra sincèrement la nouvelle compagne qui m'est destinée, celle surtout qui l'aura remplacée dans mon cœur.

» Ah ! c'en est trop ; je suis invulnérable aux yeux de toute l'Europe : Mon nom seul en impose au destin. »

Ce songe n'est point une fiction ; il a été raconté nombre de fois par *Joséphine* à ses amis ; ce qui paraîtra bien plus étonnant encore, c'est que *Napoléon* en resta surpris, même préoccupé quelque jours, et d'autant mieux qu'il ne rêvait jamais ; aussi, quand son épouse lui rappelait ces particularités, il l'invitait à profiter de la voix du destin, qui semblait l'avoir averti de se tenir en garde sur les conseils que pourraient lui donner ses proches. « Vous avez bien raison, Madame, je saurai me garantir de toute influence de leur côté. Vous êtes *ma femme et mon amie.* Je n'en veux point d'autre ; votre sort est lié à jamais au mien, et malheur au premier de nous qui romprait ses sermens. » Tel était *Bonaparte*, avant cette époque. Il avait su résister à *Lucien.* Il ne put, en 1809, se garantir des suggestions des abeilles de sa Cour, qui, sans cesse, bourdonnaient à ses oreilles : « Il vous faut séparer de l'impératrice *Joséphine.* Une princesse du sang des *Césars* se glorifiera toujours de donner des héritiers au grand *Napoléon.* Dès lors, sa dynastie sera établie à jamais. »

(12) Pag. 50... *La victoire, par la perte de la vie.*

Un tombeau est élevé, au général *Desaix*, près du chemin de *Strasbourg* à *Kehl.* Sur un cénotaphe carré, en pierre rose du pays, sont posés un immense bouclier, un glaive et un casque grec, de proportion colossale. Quatre bas-reliefs représentent la défense du pont de *Kehl*, par *Desaix*, la bataille du *Caire* et celle de *Marengo*, où il a trouvé la mort. Son portrait, en médaillon, et les attributs de la victoire, forment le bas-relief du

devant, mais aucune inscription ne paraît sur ce tombeau..... Idée belle et grande! Le dernier asile du héros doit être connu de tous ceux qui savent ce que c'est que la gloire. A quelques pas, et derrière le tombeau, qui est entouré d'un petit bois, s'élève une maison, d'un seul étage, ornée de colonnes, et destinée, sans doute, au gardien du monument, placé sur le bord de la route... Que d'idées ce tombeau doit donner aux militaires qui vont porter nos drapeaux dans le centre de l'*Allemagne!*.... Le souvenir des exploits de *Desaix*.... ses cendres déposées sur nos frontières (*), les honneurs rendus à sa valeur, la proportion gigantesque de ses armes!!!...

(13) Pag. 50. ... *En secret contre moi.*

Joséphine eut réellement à se plaindre de la famille de *Bonaparte*. *Joseph* ne pouvait la souffrir; son épouse cependant lui rendait plus de justice. Pour

(*) Ce n'est point dans ce tombeau que repose *Desaix*. Ses restes ont été déposés dans l'hospice du mont *Saint-Bernard*. L'Empereur a fait élever un mausolée, en marbre blanc, dans le chœur de l'église. Il représente le général expirant dans les bras du colonel *le Brun*, son aide-de-camp. Ces deux figures sont bien dessinées et d'une belle expression. Mais un hussard, qui tient, derrière *Desaix*, son cheval de bataille, tourne le dos, et paraît étranger à la scène. Dans ce monument, rien ne rappelle la belle campagne d'Egypte, de *Desaix*, que les *Arabes* avaient surnommé *Sultan-le Juste*.

Il est très-naturel que la reconnaissance élève plusieurs monumens à un grand homme; mais pourquoi lui ériger plusieurs cénotaphes? Ses dépouilles mortelles n'ont pu être déposées que dans un seul tombeau; les autres sont des mensonges qui font altérer l'histoire.

Le chevalier *Cadet de Gassicourt*.

Mme *Murat*, elle ne dissimulait guère ses pensées, et, dans beaucoup de circonstances, elle chercha à humilier l'épouse de *Napoléon*. « A la vérité, *Joséphine* lui rendait bien la pareille; les deux belles-sœurs étaient continuellement en guerre : la princesse y mettait plus de franchise, et moins d'aigreur. Mme *Bacchiocchi* ne considérait réellement *Joséphine* que comme le premier instrument de la grandeur de son frère : « Du moment, disait elle, que sa puissance était inattaquable, il faut la briser sans pitié. » Elle fut une des premières à conseiller l'inique séparation qui s'est opérée au détriment de la gloire et du bonheur de l'*ex-Empereur* et de toute sa famille. Mme *Létitia* causa de vrais chagrins à sa belle-fille. Leurs caractères étaient dans une perpétuelle opposition. L'une se faisait remarquer par ses actes de bienfaisance, et l'autre par son extrême parcimonie. Elle désapprouvait hautement le luxe qui régnait à la Cour de son fils; elle en accusait *Joséphine*. « Elle le ruinera, disait-elle souvent; ses prodigalités n'ont point de bornes. Ne devrait-elle pas, à mon exemple, entrer dans les détails les plus minutieux de sa dépense? » En effet, Mme *Létitia* aurait pu enseigner un cours d'économie pratique : elle descendait elle-même dans ses cuisines, pour surveiller les chefs, et même les inférieurs. Rien n'échappait à sa rare sagacité. « N'oubliez pas, leur disait-elle, de servir sur les tables force légumes; cela épure le sang et fortifie la santé : surtout, très-peu de petits mets; cela provoque à l'appétit sans le satisfaire, et c'est toujours à recommencer. »

(14) Pag. 51. . . . *Ma personne.*

Joséphine craignait, et avec raison, que *Bonaparte*

ne formât quelques liaisons secrètes. De là naissait cette espèce de contrainte qu'elle manifestait ostensiblement, quand une jeune et jolie personne lui était présentée. Elle redouta pendant un temps M^mes *de Chev.*, *de Tall.*, *de Can. Mar.* S. V. M^lle *A.*, etc. Mais l'une de celles qui excitèrent le plus vivement sa jalousie fut une jeune et jolie personne qui, pendant quelques instans, lui fut attachée en qualité de lectrice. M^lle *Guill**** possédait les grâces de l'esprit et celles du cœur; elle était fort instruite, et joignait à cela un physique très-agréable. La voir et l'aimer fut l'ouvrage d'un instant pour *Bonaparte;* aussi ne tarda-t-il pas à s'expliquer. Il fut sévèrement éconduit. Mais *Joséphine* qui soupçonnait un mystère, l'épia, et finit par le surprendre aux pieds de M^lle *Guill...* La jeune personne semblait lui résister : « Venez, Madame, dit-elle à l'*Impératrice* en l'apercevant, venez rappeler à votre époux qu'il oublie aujourd'hui qu'il est ce même *Napoléon*, qui doit donner à ses peuples des exemples de vertu, et souvent de sagesse. » *Napoléon* resta confus. *Joséphine* fit partir sur-le-champ pour *Paris* sa lectrice, qui l'avait accompagnée au château de *Marac*. Elle la fit accompagner par une de ses femmes (M^me *Fourneau*). A la vérité, elle ne cessa depuis de donner à M^lle *Guill..* des marques d'une bienveillance toute particulière. Pour *Napoléon*, il ne put jamais pardonner à cette jeune personne d'avoir fait connaître à l'*Impératrice* la nature de ses projets : « C'est une petite sotte, lui disait-il; je ne voulais que l'éprouver..... » Quand il apprit le mariage de M^lle *Guill...*, aujourd'hui M^me ***, « Tant mieux, dit-il, je ferai aller son mari si loin, qu'elle sera trop heureuse de venir s'humilier devant moi pour obtenir son retour en *France*. Alors la belle

s'humanisera, gémira, pleurera ; je demeurerai inflexible : et ce n'est qu'en se prosternant à mes pieds qu'elle me vengera en quelque sorte d'avoir été assez faible pour m'être mis aux siens. » Tel était *Napoléon* ; selon lui, rien ne devait lui résister, et cependant il estimait les personnes qui avaient la courageuse témérité de lui tenir tête. « Je compte sur de tels gens, disait-il ; je saurai les trouver dans l'occasion, et leur caractère ne peut se départir. » Quant à M^lle^ *Guill...*, il l'a revue plusieurs fois même avec le sentiment du plaisir ; mais *Joséphine* l'écarta toujours de la Cour, et se chargeait elle-même de toutes les demandes qu'elle pouvait former, dans la crainte où elle était réellement que *Napoléon* ne cherchât de nouveau à se rattacher à sa personne. « Il est de certaines dames, disait agréablement *Joséphine*, dont je redoute les charmes du moment ; mais M^lle^ *Guill...* m'inspire d'autres sentimens. Son caractère me la fait craindre, et son cœur généreux me rassure : cependant, pour ne point les mettre aux prises l'un et l'autre, il est, selon moi, plus prudent de l'écarter tout-à-fait. » Ainsi pensait l'*Impératrice*. Elle redoutait singulièrement l'accomplissement d'une prédiction où il lui avait été dit : *Une femme doit un jour vous supplanter, et occuper votre place auprès de* Napoléon, *et vous faire exiler.*

(15) Pag. 53. .... *La confiance.*

Depuis long-temps *Bonaparte* aspirait à se revêtir de la pourpre *impériale*. Il caressait l'idée qu'un jour il surpasserait *Charlemagne* ; aussi visita-t-il avec un religieux respect le tombeau de cet empereur, à *Aix-la-Chapelle*.

Il couronna lui-même *Joséphine*. Dès lors, elle de-

vint pour lui une amie nécessaire; car, depuis long-temps, elle était étrangère à son cœur. Il voltigeait sans cesse. Autant il savait garder un secret en politique, autant il était indiscret, quand il s'agissait d'une liaison amoureuse; il aimait surtout à faire rougir les femmes. Il fit tant auprès de *Joséphine*, qu'il la rendit la confidente de ses amours, et qu'elle finit par s'accoutumer à l'inconstance si naturelle de son époux. Souvent on l'a vue parler avec amitié et bienveillance à celle qui la remplaçait dans le cœur de *Bonaparte*.

Long-temps elle avait redouté qu'il se laissât gouverner, mais elle fut agréablement détrompée; elle possédait alors entièrement sa confiance. C'était un besoin pour lui de lui communiquer ses pensées; et souvent elle l'avertit des sourdes menées des courtisans. « Méfie-toi surtout de *Taill****, lui disait-elle, tu l'as offensé, et un homme tel que lui ne peut supporter l'idée d'être abaissé par un homme tel que toi. » (*Note communiquée.*)

(16) Pag. 55... *Les larmes que j'y ai répandues.*

Napoléon hésita un moment pour savoir s'il devait faire asseoir son épouse sur le trône des *Lombards;* mais *Joséphine* était adorée dans les provinces nouvellement soumises. L'empereur, très-soupçonneux, conçut des craintes sur son extrême popularité; il voulait renverser la république cisalpine, et régner seul. Pour flatter la meilleure des mères, il appela son fils à venir partager avec lui un immense pouvoir. *Eugène*, à l'époque où son beau-père se fit couronner à *Milan*, fut nommé par lui *vice-Roi* d'*Italie*.

Pendant le séjour de *Joséphine* dans ces nouveaux

Etats, les bals et les fêtes se perpétuèrent; mais l'extrême jalousie de *Napoléon* occasionna les chagrins les plus cuisans à cette femme si intéressante, au point, qu'en arrivant à *Venise*, elle en fut plusieurs jours sérieusement indisposée; cependant cet homme extraordinaire l'aimait; il ne pouvait se passer d'elle un instant. Au milieu même de la pompe qui l'environnait, il venait à chaque instant lui raconter ce qui se passait de curieux, et lui demander ses conseils sur telles et telles choses qu'il voulait entreprendre. *Joséphine* ne le quitta point d'un seul moment dans ce voyage; ils visitèrent ensemble ces palais magnifiques, et respirèrent ces doux parfums qui embaument les airs sur les bords de la *Brenta*. *Bonaparte* s'arrêta peu de temps à *Padoue*, et fit voir à *Joséphine* le *Saint-Antoine*, que les habitans lui avaient racheté pour 35,000 fr., à l'époque des guerres d'*Italie*. Bientôt de retour à *Milan*, ils restèrent peu d'instans au palais, situé sur la grande place; ils allèrent plusieurs fois à la *villa Bonaparte;* mais la maison de prédilection de l'empereur était *Mondezza*. Il lui prit fantaisie de visiter avant sa rentrée en France, la maison de *Pline;* elle est dans l'anglé du lac de *Côme*. A vingt pieds de distance du terrain est une cascade qui a quatre-vingt-dix pieds de hauteur, et dans la maison même l'on descend comme dans une cave, où il y a une fontaine qui a le flux et le réflux de la mer; *Joséphine* eut quelque peine à consentir à contempler de près cette merveille. Pourtant, *Bonaparte* finit par la décider à l'accompagner; elle le fit pour lui complaire, tant était grande l'impression qu'elle s'était faite pour ne rien lui refuser; elle avait alors sa migraine qui lui dura plusieurs jours!

(17) Pag. 56... *Caprara.*

Lors du séjour de la Cour de *Napoléon* à *Fontainebleau*, en août 1807, le cardinal *Caprara*, nonce du Pape, qui y était, fut empoisonné avec des champignons. On envoya, cependant, chercher sur-le-champ un médecin qui administra des antidotes. Le cardinal en réchappa; mais son cuisinier disparut. Le cardinal portait toujours ses papiers sur lui, partout où il allait. Pour les avoir, on suppose que *Bonaparte* le fit régaler d'un plat de *champignons bien apprêtés.* La vie de Son Eminence fut bien sauvée, mais elle n'en perdit pas moins ses papiers. Dans la confusion qui suivit l'événement *on les lui vola.* Quel trait, dit l'auteur du *Cabinet de Saint-Cloud*, dans un gouvernement impérial et royal!!! (Ce fait m'a été contredit par l'impératrice *Joséphine.* Selon elle, on n'avait voulu qu'effrayer le bon cardinal. Mais les moyens, pour y parvenir, n'étaient pas aussi extrêmes que le dit ici M. God***.)

(18) Pag. 57... *D'être sacrilége.*

Napoléon était assez tolérant en matière religieuse. Il était même plus qu'indifférent sur la plupart des dogmes; cependant il en parlait peu; il disait quelquefois à *Joséphine*, et notamment à l'époque du sacre : « Je n'approuve point ces conférences qui se tiennent dans la plupart de nos églises catholiques. A quoi servent tous ces argumens, et du pour et du contre? Comment prouver à un homme raisonnable ce qu'il ne peut concevoir? Eh! Messieurs, s'écriait-il, en parlant du clergé : De grâce, laissez là toutes vos matières abstraites, cela trouble l'esprit. La morale de l'Evangile, reprenait-il, est douce et sublime; Jésus-Christ, selon moi, était un grand législateur; je de-

meure d'accord qu'il connaissait le Code de *Confucius*. Mais les principes du fils de Dieu me semblent admirables : oui, *Joséphine*, lui disait-il avec confiance, j'honore et je vénère un prêtre dans l'exercice de ses fonctions. Après tout, ce doit être un être extraordinaire, et surtout, s'il est pénétré de leur sublimité, et s'il les remplit avec zèle et piété. Mais s'il manque de cette tolérance que prescrit le Sauveur, et si de vaines considérations humaines le dirigent, ce même homme que je voyais avec respect, et même avec admiration, ne m'en impose plus, surtout s'il n'a qu'une foi stimulée; alors je dis : Il fait son métier comme un autre. Tous les humains visent ou plus ou moins à l'ambition, sans que les divers chemins pour y parvenir me semblent différens. Les uns conduisent nécessairement au relâchement des mœurs, et les autres, plus difficiles à gravir pour des gens de cœur, leur offrent cependant des dangers; mais ils sont honorables. Rien ne m'inspire plus de respect, observait l'empereur, qu'un vénérable curé de campagne; je lui donnerais volontiers ma confiance, et même mieux qu'à l'aumônier de mon frère *Jérôme*. (Allusion au cardinal *Maury*.) Je demanderais au premier une absoute générale, tandis qu'à l'autre je donnerais la feuille des bénéfices. Je ne me sens point le courage de m'approcher de la table du Saint des Saints. Je manque de foi, et je suis un profane. Jamais *Bonaparte* ne fut un fervent catholique; mais *Napoléon* n'aura point à se reprocher d'avoir été un hypocrite, nommément le jour de son sacre. Je préfère, à cet effet, ne point édifier les bons Parisiens. D'ailleurs je ne veux point mentir à ma conscience; un temps viendra, et ce temps n'est peut-être pas éloigné, où, à l'exemple de certains philosophes, tels que

La Harpe, *Lalande*, etc. etc. etc., je me rendrai sinon dévot, au moins très-religieux. Mes amis pourront croire alors à ma conversion plenière; elle sera d'autant plus sincère que nul respect humain ne saurait la motiver. Ce sera d'autant plus consolant pour moi et pour mes amis, que je pourrai, à la fin de ma carrière, m'endormir éternellement du sommeil des justes. Qu'en dites-vous, Madame? Vous ne me répondez rien. » *Joséphine* n'aimait point à l'entendre s'exprimer ainsi; elle honorait son époux, mais leurs sentimens étaient souvent en opposition, et surtout, s'il s'agissait des principes religieux; et pourtant on ne taxera point ici *Joséphine* de chercher à innover; mais elle était convaincue que la religion était la boussole de l'État, et qu'il était du devoir du souverain de s'y rattacher et de montrer l'exemple aux peuples qui lui étaient soumis.

(*Note communiquée.*)

(19) Pag. 63. . . . *Concerts de la Cour.*

Napoléon s'occupait peu des arts, et n'en cultivait aucun. Il regardait un tableau ou une statue avec peu d'attention. Si l'ensemble lui plaisait au premier coup d'œil, il le trouvait toujours bien; mais on ne devait pas s'attendre à des remarques soit sur les beautés, soit sur les défauts. Comme chef de l'État, il encourageait les artistes, parce qu'il savait que cela était nécessaire et utile, mais jamais par goût. Le seul art auquel il se livrait avec un plaisir toujours nouveau, était la musique, et il n'était pas facile de parvenir à en faire qui lui plût. Il détestait ce que l'on appelle musique à grand orchestre; par conséquent il n'aimait pas le grand opéra; il n'aimait en musique bruyante que la musique militaire; eût-elle été accompagnée de

canon, elle n'en eût été que plus agréable à son oreille; mais, n'étant ni à la parade ni à l'armée, il tombait dans l'excès contraire. Il préférait le chant à tout autre instrument, et surtout l'italien. Il avait en chanteurs et en chanteuses les plus distingués de toute l'*Italie*, et leur faisait un traitement annuel de 30 à 40,000 fr., sans compter les gratifications qui leur étaient accordées lorsqu'ils suivaient la Cour. L'*Empereur* avait assez régulièrement un concert particulier toutes les semaines, et c'était là qu'il jouissait entièrement de la musique. La plus grande difficulté était d'accompagner toujours le piano; il ne voulait pas que les instrumens dominassent; ainsi jamais de forté. Cette musique, sans cesse de la même couleur, n'eût pu être supportable, si elle n'eût été secondée par les talens les plus rares. *Napoléon*, pour exprimer la manière dont il désirait que l'on accompagnât le chant, disait : « Messieurs, je ne veux qu'une vapeur de son. » Il est certain que le son avait pour lui le plus grand charme lorsqu'il était doux. Il était rare qu'une personne dont la voix flattait son oreille ne lui plût pas. Il poussait cette espèce de passion jusqu'à être charmé de la douceur ou de l'harmonie du nom que l'on portait; mais si en le prononçant, il lui sonnait mal à l'oreille, il le mâchonnait dans ses dents, ne le prononçait point tel qu'il devait l'être, ne s'en souvenait jamais; et, dans ce cas, on avait la certitude que la personne qui le portait lui déplaisait.

(20) Pag. 66.... *Sa reconnaissance.*

Lorsque l'impératrice *Joséphine* fut à *Munich* pour le mariage du prince *Eugène*, elle éprouva les plus grandes difficultés de la part de cette Cour. La reine avait le désir alors de marier la princesse *Auguste* au prince de

Bade, son frère. Quelques propos controuvés avaient prévenu la jeune princesse contre M. *de Beauharnais*, au point de lui en avoir fait un portrait presque effrayant. Il paraît, qu'à cette époque, la gouvernante de la princesse *Auguste* jouissait d'un crédit illimité sur l'esprit de son élève; il fallait la gagner : elle semblait incorruptible. Mais *Napoléon* se chargea d'aplanir lui-même toutes les difficultés; il réussit, et le mariage se fit au gré des deux familles.

La même personne qui s'était si formellement opposée au mariage de sa pupille, fut cependant nommée dame d'atours à l'époque où il fut contracté, et lors des premières couches de l'épouse du *vice-Roi*, en *Italie* (*Milan*), elle adressa une lettre à l'impératrice, dans laquelle elle lui annonçait la naissance de la princesse, et lui rendait compte, dans les moindres détails, des soins tendres et affectueux que le prince avait donnés à son épouse pendant la durée de ses douleurs. Elle comparait *Eugène* à un Dieu bienfaisant. Cette lettre était écrite avec un ton d'exaltation qui surprit l'impératrice. Ce qui lui fit faire la réflexion qu'il existait toujours une différence de juger, soit dans une circonstance, soit dans une autre; aussi elle dit comme *Ovide* :

.....Video meliora proboque.
De deux partis, souvent nous voyons le plus sage.

(21) Pag. 67. ... *Un sujet précieux.*

Ce fils aîné d'*Hortense*, *Eugène de Beauharnais*, montrait déjà les plus heureuses dispositions. Il ressemblait, de caractère, à son oncle. Aussi *Bonaparte* l'affectionnait beaucoup. « Je me reconnais, disait-il, dans cet enfant; il a les défauts du jeune âge, mais son cœur est sensible. C'est celui de sa mère, disait sans cesse *Jo-*

séphine; on ne peut établir un modèle plus parfait. » Déjà l'*Empereur* caressait la chimère que le petit *Louis* pourrait un jour lui succéder. « Je veux bien comparer mon frère à *Philippe* de *Macédoine*, s'il nous a donné un *Alexandre*, pourvu toutefois, qu'à l'exemple de l'ancien, il coupe le nœud gordien, enchaîne les factions, et les extirpe à jamais... Celui-là, s'écriait-il avec un sentiment d'enthousiasme, est digne de me succéder; *il peut me surpasser encore.* » Mais au moment où l'époux de *Joséphine* préparait de si hautes destinées à son neveu, la mort la plus inopinée l'enleva tout à coup. Ainsi fut brisé le roseau sur lequel le grand homme prétendait s'étayer; ainsi disparut comme l'ombre cette faible étoile, qui n'avait brillé que de l'éclat du moment. Son corps fut déposé dans l'une des chapelles de *Notre-Dame* de *Paris.* Il y était encore en 1814. Il fut depuis transporté à *Saint-Leu-Taverny.*

(22) Pag. 71.... *Malmaison.*

Joséphine avait à la *Malmaison* un troupeau de *mérinos*, dont elle s'occupait beaucoup. Le berger qui les conduisait ne voulait pas être traité comme un berger de simple fermier, et voulant se distinguer, pria l'intendant de représenter à sa souveraine que son lit était très-mauvais, et qu'il lui faudrait un lit de plume. *Joséphine* se mit à rire de tout cœur, et répondit : « Mon berger ne se moque pas mal de moi, de vouloir changer ses habitudes, parce qu'il soigne mon troupeau; mais songez donc que si je lui donnais un lit de duvet à présent, dans trois mois, il voudrait faire parquer mes moutons sur des tapis. »

Lorsque *Napoléon* était en voyage, elle avait à la *Malmaison* un piquet de la garde qui faisait le ser-

vice auprès d'elle. Vers une heure du matin, en automne, elle entendit marcher et tousser sous ses fenêtres, du côté du jardin; elle s'informe qui pouvait se promener si tard par le froid qu'il faisait; on lui répondit que c'était la sentinelle que l'on posait de ce côté. Dès l'instant qu'elle eut quitté le salon, elle envoya chercher l'officier des gardes, et lui dit: « Monsieur, je n'ai pas besoin d'une sentinelle la nuit : ces braves soldats ont assez à souffrir à l'armée, lorsqu'ils sont forcés d'y aller; il faut qu'ils se reposent à mon service, et je ne veux pas qu'ils s'enrhument. » L'officier ne put s'empêcher de rire de la crainte de *Joséphine*, qui prouvait son excessive bonté. La sentinelle fut ôtée, et jamais, depuis, on n'en reposa d'autres.

(23) Pag. 72. . . . *Ses habitudes.*

Napoléon dormait peu, et à toutes sortes d'heures du jour et de la nuit, il sommeillait une heure ou deux, et se mettait à travailler; il lui est arrivé plusieurs fois de venir éveiller et faire lever *Joséphine* à trois heures du matin, pour aller promener dans le petit parc; jamais elle n'en a paru contrariée; il la ramenait au bout d'une heure, tout en riant, et elle se recouchait jusqu'à huit heures, heure à laquelle elle se levait, en tout temps, dans les séjours de la Cour.

(24) Pag. 74. . . . *Que tu as pu les apercevoir.*

Bonaparte se trouvait heureux dans ce lieu qu'il avait vu s'embellir par les soins de *Joséphine*, et prendre, pour ainsi dire, sous ses mains, une nouvelle forme et comme une nouvelle création. Les occupations journalières de l'*Empereur* y semblaient uniformes, et ses promenades, dans le petit bois, étaient communément très-

fréquentes. L'*Impératrice* l'accompagnait assez ordinairement; elle aimait à lui faire remarquer les objets d'art que renfermait son musée. Tantôt, elle le dirigeait vers sa bergerie, où elle lui montrait, avec une sorte d'orgueil, la beauté de ses troupeaux; et tantôt, elle lui ménageait quelque surprise agréable, dans sa jolie ferme, qui renfermait un nombreux bétail; de là, elle lui faisait parcourir ses jardins, et lui nommait toutes les familles des plantes qui les embellissaient (*). *Bonaparte* aimait assez la vie champêtre. Il aurait volontiers passé ses plus beaux jours à la *Malmaison*, s'il n'en avait point été empêché par les soins du gouvernement. Il aimait à venir surprendre *Joséphine;* de même, il se plaisait à lui faire des niches. Les petits jeux de société l'amusaient peu. Ses plaisirs étaient toujours bruyans.

Un jour, le second fils de *Louis Bonaparte* battait

(*) Un jour *Joséphine* faisait remarquer à *Napoléon* l'arbre à pin; celui-ci tourne autour de l'arbre et lui dit : Mais je ne vois pas de pins après. Elle répond : c'est le nom de cet arbre. Il faut avoir, lui dit-il en riant, étudié la langue des plantes pour apprendre à les connaître. *Joséphine* lui apprit que ce n'était que sa beauté qui le faisait surnommer ainsi, et qu'il n'était point étonnant que celui qui s'était, pour ainsi dire, nourri des Commentaires de *César*, eût omis de s'instruire à l'école des *Buffon*, des *Valmont* de *Bomare*. M. de *Beauplan*, intendant des jardins de la *Malmaison*, était présent. *Joséphine* lui demanda le nom d'une nouvelle fleur que l'on venait d'encaisser. Celui-ci répondit d'un air embarrassé : Je ne sais, je vais chercher mon catalogue. Il part : pendant ce temps l'*Impératrice* se la rappelle, elle s'empresse de lui dire : C'est telle plante. L'*Empereur* témoigna sa surprise; et le savant botaniste a raconté à plusieurs personnes, qu'il demeura frappé des connaissances et de la mémoire prodigieuse de cette femme à qui rien ne pouvait échapper.

une petite caisse que lui avait donnée l'*Impératrice;* l'enfant faisait manœuvrer ses soldats, et s'escrimait en vain pour les diriger : « Je casserai cette compagnie, dit-il avec force; elle ne va pas au pas. » Son oncle l'écoutait parler à ses marionnettes, et souriait de sa repartie. « Bon, lui dit-il, si tu continues, tu seras un bon militaire, tu aimeras à maintenir la discipline à l'armée. » « En voilà la première preuve, répond le petit prince, en enfonçant son tambour; du moment que mes soldats hésitent à marcher et refusent le service, je n'ai pas besoin de les rallier davantage. »

Bonaparte raconta cette petite anecdote à *Joséphine* qui s'en amusa beaucoup; il ajouta : « Je crois que mon pape (*) (il l'appelait ainsi) deviendra un grand général, et qu'il pourrait bien un jour être un pontife tout-à-fait temporel. »

Quand l'*Empereur* allait à *Saint-Cloud*, en petit comité, il continuait d'être aimable. Il se plaisait à faire des niches aux dames de la suite de l'*Impératrice. Joséphine* était la première à s'en ressentir. Un soir d'été, où l'on respirait le frais sur l'une des pelouses, tout le monde était en cercle : *Joséphine*, passionnée pour les fleurs, en avait toujours devant elle; *Napoléon* prit du sable entre ses mains, et le renversa dans les calices; le bouquet fut endommagé. Il alla en cueillir un autre, lui-même, et l'offrit galamment à son épouse, qui était la première à applaudir aux jeux de l'*Empereur.*

Il s'entretenait assez familièrement avec les gens de son service, il en tutoyait le plus grand nombre; il aimait à questionner. En examinant l'orangerie de *Saint-*

(*) Sa Sainteté le Pape Pie VII avait baptisé ce second fils de la reine *Hortense.*

Cloud, il aperçoit un homme, nommé le père *Olivier*, ancien jardinier de *Louis XVI*, qui lui semblait succomber sous le poids des ans, et qui pourtant travaillait.—Que gagnes-tu, bon vieillard? lui demanda-t-il avec intérêt. —30 sous, Monsieur.—Eh! pourquoi n'es-tu pas habillé à l'instar des gens de ma maison? — Je l'ignore; mais les entrepreneurs en mettent, peut-être, l'argent de côté pour me faire des rentes à la fin de ma vie. — Tiens, lui dit-il, voilà toujours 25 napoléons pour te payer les premiers arrérages. Je vais ordonner qu'à l'avenir tu reçoives, chaque année, un habit et un autre traitement. Tu es le doyen du château de *Saint-Cloud* (il y est encore), tu as vu plus d'un règne, tu as franchi une révolution terrible, sans regarder en arrière. Que t'importe le maître que tu sers, pourvu que ton orangerie ne se déplace point? Il est juste que tu obtiennes un jour la vétérance due à tes travaux; et c'est moi, brave homme, qui me charge de te l'accorder.

En général, *Bonaparte* accueillait volontiers à son service tous les anciens serviteurs du règne précédent. Il ne leur faisait point un crime de leur fidélité; au contraire, c'était le vrai moyen d'être protégé par lui. En cela *Joséphine* l'imitait. L'un et l'autre étaient d'accord sur ce point. Le hasard lui fit un jour diriger ses regards sur l'un de ses premiers piqueurs (M. *Guérin*). Elle était allée en promenade à Trianon, avec son époux. Elle aperçut, dis-je, cet homme retirer de l'intérieur de son gilet un portrait en médaillon, et l'essuyer avec précaution. Il faisait une grande chaleur. Comme *Guérin* n'était plus jeune, elle crut réellement que c'était la miniature de l'un de ses enfans, et demanda à la voir. L'embarras de cet homme devint extrême; il balbutia en

présence de sa souveraine. *Bonaparte*, qui se trouvait là, augmenta ses craintes, au point que le piqueur allait se trouver mal. D'une main tremblante il détache de son cou un cordonnet de soie noire, et remet ce bijou aux mains de *Joséphine;* elle le fit voir à son époux, et, tous les deux lui demandèrent comment ces portraits se trouvaient en sa possession. « *Sire*, reprend *Guérin*, qui commençait à se calmer, je n'ai point abandonné *Louis XVI;* il fut mon maître, et je le regretterai toute ma vie. Tandis qu'il était au Temple, je servais les maçons qui travaillaient sans relâche à rendre sa prison plus horrible. J'ai été assez heureux pour lui porter quelques consolations; et ces portraits (*) sont un don de la confiance que daignait avoir en moi ce monarque si malheureux. » *Joséphine* s'écria : « Ah! oui, et qui ne méritait pas assurément de l'être... » *Bonaparte* applaudit à cet élan du cœur, et félicita *Guérin* sur sa belle et généreuse conduite. (Il avait même rempli des missions secrètes à l'étranger, dans les intérêts de la famille royale.) *Napoléon* lui garantit sa protection, et l'assura qu'il n'oublierait jamais ce trait d'une fidélité si rare, et surtout si désintéressée.

(25) Pag. 75. ... *Pylade.*

Le général *Bertrand* suivit *Bonaparte* à l'île d'*Elbe*,

(*) Ils étaient au nombre de trois renfermés dans ce médaillon : celui du Roi, celui de la Reine et celui du Dauphin. En outre, il portait sur son cœur la croix de Saint-Louis. Tout le monde du château en était instruit. *Duroc* en avait averti son maître. Celui-ci se contentait de sourire quand il rencontrait *Guérin*. Mais ce vieux serviteur finit par être desservi. Cependant il resta attaché à la maison : il est mort depuis quelques années.

par dévouement pour sa personne, non pour son parti; et tel fut sur son cœur l'empire de la reconnaissance, que prévenant l'événement de sa rentrée en France, au 20 mars, sans passion et même sans espoir, il se précipita au *Mont-Saint-Jean* comme vers une mort volontaire. Ses sentimens ne furent point tenus secrets. Dès le principe, il se prononça dans la Chambre des Pairs contre la guerre; il osa, au péril de déplaire à *Bonaparte*, lui conseiller la paix. Nul donc ne sera assez injuste appréciateur des événemens, pour ne pas reconnaître quelle était, sur l'entreprise gigantesque de *Bonaparte*, l'opinion du général *Bertrand*. Peut-être s'en étonnerait-on moins, si l'issue de la guerre avait été douteuse, ou la fortune des combats incertaine. Mais celui qui, vainqueur, chérit les amis de la paix, ne prouve-t-il pas qu'il eût mieux aimé ne pas *combattre*, que de vaincre *deux cent cinquante-sept Cicérons* du 19e siècle?

(26) Pag. 76. . . . *Desseins mystérieux.*

Bonaparte était réellement superstitieux. « Je l'ai vu plusieurs fois, racontait *Joséphine*, se mettre dans une colère épouvantable quand, par hasard, un de ses valets-de-chambre posait à droite ce qui devait être à gauche; par exemple, sa boîte à rasoirs. Il avait contracté en Egypte de singulières habitudes; cela tenait peut-être à quelques pratiques secrètes. . . . . Souvent mon époux, en détachant une des pièces de son vêtement, la jetait par-dessus son épaule gauche, en disant *terres;* il en reprenait une autre en ajoutant *châteaux;* il continuait ainsi jusqu'à la fin, en répétant *provinces*, *royaumes*, etc. Je l'ai vu, assis sur le parquet de son appartement, ôter lui-même ses bas, et leur donner la

même direction ; ensuite il venait se reposer à mes côtés. Si par hasard l'une de mes femmes conservait de la lumière (ayant grand soin de la tenir à l'écart), *Bonaparte* descendait précipitamment du lit, allait l'éteindre. Jamais il n'a pu voir de sang-froid trois bougies allumées. »

(27) Pag. 76.... *Saint-Cloud.*

L'*Impératrice* se plaisait avec la jeunesse, et ne craignait pas ses plaisirs bruyans, lorsque ceux qui l'entouraient paraissaient s'en amuser : aussi aimait-elle beaucoup à voir danser (car elle ne dansait jamais), surtout lorsque sa fille était du bal; il est vrai de dire qu'on pouvait difficilement danser mieux que M^me^ *Hortense :* sa grâce, sa légèreté la rendaient un objet d'admiration, et sa mère, ainsi que tous les spectateurs, ne pouvaient se lasser de la regarder. Le bal, les petits jeux et les charades en action faisaient beaucoup rire *Joséphine :* lorsqu'on était dans de petits voyages, les soirées se passaient ainsi. Un soir, à *Saint-Cloud* (c'était peu de temps après le sacre), la nuit était noire; il prit fantaisie à *Napoléon* de jouer aux barres dans le parc; on lui observa qu'il ne faisait pas assez clair, et que l'on se casserait la tête contre les arbres; mais comme il le voulait, on fit allumer une vingtaine de flambeaux, portés par des valets-de-pied, pour éclairer la scène : on commençaà courir; voilà que dans l'instant où l'on s'éloignait un peu, on se cassait le nez, bien que les flambeaux courussent aussi pour éclairer les coureurs. L'*Impératrice*, qui alors était très-svelte et très-élancée, courait très-bien, elle fit tant qu'elle attrapa l'*Empereur* par son habit, en lui criant : « Tu es prisonnier. » Il fit un mouvement si violent qu'il

s'échappa en disant : « Moi, prisonnier ! jamais, de qui que ce soit ! » Il ne savait pas lire dans l'avenir.

(28) Pag. 76. . . . *Plaisirs de mon époux.*

J'ai déjà dit que *Joséphine* avait trop souvent une bonté irréfléchie qui la mettait dans de petits embarras, dont il lui était quelquefois difficile de se retirer; cela venait de la crainte qu'elle avait de déplaire et de faire des mécontens. Elle accueillait toujours parfaitement les acteurs des *Français* et de l'*Opéra*, lorsqu'ils avaient quelque grâce à solliciter; je ne parle pas de *Talma*, qui était admis fréquemment pour lire des tragédies en présence de *Joséphine* et de *Napoléon*, mais de ceux qui désiraient des représentations à leur profit. M^lle^ *Contat*, que *Joséphine* connaissait depuis longtemps, venait assez souvent lui faire sa cour, à l'époque où elle songeait à se retirer du théâtre. Un jour qu'elle vint à la *Malmaison*, *Joséphine*, en lui disant adieu, l'engagea à déjeuner avec elle deux ou trois jours après; M^lle^ *Contat*, comblée d'une telle faveur, ne se souvint pas qu'elle possédait, avec beaucoup d'esprit, un grand usage du monde et une idée parfaite des convenances, et que si *Joséphine* avait un moment oublié son rang, M^lle^ *Contat* ne pouvait oublier le sien. Mais il lui était pardonnable, en pareille circonstance, d'avoir, d'un mouvement irréfléchi, accepté l'invitation. Le matin du jour convenu, *Joséphine* se rappelle qu'elle a invité à déjeuner M^lle^ *Contat*, qui, bien sûrement, pensa-t-elle, ne manquera pas de venir. Ayant là quelqu'un de confiance, elle raconte son invitation d'un air qui prouvait qu'elle en était embarrassée; on lui fit observer qu'il fallait trouver un moyen pour éviter ce déjeuner, qui ne pouvait avoir lieu sous aucun rapport, que

cela se saurait et ferait un très-mauvais effet. Enfin, à force de chercher, on finit par trouver que le meilleur expédient, et le plus honnête, était de faire la malade; effectivement arrive M^lle *Contat*: on va au-devant d'elle en la prévenant que l'*Impératrice* a une migraine affreuse, qu'elle est couchée, et hors d'état de recevoir personne; qu'elle est désolée de ce contre-temps, mais que si elle veut monter dans le petit salon octogone, l'ordre est donné de lui servir à déjeuner. M^lle *Contat*, dans ce moment, fut peut-être frappée d'un trait de lumière; car, au lieu de monter dans le petit salon, elle remonta de suite dans sa voiture, et revint déjeuner chez elle. Tout le monde sait combien cette célèbre actrice avait de grâce et de gentillesse dans la physionomie; on prétend qu'à dater de ce jour, l'expression de ses traits n'était plus si aimable.

(29) Pag. 77. ... *Un ministre plus ministériel.*

La rentrée de M. de *Tall**** en *France* offre quelque chose de particulier.

M^me de *Staël* s'intéressait vivement au retour de l'*Evêque d'Aut***; mais il était porté sur la liste fatale, et il ne pouvait rentrer en *France* avec sécurité; que faire cependant? M^me de *Staël* se fit présenter à M^me de *C*** R****, et la pria d'unir son crédit au sien, pour obtenir du directoire la fameuse radiation. Elles convinrent que, non seulement M. de *Tall**** devait être rappelé, mais encore qu'il fallait le faire nommer au ministère. La chose était assez difficile : comme émigré et comme ci-devant noble, les prétentions, s'il en avait, devaient paraître alors tout-à-fait dérisoires. M^me de *C*** R**** se chargea d'en parler à *Barras;* mais, du premier mot, il rejeta cela bien loin; il dit même à M^me de *C*** R****:

« Je ne sais qui dort ou qui veille de nous deux; si la chose se faisait ainsi, l'un ou l'autre nous aurions perdu la raison. Eh! pourquoi trouvez-vous cela impossible? lui dit Mme de *C*** R****. C'est au contraire, selon moi, un acte tout-à-fait politique; car, du moment que M. de *Tall**** consentirait à accepter un ministère, cela ne peut que consolider votre gouvernement, et affermir votre puissance personnelle; son nom seul doit faire exception à la loi commune : l'*Evêque d'Aut*** est instruit, il connaît à fond la politique de la plupart des Cours de l'*Europe*. Cet homme, dans la circonstance où vous êtes, vous devient, selon moi, nécessaire; d'ailleurs, continua Mme de *C*** R****, je n'ai aucun motif personnel pour désirer la rentrée de ce personnage; ce que j'en ai dit n'était que pour vous étayer des lumières d'un profond érudit, qui a beaucoup vu et beaucoup voyagé. Maintenant qu'il a quitté les *Etats-Unis* pour repasser sur le continent, que va faire un esprit remuant? des pamphlets peut-être contre vous; eh bien! en l'attachant à votre char, en payant même les dettes qu'il a laissées en *France*, vous vous en faites un partisan, et même un obligé; et, selon moi, ce dernier parti vous convient mieux que de maintenir sa proscription. Réfléchissez, *Directeur*, lui dit, en le quittant, Mme de *C*** R****. En revoyant Mme de *Staël*, elle lui apprit le résultat de sa mission, et son peu d'espérance pour le rappel du banni; cependant elle promit de faire de nouvelles tentatives, mais sous la condition expresse que Mme de *Staël* ne s'en mêlerait point. » Car, ajouta finement Mme de *Châ*** Ren****, il ne faut point faire de l'esprit avec de pareilles gens; ils ne vous comprendraient point, et cela pourrait gâter les affaires de l'*Evêque*. » Quelques jours

se passèrent ainsi en pourparlers inutiles; cependant *Barras* commençait à se rendre à la force des raisons de M^me^ de *C*** R****; mais il désespérait de gagner *Carnot:* c'est un intrépide, disait *Barras*, cet homme est véritablement un *Caton*, il en a l'inflexibilité et le désintéressement. M^me^ de *C*** R**** ne se permit à ce sujet aucune réflexion; mais sur-le-champ elle écrivit à M. de *Tall**** ce qu'il en était, et l'engagea à se rendre ce directeur favorable. *Barras* ignorait absolument que l'*Evêque* avait déjà en partie disposé le moderne *Aristippe* à lui être favorable; en conséquence la radiation fut accordée, et la promesse du ministère fut donnée. Bientôt M. de *Tall**** arriva, et sa première visite fut chez son officieuse amie. Elle lui fit sentir qu'il devait, pour sa sûreté, se présenter sur-le-champ au *Directoire:* « Car, ajouta-t-elle, il est inutile de vous le dissimuler; mais, depuis trois jours, l'arrêté, qui prononçait votre radiation, est rapporté, et maintenant vous êtes reporté sur les tablettes du moderne *Sylla.* » Elle entraîne sur-le-champ M. de *Tall**** au *Directoire;* la garde eut quelque peine à le laisser pénétrer, elle exigea même que l'*Evêque* déposât sa canne qui pourtant était son arme la plus nécessaire; en montant l'escalier il s'appuya sur M^me^ de *C*** R****, et lui dit avec sang-froid : « Le beau gouvernement, dont les membres ont peur, à chaque instant, de recevoir quelques coups de bâton! » M^me^ de *C*** R**** fut étonnée de sa présence d'esprit dans un moment où il avait tout à craindre. Lorsqu'il fut en présence des directeurs, il les charma par son organe, et par l'originalité de ses réponses. Il parla à *Carnot* le langage de *Franklin*, qui, sur ce qu'on lui demandait ce qu'il faisait en *Amérique*, répondit qu'il allait vendre en charrette des choux à New-York avec

Mme de *Dillon*. Il donnait à *Barras* des renseignemens sur sa noblesse, et sur la contrainte perpétuelle et le dégoût qu'un homme tel que lui devait éprouver de se trouver assimilé avec de semblables originaux; jusqu'à *Rewbel* qui trouva à notre prélat de l'esprit et de profondes connaissances; enfin M. de *Tall**** remporta une victoire complète. Plusieurs fois Mme de *Staël* voulut enchérir sur la conversation : « Taisons-nous, Madame, disait-il à chaque instant, à Mme de *C**** *R****, ce n'est point de l'esprit qu'il faut ici, mais bien étudier le langage de la flatterie; c'est le ton du moelleux, de la supplique, de la bassesse, de l'ironie et de la supériorité qu'il faut savoir saisir; ce sont ces nuances qui sont nécessaires au tableau, le reste est un hors-d'œuvre inutile en ce lieu; car le sentiment n'y paraît que d'une manière superficielle, et ne doit s'y rencontrer que sous la forme d'un accessoire purement étranger. « Quelques jours après l'installation de *Tall**** au ministère, il donna un grand dîner aux principaux directeurs. Mme *Le Tourn**** y était; et sur la fin du repas, elle dit : « Citoyen ministre, votre installation, dans cet hôtel, a dû vous coûter cher. Citoyenne, lui répondit M. de *Tall****, avec respect, *il y a gros*... » C'est ainsi qu'il fallait adopter les goûts, le costume et le langage de ce temps, pour se maintenir en place.

(30) Pag. 83.... *Me présenter pour rivale.*

L'*Impératrice* fut souvent affectée du récit des discours perfides que tenaient adroitement les désœuvrés de la Cour. Ces *frelons* mensongers, dont le *sourire décèle la calomnie*, osaient répéter dans les salons « que Mlle de *Beauharnais*, épouse de *Louis*, était favorisée d'une manière toute particulière par son illustre

beau-père. » Ils allaient jusqu'à avancer, avec cet air que permettent l'impudence et la malignité, « que son premier fils avait une double filiation avec la famille *Bonaparte.* » Ces propos me chagrinaient, dit *Joséphine;* je connaissais *Hortense*, je la plaignais; mais on voyait que je souffrais pour deux. Je voudrais oublier de tels récits; ils sont indignes de ma fille et de moi; mon époux lui accordait sa bienveillance, et rien de plus. Très-souvent dans les jours où l'œil des courtisans s'exerçaient sur l'épouse malheureuse, elle venait épancher ses douleurs dans le sein de sa mère, tandis que l'on supposait que les plaisirs et les réunions absorbaient ses momens. J'ai pu, à l'instigation de quelques courtisans, m'abreuver à longs traits du poison de la jalousie; mais, je me plais à le répéter, ma fille est un ange, et plus tard elle sera mieux connue.

(*Note de Joséphine.*)

(31) Pag. 85.... *Pour la remplacer.*

Jérôme Bonaparte avait épousé en premières noces, aux *Etats-Unis*, M^lle^ *Paterson*, dont la famille était très-recommandable, et lui avait rendu, à lui *Jérôme*, les services les plus urgens dans les premiers instans de son séjour à la *Nouvelle-Angleterre.* Tout paraissait promettre à ces époux des nœuds tissus de fleurs, et dans son exil, ce jeune homme dut s'applaudir mille fois de l'heureux choix qu'il avait fait et du bonheur d'avoir un fils de M^lle^ *Paterson.*

La prompte élévation de *Bonaparte*, et cette destinée singulière qui le fit asseoir sur le trône de *France*, durent nécessairement changer l'état de sa famille. En effet, *Jérôme* fut rappelé auprès du *Mentor* de ses frères; il dut obéir. Il quitte le berceau de son fils, et se sépare

à jamais d'une épouse qu'il avait juré de conserver..... Mais l'appât d'une couronne dut singulièrement flatter la vanité d'un jeune homme très-léger et ardent par caractère. Cependant on doit dire à sa louange qu'il n'oublia point M^lle *Paterson;* il lui garda un tendre souvenir, et veilla, de loin, sur son fils....

Le royaume de *Westphalie* lui fut offert pour prix de son obéissance aux ordres de son frère. C'est ainsi que *Napoléon* savait imposer à tous ses proches. Le seul *Lucien* conserva toujours une noble fierté, et refusa constamment au nouvel empereur de répudier M^me *Jouberteau*, qu'il venait d'épouser. *Jérôme*, plus docile, consentit à donner la main à la princesse *Catherine* de *Wurtemberg*, et bientôt la ville de *Cassel* devint le siége des nouveaux Etats du dernier *Bonaparte*. Sa seconde épouse réussit merveilleusement à fixer, au bout d'un temps, le plus volage des hommes. Cette femme, digne du trône de la *Westphalie*, se fit des partisans; tous rendaient justice aux nobles qualités de son cœur. Dans les commencemens de son règne, on lui supposait très-peu de caractère; mais les événemens de 1813 et 1814 relevèrent son courage, et donnèrent l'essor à cette énergie qu'elle a déployée lors des malheurs de son époux. Une singularité bien remarquable, et que l'histoire rapportera sans doute, c'est qu'il lui fut annoncé, *par écrit*, en 1808, et de nouveau en 1810 (*), « *que son bonheur cesserait à l'époque où elle aurait un grand incendie dans son palais* (**). *Des*

(*) Cette princesse daigna plus d'une fois honorer d'une confiance particulière, l'éditeur de ces Mémoires Ce qu'on rapporte ici est de toute notoriété, et ne peut être contredit.

(**) Le 21 novembre 1811, jour d'une fête à la cour de

troubles devaient se manifester peu après en Westphalie; elle devait se trouver dans la dure nécessité de fuir de son royaume, déguisée; de là venir en France, où de nouveaux malheurs se préparaient pour elle. Alors, avait-on ajouté, vous serez encore forcée de vous échapper; vous éviterez même l'un de vos parens qui sera près de vous. Vos effets seront en grande partie dispersés; plusieurs se les approprieront. Lorsque cela vous arrivera, vous serez enceinte d'un fils, etc. etc. »

(32) Pag. 89.... *Quant à Mme Létitia.*

Mme *Bonaparte* la mère était fort plaisante dans son intérieur: toujours mise en jeune personne, elle portait des robes de mousseline, de perkale ou de linon blanc, et une couronne de fleurs ornait sa tête. C'était une

---

Cassel, le feu prit la nuit au palais. On voulut sauver les effets; pour y parvenir, on jeta tout par les fenêtres; la plupart des choses les plus précieuses furent endommagées ou perdues. On remarqua comme une espèce de singularité que, quinze jours après, la reine se trouvant dans un château de plaisance, un nouvel incendie s'y manifesta. Les dames du palais, qui la plupart n'ignoraient pas la prédiction faite à la souveraine, se permirent entre elles quelques observations. L'une, Mme la comtesse *Mori***, épouse du général qui périt depuis *sous un fer assassin*, s'écria: Mon mari est menacé, d'après son grand horoscope que voilà, dit-elle en le montrant, d'éprouver sous peu *un malheur affreux*; et moi, par contre-coup, j'aurai un fils dont l'étoile marque *sept points*. Mais ce qui me paraît impossible, et de toute impossibilité, c'est que je dois un jour retourner en Amérique, mon pays natal. En vérité, la plupart de tous ces oracles n'ont pas le sens commun. Mme *Mori*** *devint veuve, son fils vécut sept mois; elle est aujourd'hui fixée à l'île de la Martinique*, où probablement elle restera longtemps.

très-belle femme qui conservait encore, à cette époque, de nombreuses traces de sa beauté. Plusieurs fois, *Napoléon* lui avait fait des reproches au sujet de sa mise, qu'il trouvait ridicule pour l'âge de sa mère, et trop simple pour venir à la Cour. Il chargea même Mme *Bacchiocchi* de mener Mme *Létitia* chez le fameux *Lenormant*, pour y faire emplète d'étoffes plus conformes à son âge et à son rang. Mme *Bonaparte* s'y décide, d'après les observations qui lui ont été faites; mais arrivée au magasin, tout lui paraît d'un prix trop élevé; elle veut s'en retourner les mains vides. Mme *Elisa* insiste, fait une levée de 1,000 écus d'étoffes de soie, force sa mère à la prendre, et la bonne dame fut malade pendant plus de quinze jours, de regret d'avoir tant dépensé.

Après le départ de *Lucien*, Madame mère vint occuper son hôtel. Elle donnait 1,200 fr. par an à ses huissiers et valets-de-chambre, qu'elle ne nourrissait pas. Ses trois cuisiniers n'avaient, par jour, qu'un tablier, un torchon, puis un essuie-main commun. Elle avait conservé son ancien porteur d'eau, du faubourg Saint-Honoré, qui lui fournissait ce liquide à cinq centimes la voie, et qui, en outre, tirait de l'eau de puits pour laver et rincer la vaisselle. La bonne dame ne nourrissait pas ses gens; mais elle leur abandonnait les restes, et ne prenait par jour que trois pains d'une demi-livre, qu'elle partageait avec une vieille femme-de-chambre qu'elle avait amenée de la *Corse*, et qui la servait depuis trente ans. Aussi, lorsque Mmes *Elisa* et *Pauline* voulaient s'égayer, elles venaient demander à dîner à leur mère, et riaient beaucoup de voir, à leur arrivée, qu'on était obligé d'envoyer chercher du pain chez le boulanger. Lorsque son fils l'obligea d'avoir une maison, la vieille femme-de-chambre, pendant les repas,

se tenait dans un corridor où passaient les domestiques qui desservaient, et faisait entrer dans un office, dont elle avait seule la clef, tous les plats auxquels on n'avait pas touché, ou qui avaient été faiblement entamés. Ils étaient resservis le lendemain et jours suivans. Quand on demandait à Mme *Létitia* la raison pourquoi elle apportait tant de réserve dans ses dépenses, elle répondait : « Dans le temps où j'étais chargée de famille, où j'avais neuf enfans à nourrir, je défrayais ma maison avec moins de 100 louis. J'ai maintenant mon fils *Lucien* qui n'est point placé, et qui est d'une grande dépense. Il ne pourra jamais fournir de dot à ses filles, et je me suis chargée de ce soin; d'ailleurs, il est toujours bon de ménager, on ne sait pas ce qui peut arriver. »

Après les désastres de la campagne de Russie, *Bonaparte* fut instruit que sa mère avait caché derrière un tableau une somme de 5 millions. Un jour qu'elle s'était rendue aux *Tuileries*, son fils lui dit : « Je sais, ma mère, que vous avez de l'argent, j'en ai besoin, et vous m'obligeriez infiniment si vous me le prêtiez. — Ah ! Sire ! comme on a trompé Votre Majesté ; je n'ai absolument que la somme nécessaire à mes dépenses. — C'est, je le repète, un service que j'attendais de vous. — Je vous réitère, Sire, que je n'ai plus d'argent ; ce que j'en avais, je l'ai fait passer à quelqu'un de notre connaissance (*Lucien*). — Je veux bien le croire, ma mère. » Puis la conversation reprit sur un autre sujet.

Bonaparte savait à quoi s'en tenir, et deux jours après son entrevue avec Mme *Létitia*, il vint incognito lui demander à dîner. Après être sorti de table, il examina les tableaux, s'arrête devant celui qui masquait la cachette, et dit : « Je vous serais obligé si vous vouliez

me donner ce tableau.—Volontiers, mon fils, je le ferai porter aux *Tuileries.* » Aussitôt il sonne, fait venir les domestiques, leur ordonne de descendre le tableau. M^me^ *Létitia* voulait s'y opposer; mais *Bonaparte* voulait être obéi sur-le-champ. Sitôt que le tableau fut déposé, il aperçut la cachette, voulut voir lui-même ce qu'elle contenait, et ordonna de tout porter dans sa voiture. Il partit aussitôt sans rien dire à sa mère, que le chagrin et le dépit empêchaient de parler. (*M****.)

Lucien Bonaparte avait laissé une chambre toute meublée à la gouvernante de ses enfans, M^lle^ *Annet.* Madame mère trouva plus convenable de l'éloigner de suite de l'hôtel, et de garder son mobilier. Elle vint s'en plaindre à *Joséphine* qui, le soir même, en parla à l'*Empereur.* « Que voulez-vous, lui dit-il en riant, ma mère craint toujours de manquer; c'est au point que, ces jours derniers, me trouvant par hasard à son déjeuner, je vis qu'on lui servit des mauviettes, et qu'en ayant sucé plusieurs sans les ouvrir, elle eut l'extrême précaution de les remettre elle-même dans le plat. Sur mon observation que ce serait une scène à décrire par *Molière*, qu'elle renchérissait encore sur *Harpagon*, elle me dit, d'un grand sérieux: « Ce mets fera plaisir à des gens qui ne mangent que des viandes communes. A cet effet, mon fils, rien ne sera perdu, et je ferai des heureux. »

Après avoir donné une petite part à la critique, il est juste de dire, à la louange de M^me^ *Létitia*, qu'elle aimait volontiers à rendre service, et que, dans toutes les circonstances où il s'agissait de solliciter son fils *Napoléon* pour le porter à accorder une grâce ou réparer une injustice, elle était enchantée quand elle pouvait réussir; alors elle annonçait elle-même aux personnes qui l'avaient requise, le succès des tentatives qu'elle

avait faites en leur faveur. Elle n'approuvait pas l'*Empereur* dans la conduite qu'il tenait envers le Pape à *Fontainebleau.* Elle disait souvent au cardinal *Fesch*, son frère, en parlant de lui : « Votre neveu gâtera ses affaires et les nôtres, en agissant ainsi ; il devrait bien s'arrêter au point où il en est : *qui veut trop, finit souvent par ne rien avoir.* Je crains bien pour toute la famille, et je crois très-sage de se mettre en mesure pour parer à tous les événemens..... » M^me^ *Létitia* avait, comme on le voit, le don de la *prescience;* aussi n'a-t-elle rien négligé, pendant les dernières années du règne de son fils, pour établir sa fortune sur un pied très-respectable, et la mettre à l'abri, en cas de circonstance fortuite, etc., etc.

(33) Pag. 92. ... *Avant que de mourir.*

Joséphine avait une sœur de lait nommée *Lucette*, qui, depuis sa naissance, avait été attachée particulièrement à sa famille : elle comptait sur la bienveillance de sa protectrice, pour obtenir son affranchissement. Voyant que sa liberté n'arrivait pas aussitôt qu'elle l'aurait voulu, cette malheureuse, qui n'avait que vingt-deux ans, résolut d'empoisonner M^me^ de *Tascher;* elle lui prépara des petits pois où elle avait introduit du verre pilé. Heureusement sa maîtresse s'en aperçut à temps, et finit par faire avouer à la coupable *Lucette* quelle était son intention. La cuiller dont se servait M^me^ de *Tascher* en était encore remplie. Cette femme généreuse voulut sauver son esclave en l'envoyant à l'île *Saint-Thomas;* mais, à cette époque, M^me^ de *Tascher* avait un appartement à l'hôtel du gouverneur (M. de *Villaret*), quoiqu'elle ne résidât habituellement qu'aux *Trois Islets.*

Cette affaire avait fait trop de bruit pour pouvoir empêcher la punition de *Lucette;* elle fut condamnée à être brûlée vive; elle subit son jugement derrière l'hôpital de la *Martinique.* Tous les efforts de M^me^ de *Tascher* pour la sauver furent inutiles; elle ne put lui faire accorder la vie. Il était dit que cette femme, aussi bienfaisante que bonne (tout le monde savait dans l'île que l'habitation de M^me^ de *Taschar* était le refuge de tous les malheureux) devait ressentir plus d'une fois les angoisses de la mort : elle périt, après avoir éprouvé pendant long-temps les souffrances les plus aiguës; un cancer mit fin à une si belle vie, qu'elle n'avait employée qu'à des actes de philanthropie et de bienveillance.

Jamais elle ne voulut rien accepter de sa fille, dans les momens les plus étonnans de sa prospérité : « J'ai plus qu'il ne me faut pour moi, dit-elle, car il me reste encore de quoi contribuer à alléger la misère de mes compatriotes; c'en est assez, écrivait-elle à *Joséphine*, je n'aime point les grandeurs, et je les crains; leur ombre me semble si fugitive, que je ne crois point à la durée de votre bonheur. Jouissez cependant du présent avec modération; mais gardez-vous de croire que l'avenir vous soit constamment heureux. Je me méfie des courtisans; je les ai en horreur; l'ambition de votre époux le perdra. Si je voulais l'en croire, j'occuperais à la *Martinique* un rang digne de vous. Ah! ma fille, ma tendre *Joséphine*, ajoutait-elle encore, je n'ai qu'un seul regret, c'est que votre brillante position ne puisse vous permettre, comme par le passé, de venir embellir par votre présence, ma solitude des *Trois Islets.* Alors je n'aurais plus rien à désirer dans le monde; je vous aurais en-

core une fois pressée contre mon cœur avant que de mourir. »

Mme de *Tascher* est décédée en 1807. *Joséphine* fut d'autant plus affectée de sa perte, qu'elle ne put donner publiquement des marques de sa douleur; elle la pleura dans le silence des nuits; elle en porta le deuil dans son cœur, ne pouvant le faire ostensiblement. *Joséphine*, devenue impératrice, fut obligée de se soumettre à la loi rigoureuse que lui prescrivait son rang; et Mme de *Tascher* n'étant point, à l'instar de Mme *Létitia Bonaparte*, reconnue reine douairière, la cour ne porta à sa mort aucun signe qui manifestât du regret. *Bonaparte* n'aimait point le caractère de Mme de *Tascher* : « C'est une bourgeoise, disait-il, dans la force du terme; elle n'a que de petites idées : parlez-lui des travaux de l'agriculture, des moyens que l'on emploie pour l'engrais des terres, ajoutez-y le rapport de ses poulets, de ses lapins, alors vous verrez sa physionomie s'épanouir; elle vous dira : « Je préfère cette vie tranquille au premier trône de l'univers. » Telle fut jusqu'à sa mort Mme de *Tascher de la Pagerie*. Elle refusa les bienfaits qui lui furent offerts, et fut si désintéressée, qu'elle renvoya à sa fille les diamans qui enrichissaient le portrait de l'épouse d'un *Empereur*. « La peinture me suffit, dit-elle, j'y retrouve les traits de ma fille chérie; il ne me faut rien de plus. » Elle avait un tableau représentant *Napoléon;* elle eut grand soin de le reléguer dans une pièce écartée : « Je craindrais, disait-elle gaîment, que la manie de gouverner ne me gagnât; aussi, pour l'éviter, j'ai grand soin d'écarter de ma vue tout ce qui pourrait m'en faire naître l'idée... C'est assez d'illustration dans ma famille; je n'en veux pas davantage : je

craindrais les revers, et les événemens qui en seraient nécessairement les causes.....»

(34) Pag. 99. ,,. *Pardonner les injures.*

Napoléon fit son entrée dans la capitale de la *Prusse* le 27 octobre 1806. Il dit au conseil municipal qui venait de lui être présenté : « Messieurs, j'entends qu'on ne casse les fenêtres de personne. Mon frère, le roi de *Prusse*, a cessé d'être roi le jour où il n'a pas fait *pendre* le prince *Louis-Ferdinand*, lorsqu'il a été assez *osé* pour aller casser les fenêtres de ses ministres. » Il dit à M. le comte de *Néale* : « Eh bien ! Monsieur, vos femmes ont voulu la guerre (*) ; en voici le résultat : vous deviez mieux contenir votre famille. Non, *je ne veux pas la guerre ;* non pas que je me défie de ma puissance, comme vous le pensez, *mais parce que le sang de mes peuples m'est précieux*, et que mon premier devoir est de ne le répandre que *pour sa sûreté et son bonheur.* Mais ce bon peuple de *Berlin* est victime de la guerre, tandis que ceux qui l'ont attirée se sont sauvés. » Il dit aussi à M. d'*Hatzfeldt :* « Monsieur, ne vous présentez pas devant moi, je n'ai pas besoin de vos services ; retirez-vous dans vos terres. » Et en sortant, il le fit arrêter. Plusieurs personnes pensèrent alors que c'était dans l'intérêt de M. d'*Hatzfeldt*, soit pour paraître grand et miséricordieux envers lui, soit pour le mettre à couvert du reproche de sa Cour. Quoi qu'il en soit, *Napoléon* fit brûler sur-le-champ, par Mme d'*Hatzfeldt* elle-même, la seule lettre qui pouvait déposer contre son époux. Cette action parut sublime aux uns ; les autres

(*) Une lettre de la fille de M. de *Néale* disait : Si *Napoléon* ne veut pas la guerre, il faut la lui faire.

ne virent que la preuve d'une petite supercherie..... cette dame étant trop émue pour en vérifier la date. Ce trait de générosité donna une grande réputation de bonté et de clémence à l'*Empereur* des *Français*. (*M****.)

(35) Pag. 103. ...*Friedland.*

La bataille de *Friedland*, livrée et gagnée par les Français le 14 juin 1807 (*), amena l'entrevue des deux empereurs sur le Niémen. Là fut réalisé ce que *Napoléon* s'était promis lors de sa conférence avec *François II* au bivouac d'Austerlitz (**). Ce pavillon

---

(*) Pendant la bataille de Friedland, gagnée par les Français le 14 juin 1807, l'empereur était placé en avant de sa garde qui était en réserve, et derrière les lignes de bataille. Il fut pendant quelque temps sans recevoir aucune nouvelle de son armée. Dans son impatience il se roulait par terre, et était dans une colère difficile à rendre. Enfin, une ordonnance arrive, et lui crie de loin : Sire, Kœnisberg est pris! Alors, se relevant aussitôt : Kœnisberg! Kœnisberg est pris, dit-il en se frottant les mains et en frappant sur sa cuisse ; Kœnisberg est pris! bon, la paix est faite ; j'ai la paix dans ma poche.

(**) *Napoléon* partit de Paris le 24 septembre 1805, arrive le 26 à Strasbourg, passe le Rhin le 1er octobre : dès lors il ne compte plus que des succès. Il était le 10 à Augsbourg; le 19 Ulm lui ouvrait ses portes, le 14 novembre il entrait dans Vienne, et le 2 décembre ses troupes le faisaient triompher à Austerlitz.

Le 26 décembre, le traité de paix fut définitivement conclu et signé à Presbourg.

L'empereur d'Allemagne renonçait à la possession de Venise, qui devait être réunie au royaume d'Italie ; il reconnaissait les nouveaux rois de Bavière, de Wurtemberg ; il devait faire la remise de toutes les places, forts et territoires cédés, dans le délai de six semaines.

Napoléon séjourna encore quinze jours en Allemagne. Il les

du Niémen a un grand avantage sur les différens palais que j'ai occupés en Europe, me disait *Bonaparte.* Il me voit d'une sincérité dont je suis encore surpris. A l'exception de mon principal projet, je me suis franchement expliqué avec mon frère *Alexandre;* le roi de *Prusse* lui devra d'être encore souverain. Je voulais démembrer ses Etats et les révolutionner : opération superbe! peuple et choses, tout eût été neuf. »

(36) Pag. 108. ... *Tu seras dévorée.*

L'infortunée *reine de Prusse* connaissait bien *Napoléon* : « Jamais, disait cette princesse, l'Europe ne sera tranquille, tant que ce fils de *Saturne* régnera; c'est le dieu de la foudre. Si ses projets sont aujourd'hui gigantesques, demain il peut en avoir de sublimes, et les exécuter. Il peut tout avec une armée si brave et si sensible à la gloire; toujours fidèle à ses drapeaux, cette armée ne se reposera que le temps nécessaire pour revoir ces rives fortunées, et y puiser une nouvelle énergie, un nouveau courage, pour revenir peut-être imposer des conditions plus sévères que les premières, et que la fatale nécessité, et la crainte de passer sous le joug d'une nation étrangère, feraient un devoir d'accepter... car on ne se soustrait point à la nécessité....

» Les esprits, après une révolution, sont lents à se calmer. C'est un mal inévitable; mais ce mal ne fait

---

employa à s'instruire des intérêts d'une foule de petits princes qu'il projetait d'englober dans l'alliance et la confédération qui furent signées à Paris le 12 juillet de l'année suivante. Ces opérations préparatoires étant une fois terminées, il reprit le chemin de la capitale, où il arriva avec *Joséphine* le 26 janvier 1806.

pas toujours renoncer au bien de la patrie (ou du moins à ce que l'on suppose tel). Pour éviter, dis-je, que les Français ne viennent encore retrouver des victoires en *Prusse*, si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, notre repos devait être de nouveau troublé par eux...., je voudrais les éloigner de nos villes principales, pour les empêcher de répandre leurs funestes doctrines (*de par et pour la liberté des peuples*). Il vous faut adopter une constitution par la puissance des baïonnettes. » Selon moi, les notables citoyens doivent être consultés sur le confectionnement des lois; de même ils doivent délibérer sur les besoins de l'Etat : mais jamais un corps agissant ne peut émettre un vœu. Celui qui voudrait exécuter sans le concours de la nation légalement représentée, ne pourrait réellement proposer ce qu'il peut faire accepter. Où réside la violence, *le libre suffrage de proposition est nul.* Tous les souverains de l'Europe peuvent encore échapper au tourbillon des erreurs nouvelles; ils peuvent et doivent dire à leurs sujets : « Nous régnons sur vous, parce que nos ancêtres ont régné sur vos pères; nous régnons par le droit de la naissance, sauf à nous à convenir avec nos peuples d'une forme d'institutions qui régularisent notre pouvoir, assurent la liberté civile et politique, et soient agréables à tous. Rien alors ne serait plus conséquent que la conduite des princes : ils écarteraient ainsi les idées d'une *république universelle*, qui commencent à fermenter en Europe. A la vérité, ce monument flottant en l'air, qui n'aurait point d'appui, ni dans le ciel ni sur la terre, pourrait pénétrer et s'évanouir au souffle de la première tempête. Mais pourrait-on dire avec *Cicéron : Le nom seul de roi fut changé, la chose resta.* Non assurément.... La plu-

part des monarchies sont des arbres antiques dont il faut respecter les troncs. Si nous voulons greffer sur leurs branches de nouveaux fruits, hâtons-nous d'extirper ce qui peut nuire à la fécondité des rameaux, en arrachant d'une main ferme et vigoureuse le bois parasite qui, à lui seul, pompe le suc nourricier de la terre. Avec la volonté de vouloir, le mal serait bientôt réparé, et l'Europe brillante de gloire, rajeunie, pour ainsi dire, dans ses institutions, aurait la force nécessaire pour réprimer toutes les factions qui s'élèveraient dans son sein. L'amour de ses peuples pour l'intégrité de leur sol, leur donnerait le courage de s'opposer aux tentatives que pourraient faire à l'avenir, non seulement *Saturne*, mais ses descendans. » L'on peut appliquer ici ce que *Léibnitz* disait à *Charles XII* : « Tous ces conquérans, en vérité, sont d'étranges gens; ils s'imaginent toujours que l'univers leur sait gré de l'avoir dévasté; ils ne savent pas que leurs défaites sont des crimes envers leur patrie, et leurs victoires des attentats contre le genre humain. » Ainsi parla cette femme courageuse dans les derniers momens où elle a vécu. Ses derniers vœux furent pour la tranquillité de son pays, et sa dernière pensée pour le bonheur de son époux et pour celui de ses enfans.

(37) Pag. 108. . . . *Qu'elle vînt résider en France.*

Il avait beaucoup aimé, dans sa jeunesse, une Polonaise, M^me^ *L.....ki*. Elle est une des femmes qui, après avoir eu des liaisons intimes avec lui, n'ont perdu ni son estime ni son amitié, et elle lui a donné les plus touchantes preuves d'affection. Lors de son abdication, elle se rendit à *Fontainebleau* pour lui faire ses adieux; et lorsqu'elle sut que *Marie-Louise* ne l'a-

vait pas suivi à l'*île* d'*Elbe*, elle s'y rendit avec un fils qu'elle avait eu de lui, ayant le projet de demeurer près de sa personne comme une amie dont la société pourrait lui être agréable. Mais *Napoléon* n'y consentit point; il ne voulut pas donner à son épouse la mortification de savoir près de lui une femme qu'il avait aimée, quoique ce fût avant son mariage; et elle n'y resta que trois jours. (*M****.)

(38) Pag. 110. ... *Du malheureux duc d'Enghien.*

L'on avait espéré trouver le roi de *Suède* chez le duc d'*Enghien*, où il devait passer quelques semaines. Les envoyés avaient ordre de l'arrêter; mais il était alors à *Carlsruhe*, chez l'électeur de Baden, son beau-père. Le roi arriva quatre heures après le départ du duc, et se conduisit avec beaucoup de courage et de présence d'esprit: il fit sonner le tocsin dans tous les villages, et s'efforça de rassembler du monde pour courir après ceux qui avaient enlevé le duc et pillé sa maison; mais, avant que le roi fût arrivé à Etteinheim, le duc était à Strasbourg, où il fut enfermé dans la citadelle.

Le roi de *Suède* écrivit à *Bonaparte* une lettre dont S. M. chargea son aide-de-camp, M. *Tawart*. *Bonaparte* ne voulut pas le voir, et il eut l'ordre de quitter *Paris* dans une heure.

Gustave rappelle son ambassadeur; *Bonaparte* ordonne à M. *Pigneul*, consul général de *Suède*, de quitter *Paris* dans une heure, et la *France* dans trois jours.

Le roi, en qualité de prince de l'Empire germanique, présenta à la diète de *Ratisbonne* une note semblable à celle de la *Russie*; et, peu de temps après, il renvoya au roi de Prusse l'ordre de l'Aigle-Noir, et

en donna pour motif que le monarque prussien portait l'ordre de *Bonaparte* (*).

« Il est cependant un souverain du continent qu'il faut plaindre (dit G***, auteur du *Cabinet de Saint-Cloud*), le roi de Suède, *Gustave-Adolphe, s'est conduit en roi;* et si les grandes puissances avaient secondé ses efforts, elles seraient encore grandes ; et il fût devenu une grande puissance. »

(39) Pag. 112. ...*Je reçus plusieurs cachemires.*

Son excellence *As-Ker-Kan* offrit en cadeau à l'impératrice *Joséphine* des tissus de la plus rare beauté. Elle en fit hommage sur-le-champ à nombre de ses dames, et réserva pour elle ceux dont les nuances parurent plaire à l'*Empereur. Napoléon* aurait voulu faire adopter à sa Cour les cachemires français (**); mais la

---

(*) *Gustave-Adolphe* croyait fermement que *Napoléon* était l'ante-christ, prédit dans l'*Apocalypse de Saint-Jean*, et ne l'appelait en conséquence que la bête. Dans cette hypothèse, il lui paraissait évident que le nombre 666, que la bête doit porter sur le front, se trouvait compris dans le nom de *Napoléon Bonaparte.* Aussi, écrivait-il au duc de *Brunswick-Oels*, le 22 juillet 1807 : « Rien ne saurait m'engager à traiter avec la bête; car, en le faisant, non seulement je trahirais les devoirs et les principes sacrés pour tout homme vertueux, mais je signerais mon malheur dans ce monde et dans l'autre. Réfléchissez sur ce que je vous écris; c'est mon amitié pour vous qui me le dicte, etc. »

(**) *Napoléon* détestait les *schalls :* il aimait à voir la taille des femmes, et prétendait que c'était les bossues qui les avaient inventés : ce défaut était celui qui lui paraissait le plus désagréable. Il n'aimait pas non plus les femmes sans rouge, il semblait que leur pâleur lui faisait de la peine; il les croyait toujours malades.

nouvelle noblesse se trouvant d'accord avec l'ancienne sur l'article de la *toilette*, il lui fut de toute impossibilité de rien gagner sur l'esprit des élégantes qui embellissaient son cercle, et en faisaient le charme et l'ornement. Très-souvent le souverain maître se fâchait quand on se présentait devant lui vêtu d'étoffes étrangères; il fronçait le sourcil, et témoignait du mécontentement. Il ne cessait de tourmenter *Joséphine*, pour savoir le prix des étoffes qu'elle portait. Pour le satisfaire elle lui répondait : « *C'est du linon de Saint-Quentin.* — Ah! ah! lui disait-il en riant, cela prouve la supériorité de nos manufactures sur celles de nos voisins. » *Joséphine* s'en amusait; car la plupart de ses robes étaient de mousseline de l'Inde, et du plus beau choix. Un jour *Napoléon* entra dans la plus violente colère : il venait d'être instruit que diverses marchandises que l'*Impératrice* recevait journellement, se passaient en fraude sur les frontières de la Hollande; il donna des ordres positifs pour les faire saisir avant leur introduction en France. M. *Helsen* confisqua beaucoup de cachemires (*), etc. L'*Empereur* parut très-satisfait d'avoir pu jouer ce tour à son épouse. Il la voyait se tourmenter, ne recevant aucune nouvelle de ce qu'elle attendait. Dans un moment d'humeur il lui dit : « Madame, la plus grande peine et la plus grande punition qu'un mari puisse infliger à sa femme, c'est de lui enfermer ses chapeaux, ses robes et ses chiffons. Je veux bien vous le pardonner cette fois; je vous ferai rendre vos caisses; mais, je vous le jure, c'est sous une

(*) C'est M. *Helsen*, directeur des droits d'entrée et de sortie, à *Mons*, qui a raconté lui-même cette anecdote à plusieurs personnes.

condition : je ferai juger, condamner et exécuter à l'avenir ceux qui se rendront coupables d'un semblable délit pour votre bon plaisir. Toute impératrice que vous êtes, ma femme, vous n'êtes point au-dessus des lois; au contraire, c'est à vous à montrer l'exemple. »

(*Note communiquée.*)

(40) Pag. 113. ...*Je m'en amusais beaucoup.*

Toute la Cour de *Napoléon* voulut visiter l'ambassadeur persan avant sa présentation publique; toutes les dames goûtèrent à l'envi le thé et les gâteaux de safran de cet illustre étranger. Pendant quelque temps S. Exc. fut à la mode : la plupart de nos jolies femmes en rêvaient tout éveillées. Il était bel homme; mais son neveu le surpassait encore. Sans cesse ils se voyaient l'un et l'autre environnés d'une foule de curieux qui les suivaient; et dans leur intérieur les assemblées étaient brillantes et nombreuses. L'*Impératrice* voulut les voir à l'heure du repas. Quelques personnes de sa suite l'accompagnèrent; mais elle eut soin de garder le plussévère incognito. A peine fut-elle introduite auprès d'*As-Ker-Kan*, qu'il l'honora d'un sourire gracieux, et lui fit présenter un petit flacon d'essence de rose (genre de cadeau qu'il faisait volontiers aux personnes qu'il distinguait). Elle goûta de plusieurs mets persans; elle admira la forme singulière de la pipe de S. Exc., qui lui fut apportée par deux esclaves qui fléchirent le genou en la remettant entre ses mains. Elle remarqua que les extrémités de ses ongles étaient peintes de diverses couleurs. L'ambassadeur fit dire à *Joséphine*, dont il remarquait la grâce et la tournure, de venir prendre place auprès de lui, sur son divan, ce qu'elle refusa : « Cet honneur n'appartient qu'aux personnes

privilégiées », dit-elle, ne voulant ni ne pouvant se faire connaître. L'ambassadeur lui fit demander par M. *Jaubert*, l'un de ses interprètes, si elle voulait venir demeurer en Perse avec lui; qu'il s'engageait, dès l'instant même, à lui faire un sort digne d'envie. Elle lui fit répondre qu'elle était mariée et avait deux enfans; que son devoir et son état lui prescrivaient de rester en France où ses destinées semblaient fixées. Le jour de la présentation publique de l'ambassadeur, *Joséphine*, parée de toutes ses grâces, reçut avec dignité et amabilité *As-Ker-Kan*. L'air et le maintien du pauvre Persan ne peuvent ici se décrire : il reconnaît dans l'Impératrice celle qu'il aurait voulu captiver. Il demeura interdit. Cette femme admirable le rassure, et lui dit d'un ton et d'un sourire gracieux : « Avouez, M. l'ambassadeur, que j'avais raison de vous dire que je préférais de rester en France; vos offres ne pouvaient me séduire. Si vous m'en croyez, vous resterez fidèle à la belle Persanne. » C'était l'épouse favorite de S. Exc. Il fit un signe respectueux qui semblait dire à la souveraine qu'il se ferait un devoir bien doux de suivre ses conseils.

(41) Pag. 115. ... *Mme Bacchiocchi.*

Cette sœur de *Bonaparte* avait, à peu de chose près, son même caractère; elle aimait à dominer. Devenue grande-duchesse de *Lucques* et de *Piombino*, elle établit un gouvernement ferme, fondé sur de bonnes lois. Sa police était admirable et vigilante, et laissait cependant au peuple une sorte de liberté. Son ministère était bien choisi : elle possédait l'un de nos hommes les plus capables d'organiser un Etat nouveau, et de l'asseoir sur des bases solides. Cet ancien directeur de la police gé-

nérale de Milan, du duché de Venise (M. de la *Gar***) devint très-nécessaire à la grande-duchesse ; et grâces aux soins vigilans de cet *Hercule* en politique, Florence et tous les pays circonvoisins jouissaient de la tranquillité la plus parfaite ; il fit renaître l'abondance. *Bonaparte* comparait quelquefois la grande duchesse à la reine *Elisabeth*. L'application était loin d'être juste ; mais lorsque *Napoléon* favorisait un parti, ou qu'il tenait à une opinion, il fallait lui céder sur-le-champ. Un jour qu'il conversait amicalement avec son oncle *Fechs*, celui-ci lui dit : « Avouez, mon cher neveu, que le péché de l'orgueil est, pour ainsi dire, inné dans notre famille ; vous l'avez inoculé à vos frères, ainsi qu'à vos sœurs, et je sens que le camail ne saurait m'en garantir. » *Bonaparte* rit beaucoup de la naïveté du prélat, et surtout quand celui-ci lui rappela certaine petite particularité de son enfance, qui prouvait déjà que le petit *Corse* ne se laisserait pas oublier dans une sphère ordinaire. « Je vous surpris un jour, lui dit le prélat, à l'âge de huit ans, lisant l'*Histoire de Cromwel* ; je vous demandai ce que vous pensiez de ce célèbre personnage.—Eh bien ! *Cromwel*, répondîtes-vous, est un bon ouvrage ; mais il est incomplet. — Je croyais que vous parliez alors de l'ouvrage ; je vous demandai quelle faute vous reprochiez à l'auteur. — Morbleu, me répliquâtes-vous vivement, ce n'est pas du livre que je parle, mais du personnage. — Il paraît que Votre Majesté a mis en pratique ce qu'elle m'observa alors : *tout ou rien*. »

(42) Pag. 116. . . . *Son cœur sensible aurait trop à punir.*

On raconte une petite espièglerie de *Pauline Bonaparte*, devenue princesse *Borghèse*, qui, si elle est

réelle, montre une grande légèreté, tout en prouvant un bon cœur. A l'époque où elle a dû arriver, cette dame était haute et puissante en crédit, et, si elle l'eût voulu, elle aurait obtenu par la force ce qu'elle ne voulait réellement acquérir que de gré à gré.

L'hôtel qu'elle habitait à Paris, quoique vaste et commode, ne lui paraissait pas assez étendu; elle apprit que les appartemens de l'une des deux maisons voisines de la sienne étaient exactement de niveau avec les siens; aussitôt elle dépêcha un émissaire au propriétaire, pour le prier de la lui vendre, et elle lui en fit même offrir un prix au-delà de sa valeur. C'était un homme à son aise, aimant une demeure qu'il occupait depuis long-temps; et il rejeta obstinément cette proposition avantageuse. La princesse se réduisit alors à lui demander de lui louer la partie du premier étage qui lui semblait nécessaire pour augmenter ses appartemens. La négociation entamée à ce sujet n'eut pas plus de succès, et l'affaire parut oubliée de part et d'autre; elle ne l'était pourtant pas des deux côtés. Le propriétaire voisin faisait souvent des voyages à la campagne, pendant la belle saison. Dès que la princesse *Borghèse* est assurée de son départ, elle fait venir des ouvriers de toute espèce; on perce le mur qui séparait son appartement de celui dont elle convoitait la jouissance; on démeuble complétement ce dernier; on entasse sur l'escalier tous les objets qui le garnissaient; on jette sur un fauteuil l'adresse du notaire de la princesse; on mure intérieurement toutes les portes de communication avec le reste de la maison, et la voilà en possession de la nouvelle demeure, qu'elle fait meubler et décorer dans le dernier goût.

Tout cet arrangement n'avait pu s'exécuter sans que

le portier de la maison en fût instruit. Il se hâta d'écrire à son maître, et l'on juge bien que celui-ci ne tarda pas à arriver. Furieux de se trouver ainsi dépossédé de vive force, il courut chez des avocats, chez des juges, pour demander des avis, pour obtenir justice; partout on eut la sottise de lui conseiller de prendre son mal en patience, et d'aller trouver le notaire dont il avait trouvé l'adresse; personne n'eut le bon esprit de le porter à s'adresser à *Napoléon*, qui, certes, n'eût pas ri des hauts faits de son aimable sœur.

Enfin, notre bon bourgeois se rendit chez le notaire, qui avait reçu l'ordre de lui verser la somme qui lui avait été offerte, soit pour la vente de sa maison, soit pour la location de l'appartement. D'après les sottes craintes qu'on lui avait inspirées, il pensa qu'un procès pouvait lui attirer des persécutions : trouvant que la somme qu'on lui offrait de sa maison excédait sa valeur, il signa ce contrat de vente, fort content de s'éloigner d'une voisine si entreprenante.

(43) Pag. 117.... *D'une nation si fidèle.*

Aussitôt que *Joseph Bonaparte* fut arrivé à *Bayonne*, son frère voulut, dès le soir même, le faire reconnaître roi d'*Espagne*. En conséquence il ordonna aux députés réunis à *Bayonne* de s'assembler par classes d'état ou de profession, et de préparer, chacune à part, un discours de félicitation pour le nouveau roi. Ces hommes, mandés à l'improviste, se réunissent à la fois dans le grand salon de Marac, et chacun, de son côté, se mit à composer son discours. Qui fût entré dans ce moment sans savoir ce qui se passait, eût pu se croire dans la classe d'un collége. La composition terminée, on introduisit, dans la pièce attenante au salon, le chef de

chaque classe : il lisait le discours à *Napoléon*, qui, en vrai maître d'école, indiquait les corrections avec la pédanterie d'un régent de collége. Enfin, quand le discours etait agréé, les députations étaient admises devant *Joseph*. Cette manière de composer le discours donna lieu à une scène entre *Napoléon* et le duc de l'*Infantado*. Le discours de ce seigneur n'exprimait pas une reconnaissance formelle, mais seulement des vœux pour le bonheur de *Joseph* par l'*Espagne*, et pour le bonheur de l'*Espagne* par *Joseph*. Une bonne reconnaissance, bien formelle, bien prononcée, était ce qu'il eût fallu à *Napoléon* : il n'était pas homme à se contenter de ces épanchemens de tendresse ou d'espérance ; aussi prit-il feu, et s'emporta-t-il contre le duc. On entendait des salles voisines toutes ses paroles : « Il ne faut pas tergiverser, Monsieur ; reconnaître franchement, ou refuser de même : il faut être grand dans le crime comme dans la ve rtu. Voulez-vous retourner en *Espagne*, vous mettre à la tête des insurgés ? Je vous donne ma parole de vous y faire remettre en sûreté ; mais souvenez-vous que si alors vous retombez entre mes mains, je vous ferai fusiller dans les vingt-quatre heures. » Le duc cependant défendait le terrain, et ne paraissait pas séduit par l'offre du sauf-conduit. Une nouvelle sortie de *Napoléon* l'emporta enfin ; le duc plia, et même, attéré par la pétulance de son adversaire, il laissa échapper ces mots : « Allons, Sire, j'ai fait une bévue. »

(*M. M.*)

(44.) Pag. 120... *La fille aînée de Lucien.*

Lorsqu'on annonça à *Lucien Bonaparte* le mariage projeté de sa fille *Charlotte* avec le prince des *Asturies* (on n'avait pas même pris le consentement du père,

oubliant que sa tendresse pour sa fille lui donnait la part la plus éminente dans l'événement qu'on voulait amener), lorsqu'enfin on le lui annonça, loin de se laisser éblouir par une alliance qui l'avait flatté deux ans auparavant, et qui lui eût donné pour gendre l'héritier de *Charles-Quint* et de *Louis XIV*, il notifia une opposition absolue. « Non, écrivit-il à *Napoléon*, je ne consentirai jamais à sacrifier mes enfans à votre politique. Dieu connaît vos desseins sur *Ferdinand;* mais je sais, moi, que vous avez trop fait contre ce prince infortuné pour que jamais je puisse l'appeler mon gendre. » Ce trait est sans doute un de ceux qui honorent le plus le caractère de *Lucien.*

On sentira aisément l'effet qu'une semblable réponse produisit sur l'impétueux *Bonaparte.* On dut à sa colère la connaissance des conditions qu'il se proposait de prescrire au roi d'*Espagne.* L'*Ebre* devenait la nouvelle frontière des deux Etats; on enchaînait par des traités le cabinet de *Madrid* au destin de la *France;* et de nombreuses garnisons dans les principales forteresses et ports de *Ferdinand*, eussent répondu de la soumission de ce prince devenu tributaire.

C'est à ces vues politiques que le roi d'*Espagne* dut la préférence qui lui fut donnée pour le mariage de M^lle^ *Lucien;* car *Napoléon* avait aussi pensé au grand-duc de *Wurtzbourg*, croyant apparemment que ce prince, dont il venait d'épouser la nièce, recevrait la sienne avec empressement. On avait parlé de ce projet à la jeune personne, qui, ayant vu le grand-duc, témoigna dans sa réponse et dans ses lettres des répugnances enfantines. C'en fut assez: le père, qui avait motivé avec une énergie louable sa première opposition, fut peut-être moins sage cette fois; il refusa l'honneur de l'al-

liance qu'on lui offrait encore, et, l'aigreur augmentant de part et d'autre, il en vint à redemander impérieusement sa fille. « Rendez-la-moi, disait-il, ou, bravant ma proscription et vos ordres, j'irai la chercher jusque dans le salon des Tuileries. »

A la lecture de cette lettre fougueuse, *Napoléon* en fureur s'écria : « Qu'elle parte, je ne veux plus en entendre parler..... que dans vingt-quatre heures elle ne soit plus à *Paris!* » L'ordre fut mis à exécution. *Lucien*, averti de l'approche de sa fille, fut, avec sa femme, à vingt lieues au-devant d'elle, et la revoyant enfin avec transport, lui dit : « Mon enfant, j'avais fait une grande faute; mais tu m'es rendue, le mal est réparé. »

(*Mém. sec. de* Lucien Bonaparte.)

(45) Pag. 127.... *d'Étrurie* (*Marie-Louise-Joséphine, infante d'Espagne*).

La malheureuse reine d'*Etrurie*, *la fille aînée de l'Empereur*, qualification qu'elle se donnait elle-même, fut sacrifiée par ce père d'adoption. Le ministre de *France*, M. *d'Aubusson de la Feuillade*, eut la pénible commission de notifier un prétendu arrangement entre les cours de *France* et d'*Espagne*, qui remettait entre les mains de *Napoléon* l'Etat toscan, érigé en royaume six années auparavant. La princesse, qui n'avait pas été prévenue, s'évanouit à la lecture de cette déclaration, faite dans un conseil extraordinaire. Elle se retira en *Espagne* avec le jeune roi *Louis*, son fils, sans prévoir alors la bien plus grande catastrophe qu'on préparait sourdement à son auguste famille.

« Le 19 février 1808, nous arrivâmes sans accident au palais d'*Aranjuez* (dit la reine d'*Etrurie* dans ses

Mémoires (*), où, après avoir joui de la satisfaction de revoir mes parens et mes frères, ma première pensée fut de prendre des informations concernant le traité. Ils me répondirent qu'ils avaient été trompés, et qu'il n'existait aucun traité quelconque. Je ne puis cacher que, d'un côté, je restai comme frappée de la foudre à la découverte de l'horrible trahison commise contre nous, tandis que, de l'autre, cette même découverte m'apporta quelque consolation, et m'encouragea à renouveler mes instances pour obtenir la permission de retourner dans ma chère *Toscane*. Dans le cours de mes démarches, la renonciation de mon père à sa couronne eut lieu, et mon frère fut proclamé son successeur. Je lui fis les mêmes instances, et j'en avais obtenu la promesse la plus solennelle que mon vœu serait accompli, lorsque, par une seconde trahison, il fut emmené à *Bayonne*, et on nous força tous à le suivre.

» Je quittai *Madrid* le 3 mai, à peine guérie de la rougeole dont je venais d'être attaquée. J'ignorais absolument ce qui s'était passé, et les premières paroles que mes parens me dirent en arrivant à *Bayonne*, furent celles-ci : « Vous devez savoir, ma fille, que notre fa- » mille a cessé pour jamais de régner. » A ces mots je crus que j'allais expirer. Je ne savois pas ce qui pourrait avoir lieu, ne m'étant jamais figuré la possibilité d'une telle occurrence. Je pris congé de mes parens, et je me retirai dans ma chambre, plus morte que vive.

» *Bonaparte* étant en ce moment à *Bayonne*, je demandai la permission de le voir, et d'ouvrir une négociation pour mon retour en *Toscane*; mais on me répondit par un *non* fort sec. Je tâchai alors d'obtenir au

(*) Traduits de l'italien, par M. *Lemierre d'Argi*.

moins la restitution de *Parme;* ce qui me fut aussi refusé. Enfin, tandis que j'employais tous les moyens que je pouvais imaginer pour recouvrer au moins un des deux Etats qui nous appartenaient, et dont nous avions été dépouillés par le plus noir stratagème, il transpira, cet événement si funeste, si inattendu, ce traité de *Bayonne*, dans lequel on stipula une assignation annuelle de 400,000 fr. pour la cession faite par le roi *Charles IV* du royaume d'*Espagne* à *Napoléon*. En exécution de ce cruel traité, mes frères, le roi *Ferdinand VII* et l'infant don *Carlos*, avec mon oncle l'infant don *Antoine*, nous reçûmes l'ordre d'aller à *Valencey;* ce qui eut lieu quelques jours après. Mes parens, avec l'infant *François-Antoine*, partirent pour *Fontainebleau;* et moi, avec mes enfans, je fus forcée de les suivre.

» Nous arrivâmes à *Fontainebleau*, après un voyage des plus pénibles, le ...., et nous fûmes logés dans le palais où mon père et ma mère étaient déja établis ; on leur avait même assigné le service entier de la Cour impériale; dames, gentilshommes, gardes; tout était à leur disposition.

» Nous, d'un autre côté, nous n'eûmes qu'un misérable petit appartement où je résidais avec ma famille. Mon principal soin alors fut de trouver quelque maison de campagne où je pourrais vivre tranquille avec mes enfans et le petit nombre de personnes que j'avais auprès de moi; car j'avais dit moi-même à *Bonaparte*, pendant notre séjour à *Bayonne*, que je pensais qu'il valait mieux être séparée de mon père et de ma mère, et vivre dans une maison à moi, avec un établissement distinct, conformément aux circonstances où je me trouvais, et il parut approuver ce projet. En conséquence, dès les premiers momens de mon arrivée à

Fontainebleau, je réussis à trouver une jolie maison, appelée *Passy*. Je la louai et la meublai pour une année; mes parens, qui étaient pleinement instruits de tout cet arrangement, exprimèrent leur entière satisfaction; et ils parlaient sans cesse de me rendre visite, disant que c'était un plan très-convenable. Moi, qui poursuivais mes préparatifs avec la plus parfaite innocence, je ne pouvais m'imaginer que ces démonstrations de bonne volonté étaient simulées; néanmoins je commençais à concevoir des doutes, lorsqu'au moment même de mon départ on me refusa des chevaux de poste, sous prétexte qu'il n'y en avait pas pour l'instant. Je fis donc venir des chevaux de louage, et pris congé de mes parens le soir même; et, dans la matinée du jour où j'étais attendue à ma nouvelle maison, je montai dans ma voiture avec mes enfans; mais à peine eûmes-nous atteint la porte intérieure du palais, que je fus arrêtée et forcée de retourner, accompagnée d'un général, qui, avec l'apparence de la douleur, m'informa qu'il avait reçu l'ordre de m'arrêter, et de placer des sentinelles dans la cour de mon logement, ce qui eut lieu. Ainsi, à ma confusion, il me fallut pourvoir à des dépenses auxquelles mes moyens ne répondaient pas; car les propriétaires de la maison insistèrent sur ce que je les satisfisse, et m'obligèrent de leur payer une année entière de location, comme si j'en eusse eu actuellement la jouissance, outre que je devins responsable de tous les frais qu'ils avaient avancés pour mettre cette maison en état de me recevoir. Je m'efforçai de me montrer supérieure à toutes ces circonstances; mais les forces physiques ne sont pas à notre commandement, et les miennes avaient été tellement épuisées, que je commençais dès lors à éprou-

ver les accès convulsifs auxquels j'ai été sujette trois ans après, et pendant lesquels je n'étais pas maîtresse de moi. Toutes les personnes appartenant à la Cour de *France*, depuis le plus haut rang jusqu'au dernier, étaient touchées d'un pareil traitement, et avaient pitié de mes misères, tant de corps que d'esprit; ceux que les liens du sang rapprochaient le plus de moi, étaient les seuls qui montrassent le plus d'indifférence sur ma détresse. Ils me disaient que c'était l'affaire de *Bonaparte*, et que je devais lui écrire; je le fis; mais la réponse que je reçus fut telle que je devais l'attendre : « Que j'avais tort, et que mes parens avaient raison! » Quelques jours après, ils reçurent l'ordre de se rendre à *Compiègne*, et l'on m'enjoignit de les suivre; ce que je fis, en trouvant mille inconvéniens sur la route. Nous arrivâmes dans cette ville le 18 juin: mon père et ma mère avaient seuls le commandement et la jouissance du palais, des jardins, des bois et de toutes les dépendances; quant à nous, ils nous assignèrent un appartement donnant sur la cour la plus triste et la plus incommode qu'ils purent trouver.

» A notre arrivée dans cet endroit, je demandai le premier mois de notre pension; mais j'appris avec étonnement que le gouvernement avait jugé à propos de retenir 12,000 fr. par mois pour payer les frais de notre voyage et autres dépenses, quoiqu'il parût au moins convenable que celles de notre transport de *Bayonne* à *Compiègne* fussent défrayées par la *France*. Aucune représentation néanmoins ne fit prévaloir nos droits, et je fus obligée de me soumettre à cette retenue, outre que je ne pus jamais obtenir une pension quelconque pour mes enfans, bien qu'ils fussent aussi infans d'*Espagne*. Ainsi 33,000 fr. par mois de-

vaient suffire pour me soutenir, moi, mes enfans, ma maison. Dans cet état de choses, affligée et malheureuse de tous côtés, ma santé s'affaiblit de jour en jour; le médecin, qui savait que ma maladie était l'effet de la mélancolie, m'ordonna de prendre de l'exercice à cheval, et quelquefois d'aller à la chasse. J'adoptai sa première ordonnance, celle de l'exercice à cheval, aussitôt que ma pension du mois me mit en état d'acheter un cheval; et jusqu'alors je me contentai de me promener avec mes enfans, quoique ce fût dans la plus chaude saison de l'année, et que tout le monde allât ou sur de beaux chevaux ou en voiture. Quant à la seconde ordonnance, celle de la chasse, comme le bois appartenait à mon père et à ma mère, je leur demandai une permission qui me fut d'abord accordée; mais avant que je pusse en profiter, la permission fut révoquée. Je ne fut pas peu blessée de ce traitement désobligeant, pour ne pas dire cruel (*). Le capitaine des chasses m'offrit une petite pièce de terre dans un petit bois qui était sa propriété, en me disant : « Eh bien ! vous serait-il agréable d'aller dans un terrain qui n'appartient ni à l'*Empereur* ni au roi d'*Espagne*, mais à moi seul? je vous prie d'accepter ma proposition. » Je l'acceptai en effet, et de temps à autre je visitai l'endroit. Je passai de cette manière le reste de juin, tout juillet et août, après quoi on commença à parler du projet de LL. MM.

(*) On ne conçoit pas le motif de cette rigueur du roi et de la reine d'*Espagne* à l'égard de leur fille, à moins qu'on ne l'attribue au bruit qui courait d'une liaison intime de cette princesse avec un de ses gentilshommes. L'on accréditait ce bruit, qui n'était qu'une pure calomnie; le but véritable pouvait être de ne pas payer la pension qui avait été promise à la reine d'*Etrurie*. (*Note du Traducteur.*)

de quitter leur résidence actuelle, en raison de la santé de mon père; car on supposait que le climat ne lui convenait pas, et ils avaient obtenu la permission d'aller à *Marseille* (*). Ils me déclarèrent alors que c'était leur volonté absolue que je les accompagnasse encore; et ils employèrent toutes les persuasions qui étaient en leur pouvoir pour m'y engager. Mais cette fois je réussis à rester où j'étais, en leur faisant entendre que ma famille, mes intérêts et mes priviléges étaient entièrement distincts des leurs, et qu'il valait mieux en conséquence que nous fussions séparés. Enfin, ils partirent le 16 septembre, et je restai dans le palais après eux. Je renouvelai alors mes instances pour une augmentation de pensions; et à cet effet, j'envoyai diverses personnes, de temps en temps, avec des lettres pour l'*Empereur*, qui établissaient ma demande; mais il n'y fit que des réponses ambiguës et nullement concluantes, ou bien il n'en fit pas du tout. A la fin cependant il vint un ordre pour que je me retirasse à *Parme*, où, disait-on, le palais de *Colorno* m'était assi-

(*) *Charles IV*, roi d'*Espagne*, accompagné du prince de *la Paix* et d'un domestique, passait dans le quartier de l'ancienne ville de *Marseille;* fatigué, il demanda une chaise à une femme qui se trouvait sur le pas de sa boutique, et s'empressa de lui en donner une; le prince de *la Paix* resta debout; le roi lui dit de déposer une pièce de 20 francs sur sa boutique. Remis de ses fatigues, il se leva et s'enfuit. La marchande, apercevant cette pièce d'or, la prend, court après ces messieurs, et leur dit: « Vous avez oublié cette pièce sur ma boutique. — Non, ma bonne, lui répondit le roi, elle est pour vous. » A son retour un de ses voisins lui demande si elle a connu ces messieurs: « Non, dit-elle. — C'était le roi d'*Espagne*. — Comment, le roi d'*Espagne!* » Elle court à sa boutique, prend la chaise, la pend, et ne veut plus que personne s'y asseye. (*Note communiquée.*)

gné avec toutes ses dépendances; et le maréchal *Duroc*, duc de *Frioul*, informa mon chambellan qui était venu lui parler de mes affaires, que *Bonaparte* voulait que je me rendisse à *Parme;* qu'il m'avait donné un palais, et qu'immédiatement après notre arrivée, ma pension par mois serait augmentée jusqu'à la concurrence de 50,000 fr.

» D'un autre côté, on insista sur ce que nous eussions à partir le 5 avril, et il ne me servit de rien de prouver que mon fils était sérieusement malade (ce qui était réel), et que moi-même, qui avais été également indisposée, étais seulement en convalescence; tout cela ne suffit pas pour retarder notre départ d'un seul jour: il eut lieu le 5 avril, neuf mois après notre arrivée à *Compiègne.* Précisément au moment de notre départ je reçus une lettre de *Napoléon* qui me souhaitait un bon voyage, et disait que je causerais beaucoup de plaisir au pays que j'allais habiter, mais sans dire le nom du pays.

» Ainsi commença notre voyage, qui fut heureux jusqu'à *Lyon* où, à mon grand étonnement, je trouvai que mes gens avaient été envoyés avant moi, et que l'hôtel où je descendis était entouré par des gendarmes. Le commissaire de police nous rendit une visite, et il fut suivi du préfet qui me présenta un ordre du gouvernement portant que je devais aller à *Nice*, et non pas à *Parme.* Le préfet ajouta, d'un air très-péremptoire, qu'il était convenable que je partisse immédiatement, quoiqu'il fût alors minuit. Néanmoins nous obtînmes la permission de rester où nou étions jusqu'au matin; mais ils ne nous quittèrent pas tant que nous restâmes dans l'endroit. Le commissaire de police resta toute la nuit dans l'anti-chambre, et les gen-

darmes attendaient en bas. Nous partîmes le jour suivant ; mais on nous fit aller jusqu'à *Avignon* par eau ; et quoiqu'on nous eût procuré un bateau à nos dépens, nous fûmes obligés de *cheminer* absolument d'après leur volonté et leur bon plaisir, saisis par le froid, maltraités, souffrant même la faim, et tout cela, parce que je me plaignais que le lieu de ma destination avait été changé.

» Nous continuâmes notre voyage trois jours par eau : alors nous prîmes la route par terre à *Avignon* ; et enfin, le 18 avril, nous arrivâmes à *Nice*. De cette ville je fis de pressantes instances auprès du gouvernement pour obtenir l'augmentation de la pension qu'on m'avait promise à mon arrivée à *Parme* ; mais toutes les supplications, toutes les remontrances furent inutiles, et on adopta le système de ne point me répondre. J'étais alors dans une affliction réelle : on n'avait aucun égard pour ma famille ; mais l'ordre le plus indifférent qui arrivait sur notre compte était exécuté avec une rigueur qui me tenait sans cesse dans un état d'alarme et de terreur. Je finis par concevoir le projet de m'arracher, moi et mes enfans, à la tyrannie dont nous étions les victimes. Je pris toutes les mesures que je crus propres à faire réussir mon projet ; mais malheureusement, comme j'étais précisément sur le point de l'effectuer (nous étions alors au... d'avril), vers une heure après minuit, le colonel de la gendarmerie entra dans ma maison avec un détachement, tandis que d'autres hommes de sa brigade escaladaient les deux murs du jardin.

» Ma résidence était ainsi devenue tout à coup une cour de justice. Les soldats étaient armés de menottes, de cordes et de deux sacs. Ils entrèrent sous prétexte

qu'un Anglais était caché dans l'intérieur. Des sentinelles furent placées à chaque porte, et on fit une perquisition sévère dans toute la maison. Ils s'emparèrent de tous les papiers qui leur convinrent, et emmenèrent mon écuyer et mon maître-d'hôtel, qui furent envoyés prisonniers à *Paris*. Quant à moi, ma pension fut suspendue. Le gouvernement, qui avait découvert mon projet, le laissa aller jusqu'au moment de l'exécution ; et alors s'ensuivit cette insulte, plus grande qu'aucune de celles qu'on aurait pu faire au plébéien le plus coupable, celle de voir ma maison remplie d'officiers de police qui y restèrent deux heures entières. Après cela quatre mois se passèrent pendant lesquels l'offense parut oubliée. Quand je vis que mes espérances avaient complétement échoué, j'écrivis à *Bonaparte* lui-même, l'assurant que le blâme devait retomber entièrement sur moi, et disculpant tous ceux qui étaient soupçonnés d'avoir pris mes intérêts.

» Quatre mois s'étaient écoulés depuis ces représentations, quand j'appris qu'une personne publique, précédée d'une commission militaire, avait procédé contre moi. Au bout de quelques jours, le 2 août, lorsque je revenais de l'église, où j'avais été pour assister au jubilé, je trouvai le commissaire de police ayant à la main ma sentence, qui avait été publiquement prononcée à ma grande confusion. Après l'avoir lue, il m'annonça que, par la clémence de l'*Empereur*, je serais seulement renfermée dans un monastère, avec ma fille, et que l'on enverrait mon fils à mon père et à ma mère.

» Il n'y eut que vingt-quatre heures d'intervalle entre cet ordre et son exécution. Dans un aussi petit espace de temps, je fus condamnée à me séparer d'un fils que j'aimais tendrement, d'une maison qui perdait

tout en me perdant, et de toutes mes propriétés, que je laissais entre les mains des spoliateurs. Je voyageai nuit et jour avec mes filles, et seulement une dame pour nous accompagner, outre une femme de service et un médecin ; et, pour compléter notre compagnie, nous eûmes ce misérable commissaire, qui montra une insensibilité brutale quand il vit les larmes que je répandais pour mon fils qui venait d'être arraché de mes bras. Toutes les duretés qu'il put me faire éprouver dans le cours de notre voyage, il les employa, et nous fûmes de plus exposées aux insultes de la populace, qui ne vit qu'une voiture remplie de femmes, que suivait un officier de police. C'est ainsi qu'au bout de dix jours nous arrivâmes à *Rome* dans la soirée. A la dernière poste, je fus remise aux soins du commissaire de police romain ; et, vers les neuf heures du soir, nous arrivâmes au monastère, où la prieure, avec un simple bourgeois, vint à la porte pour nous recevoir ; et ni lit, ni souper, ni chambre n'étaient préparés pour la reine d'*Etrurie* et sa fille.

» Je restai deux ans et demi dans ce monastère sans voir personne, sans parler à qui que ce fût, et sans qu'il me fût permis d'écrire ou de recevoir des nouvelles, pas même de mon propre fils. On me mit dans une chambre qui donnait sur la cour intérieure, et il m'était défendu de me placer à aucune des fenêtres extérieures. Ce fut précisément un mois après mon entrée dans le couvent, que *Janet*, intendant de la trésorerie, vint me visiter et me prendre le peu de bijoux que j'avais apportés avec moi ; après quoi, on m'assigna une pension de 2,500 francs par mois, pour mon entretien. J'avais passé onze mois dans le couvent, quand mes parens vinrent, avec mon fils, à *Rome*, le

16 juillet. J'espérais que ma liberté suivrait immédiatement leur arrivée; mais bien loin de cela, au lieu de diminuer la rigueur avec laquelle j'étais gardée, on me plaça sous des ordres plus stricts, et même on poussa la sévérité jusqu'à empêcher mon père et tous les membres de la famille, d'approcher eux-mêmes du couvent, ou d'y envoyer aucun exprès. Une fois par mois seulement, et même quelquefois à de plus longs intervalles, le général *Miollis* amenait mes parens et mon fils pour me rendre visite. Mais je ne pouvais donner qu'un seul baiser à cet enfant chéri; je ne pouvais même le regarder qu'à quelques distances, et toujours en présence de témoins. Ces visites, aussi rares que l'était l'indulgence, ne duraient qu'un quart d'heure ou vingt minutes au plus. Je demeurai dans cette triste situation pendant deux ans et demi, si entièrement séparée de tout commerce avec le monde, que, quand un étranger venait pour visiter le monastère, je recevais l'ordre de m'enfermer dans ma chambre, qu'il ne m'était pas permis de quitter, jusqu'à ce que la prieure m'eût fait savoir que les visitans avaient quitté la maison. Le général *Miollis* venait souvent, non seulement pour me visiter, dans l'unique office de geôlier, mais pour insulter, par son rire sardonique et ses insolens discours, à ma triste situation.

» Pendant ces derniers mois, ma santé avait souffert si cruellement, que je fus obligée de garder le lit; les médecins, de même que la supérieure elle-même, adressèrent à *Paris* des instances pressantes, soutenues des opinions des gens de l'art, pour obtenir, sinon mon élargissement, au moins une liberté suffisante pour faire de l'exercice; mais il n'y fut point répondu; et, peut-être, rien n'aurait été plus agréable

à la Cour de *France* que de me voir mourir dans ces circonstances : la mort d'un individu de la Maison de *Bourbon* étant un sujet de réjouissance et de triomphe : et cette réjouissance, je la leur aurais certainement donnée, si ma cruelle situation eût duré plus longtemps. Mais la Providence, qui veille avec un soin particulier sur l'innocence, ouvrit une voie pour ma délivrance. Par le traité conclu par *Murat* avec les alliés, *Rome* fut occupée par les troupes napolitaines, et je commençai à respirer, dans l'attente d'un changement de gouvernement. *Miollis* toutefois fit tous ses efforts pour fermer mes relations dans le château; et, quant à moi, il me menaça de m'envoyer à *Civita-Vecchia*, où, Dieu sait, ce qu'il avait dessein de faire de moi. Cependant le 14 juillet, très-inopinément sans doute, une forte garde napolitaine vint au couvent, et le jour suivant, le général *Pignatelli* me rendit une visite pour me dire qu'immédiatement après l'arrivée des troupes napolitaines, il avait jugé à propos de me mettre une garde d'honneur à ma disposition. Le 17 du même mois, le gouvernement fut changé, et le nouveau gouverneur, M. de *B****, vint m'annoncer que j'étais libre : je lui dis que j'acceptais ma liberté, mais que je ne m'en servirais que pour prendre l'air et l'exercice, jusqu'à ce que j'eusse arrangé mes affaires, et que je ferais alors ma résidence dans quelque maison avec mon fils, parce que je ne pouvais me faire l'idée de vivre sous le même toit avec mes parens, pour plusieurs raisons.

» Néanmoins le jour suivant, comme j'allais dîner, le général *Pignatelli* vint me recevoir, et, sans me permettre de manger, sans faire même quelque attention aux traitemens cruels que j'avais éprouvés, et ne s'adres-

sant plus à moi comme à une personne libre, il m'annonça d'une manière fort dure que je devais quitter le couvent, et me rendre à la maison de mon père. Rien de ce que je pus dire ne put le toucher; il persista dans son injonction, d'abord avec une apparence de politesse, mais ensuite avec des menaces de contrainte, ayant, disait-il, avec lui des soldats dans le couvent pour employer contre moi la force de sorte que je fus forcée d'obéir; et l'on me porta, dans une misérable voiture de place, à la maison qu'habitaient mes parens. Ma seule consolation vient de ce que j'ai mon fils près de moi : sous tous les rapports, je suis toujours une victime. Un appartement misérable m'est assigné : une seule table doit suffire pour toute la famille; et quoique, par une faveur spéciale, ma dépense soit défrayée pour un mois, je serai, à la fin de ce mois, privée de cette condescendance, et il me faudra chercher ailleurs de quoi fournir à mon entretien; mais par quels moyens?

» Aussitôt que j'eus quitté le monastère, je demandai une augmentation de mon traitement, puisqu'il m'était impossible de vivre avec une pension de 25,000 francs. Ayant parlé sur ce sujet à *Murat*, à son passage dans cette ville, et lui en ayant écrit successivement, il rendit un décret, le 6 février, qui portait ma pension à 33,000 francs. Sur cette somme je commençai par tirer jusqu'à 22,000 francs; mais, étant arrivée au dernier tiers, qui aurait fait le complément, on m'informa que le jour d'avant il était arrivé un autre décret, en date du 6 février, par lequel le premier était annulé; qu'il ne m'était plus alloué que 1,000 fr. par mois, et que la modique somme qu'on m'avait avancée sur le dernier tiers, me serait retenue sur les mois de février, mars et une partie d'avril.

» Telle est mon histoire désastreuse, continue la reine d'*Etrurie*. J'aurais pu faire des volumes. On verra quelles ont été les vicissitudes de ma fortune. Je suis à présent dans une profonde affliction, dégradée et abandonnée. J'espère que l'*Angleterre*, l'asile des princes infortunés, ne refusera pas de prendre sous sa protection une mère et une veuve malheureuse, avec deux enfans à sa charge, et tous trois sans aucun soutien, quoiqu'ayant les droits les plus incontestables, comme infans d'*Espagne*, et comme propriétaires des Etats de *Parme*, *Plaisance* et *Guastalla*, aussi bien que de l'Etat d'*Etrurie*. »

(46) Pag. 127. . . . *Le chanoine Escoïquiz.*

Le prince des *Asturies*, avant de se rendre à *Bayonne*, avait reçu de toutes parts des avis qui auraient dû le détourner de s'y rendre. Quelle fatalité l'entraînait donc à sa perte? Des personnes bien instruites croient ne pas se tromper en l'expliquant ainsi. Tous les membres du conseil du prince étaient compromis dans les affaires de l'*Escurial* et d'*Aranjuez*; ils avaient la perspective de porter leur tête sur un échafaud, si le *Prince de la Paix* ressaisissait les rênes du gouvernement; ils avaient donc un empressement secret de se rendre à *Bayonne*, parce que, ne soupçonnant pas les perfides desseins de *Napoléon*, ils tendaient uniquement à faire reconnaître le prince roi, lequel devenait alors leur sauve-garde contre la vengeance de *Charles IV*, de son épouse, et surtout d'*Emmanuel Godoy*, prince de la Paix. Ils s'étaient imaginé, surtout le chanoine *Escoïquiz* (à qui *Napoléon se plaisait à donner de petits coups sur la joue dans les entretiens familiers*) et le duc de l'*Infantado*, que *Napoléon* ne résisterait pas aux

avantages qu'ils apercevaient dans l'offre de faire épouser sa nièce par le prince. Craignant d'être devancés par *Charles IV* et la *Reine*, qui auraient pu détourner de ce projet *Napoléon*, ils se hâtèrent de se rendre à *Bayonne*, et coururent ainsi à leur perte.

(47) Pag. 130.... *Valancey*.

A leur arrivée à *Valancey*, château appartenant à M. de *Talleyrand*, on envoya aux princes d'*Espagne* divers fournisseurs qui avaient reçu l'ordre de leur donner ce dont ils pouvaient avoir besoin. Tant que les malheureux petits-fils de *Louis XIV* eurent quelque objet de valeur, tout alla bien; mais lorsque ces ressources furent épuisées, on les laissa souvent manquer des choses les plus nécessaires.

L'impératrice *Joséphine* s'appitoya souvent sur leur sort; elle obtint pour eux quelques secours. Souvent même elle y suppléa secrètement. Les habitans de *Valancey* leur fournissaient à l'envi toute espèce de provisions; ils étaient gardés de très-près; on leur permettait rarement de monter à cheval, ni de se promener dans le jardin sans gardes.

Un Irlandais, le baron de *Kolli*, se chargea de tirer de leur prison de *Valancey*, *Ferdinand*, don *Carlos* et don *Antonio*. Il s'introduisit dans le château, sous prétexte de montrer des objets curieux qu'il avait à vendre, et s'aboucha avec M. d'*Amezaga*, intendant des princes. Soit que M. d'*Amezaga* craignît de se compromettre, soit plutôt qu'il se méfiât de quelque embûche de la part de *Bonaparte*, et qu'on ne cherchât à entraîner les princes dans de fausses démarches, afin de resserrer davantage leur captivité, il instruisit de cette confidence M. *Berthemy*, gouverneur du château,

avant même d'en parler aux princes. Le baron fut arrêté sur-le-champ, et conduit à *Paris*. Interrogé sur les moyens dont il se serait servi pour opérer cette évasion, il dit que trois bâtimens et un brick l'attendaient sur la côte de *Quiberon*, et qu'avec des chevaux de relais qu'il se serait procurés, il aurait facilement fait le trajet du château à la côte; qu'il avait les fonds nécessaires, et de plus un crédit illimité sur une forte maison de *Londres*. On l'enferma à *Vincennes*, d'où il ne sortit que pour être fusillé.

Les princes, toujours craintifs, ne savaient que faire pour n'éveiller aucun soupçon dans l'âme de leur oppresseur; *Ferdinand VII* allait jusqu'à demander, comme une grande faveur, que *Bonaparte* l'adoptât, et ce n'était que le plus humblement possible qu'il exprimait le désir de quitter *Valancey*. Sa prière, car c'en était une, ne fut jamais écoutée. Son père avait été plus heureux; on lui avait accordé d'aller à *Nice*.

(*Hist. de Bonaparte.*)

(48) Pag. 135.... *Un hiéroglyphe mystérieux* (*).

Une *Egyptienne*, née et vieillie dans ces affreux déserts, sur ce vaste océan de sables arides et d'antiques monumens, dévoila l'avenir à *Bonaparte*, et lui marqua le terme et le temps de ses prospérités. « Tu auras deux femmes, lui dit-elle; tu en répudieras une *à grand tort;* ce sera la première. La seconde ne lui sera point inférieure par ses grandes qualités. Elle te donnera un fils. Peu après commenceront contre toi de sourdes

(*) *Bonaparte*, dit-on, portait constamment sur lui, d'une manière invisible à tous les yeux, un sceau ou *hiéroglyphe* mystérieux.

intrigues. Tu cesseras bientôt d'être heureux et puissant. Tu seras renversé dans toutes tes espérances..... Tu seras chassé par la force, et relégué sur une terre volcanisée, entourée de mers et d'écueils. Garde-toi, mon fils, ajouta-t-elle encore, garde-toi de compter sur la fidélité de tes proches : ton propre sang doit s'élever contre ta domination. »

Cette femme se servait pour ses opérations cabalistiques de coquillages divers. Elle en formait une pyramide; et, selon la variété de leurs nuances, ou la manière dont elle les plaçait, elle en tirait des augures plus ou moins favorables. *Bonaparte*, à ce que l'on assure, fut d'autant plus frappé de son raisonnement suivi, qu'elle ignorait absolument qu'elle parlât au général en chef. Il lui fit donner vingt-sept sequins, c'était tout ce que *Abd****, qui devint colonel des mamelucks, avait sur lui. De retour en *France*, il oublia bientôt l'*Egyptienne* et ses prédictions. Lors de son retour de l'*Ile* d'*Elbe*, il se rappela les coquillages et leur étrange signification; il en reparla au colonel *Abd****; de même il s'informa à M. de Mailly s'il revoyait toujours M^lle^ de Vanem.

« Je n'ai jamais voulu rien croire, disait à cette dernière époque *Napoléon;* mais je conviens ici de bonne foi qu'il y a des choses qui sont au-dessus de la portée des hommes, et que, nonobstant leur rare perspicacité, ils ne pourront jamais les approfondir, témoin cette singulière prophétie trouvée chez les *Bénédictins* de....., soustraite pendant la révolution, et que je connais. Que désigne-t-elle? Est-ce moi qui en suis l'objet? ajoutait-il. Mais il paraîtrait qu'un jour l'ancienne dynastie remonterait sur le trône (*Joséphine* en eut toujours la pensée). En vérité, nous devrions

nous en rapporter pour tout à celui qui régit l'univers, et faire notre profit des étincelles de lumières réparties parfois sur quelques êtres privilégiés, pour nous éclairer sur la route véritable qu'il faut suivre, et nous prévenir des écueils que nous pourrions y rencontrer. »

Prophétie extraite d'un vieux livre de prophéties de Philippe-Dieudonné-Noël Olivarius, imprimé en 1542; *soustrait pendant la révolution chez les ci-devant Bénédictins de.....*

La *Gaule itale* verra naître non loin de son sein un être surnaturel. Cet homme sortira tout jeune de la mer, viendra prendre langue et mœurs chez les *Celtes-Gaulois;* s'ouvrira, encore jeune, à travers mille obstacles chez les soldats, un chemin, et deviendra leur premier chef.

Ce chemin sinueux lui baillera force peines. S'enviendra guerroyer près de son natal pays par un lustre et plus; outre mer sera vu guerroyant avec grande gloire et valeur, et guerroyera de nouveau l'Italie, donnera des lois aux Germains, pacifiera troubles et terreurs aux *Gaulois-Celtes*, et sera nommé ainsi non *roi*, mais peu après appelé *imperator*, par grand et enthousiasme populaire; batailler a par tout dans l'Empire; déchassera princes, seigneurs, rois par deux lustres et plus; puis élevera de nouvels princes et seigneurs à vie, et parlant sur son estrade, criera; Peuples, *ô sidera! ô sacra!*

Sera vu avec armée forte de quarante-neuf fois vingt mille piétons armés, qui porteront armes à cornets de fer; il aura sept fois sept fois sept mille chevaux montés d'hommes qui porteront, plus que les premiers, grand

épée ou lance et corps d'airain ; il aura sept fois sept fois deux mille hommes qui feront jouer machines terribles, vomiront et soufre et feu et mort. La toute suppute de son armée sera de quarante-neuf fois vingt-neuf mille, portera en dextre main une aigle, signe de la victoire à guerroyer ; donnera maints pays aux nations et à chacun paix ; s'en viendra dans la grande ville, ordonnant force grandes choses : édifices, ponts, ports de mer, aqueducs, canaux ; fera à lui tout seul, par grandes richesses, autant que tous *Romains* et tous dans les dominations des *Gaules*.

Aura femme par deux, et fils un seul ; s'en ira guerroyant jusqu'où se croisent les lignes longitude et latitude, cinquante-cinq mois ; là ses ennemis brûleront par feu la grande ville, et lui y entrera et sortira avec siens de dessous cendres ; force ruines, et les siens n'ayant plus ni pain ni eau ; par grande et décime froidure, qui seront si malencontres, et que les deux tierces parties de son armée périront, et en plus par demie l'autre, lui n'étant plus en sa domination.

Lors le grand homme, abandonné, trahi par les siens amis, pourchassé à son tour par grande perte jusque dans sa grande ville, et déchassé par grande population européenne, à la sienne place sera mis les rois du vieil sang de la Cap.

Lui, contraint à l'exil dans la mer dont est devenu si jeune, et proche de son natal lieu, y demeurant par onze lunes avec quelques uns des siens, vrais amis et soldats, qui, n'étant plus que sept fois sept fois sept fois deux fois de nombre, aussitôt les onze lunes parachevées, que lui et les siens prendre navires et venir mettre pied sur terre *Celte-Gauloise*, et lui cheminer vers la grande ville où s'être assis le roi du vieil sang

de la Cap, qui se lève, fuit, emportant à lui ornemens royaux, pose chose en son aulienne domination; donne aux peuples force lois admirables. Ains, déchassé de nouveau par trinité population européenne, après trois lunes et tiers de lune, est remis à la sienne place le roi du vieil sang de la Cap; et lui cru mort par ses peuples et soldats qui, dans ce temps, garderont pénates contre leurs cœurs.

Les peuples et les *Gaulois*, comme tigres et loups, s'entre-dévoreront. Le sang du vieil roi de la Cap sera le jouet de noires trahisons; les malencontreux seront déçus, et par fer et par feu seront occis, le *lis* maintenu; mais les derniers rameaux du vieil sang seront encore menacés, ains guerroyeront entre eux.

Lors un jeune guerrier (*) cheminera vers la grande ville, il portera lion et coq sur son armure : ains la lance lui sera donnée par grand prince d'Orient. Il sera secondé merveilleusement par peuple guerrier de la *Gaule-Belgique*, qui se réuniront aux *Parisiens* pour trancher troubles et réunir soldats, et les couvrir tous de rameaux d'oliviers, guerroyant encore avec tant de gloire sept fois sept lunes, que trinité population européenne, par grande crainte et cris et pleurs, offrant leurs fils et épouses en ôtages, et ployant sous les lois saines et justes, et aimées de tous. Ains paix durant vingt-cinq lunes.

(*) La *France* doit recouvrer son antique splendeur; mais elle ne sera réelle, et même immuable, que de 1823 à 1828; et pourtant, depuis plus d'une *olympiade*, *les lis auront refleuri de nouveau*, *et même un jeune prince sera un jour bien cher aux diverses nations*..... Les peuples se réjouiront à sa naissance. Il sera le gage d'une paix et d'une réconciliation générale.

Oracles Sibyllins. Paris, 1817. (Pag. 28).

Dans *Lutetia*, la *Seine*, rougie par sang, suite de combats à outrance, étendra son lit par ruine et mortalité, séditions nouvelles de malencontreux *maillotins*. Ains seront pourchassés du palais des rois par l'homme valeureux, et par après les immenses *Gaules* déclarées par toutes les nations grande et mère-nation; et lui, sauvant restes échappés du vieil sang de la Cap; règle les destinées du monde, dictant conseil souverain de toute nation et de tout peuple, pose base de fruit sans fin, et meurt.

(49) Pag. 140.... *Ne m'en parlez jamais.*

L'impératrice *Joséphine* daignait honorer l'éditeur de ses Mémoires d'une sorte de bienveillance en l'admettant souvent auprès d'elle. Un jour qu'elle lui avait fait plusieurs questions sur l'*Empereur*, elle lui demanda entre autres quels étaient ses projets sur *Rome*. « De s'en rendre maître, lui répliquai-je; mais qu'il se garde, et pour cause, d'intervenir en rien dans le gouvernement spirituel de l'Eglise; car l'*Empereur* ne réussirait ni ne voudrait peut-être imiter l'exemple de *Henri VIII*. »

Lors du retour de *Napoléon* du congrès d'*Erfurt*, l'*Impératrice* lui répéta, dans la chaleur de la conversation, ce que je lui avais annoncé quelque temps auparavant. La reine de *Hollande* se trouvait présente au dîner où l'on en parla. « Ah, ah! dit-il en se frottant les mains, on se mêle de vouloir pénétrer mes desseins; à cet effet l'*on consulte les oracles*. Apprenez, Mesdames, que je n'aime point à être deviné; demain, oui, demain je ferai arrêter votre demoiselle Le Normand, et surtout ne m'en reparlez plus. » L'*Impératrice* et sa fille se regardèrent, et firent leur possible pour l'apaiser. « C'est inutile, vous dis-je; je vais donner des ordres

contre elle; jamais, non jamais cette femme ne pourra m'en imposer..... »

Joséphine, qui redoutait les effets de la colère de l'*Empereur* contre moi, envoya le même soir, sur les onze heures, Mlle Aubert, l'une de ses femmes, qu'elle avait fait partir de la *Malmaison* pour venir à *Paris*, sous un vain prétexte de lui apporter pour le déjeuner du lendemain une tasse de porcelaine qui se trouvait aux *Tuileries*. Je fus prévenue ainsi, par les ordres de *Joséphine*, que ma tranquillité était menacée, et qu'elle me conseillait de me mettre en sûreté. Je dis de sang froid à cette dame, que je remerciais l'*Impératrice* de sa bonté, mais que je n'avais rien à craindre de l'*Empereur*. Ce fait exact fut rapporté à l'*Impératrice*, qui le transmit le jour même à *Napoléon*, en déjeunant avec lui. « Elle a pourtant raison, ta demoiselle Le Normand; où diable va-t-elle chercher ce qu'elle dit. Je lui permets de se mêler de tes affaires; mais, quant aux miennes, dis-lui bien que la moindre indiscrétion lui coûterait sa liberté..... »

(50) Pag. 140. ...*De conscrits.*

A un voyage de *Fontainebleau*, c'était un vendredi; l'*Empereur* était au salon avec *Joséphine*, il prit un livre de messe sur une table, et se mit à chanter des psaumes; elle le pria de se taire, en lui observant qu'il ne fallait chanter les prières qu'à l'Eglise, parce que hors de ce lieu cela portait malheur. Il se tut, et passa à la lecture de l'examen de conscience. Dans ce moment vint le cardinal *Fesch*, à qui il demanda combien il y avait de péchés mortels. — Mais il y en a sept. — Et moi je vous dis qu'il y en a huit. — Je serai bien aise de les connaître, car l'Eglise n'en a jamais reconnu

d'autres que les sept que vous avez sous les yeux. — Le huitième c'est de s'exempter de la conscription.

(51) Pag. 143. ...*De Racine et de Voltaire.*

Napoléon aimait peu la comédie, encore moins l'*opéra-comique;* il aimait assez les ballets; et l'hiver, les jours de grands concerts, aux *Tuileries*, il y en avait presque toujours un après le concert. Son spectacle favori était la tragédie, que l'on jouait régulièrement deux fois par semaine à *Paris*, *à Saint-Cloud*, *à Fontainebleau*, *etc. etc.* Mais une tragédie seulement, jamais de petite pièce après; ce qui était fort triste pour ceux qui n'auraient pas été fâchés de rire un peu après avoir pleuré. L'*Empereur* n'applaudissait jamais; mais, toutes les fois qu'il était satisfait d'une tirade, il se retournait vers les personnes qui étaient dans sa loge. Après le spectacle, il faisait demander l'acteur, et lui faisait témoigner sa satisfaction par un chambellan.

(52) Pag. 150. ...*Il devint inquiet, sombre et rêveur.*

L'opinion était générale que l'*Empereur* prenait beaucoup de tabac, et comme le grand *Frédéric*, il le mettait à même la poche de sa veste; si cela était, ce qui peut être douteux, ce n'était qu'à l'armée; partout où il était, il avait, non seulement une boîte dans sa poche, mais il y en avait plusieurs de réparties dans les pièces de son appartement; le capitaine des gardes en avait une, l'aide-de-camp, une autre, le premier valet de chambre et son *Mameluck*, de même; cela ferait sûrement penser qu'il en prenait continuellement et en quantité. Cependant, les personnes qui étaient à même de l'observer, ont reconnu que c'était une habitude, et que souvent il prenait une prise qu'il jetait par terre,

et surtout lorsqu'il paraissait agité et rêveur, et qu'il respirait le tabac en passant les doigts sur le parquet, la preuve est, qu'il ne se mouchait que dans des mouchoirs de batiste, qui étaient à peine teints de tabac.

Il avait encore une autre habitude qui aurait pu faire croire qu'il n'était pas très-soigneux dans sa toilette; il était toujours habillé en uniforme, celui des grenadiers de sa garde ou des chasseurs; la plaque du grand cordon de la Légion d'Honneur sur son habit, et point de cordons ni autre décoration d'aucun ordre, si ce n'est la simple croix d'argent, qu'il accordait aux soldats; il avait donc, presque toujours, le gilet et la culotte de casimir blanc, par la raison donnée ci-dessus; son gilet était rempli de poussière de tabac, et sa culotte lui servait ou à écrire un nom ou à faire une addition, avec un crayon qu'il avait toujours dans sa poche.

Une autre remarque que faisait *Joséphine*, ainsi que toutes les personnes qui composaient sa Cour, c'est que si, par hasard, il tombait entre les mains de *Napoléon*, un livre de prières (en revenant de la chapelle, par exemple), il s'empressait de l'ouvrir; alors il chantait à gorge déployée, l'un des psaumes; et, le jour même, et rarement plus tard, il tombait dans une mélancolie noire; et le résultat était un mouvement de colère, qu'il serait plus facile à décrire qu'à imaginer. Ces petits faits ne peuvent servir qu'à donner une juste idée du caractère particulier de l'homme le plus singulier et le plus extraordinaire de son siècle. Lorsqu'il était à *Paris*, *Napoléon* était dans l'usage de sortir pour aller faire des remarques dans la ville, soit sur les boulevards, soit dans l'intérieur, seul avec le maréchal *Duroc*, vêtus l'un et l'autre d'une redingote bleue sans aucune espèce de décoration. Il était rare qu'il

ne leur arrivât pas quelque chose de remarquable; souvent *Bonaparte* donnait à peine à son grand maréchal le temps de s'habiller, et ce dernier n'avait pas même la précaution de mettre de l'argent sur lui, tant il était pressé; quant à *Bonaparte*, il n'en portait jamais.

Un jour que *Napoléon* et *Duroc* firent une grande tournée, l'*Empereur*, ayant faim, entra dans un café au coin du Boulevard, et demanda des côtelettes et une omelette, qui étaient ses mets favoris. Lorsqu'ils eurent bien déjeuné, il fallut payer : le *Grand-Maréchal* fouille dans sa poche, et s'aperçoit qu'il a oublié sa bourse; les voilà qui se regardent mutuellement, et fort embarrassés. Le garçon, qui s'aperçoit de leur gêne, les assura que s'ils étaient sans argent, cela était égal; qu'ils paieraient en repassant; la maîtresse du café prit de l'humeur, et reprocha à son garçon sa trop grande facilité pour faire crédit à des gens qu'il ne connaissait pas, et dit : « Voilà encore 8 fr. de perdus. — Non, madame, lui répondit le garçon, car je vais vous les payer; ces messieurs ont l'air honnête, et je suis sûr qu'ils me les rendront. » La maîtresse prit les 8 fr., tout en grognant après ceux qui faisaient de la dépense avant de savoir s'ils avaient de l'argent; alors le maréchal tira sa montre, et dit au garçon : « Mon ami, voilà ma montre que je vous laisse pour gage de votre avance, et je vous remercie, pour moi et mon camarade, de la bonne opinion que vous avez de nous. » Le garçon ne voulut jamais prendre la montre, et voilà les deux déjeuneurs partis; ils oublient leur déjeuné, étant l'un et l'autre assez préoccupés, pour n'en pas conserver le souvenir. Pendant quelques jours la maîtresse du café persiflait son garçon sur sa générosité, dont il était si mal récompensé : enfin, le cin-

quième jour, l'*Empereur* se rappelle le déjeuné du Boulevard, et la confiance du garçon limonadier. Il envoie de suite un valet de pied, qui, en arrivant au café, demande si ce n'est pas ici que deux messieurs ont déjeuné pour 8 fr. que le garçon a payés, et qu'il vient pour les lui rendre. On appelle le jeune homme. Après s'être assuré que c'était bien lui, le valet-de-pied lui dit : « Voici vingt-cinq napoléons que l'*Empereur* vous envoie, en vous remerciant d'avoir soldé la carte de son déjeuné, et répondu pour lui »

Un autre soir, sur le Boulevard, l'*Empereur* s'arrêta devant un marchand de vases et de bronzes ; il demande le prix de deux vases magnifiques, qui lui plurent de préférence. La marchande lui dit que c'est mille écus. — C'est trop cher, dit l'*Empereur*, beaucoup trop cher. — Pardi oui, trop cher ; ils valent bien davantage ; mais il faut vivre, et le commerce va si mal ; on ne fait pas d'affaires ; tout le monde se plaint ; personne n'est heureux ; toujours la guerre ! — Il paraît que vous n'aimez pas le gouvernement. Et votre mari, où est-il ? — Ah ! mon Dieu, il est allé toucher un peu d'argent. Quant au gouvernement, il ne s'en mêle pas ; il ne dit jamais rien ; il est si bête, mon mari. L'*Empereur* quitte la marchande ; et arrivé à l'*Elysée*, il envoie chercher le mari de cette marchande de vases. Lorsque le valet de pied lui dit de le suivre, ce pauvre homme était plus mort que vif, et se douta que sa femme avait encore jasé, malgré sa défense continuelle de le faire ; enfin il arrive tout tremblant devant l'*Empereur*, qui lui dit : Apportez-moi les deux vases que j'ai marchandés chez vous ce matin ; votre femme en a demandé mille écus, en disant que c'était trop bon marché ; je vous en donne 4,000 fr., et dites à votre femme, de

ma part, qu'elle se mêle de son commerce, et jamais d'affaires politiques, parce que cela ne la regarde pas.

La Cour allait ordinairement passer à *Rambouillet* le temps des fêtes du mois de septembre. Il était bien rare que *Bonaparte* fût à cette époque à *Saint-Cloud*. Cependant *Joséphine* fut forcée une fois d'y rester pendant l'une de ces fêtes, parce qu'elle était malade, et dans l'impossibilité de quitter son appartement. L'*Empereur* se promenait en calèche avec ses sœurs les après-dîners, et le soir seul avec son *Grand-Maréchal;* il allait vers onze heures faire un tour dans la grande allée, voir les boutiques qui y sont étalées. Il y avait alors une baraque de bois dans laquelle on voyait toute la famille impériale en figures de cire assises au tour d'une table, et l'on qualifiait cela de banquet. Rien n'était si mauvais que ces figures si sales et si peu ressemblantes, en un mot c'était pitoyable; mais l'aboyeur, qui était à la porte, faisait, en se démantibulant la mâchoire de toutes ses forces, un éloge grotesquement pompeux de la beauté de ses figures. *Bonaparte* entra dans la cabutte par curiosité; ses premiers mots furent: « Qu'est-ce que c'est que ça? — Monsieur, dit le maître, c'est le superbe banquet impérial; voici *S. M.* l'*Empereur*, voici *S. M.* l'*Impératrice*, voici, etc. etc. etc.; il promenait sa baguette sur tous ses personnages, et *Napoléon* de dire, est-ce que cela ressemble à l'*Empereur*, cette figure que vous montrez? — Monsieur, c'est comme si vous le voyiez. — Ah! qu'il est laid! — Non, Monsieur, il a un beau profil et de beaux traits, tout le monde le sait, et regardez bien cette tête qui est parlante. — Mais l'*Impératrice* est horrible, elle est bossue! — Ah! pour celui-là, non, c'est la femme la mieux tournée de toute la France. — En ce cas, on ne s'en douterait guère en la voyant ici; il s'en alla ensuite, et fut reconnu, parce que le *Maréchal*, n'ayant pas de monnaie, donna une pièce de vingt francs. L'*Empereur* revint chez *Joséphine*, et lui raconta ce qu'il venait de voir; il paraissait très-fâché de ce qu'on les montrât l'un et l'autre aussi peu ressemblans, et aussi défigurés, ce qui fit beaucoup rire l'*Impératrice*, qui regrettait bien de ne pouvoir pas aller, comme l'*Empereur*, voir sa caricature.

(53) Pag. 156. . . . *Les jours de grande représentation.*

Joséphine n'avait pas ce qui s'appelle l'air grand et majestueux; elle ne pensait pas imposer de cette manière : mais elle avait un don bien au-dessus de celui-là, selon moi, c'était celui d'enchaîner tous les cœurs par un abord si gracieux, si facile, si bon, si consolant, que l'être le plus malheureux ne la quittait jamais sans se croire au comble du bonheur. Cependant cette extrême bonté n'était pas sans inconvénient pour elle-même : car n'établissant jamais de ligne de démarcation entre elle et ceux qu'elle admettait près de sa personne, si ces derniers manquaient de tact et d'usage du monde, et finissaient par devenir familiers, alors elle préférait ne les plus recevoir, plutôt que de se contraindre en prenant un air froid et digne, qui n'était pas dans son caractère. Comme elle voulait plaire à tout le monde, et ne jamais voir partir qui que ce fût sans être satisfait, elle était souvent exposée à écouter long-temps des personnes qui la fatiguaient et l'ennuyaient. Pour s'en débarrasser honnêtement, elle sortait du salon, et disait à sa femme de service : « Venez me prévenir dans quelques minutes que l'*Empereur* me fait demander. » En effet, un jour *Napoléon* lui fit dire de se rendre de suite dans son cabinet; croyant que c'était le signe d'usage, elle ne s'en dérangea pas. Lui, à qui rien ne semblait devoir résister, se fâcha très-sérieusement contre elle, et vint aussitôt s'informer de ce qui pouvait retenir ainsi l'*Impératrice* dans son appartement. Elle était alors avec M^me^ *D****. C'était une grosse femme, au visage large, qui portait une perruque blonde et des fleurs artificielles; elle parlait d'un petite voix flûtée, quand elle était en grande toilette, mais avec le grossier langage des bourgeoises de la halle de Paris, quand elle était dans sa maison, en robe du matin. Rien ne pouvait être plus frappant que le contraste, entre l'épouse d'un *ex-Directeur*, et la nouvelle *Impératrice*, couronnée. Toutefois *Joséphine* se conduisait toujours avec tant de déférence, qu'il était impossible de découvrir à l'instant de la réception, des personnes qui avaient l'honneur de la voir, si elle s'apercevait ou non de leurs défauts. Elle se contentait de

rire intérieurement de leurs sottes prétentions ; mais elle était loin de les blâmer de l'espèce de culte qu'elle rendait à son époux. « Les temps sont changés, disait-» elle à ses courtisans ; le palais du *Luxembourg* est trop » étroit ; les *Tuileries* le remplacent. »

Joséphine avait un chien carlin qui lui était très-attaché, et qui mordait les pieds des personnes qui s'approchaient trop près de sa maîtresse. Mais, malgré son caractère difficile, voici une circonstance où il a fait du bien.

Lorsqu'on commanda la voiture du sacre, le sellier fit un devis avec le grand-écuyer. La voiture étant confectionnée, la dépense s'éleva à 30,000 fr. de plus que les conventions faites. Le sellier réclama en vain pendant deux ans, malgré toutes les preuves possibles qu'il perdait cette somme. Il vint à *Fontainebleau* pour tâcher de voir *Joséphine*, et la prier de s'intéresser à lui. On lui en parla, et elle promit de le recevoir le lendemain matin, lorsqu'on la coifferait (moment où elle donnait ces sortes d'audiences). Dans le boudoir où elle faisait sa toilette, donnait un petit escalier dérobé, dont les marches étaient en bois, de manière qu'il était impossible de le monter ou de le descendre sans faire du bruit. Le sellier est introduit par cet escalier. (C'était justement le lendemain de la présentation de M^me^ *D****). Pendant qu'il expliquait à *Joséphine* la perte qu'on lui faisait éprouver injustement, on entendit venir *Napoléon* : on n'a que le temps de faire sauver le sellier par cet indiscret escalier. *Carlin*, le chien de *Joséphine*, qui voit un homme fuir, se met à le suivre en aboyant ; mais cela ne s'était point fait assez promptement pour qu'il n'entendît pas monter très-vite. Le pauvre sellier, effrayé du bruit qu'il faisait lui-même, s'arrêta à moitié chemin avec *Carlin*, les portes étant fermées en haut et en bas. Mais le chien, très-grognard de sa nature, grommelait toujours sourdement. *Napoléon*, en entrant, regarda tout le monde assez sévèrement, et dit : Quel est l'homme qui est caché dans les escaliers, et qui s'est enfui lorsque je suis entré ? *Joséphine* répondit : Ce n'est personne. — Mais *Carlin* l'a poursuivi, et lui tient compagnie, car je l'entends grogner. Ici il y eut un peu d'embarras sur

toutes les figures; comme il s'adressait à tous, et que personne ne répondait, il va droit à l'escalier, ouvre la porte, trouve le sellier tout tremblant de frayeur, et dans un état impossible à décrire.... Qui êtes-vous? qui est-ce que vous demandez? — Je suis un tel, sellier de *Votre Majesté*, et je venais réclamer la bonté de l'*Impératrice*. — Pourquoi ? » Le sellier, enhardi, raconte le motif de sa réclamation, remet sa pétition à l'*Empereur*, qui lui dit : Je verrai cela. *Napoléon* revint près de *Joséphine*, en lui disant : « Cet homme a raison, si sa demande est juste.» On pense bien qu'elle y mit beaucoup d'intérêt, et le sellier fut payé.

(54) Pag. 157. . . . *Une résolution différente.*

Napoléon était instruit très-régulièrement de tout ce qui se passait dans l'intérieur de son épouse. La veille de son départ pour l'*Allemagne*, le 13 avril 1809, il lui fut rapporté à la minute que l'*Impératrice* venait de recevoir une lettre par une de ses dames; qu'elle la lisait très-attentivement, et paraissait même y prêter une attention réfléchie. C'en était assez pour piquer la curiosité d'un homme naturellement soupçonneux. Il vint aussitôt chez *Joséphine*, et lui trouve en main ce trop fameux billet : elle venait de se mettre au lit, très-affligée de n'avoir pu gagner sur son esprit de l'accompagner jusqu'à *Strasbourg* (déjà elle avait reçu ses adieux). Cette lettre, d'après *Napoléon*, semblait devoir renfermer des secrets importans; il lui était très-essentiel de les pénétrer avant son départ; la mystification dut être au comble, car il n'y trouva renfermés que ce peu de mots : « Que Votre Majesté cesse d'insister auprès de l'*Empereur;* le hasard le plus singulier vous servira cette fois; votre bonne étoile ne peut cesser de vous diriger, elle deviendra très-nécessaire à l'*Empereur* pour fixer la victoire; elle lui est promise, s'il vous conduit dans l'une de nos villes frontières. Tout prouve, Madame, que vous serez en route cette nuit, et pourtant, d'après vous, les probabilités y sont contraires (*). » « Ah, ah! dit *Napoléon*, en froissant la

(*) J'avais écrit cette lettre à l'impératrice *Joséphine* à huit heures du soir, le 12 avril; elle partit, à trois heures du matin, le 13. (*L. N.*)

lettre, et se frottant les mains, je serai vainqueur de nouveau de la maison d'*Autriche;* ma femme, j'aurai double bonheur! Vous allez m'accompagner; je vous donne une heure pour vos préparatifs. » *Joséphine* ne savait réellement si elle rêvait. Ce n'est point une illusion, elle suivra l'*Empereur*. Bientôt l'aimable créole met sur sa tête un simple madras; un manteau de nuit l'enveloppe hermétiquement; la toilette des dames qui l'accompagnent peut aller de pair avec la sienne (*). Quand l'*Impératrice* se vit réellement sur la route de l'*Alsace*, elle dit à son époux : « Conviens, oh! mon ami, qu'une petite circonstance vient de te faire prendre un parti décisif que tu aurais rejeté il y a quelques heures, malgré toute ta philosophie; *Bonaparte*, tu es décidément comme le commun des hommes (fataliste). Jusqu'alors tes succès ont été très-brillans, et cette fois-ci, un acte de complaisance de ta part, car je le juge tel, te promet, selon moi, de très-grands résultats. » Elle ne fut point trompée dans ses pressentimens heureux, et les célèbres batailles d'*Essling* et de *Wagram* vinrent ajouter encore aux succès de *Napoléon*, et le

(*) Quand l'*Impératrice* était en voyage, elle était souvent très-mal logée; car *Napoléon* ne disait jamais, qu'à l'instant même, quel était le point du départ. Elle ne se plaignait jamais, et se trouvait toujours bien. Elle était beaucoup plus occupée de ceux qui étaient avec elle, et la première chose qu'elle faisait en arrivant était d'aller visiter le logement de ses femmes, et si elle les trouvait trop mal, elle faisait des observations et demandait ce qu'elle voulait qui leur fût donné. Un soir, prête à se mettre dans son lit, elle s'aperçut que la femme qui couchait dans sa chambre n'avait qu'un matelas par terre; elle remarqua qu'elle en avait trois et un lit de plume. Malgré les supplications qui lui furent faites, elle ôta elle-même un matelas de son lit pour que Mme de Mar*** fût mieux couchée. Si elle déjeunait en passant par une ville, et que ses femmes restassent en voiture, elle leur envoyait par un valet-de-pied des biscuits, des fruits, et des vins du dessert. Si une d'elles tombait malade à être obligée de garder le lit, elle avait la bonté d'aller dans leur chambre savoir de leurs nouvelles. Si par hasard une des voitures de sa suite se trouvait rester en arrière par quelque cause que ce fût, elle était tellement tourmentée de ce retard, qu'elle envoyait des gendarmes à la recherche. Telle était *Joséphine* dans tous ses voyages; aussi était-elle adorée partout; on briguait long-temps à l'avance la faveur de l'y accompagner.

tendre, par le traité de paix qui survint, le souverain le plus puissant de l'empire d'Occident.

(55) Pag. 160.... *Tous les partis.*

L'on accusait généralement *Joséphine* de légèreté dans sa conduite. Non que je prétende tout-à-fait la justifier; mais elle sut profiter habilement de la faiblesse de certains généraux, pour les rattacher plus intimement au parti de son époux. Elle avait le tact très-fin; son adresse était incroyable, surtout quand il s'agissait de gagner quelques partisans à *Bonaparte*. Les femmes de sa cour étaient des instrumens dont elle se servait pour découvrir les particularités les plus secrètes, et qui intéressaient la gloire ou la sûreté de celui qui l'occupait entièrement. En un mot, *Bonaparte* n'a jamais été si heureux et si bien servi que pendant les années qu'il passa auprès de la femme qui fut toujours sa meilleure et sa plus constante amie.

(56) Pag. 161.... *Je flattais tous les partis.*

C'est là que brillait éminemment *Joséphine*. Elle aimait à protéger l'ancienne noblesse : aux marquis, elle promettait de les faire nommer chambellans de l'*Empereur;* aux neveux des anciens parlementaires, de les faire nommer auditeurs; le fils d'un ancien ministre de *Louis XVI* obtenait par son crédit une bonne préfecture qui le dédommageait en quelque sorte des biens qui lui avaient été ravis par la révolution; les chefs des familles les plus illustres figuraient ostensiblement à la nouvelle Cour de *Napoléon*. Mme la duchesse de *la Rochefoucault*, dame d'honneur de l'*Impératrice*, était devenue son amie; Mmes *Walsh-Serrant*, *Turenne*, *Octave Ségur*, *Montmorency-Matignon*, *Victor Mortemare*, de *Chevreuse*, *Bouillé*, etc. etc., étaient du nombre des dames du palais. MM. de *Beaumont*, de *Courtomer*, d'*Aubusson-Lafeuillade*, de *Montesquiou*, s'étaient attachés au char de *Napoléon*, et occupaient dans la maison de *Joséphine* les postes les plus distingués. MM. les *comtes* et les *vicomtes* devaient respirer plus librement quand ils entendaient décliner hautement leurs noms et qualités dans les grands salons des Tuileries et du faubourg Saint-Germain. Le titre de *monseigneur* remplaçait

l'épithète de *citoyen*. Une *baronne* qui comptait *quatorze quartiers*, faisait très-régulièrement sa cour à *Joséphine*, pour obtenir d'être nommée au plus mince emploi auprès de sa personne. Les enfans des victimes de 1793 et de 1794 venaient s'asseoir sur les mêmes siéges où avaient présidé leurs pères; le temple de *Thémis* retentissait des noms des *Duval d'Eprémesnil*, *Séguier*, *Chopin d'Arnouville*, etc. etc. *Joséphine* faisait sentir adroitement, aux uns et aux autres, la nécessité de s'attacher fidèlement à la cause de son époux: « S'il succombait malheureusement, que deviendriez-vous? vos parens, vos amis seraient sacrifiés par les bourreaux de 1793, qui, tous à l'envi, ressaisiraient à l'instant le pouvoir! » Aux chefs militaires elle leur peignait ainsi leur position : « Toutes les charges et dignités de l'Empire vous sont réservées; les lycées, et la plupart de nos institutions sont créés en faveur de vos enfans; votre fortune tient ainsi essentiellement à celle de l'*Empereur*. » Le clergé des diverses confessions recevait toujours d'elle l'accueil le plus distingué; M. *Ferdinand* de *Rohan* remplissait les fonctions d'aumônier auprès d'elle; très-souvent le chapitre métropolitain de Paris, et les évêques des départemens, lui étaient présentés; tous convenaient qu'elle les enchantait par la manière affectueuse et respectueuse avec laquelle elle les recevait; le Pape actuel faisait de *Joséphine* le plus grand cas; *Pie VI* même, dans ses derniers instans (qu'il passa à *Savone*), en parlait souvent, avec la vénération la mieux sentie; enfin, toutes les classes de la société, n'importe quels étaient les *nuances*, *les titres et les couleurs qui les distinguaient*, avaient une extrême confiance en l'*Impératrice* couronnée. On peut dire, avec vérité, qu'elle se servit de tout son crédit, qu'elle employa tous les moyens, pour porter *Napoléon* à relever les autels, que les mains sacrilèges des novateurs du siècle dernier avaient profanés; de même, elle protégea constamment les émigrés, et la plupart d'entre eux lui doivent en quelque sorte leur rentrée en *France*, et la conservation d'une partie de leur fortune.....

(57) Pag. 162.... *Un triomphateur.*

La terreur était à son comble lorsque *Napoléon* parut

sur les remparts de *Vienne;* tous les habitans consternés attendaient en silence quelles seraient les lois que le vainqueur allait leur imposer. Comme les *Allemands* sont bons et très-hospitaliers, ils accueillirent d'abord nos soldats, et leur prodiguèrent leurs soins ainsi qu'aux blessés. Peu à peu il s'établit une sorte de confiance entre les deux nations. Les bons *Germains* remarquèrent avec la plus vive satisfaction qu'ils n'avaient rien à redouter des *Français* leurs ennemis; ceux-ci se montrèrent généreux; et les dames de *Vienne*, à leur exemple, leur firent paraître la plus douce urbanité; les bals et les concerts se succédèrent bientôt; on finit par oublier tout cet attirail de guerre qui avait porté l'épouvante jusqu'au sein de la capitale. Peu à peu la bonne société vint ranimer ses salons; on s'humanisa envers nos officiers; des liaisons du moment finirent par devenir très-sérieuses, au point qu'au départ de ces messieurs ils laissèrent des regrets. La discipline avait été très-exacte dans *Vienne;* le meilleur ton régnait dans tous les cercles. Les *Français*, à l'instar des *Allemands*, étaient devenus un peu plus sérieux et bien moins légers; ils juraient au beau sexe *amour et constance:* la plupart étaient encore à concevoir comment ils pouvaient tenir à leurs sermens. Quelle étrange métamorphose! se disaient-ils entre eux, nous voulions apporter des chaînes aux jolies *Viennoises*, et c'est nous, messieurs, qui nous obligeons volontairement à les porter. D'honneur, répondait un jeune aide-de-camp, dont la gibecière n'était qu'un composé d'essence de rose, de brosses à dents, d'huile de *Macassar*, de couteaux et ciseaux en nacre, aiguilles à filets, à broder, conserves en or, etc., je suis mécontent de moi, général: j'aime depuis deux jours une beauté parfaite; mon sommeil en est troublé, au point que je crains sérieusement d'en tomber malade. Docteur, observait-il à M. *Larrey*, du plus grand sérieux, donnez-moi un préservatif contre l'amour. Si je reste à *Vienne*, j'aurai le spleen; en vérité je n'y tiendrai pas. Nos aimables désœuvrés passaient ainsi leurs jours très-agréablement; jusqu'au maître suprême, qui ne pouvait plus quitter *Schœnbrunn*. Enfin, si les Français étaient restés plus long-temps à *Vienne*, nul doute

que la fidélité conjugale n'eût été de rigueur pour parvenir aux places et aux grades supérieurs. Mais de retour en France, chacun reprit ses habitudes; les femmes, comme par le passé, restaient seules soumises à leurs devoirs, et les pratiquaient.

(58) Pag. 165. ...*Le maréchal Lannes.* (*)

Le duc de *Montebello* avait sans doute des pressentimens sinistres, lorsqu'il monta à cheval pour se rendre à l'île *Lobau*. Il était avec le docteur *Lannefranque*, lorsque nous le rencontrâmes sur le pont de *la Vienne*. Le maréchal aimait beaucoup mon collègue. Il s'arrêta, lui prit la main, et lui dit: « Vous ne tarderez pas à venir nous retrouver, nous aurons probablement besoin de vous; Messieurs, si j'en crois les apparences, la journée sera chaude.—Monsieur le duc, lui dit le docteur, elle ajoutera à votre gloire, et nous

(*) Il paraît que le maréchal avait eu la curiosité, comme tant d'autres, de chercher à connaître son destin; il exigea même qu'on lui précisât quel serait son genre de mort. « Celle réservée aux émules de *Turenne*, lui dit-on, et cela même paraît être prochain. » Cet homme intrépide, et que rien n'effrayait, pâlit et fit paraître son trouble. Le soir même il raconta au cercle des *Tuileries* qu'il était payé de sa curiosité; qu'il avait voulu savoir à l'avance son sort. Par ce moyen, disait-il, je l'anticipe avec toutes ses circonstances. A quoi me servirait-il présentement de me tourmenter? toute espérance d'échapper au destin m'est ôtée, et pourtant le désir de l'éloigner se réveillera plus d'une fois en moi. — Toutes ces considérations, lui dit le maréchal *B****, qui l'écoutait attentivement, ne vous priveront-elles pas du repos dont vous auriez joui si vous n'aviez pas prévu le mal? Ainsi le désir de savoir l'avenir, quand cette connaissance serait bornée aux événemens agréables, n'en serait pas plus sage. D'ailleurs celui qui ne désire de voir que le bien qui l'attend, ne veut point prévoir le mal qui peut y être attaché. Il prend donc ce qui, dans la connexion des événemens, est un grand bonheur pour un très-petit bien; on n'y en verra point du tout.

« L'homme, en désirant savoir son sort, souhaite, d'une façon ou d'une autre, quelque chose de contradictoire. S'il veut connaître l'avenir avec toutes ses circonstances, il veut savoir des événemens pour lui, dès qu'il les sait d'avance, et que dans sa prescience il conserve encore les mêmes inclinations, les mêmes désirs, les mêmes passions, la même liberté, la même volonté attachée à sa condition présente; il souhaite donc de savoir qu'il arrive une chose qui n'arrivera jamais. Quelle contradiction!

nous féliciterons avec toute l'armée. — La gloire, reprit vivement *Montebello*, fumée bien chère! J'aimerais mieux cent fois.... Tenez, voulez-vous que je vous parle franchement, on s'est trop pressé.... je n'ai pas une bonne idée de cette affaire; mais quelle qu'en soit l'issue, ce sera pour moi la dernière bataille.... Comment l'entendez-vous, général? — Adieu, adieu, Messieurs; ..... » et il partit au galop. » Ce dernier mot m'afflige, me dit M. *Lannefranque;* voilà plusieurs fois que le maréchal me montre ce dévouement, et ce mécontentement. S'il n'avait pas pour l'*Empereur* un attachement aussi sincère, il aurait demandé sa retraite. On ne peut pas soupçonner de faiblesse un aussi brave militaire; il est, comme bien d'autres, las du métier, et il est persuadé que cette campagne lui sera funeste. »

(*C. de G****.)

(59) Pag. 167. .... *Tomber sous ses coups.*

Le 30 octobre 1809, l'*Empereur* courut un grand danger.

Si les événemens doivent suivre infailliblement sa prévision, il désire de perdre ou sa condition actuelle ou sa liberté, c'est-à-dire il souhaite d'être homme, et de ne pas l'être. Ainsi, le désir de connaître son sort d'une manière circonstanciée est contradictoire, ou du moins un des plus funestes dont l'homme puisse être capable à son propre désavantage. » Telles étaient les observations d'un homme qui se croyait alors au-dessus des préjugés des siècles, et qui cependant eut à son tour la même faiblesse, comme il le disait volontiers, d'avoir voulu juger par lui-même de l'infaillibilité de l'oracle moderne : il ne reçut qu'une seule et intelligible réponse. « L'an 1813 semblerait vous préparer une *apothéose immortelle.* » Un funeste pressentiment s'empara tout à coup du maréchal *B****; il reconnut que si réellement on pouvait pénétrer dans l'avenir et voir les suites de toutes choses, on éviterait bien des maux qui dépendent de la volonté des hommes. Pour ce qui le concernait particulièrement, il n'attacha qu'une très-faible importance à sa prédiction. Mais après la mort du maréchal *Lannes*, elle lui revint à la mémoire : en partant pour Mayence, en 1813, pour rejoindre l'armée, il conçut un pressentiment intime qu'il ne reverrait plus les êtres qui lui étaient les plus chers. Effectivement cette campagne fut la dernière qui termina une si belle vie. Le maréchal *B**** emporta les regrets universels de tous les braves qui avaient partagé ses dangers et ses triomphes, et qui, d'un jour à l'autre, s'attendaient comme lui à périr au milieu des combats.

A midi, pendant la parade, au milieu de ses généraux, il a pensé tomber sous le poignard d'un assassin. Un jeune *Seïde* de dix sept ans et demi, d'une figure charmante, douce, régulière, fils d'un ministre protestant, s'est avancé sur lui brusquement pour le tuer. Le prince de *Neuchâtel* s'est mis devant l'*Empereur*, et le général *Rapp* a fait saisir le misérable, qu'on a trouvé armé d'un couteau de cuisine tout neuf et bien affilé. Je frémis encore quand je pense au moment où j'ai vu cet assassin s'avancer sur l'*Empereur*, et je ne cesserai jamais d'admirer l'inaltérable fermeté de ce grand général, qui, sans manifester la moindre émotion, a continué de commander les évolutions, comme si l'on venait seulement d'écarter un insecte importun.

Conduit dans la salle des gendarmes, le jeune homme fut fouillé. On trouva sur lui le couteau dont j'ai parlé, quatre frédérics d'or, et le portrait d'une très-jolie femme. Le général *Rovigo* le questionna ; mais il ne répondit que ces mots : Je voulais parler à l'*Empereur*. Pendant deux heures on ne put en obtenir autre chose. S. M. instruite de son silence obstiné, le fit monter à son appartement pour l'interroger elle-même. Voici quel fut à peu près cet interrogatoire : — D'où êtes-vous, et depuis quand êtes-vous à *Vienne* ? — Je suis d'*Erfurt*, et je suis ici depuis deux mois. — Que me vouliez-vous ? — Vous demander la paix, et vous prouver qu'elle est indispensable. — Pensez-vous que j'eusse voulu écouter un homme sans caractère, sans mission ? — En ce cas je vous aurais tué. — Quel mal vous ai-je fait ? — Vous opprimez ma patrie et le monde entier ; si vous ne faites point la paix, votre mort est nécessaire au bonheur de l'humanité : en vous tuant, j'aurais fait la plus belle action qu'un homme de cœur puisse faire... Mais j'admire vos talens ; je comptais sur votre raison, et, avant de vous frapper, je voulais vous convaincre. — Vous êtes fils d'un ministre luthérien, et c'est sans doute la religion... — Non, Sire, mon père ignore mon dessein ; je ne l'ai pas communiqué ; seul depuis deux ans, je médite votre changement ou votre mort. — Etiez-vous à *Erfurt* quand j'y suis allé ? — Je vous y ai vu trois fois. — Pourquoi ne m'avez-vous pas tué alors ? — Vous

laissiez respirer mon pays, je croyais la paix assurée, et je ne voyais en vous qu'un grand homme. — Connaissez-vous *Scheiner* et *Schill ?* — Non, Sire — Etes-vous franc-maçon ou illuminé ? — Non, Sire. — Connaissez-vous *Brutus ?* — Il y en eut deux ; le dernier mourut pour la liberté. — Avez-vous eu connaissance de la conspiration de *Moreau* et de *Pichegru ?* — Les journaux m'en ont instruit. — Que pensez-vous de ces hommes ? — Sire, qu'ils craignaient de mourir. — On a trouvé sur vous un portrait ; quelle est cette femme ? — Ma meilleure amie, la fille adoptive de mon vertueux père. — Quoi ! votre cœur est ouvert à des sentimens si doux, et vous n'avez pas craint d'affliger, de perdre les êtres que vous aimez, en devenant un assassin ? — J'ai cédé à une voix plus forte que ma tendresse. — Mais, en me frappant au milieu de mon armée, pensiez-vous échapper ? — Je suis étonné d'exister encore. — Si je vous faisais grâce, quel usage feriez-vous de la liberté ? — Mon projet est échoué, vous êtes sur vos gardes... je m'en retournerais paisiblement dans ma famille.

S. M. a fait appeler M. *Corvisart*, et lui a demandé s'il ne trouvait pas dans ce jeune homme quelque signe de démence. M. *Corvisart* l'a examiné avec soin, et a répondu qu'il ne trouvait pas même les signes d'une forte émotion.

Il resta deux jours dans une salle avec deux gendarmes ; il se promenait avec tranquillité, et de temps en temps s'agenouillait pour prier. On lui avait apporté avec son dîner un couteau de table ; il le prit, et le considéra froidement. Un gendarme voulut le lui ôter des mains ; il le lui rendit en souriant, et dit : *Ne craignez rien, je me ferais plus de mal que vous ne m'en ferez.* — Le lendemain il entendit le canon. — C'est la paix, lui dit-on. — Ne me trompez-vous point ? — Non, je vous jure ; alors il se livra à la joie la plus vive ; des pleurs coulèrent de ses yeux ; il se jeta à genoux, pria avec transport, et se relevant ; *je mourrai plus tranquille.*

Quand l'*Empereur* fut parti, on vint le chercher pour le fusiller. Il dit au colonel qui lui annonça son sort : « Monsieur, je ne demande qu'une grâce, c'est de n'être

point lié! » On la lui accorda ; il marcha librement, et mourut avec calme.

(60) Pag. 167. ... *Wagram.*

Bonaparte ne fut jamais plus grand qu'après la bataille de *Wagram.* Il voyait toutes les puissances de l'*Europe* reconnaître sa prépondérance ; il les forçait, en quelque sorte, à venir l'admirer. Mais les affaires d'*Espagne* déchirèrent le voile dont il s'enveloppait. L'ambitieux *Napoléon* parut alors comme un nouveau *météore* qui allait effrayer la terre. Son premier ministre lui prédit que cette funeste tentative éclipserait ses jours de gloire.

(61) Pag. 168. ... *Schœnbrunn.*

Ce château, bâti par l'auguste *Marie-Thérèse*, en 1754, n'est qu'à une demi-lieue des lignes de *Vienne.* Sa position est fort belle, et quoique l'architecture soit très-mauvaise, elle a de la majesté. C'est dans ce lieu que *Napoléon*, alors maître des principaux Etats de l'*Europe*, adressa ses vœux secrets à la petite fille de tant de rois ; l'archiduchesse conserva une noble fierté ; elle tenait à son caractère ; elle ne s'humilia point devant le vainqueur de son père, mais elle regarda dès cette époque *Napoléon* comme un homme extraordinaire, et dissimula cependant ses pensées. Il paraît qu'elle lui demanda sûreté et protection ; elle était déjà certaine de tout obtenir. L'ambitieux *Empereur* jura, dès cet instant, que la nièce de l'infortunée *Marie-Antoinette* deviendrait sa compagne : il y réussit. A l'époque de son mariage avec cette princesse, il lui fit une agréable surprise, en lui mettant sous les yeux le plan du château de *Schœnbrunn*, son petit chien favori, et un serin qu'elle aimait beaucoup. La première fois qu'elle fut au grand *Trianon*, elle y trouva divers objets qui lui avaient appartenu, et auxquels elle tenait.

L'*Empereur* exigeait d'elle une toilette d'*Impératrice ;* très-souvent cela l'ennuyait. « Cette robe est bien, » disait-elle à ses dames. Sur les représentations que l'*Empereur* le trouverait mauvais : « Alors, faites d'après ses ordres, » répondait l'*Impératrice.* On l'a vue envoyer à ses sœurs, à *Vienne*, diverses parures, et même des

robes de cour; mais cela déplaisait dans l'intérieur du château, et dans les derniers temps *Napoléon* exigea que ces divers ajustemens restassent aux atours pour en faire le partage.

L'*Empereur* aimait volontiers à contrarier sa jeune épouse. Cette princesse avait peine, dans le commencement de son mariage, à se former à son caractère bizarre. Souvent elle le boudait; mais il revenait volontiers, et n'aimait pas les brouilles.

Il en eut cependant quelques-unes au sujet de son fils: il était extrême en tout, même jusque dans ses caresses. Un jour qu'il le faisait jouer, il le prit spontanément sur l'une de ses mains, et manqua le renverser de son haut. *Marie-Louise* fit un cri de douleur. « Ce n'est rien, Madame, reprit-il; cet enfant tiendra de son père; à son exemple, il doit être invulnérable. »

Comme *Napoléon* aimait les haricots, il en faisait manger au petit prince, et lui barbouillait exprès la figure pour le faire crier. Très-souvent l'*Impératrice* le désapprouvait. « Viens, mon fils, lui dit un matin l'*Empereur :* examine bien ceci. » C'était le portrait de François II que l'archiduchesse peignait en secret. Il donne un pinceau à l'enfant, et lui fit barbouiller la figure du grand-papa. L'enfant riait aux éclats. *Marie-Louise* survint dans cette entrefaite, elle gronde son fils. « Je m'avoue coupable, lui dit *Napoléon;* mais cet ouvrage me déplaît; c'était pour le faire disparaître que j'en ai agi ainsi. » La princesse parut très-agitée, et, pendant quatre jours, on remarqua du froid entre les époux.

(62) Pag. 180. ...*Plombières.*

La ville de *Plombières*, située dans les *Vosges*, est renommée par ses bains. Elle est bâtie dans un fond, entourée de collines très-hautes, de manière qu'elle semble dans un puits. Tous les pays qui l'avoisinent ont des sources très-abondantes d'eaux minérales. *Luxeuil*, par exemple, dont le site est plus agréable que *Plombières*, offre aux malades attaqués de la pierre, des moyens curatifs. En général, dans ces contrées, l'air est sujet à des variations de temps qui donnent aux habitans des affections rhumatismales. Il semble que la Providence, à côté du mal ait placé le remède; car

toutes ces eaux sont souveraines, et opèrent, en peu de temps, une prompte et facile guérison.

Il y a maintenant trois bains à *Plombières*. Le gouvernement s'est chargé du dernier. Il est digne de sa munificence. On trouve dans cette ville une assez jolie salle de bal, où les baigneurs se réunissent deux fois la semaine. Il s'y trouve au moins 4 à 500 personnes de toutes les nations, qui vont et viennent à *Plombières* jusqu'à la fin de septembre. La majeure partie des étrangers demeure chez les bourgeois. Deux seules auberges qui s'y trouvent ne pourraient suffire; mais les habitans, n'ayant d'autre fortune que les eaux, offrent, pour 180 francs par mois, la nourriture et le logement.

Les baigneurs s'amusent beaucoup à faire des parties dans les vallées voisines. (Celle de *Plombières* n'a tout au plus qu'une demi-lieue de largeur.) On voit à toute heure le *Russe* avec l'*Espagnol*, le *Napolitain* avec l'*Anglais*, le *Français* avec l'*Italien*, le *Belge* avec le *Polonais*, etc., se promener ensemble dans des chars couverts de draps, et ornés de feuillages, attelés de bœufs. L'impératrice *Joséphine* s'en amusait beaucoup, et chaque fois qu'elle allait aux eaux de *Plombières*, ce qui arrivait souvent, elle n'oubliait point de pratiquer cet agréable exercice. Elle rapportait en quantité de jolis ouvrages en acier, qu'elle distribuait à ceux qui l'entouraient. Elle laissait ordinairement des marques de sa générosité aux chefs d'ateliers pour encourager les ouvriers. Lorsqu'elle restait en ville, elle logeait dans la maison de M. *Martinet*, médecin, dans la grande rue. (Cet estimable docteur n'est plus.) Elle avait toujours autour d'elle une cour nombreuse, et les habitans de *Plombières*, quand ils avaient le bonheur de posséder *Joséphine*, faisaient éclater leur joie d'une manière extraordinaire. En général elle y faisait beaucoup de bien, et recevait indistinctement toutes les demandes que l'on voulait lui adresser. Pendant l'un de ces séjours, elle fut marraine de l'un des enfans de Madame *Martinet*, son hôtesse. Aussi cette veuve estimable ne parle de l'ex-impératrice qu'avec une profonde douleur, et manifeste hautement ses regrets. Elle aime à s'entretenir d'elle. Son bonheur paraît au

comble, quand elle peut dire à ceux qui l'ont connue : « Hélas ! la ville de *Plombières* a fait une grande » perte dans *Joséphine ;* elle y faisait régner l'abon- » dance. Sa présence seule y attirait un bien plus grand » concours d'étrangers qu'il n'en vient aujourd'hui » pour prendre nos eaux. Moi, la première, j'ai perdu » ma protectrice, que dis-je, mon amie; car j'ose » l'appeler ainsi. Depuis sa mort, toute espèce de » bonheur s'est évanoui pour moi : il ne me reste en » partage que ma douleur et le souvenir de ma bien- » faitrice. » (*Note communiquée.*)

(63) Pag. 194. . . . *Je lui révélai alors ce qui m'avait été dit relativement à son dessein.*

Joséphine fut vivement affectée de son divorce ; il paraît que dans cette grande circonstance, l'*Empereur* joua parfaitement la comédie : quelques jours avant le 16 décembre, *Napoléon* entra chez l'*Impératrice* sans être annoncé ; elle était encore couchée ; il s'assit sur le pied de son lit, et lui dit : « Je vais t'affliger, *Joséphine;* mais le bien de mes peuples exige impérieusement que je me sépare de toi : il me faut un héritier. J'aurais voulu que tu pusses remplir mon vœu ; mais maintenant la chose est impossible, et c'est à regret que je me vois contraint de prendre ce parti. « *Joséphine* était prévenue depuis long-temps par *Fouché* des secrètes intentions de son époux; mais elle ne pouvait croire que jamais il en vînt à une pareille extrémité. Après lui avoir fait d'inutiles représentations, elle osa lui prédire que le jour où il la quitterait serait le dernier de sa gloire. « Il te faut une amie, lui dit-elle avec véhémence, et tu n'as que des flatteurs; crois-tu que tes généraux te soient véritablement attachés? Non, la plupart n'attendent que le moment propice pour tourner leurs armes contre toi. Crois-tu qu'ils verront de sang-froid l'empereur *Napoléon* chercher une alliance parmi les filles des rois? Non, ils ont été élevés à la même école que toi, ils y ont acquis la véritable noblesse au prix de leur sang, et le blason, dont ils font le plus de cas, sont les marques de bravoure qui leur donne cette puissance considérable dont ils jouissent en *Europe.* Mais crois bien qu'ils ne voient

en toi que leur égal ; s'ils soutiennent l'éclat de ton trône, c'est que ton élévation leur semble leur ouvrage. Ils te croient grand, parce que ta gloire rejaillit sur eux. S'ils t'encensent, ils respirent avec délices l'encens d'un pouvoir qu'ils partagent. Mais du moment qu'une femme étrangère viendra s'asseoir à tes côtés, la Cour d'alors ne sera plus dirigée par la même influence ; tu es un homme trop nouveau pour que les anciennes familles se rattachent véritablement à ta personne. Tu peux les combler de biens ; tu peux même et tu dois leur faire oublier les torts inséparables d'une grande révolution ; mais garde-toi d'humilier d'anciens militaires, qui ont servi leur patrie avant toi. Ecarte surtout de tes salons cette trop sévère étiquette qui n'est pas faite pour eux ; leurs femmes et leurs enfans ne doivent point rougir, ni à tes yeux, ni à ceux de ta nouvelle compagne ; l'épée des braves sera toujours ton plus sûr bouclier : aussi ai-je eu soin de ménager tous les partis, d'être indulgente pour toutes les opinions, au point que depuis que tes destinées sont devenues si extraordinaires, j'ai fait oublier en quelque sorte, à tes officiers, la distance éminente qui existe entre le général *Bonaparte* et l'empereur *Napoléon*.

(64) Pag. 197. . . . *Sera toujours ta plus constante amie.*

La société était toujours brillante et nombreuse à la *Malmaison*. L'on y donnait des bals, des concerts ; *Joséphine* en faisait les honneurs à merveille. Souvent les désœuvrés des châteaux des *Tuileries* et de *Saint-Cloud*, venaient respirer un air plus pur que celui qu'ils pompaient aux cercles des courtisans qui se pressaient en foule sur les pas du maître, pour obtenir la faveur d'en être remarqués. On vint un jour rapporter à l'*Impératrice* couronnée, que le grand-écuyer était sur le point de tomber dans la disgrâce de son époux. « Eh ! pourquoi ? s'écria-t-elle : *il l'a si bien servi jusqu'alors ;* je ne conçois rien à cette rupture. » En effet, le duc de *V****, qui avait remplacé le maréchal *Duroc*, tenait on ne peut mieux les rênes de la maison (*). Il entrait dans tous les

(*) Le duc alla un jour à la *Charité* voir pour les gens de la

détails, et le service était exact. Mais ce qui motivait les conjectures d'alors, c'est que M. *de Caul**** ayant (comme de coutume) accompagné à la promenade l'impératrice *Marie-Louise* (la princesse *Aldobrandini* était à cheval à ses côtés), l'archiduchesse voulait avoir le pas sur eux. Le grand-écuyer lui fit la remarque qu'en s'écartant ainsi, elle pourrait courir quelque danger. Elle insista. Dans un moment où le cheval qu'elle montait fit un faux pas, M. le duc dit à voix basse : *Quel entêtement!* Elle l'entendit, et fut sur-le-champ s'en plaindre à son époux. *Napoléon* devint furieux : « Cet homme, dit-il, en parlant de son favori, en fait toujours plus que je ne veux. » *Josephine* prévit dès lors que, pour l'un comme pour l'autre, une explication allait être nécessaire. La princesse avait tort; l'*Empereur* le jugea ainsi; et *Joséphine*, qui savait de quelle importance était un homme tel que M. *de Caul**** pour *Napoléon*, disait à ceux qui s'étonnaient de l'intérêt qu'elle ne cessait de témoigner envers lui, en cherchant à lui conserver ses amis : « Ses partisans auraient raison d'être surpris, si j'étais une femme ordinaire; mais je suis et serai toujours sa plus constante amie. »

---

maison de l'*Empereur* qui y étaient traités. L'on donnait 42 fr. par semaine pour chaque malade, et les lits qui restaient vacans étaient payés 30 sous par jour. Le grand-écuyer exigea qu'on lui donnât le bouillon à goûter. Après l'avoir dégusté, un mouvement d'indignation le saisit; il le manifesta devant les infirmiers, et sur-le-champ il fut s'en plaindre au directeur de l'hôpital. « Monsieur, lui dit-il avec force, j'entends que mes malades soient bien servis, et dès l'instant même il faut leur donner de meilleur consommé; le vôtre, que je viens de goûter, ne me paraît pas très-propre à remettre les estomacs débiles. » Ce chef ne dit mot, et se le tint pour dit; il se contenta de faire de bonne grâce ce qu'il ne pouvait refuser sans s'exposer à perdre sa place, et peut-être encore pis. « Je viendrai dorénavant vous surprendre, lui dit M. de *Caul****; et si vos pensionnaires ont le droit de se plaindre, je m'engage à leur trouver une meilleure pension. » Depuis cette époque il ne s'éleva aucune réclamation, tant la surveillance du grand-écuyer devint pour ainsi dire minutieuse, tant M. *De* *** craignait ses reproches; l'émulation devint réciproque des deux côtés, et les malades n'en furent que mieux soignés et nourris.

(65) Pag. 211. .... *Ce qu'il aurait de plus cher.*

On parlait beaucoup en *Allemagne*, en 1809, d'un ministre fort instruit, qui voyait continuellement un petit homme noir derrière son fauteuil, toutes les fois qu'il travaillait seul dans son cabinet; et il le disait avec la plus intime conviction.

De même, dans les deux dernières années du règne de *Bonaparte*, il n'était bruit dans les salons de la capitale, que d'un petit homme rouge qui s'était présenté à *Fontainebleau* et à *Saint-Cloud* pour obtenir une audience de l'*Empereur*. L'on vous assurait, avec un grand sérieux, qu'on l'avait vu aux *Tuileries* s'entretenir assez cavalièrement avec lui. On se disait même à l'oreille, au cercle de l'*Impératrice*, que le petit bonhomme avait parlé très-haut, et même avait rappelé le trop fameux serment qu'il prêta, lui *Bonaparte*, dans la grande pyramide de *Chéops* (*), le ..., en l'an ...

Entre autres menaces que lui fit, dit-on, le petit homme rouge, on distingua celle-ci :

« Tu seras heureux jusqu'à ta quarante-cinquième année. Je suis forcé de te protéger jusqu'à cette époque. Ensuite, je t'abandonnerai aux destins, qui sauront un jour me venger de toi, si tu es assez coupable pour enfreindre un instant tes sermens. »

Pour l'intelligence de certains faits, il faut remonter en partie aux premières années de *Napoléon Bonaparte*. Alors, l'on déchirera le voile qui cache encore à la majorité des *Français* les raisons secrètes qui durent porter nécessairement l'époux de *Joséphine* à se séparer de celle qu'il se plaisait à nommer son génie tutélaire.

Il paraît constant que *Bonaparte* reçut sa première *initiation*, comme néophyte à la secte universelle des *francs-juges*, en 1795. Il prêta serment, dans une assemblée générale des Frères qui s'étaient réunis dans la forêt de *Fontainebleau* : « Que jamais homme libre ne devait obéir à un *Roi*. » Il se soumit aux plus rudes épreuves, s'il enfreignait ce qu'il promettait aux amis invisibles.

(*) Gloire à *Allah*, dit le vainqueur de l'*Italie*. Il n'y a de vrai Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. Le pain dérobé par le méchant, se réduit en poussière dans sa bouche, etc.

Une deuxième *initiation* eut lieu à l'époque de ses victoires en *Italie*. *Bonaparte* avoua depuis à ses plus intimes, « qu'il fut non seulement étonné de l'étrange cérémonie dont il était en quelque sorte le seul récipiendaire, mais aussi de se trouver au milieu de la plupart des chefs de son armée qui, tous à l'envi, répétaient sur leurs armes : « Mort aux tyrans, quels que soient leurs titres et même leurs qualifications. »

On exigea de lui la formule d'un serment ainsi conçu : « Je consens que l'on m'ôte la vie, si je transige avec la royauté. Pour parvenir à l'éteindre en *Europe*, j'emploierai indistinctement le fer et le feu, et même, je sacrifierai *ce que j'ai de plus cher*, si la société dont j'ai le bonheur d'être membre me le commandait. » Il signa de son sang cette formule, et se déclara traître, à l'avance, s'il n'exécutait fidèlement ce qu'il venait de promettre aussi solennellement.

D'après les assurances les plus formelles des chefs de la secte, qu'il pouvait tout oser, secondé par des sicaires répandus dans toutes les parties de l'*Europe*, *Bonaparte* poursuivit le cours de ses conquêtes avec un courage et un dévouement à toute épreuve.

C'est au *Grand-Caire* que *l'illustre initié* conféra avec le chef des *philadelphes*. Il paraît qu'il eut plusieurs entretiens avec lui dans une mosquée célèbre ; là eut lieu une troisième et dernière *initiation*. Déjà le général de l'armée d'*Egypte* s'apercevait que la plupart des officiers de son armée commençaient à vouloir le traiter avec une insultante supériorité ; *Kléber* était du nombre. Il prévoyait dès-lors des revers aussi étonnans que son élévation. Il consulta le suprême maître *du grand œuvre*. Cet *Egyptien* passait sa vie avec les *Beys*, mais le peuple en général le réputait un homme divin et s'entretenant mentalement avec les anges.

Il paraît que *Bonaparte* avait conçu de justes craintes d'être assassiné ; le chef des *invulnérables* lui dit : « Je te rendrai inaccessible à tous les coups du sort, mais conditionnellement porte le costume d'usage. » Il le lui désigna (*). « Garde-toi d'en adopter un autre dans la

(*) C'est sûrement la redingote grise et le petit chapeau que *Napoléon* portait continuellement.

chaleur des combats ; il a surtout une double propriété, car il te peut rendre invisible aux yeux de tes ennemis, et reporter sur eux les coups qu'ils voudraient t'adresser. Si jamais le sort te favorise au point de te rendre chef d'un peuple, garde-toi, ô mon fils, garde-toi, et pour cause, de ceindre le bandeau des rois; *ta fortune pourra et devra étonner le monde.* Tu es l'enfant de choix de la société universelle; partout elle est invisible; mais elle se rattache à toi par des fils imperceptibles. Si l'ambition, ce vice de la royauté, te faisait écarter un instant des vrais principes, c'est alors qu'il te faudrait un jour redescendre au niveau du moindre de tes frères ; tu pourrais même traîner ta misère chez des peuples étrangers, et côtoyer à l'aventure les mers de l'*Afrique* pour retrouver une patrie. Tu serais abandonné des tiens; nul d'entre eux ne te suivrait dans ton exil; toi seul, malheureux..... Cependant il te resterait un ami. »

Le retour de *Bonaparte* en France fut l'ouvrage des *philadelphes.* Devenu premier Consul de la République, il renouvela son serment; mais bientôt l'heureux *Empereur* oublia ce qu'il devait à ceux qui l'avaient servi de leur crédit, de leur épée. Il raconta en 1805, à *Joséphine* le serment redoutable qu'il avait prononcé, *guerre aux Rois.* Il s'en était passablement acquitté. Mais il avait osé s'asseoir sur le trône de France. Les *francs-juges* pouvaient d'un jour à l'autre venir l'en arracher, et le faire repentir de ce qu'ils nommaient un parjure inexcusable aux traités les plus solennels. L'*Impératrice* fut réellement troublée quelques instans. Elle craignait toujours que son époux ne succombât sous les coups d'un zélateur de la secte. De là cette surveillance minutieuse qu'elle faisait recommander auprès de lui. Sans cesse elle disait au maréchal *Duroc* : *Veillez sur l'Empereur, il ne prend pas assez de précaution.* Après la bataille d'*Austerlitz*, *Napoléon* crut pouvoir en imposer au monde. Il finit par oublier totalement qu'il était sous le joug *des invisibles*, qui, ainsi que leurs devanciers, ne savaient pas pardonner.

Le terrible petit homme rouge, à ce qu'il paraît, avait promis trois visites à *Napoléon* avant de l'exposer aux coups de ses ennemis. La première entrevue eut lieu au château des *Tuileries*, trois jours avant son

sacre. Il paraît qu'un billet fut remis à *Bonaparte*. Il ne contenait que ces mots : « *Pense à ton serment. Haine aux Rois, République universelle.* » Le nouveau monarque n'en tint pas compte. Il éconduisit même, à ce que l'on prétend, d'une manière assez incivile, le grand maître *Égyptien*. Celui-ci, assez patient de son naturel, ajourna sa seconde visite. Elle eut lieu au retour de la campagne de *Wagram*; mais cette fois l'homme invisible ne se présenta pas seul. Il demanda une audience particulière à *Napoléon*, et lui fit dire à l'avance, qu'il se rendrait au palais de *Fontainebleau* le 12 novembre 1809. L'*Empereur* fut surpris. Néanmoins il dissimula. Cet illuminé lui dit : Ce que tu veux *entreprendre te conduira a ta perte : songe à ton serment; il en est temps encore.* — Ils conversèrent ensemble, à ce qu'il paraît, près de deux heures. L'*Impératrice* n'était point présente à la conversation : cette femme affligée venait d'avoir la conviction qu'une autre plus heureuse qu'elle allait la remplacer dans le cœur de son époux. Elle n'a donc pu voir le petit homme mystérieux; aussi elle n'en parlait jamais. *Bonaparte* avait une très-grande quantité de *philadelphes* autour de sa personne. La France fourmillait d'*Anglais*, d'*Allemands*, d'*Espagnols*, d'*Italiens*, qui, au moindre signal, pouvaient faire tomber l'*Empereur* sous leurs coups. La guerre d'*Espagne* avait commencé à dessiller les yeux de ce grand conquérant. Il vit que l'on pouvait être vaincu; que les armes étaient journalières comme les grandes réputations. Dès lors il conçut des craintes; ses ennemis lui conseillèrent de réaliser les projets que son frère *Lucien* avait conçus en 1800, de le séparer de son épouse pour lui faire épouser une infante d'*Espagne*. Dès lors il répudia *Joséphine*. Il sacrifia alors, à la fois, *ce qu'il avait de plus cher*, et prouva au monde entier, et notamment aux *philadelphes*, qu'il était un fanatique qui finirait par s'égarer dans les détours tortueux de l'ambition.....

Le petit homme rouge, ou autrement la société qu'il représentait, ne virent dans le sacrifice volontaire qu'il fit de l'*Impératrice*, que la preuve irrécusable que tôt ou tard, ce même homme, qui était en très-grande partie leur ouvrage, finirait par les *renier* dans l'occasion. Dès lors ils jurèrent sa perte; et, pour y parvenir, ils

caressèrent ses erreurs et applaudirent à ses folles entreprises. L'on peut dire cependant à la louange de plusieurs, qu'ils mirent tous leurs soins pour lui faire parvenir des avis secrets. Il n'écoutait rien; il voulait continuer de régner. *Ce trône a tant de charmes!* Il fut, dit-on, singulièrement frappé en entendant raconter la fameuse vision de M. A. A. de M*** (*). L'on sait le malheureux résultat de la guerre de Russie : c'est là que l'attendaient les *philadelphes*. Dès lors ils jugèrent sa fin prochaine, malgré son alliance avec l'Archiduchesse *Marie-Louise*, alliance qu'il avait faite à dessein pour leur en imposer. Mais il n'était plus temps; l'arrêt était porté : il devait encourir, non seulement la peine de la déchéance, mais encore être relégué chez de nouveaux *Sarmates*. Dans les derniers momens qu'il passa au château de *Fontainebleau*, en 1814, il reçut, selon les uns, la visite du petit homme rouge, et, selon les autres, un simple écrit (l'original du serment qu'il avait prêté et signé de son sang). C'était dire en deux mots au malheureux monarque détrôné, que la secte dont il faisait partie l'avait abandonné. S'il fût resté Consul, peut-être le serait-il encore; mais les *philadelphes n'oublient rien, ne pardonnent rien*, et ne rêvent, depuis plus de trois siècles, que la république universelle qui finira, d'après les plus sûrs politiques, par bouleverser le globe, et d'Orient en Occident le chaos deviendra universel. (*Note communiquée.*)

(66) Pag. 219. ... *La dissolution de mon mariage.*

Le prince *Eugène* eut avec sa tendre mère une entrevue bien douloureuse, à en juger par les larmes qu'ils versèrent tous deux. Ce fils si cher consolait l'*Impératrice*. Elle, de son côté, cherchait à ranimer son courage. Mais ces illustres affligés étaient pénétrés de la douleur la plus vive et surtout la mieux sentie. « Ce n'est point le trône que je regrette, disait cette femme doublement malheureuse au *Vice-Roi*; mais je sais que je laisse l'*Empereur* en butte à de certaines gens qui veulent sa perte.

(*) Cette vision, s'il en fût *jamais*, devait finir tôt ou tard par s'accomplir; c'est aux souverains, comme parties intéressées, à faire surveiller ces sociétés *occultes*.....

Je ne serai plus là pour le prémunir contre de perfides rapports. La tâche qui me sera réservée à l'avenir sera de le plaindre, et de ne cesser de faire des vœux pour lui et les *Français* que j'aime. *Mes enfans m'imiteront....*

(67) Pag 220. ... *Déployer au sénat dans cette grande circonstance.*

Le sénat s'étant assemblé le samedi 16 décembre 1809, l'archi-chancelier de l'Empire, *Cambacérès*, désigné pour présider la séance, fut reçu avec les honneurs d'usage. Le roi de *Westphalie*, le roi de *Naples*, grand-amiral, le prince vice-roi d'*Italie*, le prince vice-connétable et le prince vice-grand-électeur présens, la séance fut ouverte, et la parole fut accordée au prince archi-chancelier de l'Etat. Il parla en ces termes :

» MESSIEURS,

» Le projet, qui sera soumis dans cette séance à la délibération du sénat, contient une disposition qui embrasse nos plus chers intérêts. Elle est dictée par cette voix impérieuse qui avertit les souverains, les peuples, que, pour assurer le salut des Etats, il faut écouter les conseils d'une sage prévoyance, rappeler sans cesse le passé, examiner le présent et porter ses regards sur l'avenir. C'est devant ces hautes considérations que, dans cette circonstance à jamais mémorable, S. M. I. a fait disparaître toutes les considérations personnelles, et réduit au silence toutes ses affections privées. La noble et touchante adhésion de S. M. l'*Impératrice* est un témoignage glorieux de son affection désintéressée pour l'*Empereur*, et lui assure des droits éternels à la reconnaissance de la nation. »

Le comte *Regnault* de *Saint-Jean d'Angely* obtint la parole, et soumit à l'assemblée un projet de sénatus-consulte portant dissolution du mariage contracté entre l'*Empereur* et l'impératrice *Joséphine*. L'orateur développa ainsi qu'il suit les motifs de ce projet :

« MONSEIGNEUR,

« SÉNATEURS,

« L'acte solennel rapporté en entier dans le sénatus-

consulte que vous venez d'entendre, en contient seul tous les motifs; que pourrions-nous ajouter ? quelles paroles pourrions-nous adresser au sénat français, qui ne fussent bien au-dessous des paroles touchantes recueillies de la bouche des deux illustres époux dont votre délibération va consacrer les généreuses résolutions? Leurs cœurs se sont entendus pour faire parler à la politique et au sentiment le langage le plus vrai, le plus persuasif, le plus fait pour convaincre et pour émouvoir.

» Comme souverain, comme époux, l'*Empereur* et l'*Impératrice* ont tout fait, ils ont tout dit. Il ne nous reste qu'à les aimer, les bénir et les admirer.

» C'est désormais au peuple français à se faire entendre. Sa mémoire est fidèle comme son cœur. Il unira, dans sa pensée reconnaissante, les espérances de l'avenir et les souvenirs du passé ; et jamais monarques n'auront recueilli plus de respects, d'admiration, de gratitude et d'amour que *Napoléon* immolant la plus sainte de ses affections au besoin de ses sujets; que *Joséphine* immolant sa tendresse pour le meilleur des époux, par dévouement pour le meilleur des rois, par son attachement pour le meilleur des peuples.

» Acceptez, Messieurs, au nom de la *France* attendrie, aux yeux de l'*Europe* étonnée, ce sacrifice, le plus grand qui *ait été fait sur la terre;* et pleins de la profonde émotion que vous éprouvez, hâtez-vous de porter au pied du trône, dans les tributs de vos sentimens, des sentimens de tous les *Français*, le seul prix qui soit digne du courage de nos souverains, la seule consolation qui soit digne de leurs cœurs. »

Le prince vice-roi, ayant ensuite obtenu la parole, s'exprima en ces termes :

« PRINCE,

» SÉNATEURS,

» Vous venez d'entendre la lecture du projet de sénatus-consulte soumis à votre délibération. Je crois devoir, dans cette circonstance, manifester les sentimens dont ma famille est animée. Ma mère, ma sœur et moi nous devons tout à l'*Empereur*. Il a été pour nous

un véritable père ; il trouvera en nous, dans tous les temps, des enfans dévoués, des sujets soumis. Il importe au bonheur de la *France* que le fondateur de cette quatrième dynastie vieillisse environné d'une descendance directe, qui soit notre garantie à tous comme le gage de la gloire de la patrie.

» Lorsque ma mère fut couronnée devant toute la nation, par les mains de son auguste époux, elle contracta l'obligation de sacrifier toutes ses affections aux intérêts de la *France*. Elle a rempli avec courage, noblesse et dignité, ces premiers devoirs. Son âme a été souvent attendrie en voyant en butte à de pénibles combats le cœur d'un homme accoutumé à maîtriser la fortune, et à marcher toujours d'un pas ferme à l'accomplissement de ses grands desseins. Les larmes qu'a coûté cette résolution à l'*Empereur* suffisent à la gloire de ma mère. Dans la situation où elle va se trouver, elle ne sera pas étrangère, par ses vœux et par ses sentimens, aux nouvelles prospérités qui nous attendent, et ce sera avec une satisfaction mêlée d'orgueil, qu'elle verra tout ce que ses sacrifices auront produit d'heureux pour sa patrie et pour son empereur, etc. etc. »

(68) Pag. 229. ... *Vaincu à son tour.*

Depuis que *Bonaparte* s'était séparé de *Joséphine*, il avait éloigné de lui une femme qui avait tant influé sur ses destinées. C'était elle, en quelque sorte, qui l'avait lancé la première sur le char mouvant de la fortune : elle avait su l'y maintenir en dépit de l'envie. C'était un ange consolateur que la Providence avait envoyé sur terre pour réparer bien des maux ; et, du moment qu'il la répudia, *Napoléon*, l'invincible *Napoléon*, commença à ressentir les avant-coureurs des grandes infortunes. Ses ennemis triomphèrent de cette fausse démarche, et l'Europe entière demeura étonnée qu'un homme, que ses triomphes passés avaient déjà illustré aux yeux de tous les peuples, recherchât avec une sorte d'ostentation la fille d'un souverain qu'il avait déjà vaincu par la force de ses armes. Du moment, se disait-on avec étonnement, que *Bonaparte* offre l'éclat scandaleux d'un divorce, et que, non content de rompre des liens aussi sacrés qu'avantageux

pour lui, il ose aspirer à la main de l'auguste fille des *Césars*, *Napoléon* n'est plus rien par lui-même ; ce n'est qu'un ambitieux ; il craint pour la fin de son rôle, car il cherche à s'étayer sur la force. Aussi *Joséphine* lui disait-elle quelques jours avant son divorce : « *Bonaparte*, tu te méfies maintenant de la stabilité de ta puissance. Il te faut un allié ; et c'est justement le prince qui doit avoir les plus justes ressentimens contre toi, qui se voit flatté par celui qui, plus d'une fois, ravagea son pays. Tu es bien peu de chose aujourd'hui à ses yeux ; car, s'il faut au repos de ses peuples un aussi énorme sacrifice que celui de te donner sa propre fille, avoue qu'intérieurement il doit se dire à lui-même : « Celui qui naguère me fit trembler, celui qui même m'impose d'aussi cruelles conditions, est bien près lui-même de quelques catastrophes ; car, s'il se croyait fortement appuyé sur son trône, il n'aurait pas besoin de recourir à une alliance étrangère ; et, dès que le vainqueur de tant de Rois recherche avec autant d'empressement une compagne illustre, c'est dire en deux mots qu'il se réserve pour l'avenir un point d'appui, une sorte d'abri pour se mettre à couvert, si jamais il lui survient un orage (*) ! »

Joséphine, à la *Malmaison*, recevait parfois la visite

(*) Le mariage civil de *Napoléon* avec l'*Archiducheste d'Autriche* se fit à *Saint-Cloud* le 1er avril 1810, les fêtes furent brillantes ; mais une pluie épouvantable, un véritable déluge ; les vint interrompre tout à coup. On ne sut plus où se réfugier, et beaucoup de personnes, des femmes surtout, en prirent des maladies qui les conduisirent au tombeau.

Joséphine parut très-affectée en apprenant l'horrible incendie qui eut lieu à la suite du bal donné chez l'ambassadeur d'*Autriche*, à l'occasion du mariage de l'Archiduchesse *Marie-Louise* avec *Napoléon*. Elle savait que ses enfans s'y trouvaient ; heureusement on vint la rassurer à temps. Le prince *Eugène* sauva la vie à nombre de personnes ; en vain il dit à Mme de *Schwartzemberg* que sa fille n'était plus dans la salle. Cette tendre mère voulut s'y précipiter, elle y périt, et augmenta le nombre des victimes de ce fâcheux événement. *Napoléon* se montra partout où le danger était le plus pressant : il adressa de très-vifs reproches à ceux qui, par état, devaient établir une surveillance d'autant plus active et minutieuse, que la plupart de ceux qui périrent par le feu, et même les blessés, furent impunément volés de leurs effets les plus précieux....

de *Bonaparte;* il aimait à causer avec elle, il l'entretenait des moindres détails de ce qui se passait à la Cour; souvent même il lui déclara qu'il la voyait toujours avec un plaisir nouveau. Mais jamais il ne lui parlait de l'Impératrice *Marie-Louise;* il avait encore pour elle cette sorte de ménagement. *Joséphine* avait peine à contenir son dépit; quand on conversait devant elle de celle qui l'avait remplacée, elle n'osait se permettre la moindre objection sur son compte; mais il était facile de voir combien il en coûtait à son cœur d'entendre journellement prôner les qualités de la nouvelle *Impératrice.* « Il ne l'aimera jamais, disait-elle souvent avec un sentiment de joie mal concentrée, il a tout sacrifié à sa politique; mais sa première épouse possédera toujours sa confiance. »

Elle ne se trompa pas; et plus d'une fois encore, elle eut lieu de s'applaudir de l'irrésistible ascendant qu'elle conserva toujours sur lui.

(69) Pag. 259.... *La naissance du Roi de Rome.*

Quand on compta les cent et un coups de canon qui annoncèrent à la capitale que l'impératrice *Marie-Louise* était mère d'un fils, l'enthousiasme devint dès lors universel. Chacun se disait: Maintenant, si l'*Empereur* veut conserver ce bel héritage à son fils, il doit se décider, autant pour lui que pour nous, à maintenir la paix; il nous la faut cependant honorable et durable.

Joséphine, en apprenant le bonheur inespéré de son époux (car elle avait long-temps caressé l'illusion que celui qui l'avait répudiée n'aurait jamais d'enfans), en ressentit cependant un plaisir d'autant plus vif, qu'elle y vit la preuve de l'attachement des Français pour celui qui les gouvernait. L'on fit cadeau au petit *Archiduc* d'une jolie voiture traînée par de superbes mérinos. Elle eut, dit-on, la curiosité d'en voir par elle-même la première expérience. L'*Empereur* approuva cette aimable attention. Il en reparlait sans cesse à *Marie-Louise*, qui n'aimait point (comme de raison) de voir rehausser devant elle les qualités de celle qui l'avait précédée. Il était bien facile de voir que *Joséphine* n'était point oubliée, et que, dans diverses

circonstances, le maître suprême en reparlait toujours avec un intérêt nouveau.

De même *Napoléon* aimait à savoir tout ce qui se passait à la *Malmaison :* il entrait dans les détails les plus minutieux. Souvent au retour de la chasse, il venait surprendre *Joséphine :* il l'entretenait amicalement pendant quelques minutes. On les voyait se promener ensemble dans les jardins; leur conversation semblait animée, et l'on remarqua plus d'une fois qu'après l'avoir quittée, ses yeux semblaient humides, comme ceux d'un homme qui aurait éprouvé une violente agitation.

Il sut très-mauvais gré à quelques uns de ses courtisans, qui, dès le lendemain de son divorce, affectèrent de négliger tout-à-fait la délaissée *Joséphine :* « Avez-vous été à la *Malmaison ?* leur demandait-il avec empressement; comment se porte l'*Impératrice ?* C'était leur dire en deux mots qu'il verrait toujours avec plaisir ceux qui continueraient de faire leur cour à *Joséphine*, et que les caméléons politiques pouvaient alors jeter le gant, puisqu'il serait le premier à le ramasser.

(70) Pag. 260. ... *Le prince héréditaire.*

Joséphine voulait voir absolument le *Roi de Rome ;* mais il était impossible qu'elle le reçût à la *Malmaison.* M^me^ *de Montesquiou*, par les ordres de *Bonaparte*, se rendit à *Trianon* avec son auguste élève. *Joséphine* fut prévenue ; elle caressa beaucoup le jeune prince ; ses yeux se mouillèrent de larmes : « Ah ! dit-elle avec cette émotion qui va jusqu'à l'âme, je n'ai pu remplir les vœux de *Bonaparte ;* mais *Louise* est plus heureuse que moi. Je lui pardonne maintenant bien volontiers le mal qu'elle m'a fait en venant occuper ma place. Certes, à dater d'aujourd'hui, je veux oublier les erreurs de mon époux, pour ne m'occuper que du bonheur d'un père. » En effet, depuis ce moment, *Joséphine* reprit sa gaîté et son embonpoint, et ne songea plus qu'avec un aimable abandon à celle qui venait de donner un gage de sécurité à l'*Empereur.*

(71) Pag. 261. ... *L'antique château de Navarre.*

Elle allait souvent à *Navarre*, qu'elle s'était plu à embel-

lir. Elle y était encore au moment où les étrangers s'avancèrent sur Paris. Sa propriété de *Malmaison* fut cependant respectée ; les souverains alliés y envoyèrent même une garde d'honneur. Elle reçut une lettre de M. de *Talleyrand*, qui la prévenait que l'empereur *Alexandre*, le Roi de *Prusse*, désiraient l'entretenir. Elle reçut la visite de ces princes, et souvent elle fut honorée de leur présence ; elle leur donna même des fêtes à la *Malmaison*. Mais elle souffrait mentalement en pensant à la triste position où se trouvait son époux ; elle n'avait point cessé de l'aimer, et le malheur qu'il éprouvait redoublait en quelque sorte le degré de ses affections pour lui.

Elle fut peut-être l'une des premières causes qui lui fit obtenir des conditions aussi favorables des souverains vainqueurs : elle plaida sa cause avec chaleur ; elle y mit même une certaine dignité : « J'ai été son épouse ; je me crois obligée, par devoir et par amitié, de solliciter encore pour lui. » Quand elle apprit qu'il partait pour l'*île* d'*Elbe*, elle s'écria : « Si *Bonaparte* est abandonné des êtres qui lui furent les plus chers, au moins je ne serai pas de ceux-ci. ... Je hais les ingrats, et je ne partagerai jamais leur terreur panique. J'irai le retrouver dans son île ; et là, au milieu de quelques vrais amis, l'un et l'autre nous jouirons peut-être encore d'un dernier rayon de bonheur. »

(72) Pag. 273. ... *Le ministre de la guerre Clar***.

C'est le chef-d'œuvre politique de *Joséphine*, d'avoir su ménager adroitement ce général né de parens originaires d'Irlande. A l'époque du consulat, il n'était rien moins que partisan de *Bonaparte*, et même il s'expliquait librement sur ce sujet. Il venait cependant à la *Malmaison*, où l'épouse du consul l'accueillait avec grâce et distinction. Dès lors il goûta d'autant plus *Joséphine*, qu'elle témoignait une grande bienveillance à sa fille, qu'elle faisait venir de la pension où elle était élevée, pour passer quelques instans auprès d'elle. Ces aimables attentions flattaient infiniment le général, et le culte de la reconnaissance était sacré pour lui. *Napoléon*, devenu *Empereur*, lui était cependant contraire, et très-souvent ne lui accordait qu'une médiocre confiance.

Il s'en plaignait à *Josephine*, et plus d'une fois il laissa éclater son dépit devant elle. En femme adroite, elle le rassurait sur les intentions de son époux, et lui laissait entrevoir que l'*Empereur* convenait très-souvent « que *Clar*** lui était très-nécessaire (surtout dans ses campagnes. » Mais, ajoutait-elle, du caractère dont il est, c'en est assez pour qu'il dissimule, et se garde surtout de vous le laisser entrevoir. Général, si vous étiez un homme ordinaire, *Bonaparte* vous mépriserait; c'est ici l'effet contraire, *vous semblez lui inspirer une sorte de crainte; il est si méfiant sur le chapitre de certains généraux* (*).. Quant à moi, je cherche à le rassurer sur le compte de ces Messieurs; je lui donne en quelque sorte la garantie inviolable de ma parole. « Tout le monde vous aime, lui dis-je continuellement; voyez *B****, *C****, *D****, *E****, *K****, *L****, *M****, *O****, *R****, *S****; leurs services et leur fidélité à garder leurs sermens, vous convaincront mieux que tous mes raisonnemens. Ainsi, continuait *Joséphine*, d'une manière, et d'un son de voix auquel se joignait le sourire le plus agréable, vous ne voudriez jamais, M. le Comte, et j'en suis très-certaine, vous ne voudriez pas m'exposer aux reproches de mon époux, surtout ayant tout fait pour vous mériter son suffrage. Vos sentimens de loyauté me sont connus, et l'amitié que vous avez pour moi, me sera toujours un titre pour réclamer auprès de vous de ne cesser dans tous les temps, dans tous les lieux, de veiller aux intérêts de l'*Empereur*. Je vous impose un devoir, qui, j'en suis bien certaine, sera ratifié chaque jour par votre belle et généreuse conduite dans le ministère qui vous est confié, où vous

(*) De ce nombre était le prince de *Ponté-Corvo*. *Bernadotte*, en racontant à *Napoléon* comment son élection venait d'avoir lieu en *Suède*, le regardait avec ces yeux noirs et perçans qui donnent à sa physionomie quelque chose de très-singulier. Enfin, après un entretien d'une heure, *Napoléon* lui dit tout à coup : « *Hé bien, que la destinée s'accomplisse : pour vous voir monter sur le trône, je donnerais volontiers trois millions.* » Que la destinée s'accomplisse, redit encore *Napoléon* à *Bernadotte*, qui se fit répéter ces paroles. Bientôt cet illustre général, qui portait réellement ombrage au maître souverain, partit pour régner en *Suede*.

pouvez faire tant de bien et réparer encore de plus grands maux..... Tels étaient les entretiens secrets de *Joséphine* avec les ministres et les officiers les plus distingués de l'Empire. Elle lui créa en tous temps des amis; et dans ses dernières années, la *Malmaison* était devenue un lieu de rendez-vous où se rassemblaient les plus zélés à la cause de *Napoléon*. Elle les entretenait dans leurs dispositions, et ranimait le zèle de ceux qui semblaient désespérer de sa cause.....

(73) Pap. 276. .... *N'osait en espérer le succès.*

S'il est quelque chose d'étonnant en politique, c'est que la *Pologne* se soit maintenue avec un roi électif pendant tant de siècles: l'intrépidité du système féodal lui a attiré ses malheurs. Ce système n'a jamais convenu qu'à l'enfance des sociétés naissantes; toujours il a produit l'anarchie comme conséquence, et le démembrement comme dernier résultat.

La *Pologne*, pour compléter ce principe des lois anciennes, voulait encore la proscription des lois nouvelles, tendantes à corriger les autres. Son *liberum veto*, cette unanimité de voix consacrée dans les diètes, pour faire gouverner un grand Etat par la multitude, devaient également sans autre cause, emmener un jour la révolte, et la placer, sous un nom quelconque, entre l'anarchie et la guerre civile; car il était impossible d'amonceler dans un seul gouvernement plus de principes tyranniques, et d'ouvrir un champ plus vaste aux absurdités.

Montesquieu l'a dit: « Il est des Etats qui gagnent à être conquis; ceux-là ordinairement ne sont plus dans la force de leur institution; la corruption s'y est introduite; les lois ont cessé d'y être exécutées; le gouvernement y est devenu oppresseur; il est parvenu au point où il ne peut plus se réformer lui-même. » Qui peut douter qu'un Etat pareil ne tire pas quelques avantages de la conquête même, si elle n'était pas destructive?.... Elle peut détruire des préjugés nuisibles, et mettre, si j'ose parler ainsi, une nation sous un meilleur génie (*).

(*) Un bon génie veille sur les *Polonais*. Ce royaume a déjà

D'après ce grand homme, il est permis de demander si le partage même de ces Etats, quelque ombrage politique qu'il ait élevé dans les esprits, n'était pas l'unique remède à tant de maux! Le temps le décidera.

S. M. l'Empereur de *Russie* a rendu aux *Polonais* leur indépendance comme nation; il a fait plus, il leur a donné son illustre frère, le grand-duc *Constantin*, pour les gouverner. Un jour viendra, et ce jour n'est peut-être pas éloigné, où les provinces soumises à la loi du partage, pourront reconnaître leurs drapeaux, et marcher simultanément sous les bannières de la mère-patrie, ayant à leur tête, pour les commander, le petit-fils des *Czars*.

(74) Pag. 280.... *Cette scène de désolation!*

Le général *Barclay* de *Tolly*, prévoyant qu'on allait tenter l'assaut de la ville de *Smolensk*, quoique la brèche ne fût pas encore praticable, fit renforcer la garnison par deux nouvelles divisions et deux régimens d'infanterie de la garde. Le combat dura jusqu'à la fin du jour. Bientôt après on aperçut des colonnes de fumée et des torrens de flammes, qui, dans un instant, se communiquèrent aux principaux quartiers de *Smolensk*, et au milieu d'une belle nuit d'été, offrirent à nos regards le spectacle que donne aux habitans de *Naples* une éruption du *Vésuve*.

Jamais on ne pourra se retracer l'horrible dévastation que présentait l'intérieur de cette ville. Que l'on se figure les maisons incendiées, toutes les rues, toutes les places encombrées de *Russes* morts ou expirans, tandis que des familles désolées bravaient tous les dangers pour arracher les débris de leur fortune à la fureur des flammes qui éclairaient au loin cet affreux tableau.

« Le lendemain nous entrâmes à *Smolensk* par le faubourg qui longe la rivière; nous ne marchions que sur des ruines ou des cadavres; les palais encore brûlans n'offraient plus que des murs lézardés par les

---

reconquis une partie de son antique splendeur. *Kokiusko*, et vous, brave et malheureux *Poniatowski*, que n'êtes-vous les témoins des nouvelles destinées d'un peuple si fier de ses prérogatives? Vous pourriez espérer de vous illustrer encore....

flammes, et sous leurs décombres, les squelettes noircis des habitans que le feu avait consumés. Le peu de maisons qui restaient se trouvaient envahies par les soldats, et sur la porte était le propriétaire, sans asile, qui, avec une partie des siens, pleurait la mort de ses enfans et la perte du fruit de sa longue et pénible industrie. Les églises seules offraient quelques consolations aux malheureux qui n'avaient plus d'abris. La cathédrale, célèbre en *Europe*, et très-vénérée par les *Russes*, devint le refuge des infortunés échappés à l'incendie. Dans cette église, et tout près des autels, étaient des familles entières, couchées sur des haillons; d'un côté on voyait un vieillard expirant porter ses derniers regards vers le saint qu'il invoqua toute sa vie; de l'autre de pauvres innocens au berceau à qui une mère, flétrie par l'adversité, donnait à téter en les arrosant de ses larmes.

« Au milieu de cette désolation, le passage de l'armée dans l'intérieur de la ville offrait un contraste frappant : d'un côté était l'affliction des vaincus, de l'autre l'orgueil que donne la victoire; les uns avaient tout perdu, les autres riches des dépouilles, et n'ayant jamais connu les défaites, marchaient fièrement au son d'une musique guerrière, frappant à la fois de crainte et d'admiration les restes malheureux d'une population soumise. » (*Campagnes de Russie.*)

(75) Pag. 284. ...*Du général Mallet.*

Mallet, général suspect à l'*Empereur*, enfermé dans une maison de santé, sous prétexte de folie, conçut, en 1812, le projet d'une révolution, et osa le mettre à exécution sans plan arrêté, sans complices et sans argent. S'étant échappé de la maison où il était détenu, et, s'étant muni de prétendus décrets du sénat qui annonçaient la mort de l'*Empereur*, et nommaient le général *Mallet* commandant militaire de *Paris*, il se rend seul au milieu de la nuit à une caserne, y lit le soi-disant décret dont il était porteur, et se fait suivre par un régiment qui s'y trouvait. De là il se rend à la prison de la *Force*, et, en vertu du grade dont il s'était revêtu lui-même, il fait mettre en liberté un officier-général nommé *Lahorie*, sur lequel il croyait pouvoir

compter. Celui-ci, avec un détachement du même régiment, se rend à l'hôtel du ministre de la police, lui apprend la mort de *Napoléon*, lui dit qu'il est chargé par le sénat de s'assurer de sa personne; et le duc de *Rovigo*, étourdi de ces deux nouvelles, se laissa prendre comme un mouton. Avant sept heures du matin il se trouvait sous les verroux, dans la même prison dont *Lahorie* était sorti quelques heures auparavant, et il eut bientôt pour compagnon le préfet de police, qui s'était laissé arrêter avec la même facilité.

Pendant ce temps, *Mallet* s'était rendu à l'état-major-général de la place, pour arrêter pareillement le général *Hullin;* celui-ci ne se montra pas aussi confiant que *Savary;* il demanda à voir le décret du sénat; et *Mallet*, feignant de le chercher dans sa poche, en tira un pistolet, fit feu sur le général, et lui fracassa la mâchoire. En ce moment, l'adjudant-général *Laborde*, homme actif et intrépide, arrivait à l'état-major. Il apprit ce qui se passait, convainquit les officiers qui avaient suivi *Mallet*, qu'ils étaient le jouet d'un imposteur, et s'assura de sa personne. Il se rendit ensuite au ministère de la police; il y trouva *Lahorie*, qui, après avoir donné aux commis des ordres pour préparer une lettre circulaire, était en conférence sérieuse avec un tailleur à qui il commandait un habit. Après l'avoir fait arrêter, M. *Laborde* se rendit à la *Force*, et fit mettre en liberté le ministre de la police; enfin, s'étant rendu au département, il y trouva un autre émissaire envoyé par *Mallet;* et le préfet, aussi crédule que le duc de *Rovigo*, s'occupant à faire préparer une salle où le gouvernement provisoire devait se réunir. Dans la matinée, à onze heures du matin, tout était rentré dans l'ordre.

Marie-Louise était à *Saint-Cloud* pendant que ce mouvement avait lieu à *Paris;* on doit dire, à son honneur, qu'elle montra en cette occasion du sang-froid et du courage; elle donna ordre au peu de troupes qui s'y trouvaient de se mettre sous les armes. Mais à peine avaient-elles eu le temps de l'exécuter, qu'elle apprit que les conspirateurs étaient arrêtés.

Voici ce qu'on lit dans un ouvrage imprimé en

Angleterre (chez le libraire Colburn), sur la conduite que tint en cette circonstance le duc de *F*...

« ..... Ce ministre avait aussi tenu une conduite suspecte lors de la conspiration, ou, pour mieux dire, de l'entreprise mal concertée du général *Mallet* : il prétendit avoir donné des ordres pour le faire arrêter, être monté à cheval, et avoir parcouru les rues de *Paris* pour calmer les esprits et les détromper. Il est bien vrai qu'il fit tout cela, mais ce ne fut que lorsque *Laborde* eut arrêté *Mallet*, et fait sortir de la *Force* le duc de *Rovigo*. Jusque-là il était resté fort tranquille dans son hôtel, et semblait attendre l'événement pour se déclarer. »

Les nouvelles de la mort prétendue de l'*Empereur*, et celle plus véritable de l'arrestation du ministre et du préfet de police, s'étaient répandues rapidement dans tout *Paris*, sans y produire aucun effet. On ne vit ni démonstration de joie, ni signes de chagrin ; les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, si agités dans toutes les révolutions, restèrent dans une tranquillité parfaite. Le seul sentiment qui parut animer les *Parisiens* était celui qu'éprouvent les spectateurs d'une partie de dames, la curiosité de savoir comment cela finirait. Le lendemain on n'y pensait plus que pour lâcher quelques sarcasmes contre le ministre de la police, dont on disait, entres autres choses, qu'il avait fait, en cette occasion, *un tour de force*.

(76) Pag. 285. ... *De l'horrible catastrophe.*

« Alors s'offrit à mes yeux le spectacle le plus lamentable que mon imagination ait jamais pu se figurer, même à la lecture du morceau le plus affligeant de toutes les histoires anciennes et modernes. Une grande partie de la population de *Moscou*, par la crainte que causa notre arrivée, était demeurée cachée dans l'intérieur des maisons ; elle en sortit au moment que l'incendie eut pénétré dans ses asiles. Tous ces infortunés étaient tremblans, et n'osaient proférer la moindre imprécation, tant la frayeur rendait leur douleur muette ! En cherchant à fuir, ils emportaient avec eux leurs effets les plus précieux ; mais les âmes sensibles, excitées par le seul sentiment de la nature, ne songeaient qu'à

sauver leurs parens : d'un côté on voyait un fils emporter son père malade; de l'autre, des femmes qui versaient des torrens de larmes sur de jeunes enfans qu'elles tenaient dans leurs bras; elles étaient suivies par d'autres un peu plus grands, qui, pour ne pas se perdre, doublaient le pas en appelant leur mère. Les vieillards, encore plus accablés par la douleur que par les années, rarement pouvaient suivre leur famille, et beaucoup pleurant sur la ruine de leur patrie, se laissaient mourir, auprès de la maison qui les avait vus naître. Les rues, les places publiques, et surtout les églises, étaient remplies de ces malheureux, qui, couchés sur le reste de leur mobilier, gémissaient sans donner le moindre signe de désespoir; on n'entendait aucun cri, aucune querelle : le vainqueur et le vaincu étaient frappés de stupeur; l'un par l'excès de fortune, l'autre par l'excès de misère.

L'embrasement poursuivant ses ravages eut bientôt atteint les plus beaux quartiers de la ville. En un instant, tous ces palais que nous avions admirés par l'élégance de leur architecture et le goût de leur ameublement, furent consumés par la violence des flammes. Leurs superbes frontons, décorés de bas-reliefs et de statues, venant à manquer de supports, tombaient avec fracas sur les débris de leurs colonnes. Les églises, quoique couvertes en tôle ou en plomb, tombaient aussi, et avec elles ces dômes superbes que nous avions vus la veille tout resplendissans d'or et d'argent. Les hôpitaux, où se trouvaient plus de vingt mille malades ou blessés, ne tardèrent pas à être incendiés; le désastre qui s'ensuivit révoltait l'âme, et la glaçait d'effroi. Presque tous ces infortunés périrent, et l'on voyait le peu de vivans qui respiraient encore se traîner à moitié brûlés sur des cendres fumantes; d'autres, gémissant sous des monceaux de cadavres, les soulevaient avec peine pour chercher à revoir la lumière.

« Comment dépeindre le mouvement tumultueux qui s'éleva lorsque le pillage fut toléré dans toute l'étendue de cette ville immense? Les soldats, les vivandiers, les forçats et les prostituées, courant les rues, pénétraient dans les palais déserts, et en arrachaient tout ce qui pouvait flatter leur cupidité. Les uns se couvraient

d'étoffes tissues d'or et de soie; d'autres mettaient sur leurs épaules, sans choix ni discernement, les fourrures les plus estimées; beaucoup se couvraient de pelisses de femmes et d'enfans; et les galériens même cachèrent leurs haillons sous des habits de cour. Le reste, allant en foule dans les caves, enfonçait les portes, et, après s'être enivré des vins les plus précieux, emportait d'un pas chancelant son immense butin.

» Cet affreux saccage ne se borna point aux seules maisons abandonnées; les malheurs de la ville et l'avidité de la populace les firent toutes confondre, et facilitèrent aux pillards des dévastations aussi grandes que celles de l'incendie. Tous ces asiles ne tardèrent pas à être violés par une soldatesque insolente. Ceux qui avaient chez eux des officiers, purent un instant concevoir la pensée d'échapper au malheur commun; mais le feu, s'avançant progressivement, détruisit bientôt toutes leurs espérances.

» Ce fut vers le soir que *Napoléon*, ne se croyant plus en sûreté dans une ville dont la ruine paraissait inévitable, abandonna le *Kremlin*, et alla, avec sa suite, s'établir au château de *Péterskoé*. En le voyant passer, je ne pus regarder sans frémir le chef d'une expédition barbare, qui, pour se dérober aux justes cris de l'indignation publique, recherchait sur son passage les lieux les plus ténébreux. C'était en vain : de tous côtés les flammes semblaient le poursuivre, et, volant sur sa tête coupable, me rappelèrent les torches des *Euménides* poursuivant les criminels dévoués aux furies. »

(*Camp. de Russie.*)

(77) Pag. 287. . . *Sur son heureux retour de Moscou.*

La conjuration de *Mallet* et de *Lahorie* atterra *Napoléon*; car, si jamais son autorité lui parut solidement établie, ce dut être à l'époque où il portait la terreur de ses armes jusqu'aux extrémités de l'*Europe*. Il ne pouvait s'accoutumer à l'idée que quelques citoyens obscurs eussent osé renverser celui qui faisait trembler les rois; dans sa colère, il accusait les fonctionnaires et magistrats d'avoir trahi ses intérêts, puisque pas un seul d'entre eux n'avait songé à faire exécuter les constitutions de l'Empire, en appelant au trône l'enfant

qui devait lui succéder. Cet oubli fut pour lui la preuve la plus irrécusable que, malgré tout ce qu'il avait fait de grand et de prodigieux, rien ne lui serait plus difficile que d'établir une nouvelle dynastie. Tourmenté par cette importune pensée, l'armée lui devint indifférente : dès lors, abandonnant tous ses plans de campagne, il ne s'occupa plus qu'à nous quitter (dit M. *Eugène* de *La Beaume*) pour voler à *Paris*, afin de remédier à un événement qui semblait n'avoir été amené que pour lui faire sentir la fragilité d'un pouvoir colossal qu'il négligeait de consolider, parce qu'un système faux et humiliant pour notre siècle, lui fit toujours croire qu'il ne fallait que des batailles pour fonder un empire.

Napoléon, à son retour dans la capitale, fut accueilli par le sénat avec le même enthousiasme que s'il avait vaincu sur les bords de la *Bérézina;* il demanda une levée extraordinaire de trois cent cinquante mille hommes; il l'obtint de suite. Toutes les villes, à l'envi, se distinguèrent en lui offrant des cavaliers tout équipés; *Napoléon* fit entendre cette fois que c'était pour garantir le territoire français de toute invasion; à ce nom de patrie, tous les bons citoyens semblèrent se réveiller de l'espèce d'assoupissement où ils étaient plongés; chacun s'offrit pour la défendre. A cette époque, d'après le dire de gens expérimentés, il fallait échelonner une triple barrière de baïonnettes; avant de la franchir, on aurait marché sur le corps du dernier soldat français. Honneur aux braves qui se sont vus sacrifier en *Saxe*, tandis qu'il était si facile de ne pas dépasser le *Rhin*, et de terrasser tant de nations réunies!

(78) Pag. 290. ...*Tous les Cabinets de l'Europe.*

Ce père de la politique, depuis 1789, a étudié le caractère de la plupart des hommes d'Etat. Il a su profiter adroitement de leur faiblesse pour affermir la domination naissante de *Napoléon.* Il a cherché, d'accord avec lui, à rétablir les anciennes coutumes et les cérémonies religieuses abolies par les démagogues de 1793 et 1794; les *Français*, gouvernés par des lois plus justes, et libres dans l'exercice de leur culte, oublièrent qu'ils avaient un César. Cette nation naturellement de-

cile, continue d'être soumise et fidèle dès qu'elle sert son Dieu suivant son *rit*. Le couronnement du nouvel *Empereur* fut réellement une conquête sur le parti républicain. *Napoléon*, grâce à son épée et à son *ministre*, parut vraiment grand dans les moyens qu'il prit pour la conserver. M. de *T**** lui fit entrevoir qu'un conquérant peut envahir avec impunité un royaume; mais qu'il ne peut abattre un autel ou déplacer une *Madone* sans exciter un bouleversement général. Pour plaire à ses nouveaux sujets, l'*Empereur* affecta de rétablir les cérémonies religieuses avec la pompe et la décence qu'exige l'appareil touchant de nos mystères. L'arrivée du Pape *Pie VII* en *France* est un coup d'Etat, le sacre de *Napoléon* en fut la quintessence. Le caractère qui lui fut imprimé était le triomphe de la politique pour affermir son pouvoir sur un peuple accoutumé à vénérer et à chérir ses rois. Bientôt, cet *Hercule* de cabinet, cet homme supérieur aux autres par les connaissances et la délicatesse de son génie, pénétra les desseins de la plupart des cours de l'*Europe*. Il en fit son profit; doué d'une rare sagacité, il distingue au tact le courtisan d'avec l'homme utile et laborieux. Il sut apprécier la plupart de nos *grands caméléons*. Il peut, disait *Joséphine*, s'il le veut, diriger à lui seul la boussole du monde. Tantôt ils conseillent d'emprunter l'organe de tels et tels ministres pour déclarer à leurs souverains qu'il faut accorder telles et telles concessions, et tantôt ils les désavouent. *Napoléon* serait tombé six ans plus tôt, si cet habile *ministre* n'avait pas dirigé les roues de son char politique. L'abbé de *Pradt* ne peut être comparé au nouveau *Richelieu*, et pourtant Monseigneur l'archevêque de *Malines* en sait beaucoup. Il n'est encore qu'en *troisième* en comparaison de M. de *T****. Des idées neuves, un travail facile (*sans correspondre jamais, car il n'écrit à personne*), le coup-d'œil juste, la grande habitude de juger les effets par la cause, une révolution sans exemple, la suite de divers portraits vus seulement de profil, beaucoup d'esprit, le ton et le moelleux de la société, aimant les femmes, les écoutant peu, et faisant cependant son profit de leurs idées heureuses, craignant d'être deviné, aimant à deviner les autres, il a des ennemis, les craint très-peu; pour des amis, il sait les connaître, feint de

vivre ignoré, ne s'en occupe que davantage. — Quand il en sera temps il sera rappelé à un ministère qu'il saura bien remplir : il doit rendre encore plus d'un service à sa patrie, à ses amis .....

(*Note de Joséphine.*)

(79) P. 294. ... *Sont les auteurs de la ruine de leur pays.*

« Je ne prétends point, disait *Fénélon* au duc de *Bourgogne*, son élève, qui l'interrogeait, que les républiques ne nous offrent aucune preuve d'un véritable patriotisme. Les vertus peuvent se comparer à ces plantes nécessaires qui, par un bienfait particulier de la Providence, croissent partout : ce qui n'empêche pourtant pas qu'un climat ne leur soit plus favorable qu'un autre. Le patriotisme, même au milieu des épines et des ronces de l'anarchie, sous l'astre desséchant des despotes, a quelquefois porté les fruits les plus beaux et les plus précieux ; d'où vous ne chercherez pas sans doute à conclure que, s'il brille davantage dans les désordres de la société, c'est que ces désordres lui conviennent : il n'y brille plus que parce qu'il présente un plus grand contraste. »

La plupart de nos politiques de 1793 n'ont laissé à leurs enfans, pour seul et unique héritage, que leur fâcheuse doctrine, qu'ils se sont pour ainsi dire occupés à leur inculquer dès l'enfance. Ces jeunes *Brutus* doivent repousser nécessairement toute idée d'un pouvoir monarchique, et caresser l'agréable idée, que peut-être un jour le bon temps des frères et amis renaîtra pour eux.... Hélas ! nous avons pourtant fait l'épreuve que la *démocratie pure dégénère trop souvent en licence.* D'ailleurs, tout gouvernement en général qui n'est pas fondé sur les bases de la religion, de la justice, et du respect pour les personnes et les propriétés, tend au despotisme ou à l'anarchie. *Anarchie*, c'est dire, en un mot, désordre dans l'Etat où personne n'a assez d'autorité pour commander et faire respecter les lois ; par conséquent le peuple se conduit comme il veut, sans frein, sans subordination et sans police. Faisons tous des vœux, ô *Français !* pour que jamais de nouvelles dissensions politiques n'éclatent sur le sol de notre heureuse patrie ; pour que nos amis les étrangers ne se servent

point de ce malheureux prétexte pour venir de nouveau ravager nos provinces, et s'approprier le fruit de six années de paix. Que dis-je, ce Paris, sans pareil, les a vus dans ses murs: ils ont cherché à se conformer à nos goûts, à nos habitudes, et par excès de politesse et pour nous mieux complaire, ils finiraient par y prendre goût, et s'y fixer à tout jamais. C'est ce que nous devons craindre, et surtout éviter.

(*Note communiquée.*)

(80) Pag. 307. . . . *En votre pouvoir.*

« Pour obtenir la paix, sacrifiez tout, puisque, sans elle, vous perdez l'Empire, votre honneur, votre indépendance. Songez-y, ô *Bonaparte!* » lui disait sans cesse *Joséphine.* Tels étaient les conseils qu'elle lui donnait chaque fois qu'il la venait visiter à la *Malmaison.* Dans les derniers instans de son régne, elle lui ajoutait : « Renoncez à chercher l'étranger dans ses foyers; faites-lui un rempart inexpugnable sur vos frontières; appelez à leur défense ces légions de braves pour qui le cri sacré, *honneur, patrie,* n'est point un vain mot. Cet élan sublime vaut seul toute une armée. Soyez persévérant, ô vous! qui avez tant à craindre et à redouter des peuples que vous avez vaincus. Mais si Dieu veut vous punir d'avoir négligé les avis les plus sages; si les étrangers pénètrent dans vos provinces, et vous forcent à descendre du trône, remettez votre couronne au sénat français, pour qu'il l'offre au plus digne : *un étranger ne doit point ceindre le bandeau de nos rois* Alors, *Bonaparte*, s'il en est temps encore pour vous, fuyez en *Italie;* abandonnez une patrie qui recèlerait dans ses remparts les fiers *Germains* et les fils d'*Albion.* Epargnez à vos peuples les horreurs d'une guerre civile, toujours dangereuse pour l'un comme l'autre parti. La postérité, plus judicieuse que les contemporains, vous saura quelque gré de votre modération, et fera un jour l'éloge de votre caractère.

(*Note de Joséphine.*)

(81) Page 344. . . . . *A revenir à la Malmaison.*

L'impératrice *Joséphine* quitta sa demeure chérie

dans un tel état de désespoir que tous ceux qui l'environnaient eurent beaucoup de peine à calmer ses esprits; déjà elle avait entendu ce cri d'alarme : *sauvez-vous!* l'étranger arrive à grands pas; déjà il a franchi nos frontières; des nuées de *Cosaques* portent partout le désespoir et la mort. Ce fut un coup de foudre pour cette femme sensible; mais se rappelant bientôt son énergie, elle donna des ordres en conséquence pour diriger sa maison vers le château de *Navarre*. Elle partit en toute hâte. L'une des soupentes de la voiture qui la portait vint à se rompre au milieu du chemin; il fallut nécessairement arrêter. Des soldats que l'on aperçut venir de loin semblèrent à *Joséphine* des colonnes de *Prussiens* qui suivaient ses pas; elle s'effraya au point qu'elle crut un instant qu'on voulait l'enlever de vive force; elle éprouva toutes les angoisses du désespoir. On continua cependant le voyage sans aucunes rencontres fâcheuses. Quelles durent être les tristes et douloureuses réflexions qui l'agitèrent en franchissant le seuil d'un château où elle se croyait à toute minute exposée! « Hélas! se disait-elle, *Bonaparte* ignore sans doute ce qui se passe aux portes de *Paris;* s'il le sait, son âme doit être livrée aux plus mortelles inquiétudes. » L'indifférence avec laquelle elle dit ce peu de mots n'apprit, que trop, que rien ne l'attachait plus à la vie.

Elle voulut être seule plusieurs jours; ses dames remarquèrent qu'elle relisait constamment un billet que l'*Empereur* lui avait écrit de *Brienne*, où il lui disait : « *Joséphine*, en revoyant les lieux où j'ai passé ma première enfance, et comparant l'état paisible où j'étais alors à l'agitation et aux terreurs que j'éprouve aujourd'hui, je me suis dit bien des fois : j'ai cherché dans plusieurs combats à rencontrer la mort; je ne puis plus la redouter, elle serait aujourd'hui un bienfait pour moi. »

Pendant les derniers instans de son séjour à *Navarre*, *Joséphine* semblait accablée sous le poids d'une douleur indicible; cependant, en parlant de *Bonaparte*, elle s'exprimait ainsi : « J'étais la seule à qui il confiait tous ses secrets, tous, excepté celui qui a causé sa perte, et, s'il me l'eût communiqué à temps, je jouirais

encore de sa présence; et, par mes conseils, il aurait peut-être évité ces nouveaux malheurs. »

Bientôt elle reçut une double invitation secrète de se rendre aux vœux que les illustres alliés manifestaient de la voir à la *Malmaison*; cette marque d'une considération si méritée l'émut jusqu'aux larmes; elle semblait encore hésiter..... *Joséphine*, première épouse de *Napoléon*, aurait voulu demeurer invisible à tous les yeux; ..... cependant de hautes et puissantes considérations (et qui se devinent assez) la firent quitter son domaine de *Navarre*, pour revenir faire les honneurs de la *Malmaison*. Son émotion dut être extrême en revoyant les lieux qu'elle chérissait. Déjà une garde d'honneur veille autour d'elle; ses propriétés sont respectées; elle se trouve pour ainsi dire au milieu de sa Cour, mais embellie par les personnages les plus illustres de l'*Europe*; alors elle pouvait se croire heureuse, étant la seule de toute la famille impériale, qui conservât son titre et ses honneurs. *Joséphine*, brillante de grâces et d'amabilité, honorée de la présence des maîtres du Monde, reparut aux yeux des *Français* comme un météore brillant qui se serait éclipsé sous un nuage. Tous les étrangers venaient en foule à la *Malmaison* l'admirer et la plaindre; elle reçut les félicitations les plus honorables, sur le noble dévouement qu'elle avait montré aux époques les plus fâcheuses de la révolution. « Partout, lui dit l'empereur *Alexandre*, j'entends préconiser le nom de *Joséphine*. Cette princesse, dit-on hautement, était le *génie tutélaire* de *Bonaparte*; vous le serez encore des *Français*, ajoutait ce généreux prince; car, à votre imitation, Madame, et, pour vous prouver tout l'intérêt que vous m'inspirez, je remplirai vos intentions, en protégeant de tout mon pouvoir les peuples sur lesquels vous avez régné; celle qui ne conseilla que des actions sublimes, mérite aujourd'hui même d'en recueillir tous les fruits; jouissez donc paisiblement du bien que vous avez fait, et soyez assurée, tant en mon nom qu'en celui de mes illustres alliés, de la protection la plus constante et la plus honorable. » Telles furent les marques d'intérêt que reçut *Josephine* le jour de sa première entrevue avec les rois les plus puissans de l'Europe.

(82) Pag. 345. ... *Qu'ils manifesteraient pour les Français.*

L'empereur *Alexandre* conserva toujours pour les *Français* les plus nobles dispositions ; en cela il voulut imiter la grande et généreuse *Catherine* (son illustre aïeule) qui les aimait. C'est à la grandeur, c'est à la modération de cet auguste prince, que *Paris* surtout doit la conservation intégrale de tous ses monumens. *Joséphine* lui en témoigna nombre de fois sa gratitude. « Heureux les peuples soumis à votre domination, *magnanime souverain*, lui disait-elle, et plus heureux encore ceux qui, ayant éprouvé les grandes vicissitudes de la fortune, se sont vus forcés, par les voies impénétrables de la Providence, à passer tour à tour du haut du Capitole sous les Fourches Caudines. S'ils ont trouvé en vous un médiateur, qui ne pouvait que modérer la sévérité des conventions imposées par des vainqueurs aigris sur leurs propres désastres, généreux Prince, vous avez montré le premier à l'univers un exemple sublime qui vous distingue de vos alliés par le plus rare désintéressement; et comblant, pour ainsi dire, les Français des marques d'une générosité sans exemple, vous vous êtes acquis des droits aux remercîmens de la postérité. »

(83) Pag. 346. ... *Qui rappelait ses princes légitimes.*

La plupart des familles les plus illustres de *France* doivent, en majeure partie, leur existence politique à l'ex-*Impératrice*. Par goût elle aimait à obliger, par état elle se rendait nécessaire. Quant à ses opinions, elles étaient connues. Victime de la révolution, elle n'avait pu qu'en détester les principes. Elevée, pour ainsi dire, au milieu de la Cour de Versailles, elle n'avait pu qu'en adopter les usages. Quand elle parlait de *Louis XVI* et de sa famille, ses yeux s'humectaient de larmes : « Ils ont bien souffert, disait-elle. Si, par hasard, mes regards se portent vers la place *Louis XV*, je crois toujours les y voir entourés des instrumens de leur supplice. Les malveillans sont toujours les mêmes. Si demain *Bonaparte* succombait, ils le traîneraient à l'échafaud. Rien de plus idéal que les acclamations de la multitude. Je hais tous ces rassemble-

mens où des orateurs stipendiés électrisent le peuple pour l'engager à répéter jusqu'à satiété : *Vive la république ! A bas la république ! Vive le directoire ! Plus de directoire. C'est un consul. Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice*, etc. etc. Tous ces cris sont les avant-coureurs et les précurseurs d'horribles catastrophes. Tout prince qui se repose sur la faveur populaire, est bien près de sa chute. » Quand *Napoléon* entendait ainsi raisonner *Joséphine*, il lui disait : *Tu fais un cours d'ana.* Elle se taisait pour lui complaire, car il n'aimait pas les sentences ; et, pour avoir la paix, elle changeait adroitement de conversation. Lorsqu'elle apprit que la maison de *Bourbon* allait être rappelée sur le trône, son premier mot fut de dire : « Au moins une dynastie étrangère ne régnera pas en France. C'est de toute justice ; cela leur appartient. J'aurai du plaisir à les revoir, nommément la *duchesse.* C'est un ange pour la bonté ; c'est l'image vivante de son illustre père. Je l'ai beaucoup connue. » Sans doute elle voulait parler de la duchesse *douairière d'Orléans*, cette princesse admirable que toutes les factions ont respectée, et qui, dans ses longs malheurs (si peu mérités) a cependant trouvé un appui. La Providence a veillé sur elle, ainsi que sur l'auguste fille de *Louis XVI. Joséphine* voulut voir incognito l'entrée de *Monsieur, frère du Roi.* On la vit très-émue au moment où ce prince répétait à tous ceux qui faisaient retentir l'air de leurs acclamations : « Hé bien, mes amis, ce n'est qu'un *Français* de plus parmi vous. » — « Paroles admirables, s'écria *Joséphine ;* si *Napoléon* les entendait, j'en suis certaine, il en serait ému. Hélas ! s'il pouvait être assez philosophe pour voir cela de l'œil d'un sage, que nous serions heureux l'un et l'autre ! mais l'ambition et la soif de régner sont des maladies qui gagnent tous les hommes, et jusqu'à leur dernier jour ils semblent vouloir dominer. Que n'ont-ils la noble philosophie du grand *Saladin*, qui voulut qu'après sa mort on montrât au peuple le linceul dans lequel il allait être enseveli, en disant : *Voilà tout ce qui reste au grand Saladin !* »

(84) Pag. 350 .... *Il trouvait de nouveaux prétextes pour le différer.*

« *Napoléon*, qui, dans les jours de sa haute fortune,

s'était vu à la tête de cinq cent mille combattans, se trouvait alors à *Fontainebleau* avec sa garde seule, réduite à deux ou trois mille hommes, mais déterminée à verser pour lui la dernière goutte de son sang. Bientôt, soit par l'effet de ce renversement subit, soit par toute autre cause, il fut frappé d'une attaque de catalepsie, maladie à laquelle il est sujet; il tomba tout à-coup sans mouvement et sans voix. Son médecin, M. *Corvisart*, fut appelé aussitôt pour lui prodiguer ses soins; et son départ pour l'*île* d'*Elbe* fut différé.

» Quoique malade, sa curiosité était tellement excitée par les journaux de *Paris*, qu'il les lisait chaque jour; il les tenait de sa main tremblante, et son œil inquiet les parcourait rapidement. Au lieu de ces éloges outrés dont il avait été l'objet pendant quinze ans, il n'y trouvait plus que de tardives et douloureuses vérités. Il en frémissait de colère, et s'emportait en menaces, oubliant que son rôle venait de finir. Revenu bientôt à lui-même, et se rappelant qu'il n'était plus le redoutable *Napoléon*, il s'écriait, dans sa douleur : « Si l'on m'avait dit, il y a trois ans, la centième partie des vérités que j'entends aujourd'hui, on me verrait encore sur le trône. » Réflexion accablante pour les lâches flatteurs qui l'avaient entouré; pour ces fonctionnaires sans force et sans vertu qui, constamment prosternés à ses pieds, lui avaient vendu sans pudeur les intérêts du peuple; pour ces poëtes mercenaires; pour ces écrivains stipendiés, qui, dans leurs lâches écrits, avaient épuisé les dernières formules de la plus servile adulation, qui s'étaient montrés indifférens aux malheurs publics, pourvu que d'une main avide ils pussent recevoir l'or dont on payait leur bassesse.

» Dans son infortune, *Napoléon* conservait tout son caractère, et il se préparait à la dernière scène de son pouvoir expirant. Sous divers prétextes il avait retardé son départ; mais, rassemblant tout à coup quelques mille hommes de sa garde, restés autour de sa personne, il les passa en revue. On apercevait des signes de terreur sur ses traits défigurés; quelques larmes coulaient de ses yeux. La garde attendait ses ordres dans un profond silence : pas un cri de *vive l'Empereur* ne frappait les airs. Les vieux guerriers conservaient

l'attitude du respect; mais leur âme semblait oppressée par la douleur. Après avoir fait faire à son cheval quelques pas, *Napoléon*, s'adressant à sa garde, lui parla ainsi :

« Généraux, officiers, sous-officiers et soldats de ma vieille garde, je vous fais mes adieux : je suis content de vous. Depuis vingt ans, je vous ai toujours trouvés sur le chemin de la gloire.

» Les puissances alliées ont armé toute l'*Europe* contre moi ; une partie de l'armée a trahi ses devoirs ; et la *France* elle-même a voulu d'autres destinées.

» Avec vous, et les braves qui me sont restés fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre civile pendant trois ans ; mais la *France* eût été malheureuse, ce qui était contraire au but que je me suis proposé.

» Soyez fidèles au nouveau Roi que la *France* s'est choisi ; n'abandonnez pas cette chère patrie, si longtemps malheureuse.

» Ne plaignez pas mon sort ; je serai toujours heureux, lorsque je saurai que vous l'êtes.

» J'aurais pu mourir, rien ne m'eût été plus facile ; mais je suivrai sans cesse le chemin de l'honneur.

» J'écrirai ce que nous avons fait.

» Je ne peux pas vous embrasser tous ; mais j'embrasse votre général. Qu'on m'apporte l'aigle. (Il l'embrasse, et dit : chère aigle, que ces baisers retentissent dans le cœur de tous les braves.) Adieu mes enfans !!! »

Napoléon partit le 20 avril, à midi, avec les généraux *Bertrand* et *Drouot*, qui se retiraient avec lui à l'*île d'Elbe*, accompagnés de quatre officiers supérieurs, commissaires des puissances alliées : le colonel anglais *Campbell*, le général russe *Schuwalow*, le général autrichien de *Koller*, et le général prussien *Waldebourg-Truchsels*. Il était sous l'escorte de cent cinquante à deux cents hommes de troupes étrangères, protégée par des détachemens placés de distance en distance. Il courut quelques dangers, et fut forcé d'avoir recours à un travestissement pour échapper à la fureur de quelques gens aigris par la perte de leur fortune ou celle de leurs enfans. Cependant il arriva de grand matin, le 27 avril, à Fréjus. Il passa par *Avignon*.

C'est ici le moment de rectifier une petite erreur

que j'ai commise en parlant de M. Agricole Moreau, *avocat très-distingué, de cette dernière ville* (*Voir les* Souv. Proph., pag. 294.) *J'avais extrait quelques notes du rapport de* Courtois, *député à la Convention nationale, qui assimilaient cet homme respectable à* Robespierre *et consorts. Je me suis assurée de l'inexactitude de ces faits. Il est de mon devoir comme écrivain et comme Française, de le réparer.*) Le 4 mai, *Bonaparte* débarqua à *Porto-Ferrajo*, au bruit du canon de la frégate et de la forteresse : sa prise de possession fut constatée par un procès-verbal. Le général *Drouot*, gouverneur de l'île, au nom de l'*Empereur*, le signa avec les commissaires des puissances alliées.

(85) Pag. 353.... *Buste d'Alexandre.*

Pendant le séjour que *Napoléon* fit, en 1811, à *Amsterdam*, il laissa échapper la première marque d'animosité contre le magnanime souverain de la *Russie*. Dans un cabinet de l'appartement qu'occupait *Marie-Louise*, il se trouvait sur un piano un petit buste très-ressemblant de l'Empereur *Alexandre*. Partout où logeait *Napoléon*, il était dans l'usage de visiter lui-même toutes les pièces de son appartement et de celui de l'*Impératrice*. En faisant cette visite, il aperçut le buste, le prit, et le mit sous son bras, en disant, *confisqué*. Cependant il continua sa route en causant avec quelques dames qui se trouvaient là : tout en conversant, il oublia le buste, fit un geste, et laissa échapper le marbre. Une dame le retint avant qu'il fût à terre, et demanda à *Napoléon* ce qu'elle devait en faire. Tout ce qu'il vous plaira, répondit-il, mais que je ne le voie plus.

(*M. M.*)

(86) Pag. 354.... *A tant de grandeur d'âme.*

« Je vous félicite, Madame, disait un jour l'empereur *Alexandre*, à *Joséphine*, d'avoir régné sur les *Français* (nation si digne d'être bien gouvernée) ; je vous félicite encore d'avoir su vous faire des amis sur le trône, et qui vous ont suivie dans votre exil : c'est à vous, Madame, que la *France* doit en grande partie la tranquillité inaltérable dont elle a joui dans les premières années du règne de votre époux ; si *Napoléon* eût continué à écouter les conseils d'une femme telle que vous, peut-être régnerait-il encore aujourd'hui sur un peuple si grand

et si généreux : tous les souverains de l'*Europe*, moi tout le premier, nous aurions fini par applaudir à la sagesse de ses institutions, et à la force de son gouvernement. »

(87) Pag. 355. ... *D'une vie paisible dans ses dernières années.*

« C'est la malheureuse destinée des princes qui exercent un pouvoir absolu, que de tomber si facilement dans les pièges tendus à leur crédulité. »

« Les ennemis du trône fatiguèrent *Dioclétien*, l'un des plus ardens persécuteurs du christianisme ; rassasié de grandeurs, excédé de travaux, las du pouvoir et dégoûté des honneurs, il prit la résolution peu commune de renoncer au rang suprême, d'échapper aux tempêtes du monde, et de jouir, dans une retraite paisible, des douceurs de la vie privée ; *Dioclétien*, habile guerrier, mais mauvais prince, ne fut grand que dans sa retraite : son intérêt l'aveugla, ses favoris le trompèrent, et il ne connut la vérité que lorsqu'il s'éloigna des hommes. Ainsi revenu de ses erreurs, il disait souvent, « qu'un prince ne peut presque jamais savoir le vrai ; un petit nombre de ministres et de grands l'entourent, l'obsèdent et le trompent ; il ne voit que par leurs yeux, n'entend que par leurs oreilles, distribue d'après leurs rapports les récompenses et les châtimens, et devient injuste sans le savoir. »

Dans les premiers jours de janvier 1814, l'impératrice *Joséphine*, étant dans sa galerie de tableaux, fut surprise par l'*Empereur* au moment où elle lisait le passage de la vie de cet homme illustre. Il parut singulièrement frappé de l'allusion, et lui dit : « Ma femme (il continuait à l'appeler ainsi), je finirai peut-être de même, et montrerai, avec orgueil aux envoyés des diverses nations qui viendraient visiter *Napoléon* le *philosophe*, les beaux fruits de vos jardins que j'aurais pris plaisir à cultiver. — Tant mieux, lui répond vivement *Joséphine*, s'il en est ainsi ; alors nous serons doublement heureux. » Mais bientôt reprenant un air triste où se peignait le sentiment de la douleur, ses yeux s'humectèrent de larmes. « Mon ami, lui dit-elle avec une émotion bien sentie, mon ami, vous avez une nouvelle épouse, elle est mère d'un fils ; je ne veux

désormais que vous aider de mes conseils. Mais, si jamais vous deveniez libre, ou que le vent de l'adversité vous livrât à vos ennemis, venez, venez, ô *Bonaparte*, dans ma demeure chérie, et n'en sortez jamais que le jour où l'honneur français et l'intégrité de son sol seraient menacés. » Tels étaient les rêves de cette femme de bien. Elle aimait à se persuader qu'un jour *Napoléon*, las des grandeurs, rassasié d'ambition, finirait peut-être par suivre les grands modèles que lui offrait l'antiquité ; mais l'appat du pouvoir est un mal contagieux qui fait bien des ravages. On ne se dessaisit pas d'un sceptre aussi facilement que l'on s'en est emparé. Et *Napoléon*, dans ses revers, ne peut pas même dire, à l'exemple de *Dioclétien* : « O vous tous qui m'avez vu sur le trône, venez voir aujourd'hui les laitues que j'ai plantées de mes mains..... »

(88) Pag. 361. ...*La loi impérieuse de la nécessité.*

Joséphine avait appris par une voie secrète que *Murat* avait envie de détacher ses intérêts de ceux de *Bonaparte* ; elle l'en fit prévenir. Dès lors il lui fit expédier des ordres formels pour porter son armée au grand complet, et faire sa jonction avec celle du vice-roi. Par ce moyen l'*Empereur* croyait protéger l'*Italie*, et se flattait que *Vienne* serait plus tôt en son pouvoir que les alliés n'auraient *Paris*. Mais *Murat* ne tint aucun compte des promesses qu'il avait faites à son beau-frère ; il ne fit aucun mouvement en sa faveur : au contraire, il chercha à paralyser toutes les dispositions du prince *Eugène*. *Napoléon* attendait toujours sa délivrance de ce côté. De là cette espèce de sécurité tant qu'il fut à *Fontainebleau*. Le vice-roi ne tarda pas à écrire à l'*Impératrice* la double trahison de *Murat*, qui le laissait seul exposé à tant de dangers. Néanmoins le prince chercha à tirer le meilleur parti de sa position ; mais il ne put résister seul à tant d'ennemis. Point de doute que si le roi *Murat* eût combiné toutes les circonstances de l'invasion de l'*Italie*, il n'eût fait son devoir pour sa propre sûreté!!!

(89) Pag. 361. ...*Le titre de grande-duchesse.*

Joséphine passait alternativement ses jours à la *Malmaison* ou à son château de *Navarre*, depuis son abandon. C'est dans ces lieux que journellement et à toute

heure elle recevait les bénédictions d'une foule de familles qui ne vivaient que de ses bienfaits; c'est là que, rentrée dans une sphère rétrécie, elle avait retrouvé des amis, *oui, des amis! les grands en ont si peu!*

Depuis sa mort, le domaine de *Navarre* a dû retourner au prince son fils. *Joséphine* s'était plu à embellir ces lieux, totalement négligés depuis nombre d'années (*). Elle y avait fait des améliorations très-sensibles, et redonné, pour ainsi dire, une nouvelle vie à ces lieux jadis déserts, et qui seraient devenus par sa présence un palais enchanté. Si elle l'eût voulu, elle eût conservé le titre de grande-duchesse de *Navarre;* on dit qu'elle s'y refusa. Elle devait cependant être présentée à Sa Majesté *Louis XVIII* sous le nom de *comtesse de* ***; mais le destin, qui se joue de tous les projets des humains, en décida tout autrement. Sans cela le rôle de *Joséphine* n'aurait pas été très-facile; peut-être aussi son étoile l'aurait-elle dirigée encore plus loin que celle de la veuve *Scarron.*

(90) Pag. 365. ... *L'ingratitude de Murat.*

Après la chute de *Bonaparte* et son départ pour l'*île* d'*Elbe*, *Joséphine* tomba dans une profonde mélancolie. Son émotion était visible chaque fois que l'on répétait devant elle le nom de son époux. Celui de *Murat* lui était devenu odieux (et d'autant plus qu'elle ne l'aimait pas). Elle venait d'apprendre qu'il n'était point étranger aux trames qui s'ourdissaient pour chercher à enlever *Bonaparte* de l'*île* d'*Elbe*, et l'expatrier plus loin. *Murat* croyait à ce prix, selon *Joséphine*, obtenir une pleine et entière sécurité, et rester paisible possesseur de la couronne de *Naples;* d'autres cependant qui se croyaient mieux instruits, lui supposaient de plus nobles intentions.

Quand *Joséphine* apprit ces manœuvres perfides, elle commençait déjà à être atteinte de la cruelle maladie qui la mit au bout de quelques jours au tom-

(*) *Navarre* avec ses dépendances appartenait à la maison de *Bouillon*. La vente en fut faite aux enchères. *Bonaparte* s'en rendit adjudicataire moyennant la somme de 900,000 fr. Il l'offrit en cadeau à *Joséphine*, depuis son divorce, et alla même la visiter trois fois dans son nouveau domaine. Une nuit entre autres il arriva à minuit, et repartit à deux heures du matin.

beau. Elle confia son secret à un agent fidèle de *Bonaparte;* elle l'invita pour la dernière fois à se méfier des siens; par une espèce de fatalité, la personne chargée de cette dépêche fut arrêtée aux frontières, et ce ne fut que cinq mois après le décès de *Joséphine* que *Bonaparte* en fut instruit. De là les craintes continuelles qu'il concevait pour sa sûreté; le voisinage de *Naples* ajoutait encore à ses terreurs. Cela en vint au point que, dans les derniers instans de son séjour à l'*île* d'*Elbe*, il n'était plus abordable. Le jour même de son départ pour la *France*, il invita à un bal la meilleure société de la ville de *Porto-Ferrajo*, pour donner le change à ses projets; mais il était si fortement préoccupé, qu'il négligea dans le moment de pourvoir à la tranquillité de sa famille. M^me^ *Létitia* avait fait plusieurs voyages auprès du roi *Joachim*, pour le porter à être favorable à son beau-frère : il l'avait promis. Mais *Joséphine* l'avait deviné; et si cette femme intéressante eût vécu à l'époque des malheurs de *Murat*, tout en plaignant sa triste fin, elle serait demeurée convaincue que, *tôt ou tard, la fatalité qui nous poursuit n'est que trop souvent la juste récompense de nos coupables desseins;* plusieurs générations sont punies quelquefois des crimes de leurs pères.

(91) Pag. 367, ... *De précieux et de curieux.*

Joséphine, devenue impératrice des *Français*, conserva ses goûts simples et son amour pour la campagne. Adorée d'un peuple qui voyait en elle son ange tutélaire, elle n'était jamais plus heureuse que lorsque, retirée à la *Malmaison*, elle passait dans ce nouvel *Eden* les momens qu'elle pouvait dérober au faste de la Cour de son impérial époux. Aussi, l'un des premiers usages qu'elle fit de sa puissance, fut de la faire servir à l'embellissement de ses beaux jardins. Instruite dans toutes les branches de l'histoire naturelle, elle fit de la *Malmaison* un musée consacré spécialement à cette science; et les savans, qu'elle protégeait, qu'elle encourageait par ses bienfaits, et auxquels elle fournissait les moyens de voyager, s'empressaient, à l'envi, de lui envoyer des quatre parties du monde les objets les plus rares et les plus dignes de fixer la curiosité.

Afin de satisfaire le goût inné chez elle pour l'his-

toire naturelle, *Joséphine*, en ordonnant une nouvelle distribution de son parc, en fit réserver une partie destinée à l'étude théorique et pratique de la science qu'elle aimait ; par ses soins un jardin botanique, une ménagerie et une école d'agriculture furent établis à la *Malmaison*, et c'est sous ses yeux et presque sous sa direction que les amis de la nature venaient étudier ses phénomènes.

Le jardin botanique contenait, soit en plein air, soit dans des serres chaudes, toutes les plantes les plus rares que l'art et la patience ont pu faire végéter dans notre climat. La ménagerie, l'une des plus complètes de l'Europe, renfermait tous les animaux terrestres, aquatiques et volatiles qui peuvent vivre dans notre atmosphère. Enfin l'école d'agriculture, établie dans le genre de celle de *Rambouillet*, était consacrée à des expériences utiles, et qui toutes avaient pour but de perfectionner le premier des arts, et de contribuer autant qu'il était en elle au bonheur du peuple français, en préparant pour lui de nouvelles sources de richesses et de prospérité. Dans ces divers établissemens, l'utile était toujours à côté de l'agréable; et *Joséphine*, au milieu de ses jardins, entourée de ses superbes mérinos et des autres animaux consacrés aux besoins de l'homme, semblait à tous les *Français* une divinité bienfaisante uniquement occupée du désir et du soin de les rendre heureux.

Elle le prouvait bien, en ne faisant réellement de la dépense que pour les choses qui présentaient à son cœur quelque espérance d'utilité. Elle a sacrifié des sommes immenses à organiser ses différens établissemens, et elle n'a pas songé une seule fois à prodiguer l'or à l'effet de se construire un palais digne de celle qui était alors la femme du plus puissant monarque de l'Europe. La modeste habitation de la *Malmaison*, composée d'un simple rez-de-chaussée et d'un premier étage, parut toujours suffisante à son ambition. Mais si l'aspect de ce réduit champêtre n'annonçait point à l'étranger l'*Impératrice* des *Français*, le récit de ses vertus, de sa douce bienfaisance, les pleurs d'amour que repandaient en parlant d'elle, tous les habitans des villages voisins, la faisaient bien vite reconnaître, et le voyageur s'en retournait pénétré d'admiration pour une

femme qui ne semblait vouloir régner que pour se faire chérir.

(92) Pag. 382. ... *Ce furent ses dernières paroles.*

La mort de *Joséphine* affligea toute la *France ;* les étrangers même partagèrent la douleur publique. Ils furent témoins des regrets universels que sa perte inspira, et l'on peut dire à la louange des amis et des ennemis de *Bonaparte*, que tous se réunirent dans cette circonstance pour jeter quelques fleurs sur la tombe de cette femme qui avait embelli les beaux jours de l'illustre exilé. Le peuple fut généralement persuadé en apprenant la fin prématurée de l'*ex-Impératrice*, qu'une main coupable lui avait administré la ciguë. Aussi plusieurs manifestèrent hautement leurs soupçons, au point de dire avec le célèbre *Arnault* qui fait parler ainsi *Germanicus :*

Ils viennent épier les progrès du poison,
Compter le peu d'instans qui me restent à vivre :
Saisissez-le, cruels, ce pouvoir qui vous livre
Ma main, qui vainement voudrait le retenir,
Et laisse aux immortels le soin de vous punir.

Rien cependant ne prouve que de tels documens soient réellement fondés. Ce qui avait pu servir à les accréditer, *c'est l'ingratitude et le noir sourire* de celui que l'on supposait l'agent d'une intrigue criminelle. Malheur à lui si ce lâche est coupable ! il l'est plus que ceux qui lui auraient transmis et fait exécuter de tels ordres... Au surplus, la saine partie des gens qui étaient attachés à *Joséphine* (et j'ai pris à ce sujet les renseignemens les plus exacts et les plus authentiques), tous m'ont dit, à l'exception de ceux qui aiment à innover, « que *Joséphine* éprouva un mal-aise universel en revenant de *Saint-Leu-Taverny*, le jour où la reine *Hortense* donna un grand dîner aux souverains. Le médecin de l'*Impératrice* crut devoir prendre quelques précautions : il lui donna l'émétique, et la purgea. Elle se sentit un instant soulagée et reprit ses habitudes ordinaires ; mais il était très-facile de s'apercevoir qu'elles ouffrait. Cependant elle continua à faire les honneurs de la *Malmaison* comme par le passé. S. M. l'empereur *Alexandre* y venait très-régulièrement, et *Joséphine* se trouvait heureuse, quand elle voyait *Eugène* et ce prince, rire et

folâtrer sur la pelouse verte qui fait face aux appartemens. En vain cette femme courageuse voulait se dissimuler à elle-même ce qu'elle souffrait; en vain voulut-elle faire, le jeudi 26 mai, sa promenade accoutumée; elle fut forcée de rentrer dans son intérieur contre sa coutume. Il lui prenait des faiblesses, une sueur froide inondait son visage. Cette nuit elle fut très-souffrante, et même une sorte de délire s'était déjà emparé d'elle; elle parut très-agitée, et parla beaucoup. Le lendemain, vendredi, elle donna un grand dîner au roi de *Prusse* et à l'empereur de *Russie*. Elle voulut y assister; elle fit des efforts pour quitter sa couche de douleur, ce fut en vain. Sa fille se chargea de recevoir les illustres convives. Depuis ce moment la maladie de *Joséphine* prit un caractère très-sérieux. Le bruit devint général dans la maison que c'était un catarrhe négligé par le sieur *A***, médecin de l'*Empereur*, qui était devenu le sien. Le docteur *Lamou****, domicilié à *Ruel*, qui administrait sous les ordres de ce premier, ne put, malgré ses bonnes intentions, sauver la vie à l'*Impératrice*. Son premier chef ayant négligé de venir, et *Joséphine* se trouvant plus mal, il jugea nécessaire de lui faire appliquer les sangsues derrière le cou, et entre les deux épaules, peut-être aurait-il pu détourner l'inflammation; mais M. *Lamou*** ne pouvait rien faire de lui-même, sans au préalable y être autorisé par le médecin en chef, quoique l'*Impératrice* le priât de le prendre sur lui, s'il le jugeait nécessaire. Le lendemain M. *A*** se rendit auprès d'elle; cette femme intéressante n'avait plus que quelques heures à vivre; elle lui reprocha son peu de soin, et lui dit que sa négligence la tuait (ce sont ses propres expressions.) M. *Lamou*** dit qu'il aurait sauvé les jours de l'*Impératrice*, s'il lui eût été permis de lui poser les sangsues, à quoi M. *A**** lui répondit: « il fallait le faire dans un cas si pressant, et ne pas attendre mon arrivée. » A son décès, l'ouverture du corps fut faite par le docteur *Lamou***, qui trouva le dépôt de sang derrière le col, comme il le présumait, ce qui étouffa la malheureuse *Joséphine*.

(93) Pag. 383. ... *La douleur la plus vive.*

L'empereur de *Russie* n'assista point aux derniers mo-

mens de l'Impératrice *Joséphine ;* il n'arriva à la *Malmaison* que quelques instans après qu'elle eutrendu les derniers soupirs. Ce généreux prince se fit conduire à son appartement. En contemplant les restes inanimés de celle qui, quelques heures auparavant, excitait encore les sentimens de son admiration, il ne put retenir ses larmes : en vain il tentait de consoler les deux enfans de cette femme qui mérita nos respects. Cet auguste prince, tout à sa douleur, ne put modérer celle des êtres qui étaient restés spectateurs d'un aussi triste spectacle. Toute la maison de la défunte *Impératrice* fondait en larmes. Cette princesse était réellement adorée. Plusieurs étrangers qui se trouvaient présens au moment de sa mort, qui cependant ne l'avaient connue que depuis la restauration, mêlèrent leurs suffrages à tous ceux qui la regrettaient. L'un d'eux dit même, avec effusion : « Quand je devrais garder les arrêts-forcés plusieurs mois, si par hasard j'étais de service au moment de son inhumation, j'assisterais à son convoi sans en demander la permission au général en chef. » C'était faire en peu de mots l'éloge le plus vrai de la première épouse de *Napoléon Bonaparte.*

S. M. l'empereur *Alexandre* semblait inconsolable ; il répéta plusieurs fois : « elle n'est plus cette femme que la *France* nommait la *bienfaisante ;* il n'est plus cet ange de bonté. Ceux qui l'ont connue ne pourront oublier que *Joséphine* a vécu. Elle laisse à ses enfans, à ses amis, à ses contemporains, de justes et pénibles regrets..... »

(94) Pag. 385. ... *Le convoi solennel.*

Le 2 juin, on rendit, dans l'église paroissiale de *Ruel*, les honneurs funèbres à la dépouille mortelle de l'impératrice *Joséphine.* Le cortège partit, à midi, du château de la *Malmaison :* à la tête étaient les bannières des différentes confréries de la paroisse de *Ruel ;* le cortège était formé d'un détachement de cavalerie et de deux cents hommes de la garde nationale. La suite était composée du prince de *Mecklenbourg*, du général *Sacken*, des deux petits-fils de la princesse défunte, de maréchaux de *France*, d'officiers généraux, tant français qu'étrangers, de sénateurs, de plusieurs aides-de-camp de LL. MM. l'empereur de *Russie* et le roi de

Prusse, d'un grand nombre d'ecclésiastiques des paroisses voisines, d'officiers de la garde nationale, du préfet et sous-préfet, du maire, et plus de huit mille habitans des environs s'étaient rassemblés pour rendre un dernier hommage à la mémoire d'une princesse, qui avait si bien mérité le nom de mère des pauvres et des affligés. M. de *Baral*, archevêque de *Tours*, assisté de MM. les évêques d'*Evreux* et de *Versailles*, célébra la messe; après l'évangile, il prononça l'oraison funèbre. Le corps de la princesse, placé dans un cercueil de plomb, renfermé dans une caisse de bois, drapée de noir, fut déposé dans le bas côté méridional de l'église de *Ruel*, dans un caveau, sur lequel on a élevé une chapelle ardente, formée de tentures de deuil; l'autel, richement décoré, a la forme d'un tombeau; le retable représente une croix; il est surmonté d'un dais; à droite on a placé la statue de l'Immortalité, à gauche celle de la Religion; une lampe sépulcrale est suspendue au milieu de la chapelle, et au milieu de ladite chapelle on plaça un pupitre, des chaises et des fauteuils.

Quant à ses entrailles, elles furent déposées dans une caisse de plomb carrée, pour être envoyées à leur destination. La chapelle ardente, dans le château de la *Malmaison*, ainsi que la façade et l'intérieur de l'église, étaient drapés de noir, mais sans chiffres ni écussons. La cérémonie ne fut terminée qu'à cinq heures du soir. L'on doit placer sur la sépulture un monument en marbre qui sera érigé dans cette chapelle (*). Tels sont les détails qui me sont parvenus sur les funérailles de cette princesse, dont la vie, par la santé dont elle jouissait, devait être de plus longue durée. (*D. L.*)

(95) Pag. 388. ... *Et sa dernière larme tomba sur son portrait.*

Relégué sur les bords d'une île, sous un ciel étranger; séparé de la *France*, d'une femme modèle de toutes les vertus, d'un enfant chéri, de ses amis; tombé du palais des rois dans les montagnes baignées par l'*Elbe*, toujours plein de ses ennuis, dans un long état d'abandon et de mélancolie, seul au milieu des *Elbois*, il lui

(*) Ce tombeau était au moment de recevoir son exécution, de certaines considérations l'ont fait ajourner....

reste un *Pilade* et des guerriers qui partagent volontiers son exil. *Bonaparte* n'aurait trouvé de soulagement à sa déplorable infortune, qu'en se rappelant qu'il lui restait une amie, qui n'aurait cessé de veiller sur ses jours..... Maintenant elle est perdue pour lui.....

(*Dernières paroles de* Joséphine.)

(96) Pag. 389. ....*Une simple pierre la recouvre encore aujourd'hui.*

Sa pierre tumulaire ne porte ni légende ni inscriptions; rien n'indique que la meilleure des mères, la plus excellente des épouses s'est endormie du sommeil des justes, le 29 mai 1814. Chaque jour la veuve et l'orphelin viennent pleurer sur son tombeau. Les vétérans de nos victoires adressent leurs vœux au ciel pour le repos de celle qui n'a vécu que pour les *Français.*

La multitude des fidèles foule régulièrement aux pieds celle qui, dans ses derniers momens, fut honorée des regrets universels. Rien ne distingue aujourd'hui sa tombe. La terre n'est point fatiguée d'un sarcophage d'un travail précieux. Aucune barrière ne défend l'entrée de la chapelle; le pauvre comme le riche peuvent venir à toute heure contempler de près la fragilité des grandeurs et l'instabilité des choses humaines. Ce qui reste de *Joséphine* aujourd'hui, c'est le souvenir de ses œuvres.....

Ames sensibles et presque toujours si malheureuses, qui avez un besoin continuel d'émotions et d'attendrissement, venez.... à Ruel..... y contempler les restes de celle qui naguère mérita nos respects. Ah! venez tous répandre des pleurs sur son urne.

Tombeau étroit, dernière demeure des dieux de la terre, combien n'abaisses-tu pas leur orgueil! Vain mortel, soulève cette pierre.

Ici gît une femme qui, dans ses beaux jours, excita peut-être ton envie; tous les vains prestiges de la grandeur sont évanouis avec elle;..... son corps, aussi froid que le marbre qui la couvre, est la proie de la mort..... Sa réputation seule lui a survécu.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

SECONDE PARTIE.

	Pag.
CHAPITRE Ier.	1
II.	22
III.	49
IV.	71
V.	96
VI.	118
VII.	154
VIII.	171
IX.	200
X.	217
XI.	241
XII.	318
XIII.	348
XIV.	368
NOTES.	391

DEC 2 2 1941